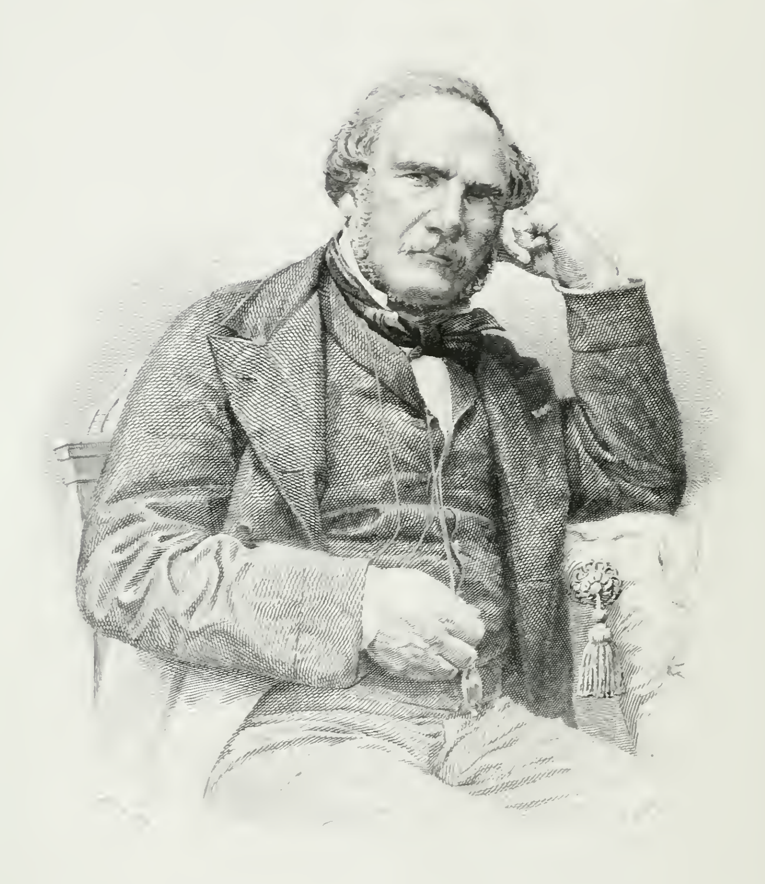

U d'/of OTTAWA
39003001808129



Jos. G. Pelletier
Kamouraska
1875

SOUVENIRS D'HISTOIRE

ET DE LITTÉRATURE



SOUVENIRS D'HISTOIRE

ET DE LITTÉRATURE

PAR M. POUJOULAT

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE

RUE CHARLES DE MUYSSART

PRÈS L'ÉGLISE NOTRE-DAME

PARIS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

J. MOLLIE, LIBRAIRE-GÉRANT



AVANT-PROPOS

Ce volume renferme des travaux littéraires d'une date éloignée; c'est une édition nouvelle soigneusement revue. Ces pages, dont un grand nombre appartient aux premiers jours de ma jeunesse, ont besoin de beaucoup d'indulgence. Telles qu'elles sont, je ne les crois pas dépourvues d'intérêt, parce qu'elles peignent un temps et qu'elles peuvent servir à l'histoire des intelligences. Je n'ai rien changé à mes jugements sur les hommes et sur les choses; à trente ans d'intervalle, mes pensées sont restées ce qu'elles sont aujourd'hui. Sur plus d'un point mes prévisions ont été justifiées, et l'événement a donné raison à mes observations. Ceux que je croyais pencher sont tombés; les doctrines que je condamnais ont porté leurs fruits; le temps a jeté une pelletée de terre sur les œuvres bruyantes qui se promettaient l'immortalité.

Ce qui était mauvais devait mourir; mais des temps meilleurs sont-ils venus pour les lettres?

sommes-nous montés, ou bien descendons-nous encore? Il m'en coûte de le dire : la décadence en littérature continue, et le goût et la langue sont plus profondément atteints qu'il y a trente ans. Le feuilleton, ce grand corrupteur de notre époque, a tout flétri ou tout altéré; il a eu pour effroyable auxiliaire le théâtre. Le public, en perdant le sens moral, a perdu le sens littéraire; ses applaudissements encouragent les égarements des écrivains. On ne sait plus louer, on ne sait plus juger, on ne sait plus écrire. Les lecteurs délicats sont très-rares, et les grands talents ne sont pas remplacés. Une seule chose a grandi malgré un déluge d'erreurs et d'infamies et malgré la contradiction des pouvoirs humains, c'est la foi catholique. Ce catholicisme croissant, qui forme une cité de Dieu côte à côte de la cité du mal, est devenu une grande force et une grande espérance. Il peut rallumer le flambeau des belles choses, parce qu'il a lui-même pour foyer le beau éternel; il peut tout sauver, parce qu'il porte toute vie dans ses flancs.

Ecouen, près Paris, 1868. POUJOULAT.

SOUVENIRS D'HISTOIRE

ET DE LITTÉRATURE

CHAPITRE I

Affaires de Rome, par M. F. de Lamennais.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'un écrivain, arrivé à l'âge mûr, abandonne par conviction les opinions de sa jeunesse; au sortir du premier âge de la vie, quand l'esprit se dégage mieux de ce qui est passion ou de ce qui n'est qu'impression, on peut raisonnablement se croire plus propre à saisir le côté vrai des choses humaines; ces sortes de révolutions intellectuelles ne sont pas rares dans l'histoire des hommes célèbres; mais ce qui est plus rare et moins aisé à expliquer, c'est l'exemple d'un écrivain qui, après avoir défendu un ordre d'idées pendant un quart de siècle avec tout

l'éclat, toute la majesté de la science et du talent, s'insurge tout à coup contre cet ordre d'idées, arrache lui-même le drapeau qu'il avait planté, et court prendre place dans les rangs ennemis avec les mêmes armes jusque-là consacrées à une autre cause et sous lesquelles son front avait grisonné.

Etrange et douloureux spectacle! Nous, hommes de la génération nouvelle, que les écrits de M. de Lamennais avaient fortifiés dans les saintes croyances, que devons-nous penser maintenant? Notre âme souffre, elle est en deuil, et nous avons bien le droit de nous plaindre. Voilà notre ancien ami qui aujourd'hui appelle ténèbres les divins rayons de lumière qu'il fit briller à nos yeux; architecte puissant, il avait élevé un édifice pour y abriter nos consciences inquiètes, et voilà qu'il lève le marteau pour démolir cet abri si doux dans les mauvais jours! Nous recevions de l'éloquent apôtre la parole qui nourrit et qui console, il nous distribue aujourd'hui la parole qui désespère et qui tue; celui qui nous menait autrefois à la vie semble vouloir aujourd'hui nous mener à la mort, ou plutôt le pasteur s'est enfui et a laissé son pauvre troupeau tout seul dans le périlleux chemin du monde. Dieu fasse qu'il n'y ait que des âmes affligées et non point des âmes perdues à la suite de la désertion d'un chef illustre! Dieu fasse qu'aucune fidélité pieuse ne soit ébranlée, et que le démon du doute, profitant du départ de l'ange, ne vienne s'abattre parmi nous!

Je ne connais rien de plus triste que les égarements d'un homme de génie qui a longtemps vécu face à face avec la vérité. Ces égarements sont une sorte d'humiliation pour l'intelligence humaine; ils nous révèlent toute la faiblesse, toute la misère de cet atome pensant qu'on appelle l'homme, de ce rêve fugitif qu'on appelle la vie; un moment l'être créé est admis sur les hauteurs éternelles où réside la lumière, et bientôt il est précipité dans les régions inférieures où règne l'ombre. On dirait aussi que les hommes de génie tombent parfois dans des erreurs

profondes, afin qu'ils ne puissent pas se croire semblables à des dieux. Quelle gloire de marcher à la tête de son siècle, de gouverner ses contemporains par l'autorité de la pensée, d'ouvrir des voies où tout le monde accourt, de faire entendre des paroles que tout le monde répète en battant des mains ! la pauvre tête humaine y tiendra-t-elle? Mais attendez : Dieu va courber la tête de cet homme de génie qui étouffe dans sa gloire et qui déjà trouve l'univers trop étroit pour lui; il va le livrer à de telles erreurs, que le grand homme de tout à l'heure gardera moins de raison qu'un enfant, et les hommes qui le verront dans sa chute, lui diront : « Tu n'es donc qu'un pauvre fils d'Adam comme nous. »

Le volume intitulé *Affaires de Rome* renferme une exposition des doctrines du journal *l'Avenir*, le voyage de M. Lamennais à Rome, un tableau des *Maux de l'Eglise*, et une conclusion politique sur l'Europe et sur la papauté. On se souvient du journal *l'Avenir*, qui naquit d'une pieuse verve changée bientôt en verve révolutionnaire; il étonna, il effraya par la nouveauté et l'audace de ses doctrines; des doutes s'élevèrent contre l'orthodoxie de la feuille religieuse, puis on vit arriver de tous côtés d'énergiques protestations. Ce fut alors que les principaux écrivains de l'*Avenir* s'acheminèrent vers la capitale du monde catholique pour soumettre leurs idées au successeur de Pierre. Ce voyage à Rome nous a valu de belles descriptions, d'admirables peintures. M. de Lamennais descend le Rhône, salue à Avignon l'antique palais des papes, traverse Marseille, la vieille colonie des Phocéens, toujours florissante par son commerce, toujours hospitalière; puis Toulon, où commença, sous les plis d'un drapeau sanglant, la fortune merveilleuse du plus grand capitaine des temps modernes. Le voyageur poursuit sa route et va d'Antibes à Gênes, presque toujours le long de la mer, charmants rivages attiédis sans cesse par une molle haleine de printemps. A Cocoletto, entre Nice et Gênes, il visite le berceau de Christophe Colomb, qui donna un monde aux nations modernes. Lucques,

Pise, Florence, Sienne s'offrent tour à tour sur le chemin de l'illustre voyageur, et le voilà enfin à Rome, but de son pèlerinage.

Je voudrais bien savoir quelles furent les pensées, les vrais sentiments de M. de Lamennais à l'aspect de la cité des pontifes, de la sainte métropole de l'univers. Ce que son cœur éprouva, était-ce de l'enthousiasme, était-ce de la mélancolie, était-ce un pieux effroi à la vue de tant de grandeurs? fut-ce avec le souvenir de l'*Essai sur l'indifférence* ou avec la préoccupation d'un novateur, que M. de Lamennais contempla d'abord la vieille reine du monde, assise au milieu des tombeaux? Les impressions réelles que reçut en ce moment M. de Lamennais resteront probablement dans un éternel mystère; si de tels secrets pouvaient se redire, notre oreille entendrait sans doute d'étranges choses.

M. de Lamennais, en racontant son séjour à Rome, nous a donné beaucoup de pages d'une suavité rare.

« A quelques milles de Tivoli, dit l'auteur, un groupe de montagnes volcaniques forme, dans la plaine inhabitée, une espèce d'oasis. Sur un des revers de ce plateau, dont la fraîche verdure contraste avec la nudité du désert voisin, Frascati, Marino, Albano rattachent à ces lieux charmants les souvenirs de l'histoire. Difficilement l'imagination parviendrait à se représenter un pays plus pittoresque. Une magnifique végétation y embellit des sites perpétuellement variés. La pureté de l'air, l'abondance des eaux, et aussi ce charme mystérieux de la nature auquel nul homme, quelque besoin qu'il se soit fait de la vie factice des cités, ne se soustrait jamais entièrement, attirent pendant l'été les riches familles de Rome, qui, au temps de leur splendeur, ont semé ces montagnes d'élégantes villas et d'immenses palais, tels que Mondragone, aujourd'hui presque en ruines, tandis que l'esprit religieux y fondait de nombreux couvents presque tous situés en des positions d'une beauté ravissante. Il en est même de fortifiés à la manière du moyen âge,

comme Grotta-Ferrata, bâti tout auprès de l'ancien Tusculum. Ceux des capucins et des camaldules nous ont surtout frappés par la profonde paix qu'on y respire et par l'admirable grandeur du paysage dont ils font partie. Les camaldules occupent chacun une petite maison séparée et composée de plusieurs pièces. Nous arrivâmes chez eux vers le soir à l'heure de la prière commune; ils nous parurent tous d'un âge assez avancé et d'une stature au-dessus de la moyenne. Rangés des deux côtés de la nef, ils demeurèrent après l'office à genoux, immobiles, dans une méditation profonde : on eût dit que déjà ils n'étaient plus de la terre; leur tête chauve ployait sous d'autres pensées et d'autres soucis; nul mouvement d'ailleurs; nul signe extérieur de vie : enveloppés de leur long manteau blanc, ils ressemblaient à ces statues qui prient sur les vieux tombeaux.

» Nous concevons très-bien le genre d'attrait qu'a pour certaines âmes fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, cette existence solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil? qui n'a pas, plus d'une fois, tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos en un recoin de la forêt ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel? Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme; il est né pour l'action; il a sa tâche qu'il doit accomplir. Qu'importe qu'elle soit rude, n'est-ce pas à l'amour qu'elle est proposée?

» Il est cependant des temps où le courage semble défaillir, où l'on se demande si, en voulant le bien dont tant d'obstacles souvent imprévus empêchent la production facile en apparence, on ne poursuit point une chimère; ici, à chaque aspiration, la poitrine soulève le poids d'un immense ennui. J'ai toujours éprouvé qu'en ce moment la vue de la nature, un plus étroit contact avec elle, calmaient peu à peu le trouble intérieur. L'ombre des bois, le bruit de la source qui tombe goutte à goutte, le chant de l'oiseau dans le buisson, les bourdonnements de l'insecte, l'éclat, le parfum des fleurs, l'ondoiement de l'herbe que la brise agite, toutes ces choses et

surtout l'intarissable exhalaison de vie, de cette vie que Dieu verse à torrents au sein de son œuvre perpétuellement jeune, perpétuellement ordonnée, pour l'ensemble des êtres et pour chaque être en particulier, à une visible fin de félicité mystérieuse, raniment l'âme flétrie, l'abreuvent d'une sève nouvelle, lui rendent sa vigueur qui s'éteignait. »

A son retour de Rome, M. de Lamennais traversa le Tyrol pour aller à Munich; il en fait une remarquable description que je veux citer aussi.

« Le Tyrol conserve dans son climat, dans la langue et les mœurs de ses habitants, quelque chose de l'Italie, surtout le versant oriental et méridional des Alpes : au delà il devient allemand. Lorsqu'après s'être élevé de plateau en plateau, on parcourt les vallées de formes si diverses qui le sillonnent, on se croirait dans un autre monde; plus rien de l'homme, si ce n'est quelques rares chalets dispersés à de longues distances comme les jours de repos dans la vie. La nature ici apparaît seule avec ses œuvres, toujours les mêmes et toujours nouvelles : autour de nous le silence et le bruit monotone d'un torrent qui se brise sur des rochers, du vent qui bruit entre les feuilles des pins ou murmure à travers les hautes herbes des pâturages; quelquefois aussi la voix d'un pâtre, dont les chants fantastiques se mêlent dans le lointain aux sons des clochettes et aux mugissements du troupeau. Une impression de calme extraordinaire pénètre nos sens au milieu de ces tranquilles scènes et de cette solitude majestueuse. Toutefois les proportions gigantesques des masses qui nous environnent rapetissent trop peut-être les autres objets et particulièrement l'homme. C'est, selon nous, un des défauts des pays purement de montagnes; ils manquent d'une certaine harmonie suave, d'horizons vastes et onduleux; on s'y sent resserré, faible et comme opprimé par je ne sais quelle force pesante et fatale. Le Tyrol, au reste, quoique peu visité en comparaison de la Suisse, mérite à notre gré autant qu'elle d'attirer les voyageurs.

Si ses montagnes sont moins élevées, ses lacs moins grands, d'autres beautés compensent son infériorité sous ce rapport. Il ne faut pas le plaindre cependant de l'espèce d'isolement où on le laisse, et peut-être doit-il à cette circonstance de s'être préservé des vices d'une civilisation plus avancée que la sienne, mais plus corrompue. Sain d'âme et de corps, le peuple y est brave, fier, religieux, et avec cela on peut se passer de bien des choses auxquelles on attache ailleurs un prix souvent exagéré. Le Tyrolien se montre en outre inventif et presque artiste dans les petits ouvrages qu'il façonne en bois avec un simple couteau. Le goût de la musique lui est naturel, et c'est encore là une preuve qu'il possède le sentiment du beau sous une de ses plus ravissantes formes. »

J'ai reproduit ces passages, parce que ce sont à peu près les seuls qu'on puisse transcrire en entier sans blesser l'oreille délicate du lecteur religieux : il est triste de se voir réduit à un pareil triage avec un livre sorti de la plume de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence.*

Le public sait comment les doctrines de l'*Avenir* furent accueillies par la cour de Rome, et comment M. de Lamennais est arrivé à faire scission avec le chef suprême de la catholicité; c'est une trop lamentable histoire, et ce n'est pas nous qui aurions le courage d'en rappeler les détails. Le jour de la rupture de M. de Lamennais avec le Pape fut un de nos plus mauvais jours; les vieilles et saintes doctrines perdaient un puissant apôtre, la génération contemporaine un guide. M. de Lamennais avait été pour la jeunesse chrétienne la colonne lumineuse d'Israël, et de cette colonne il ne restait plus que le côté obscur, le côté qui n'éclaire point. Si nous voulions examiner les causes de cette déplorable scission, nous aurions à relever bien des contradictions manifestes dans lesquelles est tombé le célèbre écrivain. La chaire de saint Pierre n'a plus été pour lui la chaire éternelle, la chaire d'où les vérités descendent sur le monde, parce que le souverain pontife a voulu intervenir dans

le domaine des choses politiques. Ce n'est point ici le cas d'examiner dans quelle mesure l'autorité des Papes peut s'étendre sur la société temporelle, et quelle fut l'origine de leur influence dans l'ordre purement humaine; mais nous avons lu les principaux ouvrages de M. de Lamennais, nous savons avec quelle force de style, avec quelle logique il a établi que la souveraineté des Papes était la plus haute souveraineté de ce monde, et que le suprême gouvernement de l'univers devrait appartenir au père commun des fidèles. Maintenant M. de Lamennais s'éloigne du bercail catholique, parce que l'obéissance qu'exige la cour de Rome s'étend à des choses temporelles : un pareil engagement répugnait à la conscience de l'auteur. Il nous dit que si la profession du catholicisme en implique le principe, il n'a jamais été catholique, parce qu'il ne l'a jamais admis et qu'il n'aurait jamais pu l'admettre. Quelque *candeur* que l'écrivain ait pu mettre dans l'exposé de ses débats avec Rome, nous craignons qu'il n'y ait des gens disposés à mettre en doute sa naïve simplicité.

M. de Lamennais se présente comme un homme qui a vécu, durant de longues années, dans une involontaire et complète erreur sur des points d'une importance première ; on sent, dit-il, que cela fait nécessairement beaucoup réfléchir. Il annonce que ce nouvel écrit, *Affaires de Rome,* est destiné à clore la série de ceux qu'il a publiés depuis vingt-cinq ans. « J'ai, désormais, dit-il, des devoirs et plus simples et plus clairs ; le reste de ma vie sera, je l'espère, consacré à les remplir selon la mesure de mes forces; il n'est demandé à personne rien de plus. » Nous n'avons pas besoin d'expliquer ce que M. de Lamennais entend par ces *devoirs et plus simples et plus clairs* qu'il s'efforcera de remplir ; il a commencé sa tâche nouvelle par la publication des *Paroles d'un Croyant;* et dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, à la suite des chapitres *sur les maux de l'Eglise,* écrits avec exagération et amertume, quoiqu'ils aient cinq ans de date, nous trouvons une sorte de conclusion ou plutôt de programme politique inspiré par la plus violente passion de dés-

ordre qui ait jamais tourmenté le cœur d'un homme. Là sont accumulées des pages que ne reconnaîtraient point la Vérité et la Charité, *ces deux sœurs divines à qui, en les envoyant sur la terre, le Père céleste a dit : Allez, et ne vous séparez jamais!* Dans cette dernière partie de son ouvrage, M. de Lamennais cherche à prouver que la papauté doit périr, quelle que soit l'issue de la lutte engagée entre la royauté et la démocratie ; selon lui, si les rois triomphent, les peuples maudiront la papauté, parce qu'ils lui reprocheront d'avoir fait cause commune avec les rois, et d'avoir *rattaché au ciel les fers qui flétriraient et meurtriraient la race humaine;* si la démocratie triomphe (ce dont l'auteur ne doute pas un seul instant), la papauté, en s'obstinant à condamner les principes de liberté universelle, mettrait le dernier sceau à la séparation déjà si avancée et s'excommunierait de la race humaine ; il ne resterait après cela au pontife solitaire qu'à *se creuser une tombe à l'écart avec un tronçon de sa crosse brisée.* L'auteur, dans une surabondance de fiel, ajoute que la papauté n'aurait pas même la chance de donner une tardive sanction aux doctrines consacrées par la victoire des peuples, parce que personne ne croirait à la sincérité de ce changement, et qu'on ne pourrait y voir qu'un honteux calcul d'intérêt, qu'une hypocrite dérision du juste et du vrai. Ainsi donc, si nous en croyons M. de Lamennais, voilà les destinées de Rome chrétienne qui vont s'achever tristement, et les nations verront passer bientôt le convoi de la catholicité. Mais vous qui prophétisez de la sorte, vous avez donc oublié cette parole de notre divin Maître : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Vous osez donner un démenti au Christ, à celui dont les paroles ne passeront point, tandis que passeront le ciel et la terre? Les vents auront beau souffler des quatre coins de l'horizon, la barque de Pierre ne sera point engloutie, car elle a Dieu pour pilote. Les vieux Romains avaient promis l'éternité à leur ville, et la cité des consuls et des Césars

est dans la tombe ; mais c'est Dieu qui a promis l'éternité à Rome chrétienne, et dussent les générations sortir de toute règle comme autrefois l'Océan sortit de son lit, l'Eglise sainte surnagerait encore, semblable à l'arche biblique qui, au milieu de la destruction universelle, portait la vie dans ses flancs et flottait victorieusement sur les eaux.

Quand on lit les pages où la fièvre démagogique de M. de Lamennais se retrouve dans son expression la plus énergique, on croirait que toutes les lois de la création sont interrompues, que les mondes ont perdu leur route, et que le globe où nous sommes tournoie sous le coup d'une immense tempête ; on croirait que la porte de l'abîme a été ouverte et que les noires légions ont envahi la terre ; en fermant le livre, on est tout étonné de retrouver encore des cieux et une nature, de retrouver des hommes qui vont paisiblement où leurs affaires les mènent. Sans doute il y a aujourd'hui de la perturbation dans les esprits, et plus d'une intelligence malade aspire à voir s'amonceler les grandes ruines ; mais les nations en général sont plus tranquilles qu'on ne pense ; les masses, désabusées, ne demandent qu'à cheminer paisiblement.

Il est d'utiles améliorations au-devant desquelles tout homme intelligent doit marcher ; mais nous avons l'horreur de cette table rase que voudraient faire les violents apôtres de la régénération sociale : le monde nouveau rêvé par eux ne se verra jamais ailleurs que dans leur programme. Lorsqu'on subit soi-même une transformation malheureuse, on se sent comme emporté par l'ardent besoin de voir tout changer; on se surprend avec l'effroyable désir que le monde entier soit refait à votre propre image; l'harmonie des lois morales et religieuses vous importune, comme la vue des gens de bien fatigue les méchants. Ce qui fait la puissance de l'écrivain religieux, ce n'est pas seulement son talent, quelque sublime qu'on l'imagine, c'est la grandeur des doctrines dont il se montre l'interprète, c'est le sentiment moral et universel dont il devient

l'éloquente expression ; du moment qu'il cesse d'être en harmonie avec la conscience humaine, il cesse d'être puissant, et vous ne reconnaissez plus en lui que l'instrument délaissé dont les sons retentissent et meurent dans la solitude. M. de Lamennais, grande victime de l'orgueil, cet éternel écueil du génie, ne sera pas perdu pour toujours, nous l'espérons ; un jour viendra où cette belle intelligence, lasse d'avoir fait le tour des erreurs humaines, lasse de sa solitude et accablée d'ennui, s'en ira tout à coup chercher le repos, peut-être au fond d'un cloître bien caché ; son retour à la foi sera fêté dans la maison du Père de famille [1]. « Il y aura, dit le Christ, autant de joie dans le ciel pour un seul homme qui se sera amendé, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'auront pas eu besoin de se repentir. »

[1] Ces espérances ne devaient pas s'accomplir.

CHAPITRE II

Lettre sur le Saint-Siége, par M. l'abbé Lacordaire, chanoine honoraire de Paris.

Lorsqu'on se dévoue à la rude et sainte carrière de l'apostolat, le pèlerinage à Rome peut devenir particulièrement fécond en inspirations salutaires. C'est là que la pensée chrétienne rayonne dans toute sa solennité; c'est là qu'elle habite en quelque sorte dans son éternité immobile. La métropole du monde catholique a des souvenirs, des images, des apects qui saisissant fortement l'homme accoutumé à vivre dans la contemplation de la vérité évangélique. Que de magnifiques exemples offerts au jeune prêtre qui a besoin de force, de courage et de consolation! Le pêcheur de Galilée, venu là pour annoncer un Dieu crucifié, frappé lui-même comme son maître, resplendit à travers les siècles dans la personne d'un vieillard couronné, vieillard revêtu de la royauté de l'univers moral : le pauvre Pierre qui, pour toute demeure, avait, aux bords d'un lac, une cabane près de laquelle séchaient ses filets, apparaît radieux et immortel dans le plus beau temple que le génie des arts ait lancé vers les cieux. Les catacombes, toutes peuplées d'ombres de martyrs, donnent de l'énergie à l'âme chrétienne. Si, dans son chemin d'apôtre, le jeune prêtre n'a point marché sans douleur, s'il a été éprouvé par les jugements humains, si son cœur souffrant a demandé d'être consolé, où trou-

vera-t-il de plus hautes, de plus complètes consolations qu'à Rome? Là, sur les débris de tant de dominations, dans ce grand tombeau des majestés humaines, dans cette poussière morte qui se présente à l'œil du penseur comme le dernier reste de tant d'opinions, de tant de bruits et de gloires; là, sur cette terre romaine qui nous apparaît comme quelque chose d'à part entre le temps et l'éternité, on oublie bien vite les soucis qui naissent des interprétations humaines, on juge les choses de ce monde bien autrement qu'ici-bas dans nos cités si troublées et si mesquines par l'absence de Dieu: c'est du haut de la vérité éternelle qu'on regarde passer les discussions, les infaillibilités menteuses qui se disputent l'empire à grand bruit. L'atmosphère de Rome est donc salutaire au cœur et à l'intelligence de l'homme dévoué à l'œuvre apostolique; M. l'abbé Lacordaire a bien fait d'aller respirer dans ces régions élevées au milieu de l'air et du soleil, dans cette imposante demeure où tout est calme comme la vérité.

M. de Lamennais, dans un livre que nous avons examiné et qui s'est inpiré d'une démagogie soi-disant religieuse, avait accusé Rome de se mettre en désaccord avec l'âge présent, de se liguer avec les rois pour opprimer les peuples, et avait prédit à l'autorité pontificale une prochaine et inévitable ruine. Pendant son séjour dans la ville de saint Pierre, M. l'abbé Lacordaire a pu comprendre la sagesse providentielle de Rome sur les points où l'injustice l'attaquait; il a écrit une lettre étendue pour expliquer la conduite du Saint-Siége et dissiper de pernicieuses erreurs. M. l'abbé Lacordaire observe avec raison que le Saint-Siége, comme tous les grands hommes et toutes les grandes œuvres, a le malheur de ne pouvoir être équitablement jugé par le siècle où il agit; immortel dans sa destinée, le Saint-Siége vit insulté entre sa gloire passée et sa gloire future, semblable à Jésus-Christ crucifié au milieu des temps, entre le jour de la création et celui du jugement universel.

L'auteur de la *Lettre sur le Saint-Siége*, voulant d'abord nous

présenter Rome comme l'unité vivante du christianisme, nous fait voir tout ce qu'il y a de merveilleux et de complet dans l'unité; elle est la forme de l'être, la forme du vrai, la forme du beau; sans elle, point de vie, point d'intelligence, point d'amour. La foi évangélique, établissant chez les hommes la même pensée, les mêmes sentiments, les mêmes intérêts et les mêmes vœux, constituait dans l'univers une admirable unité, et versait une sève nouvelle dans les veines épuisées du genre humain. L'Eglise catholique une fois créée, il lui fallait un chef visible, un centre, un dépositaire permanent qui fût l'organe suprême de la parole évangélique, la source inviolable de la communion universelle. C'est un vieillard qui est devenu la représentation vivante de l'Eglise, le chef d'une religion unique et d'une société répandue partout. Il y a des choses ingénieuses et quelquefois profondes dans la manière dont M. Lacordaire définit l'unité et prouve la nécessité d'un chef de l'Eglise *un* et souverain; on pourrait reprocher peut-être à ce passage une tendance aux subtilités métaphysiques. J'aime mieux la noble simplicité de l'auteur, quand il nous montre le père des fidèles dans sa majesté glorieuse et sainte : « Ce vicaire de Dieu, ce pontife suprême de l'Eglise catholique, ce père des rois et des peuples, il vit, il élève entre les hommes son front chargé d'une triple couronne et du poids sacré de dix-huit siècles; les ambassadeurs des nations sont à sa cour; il envoie ses ministres à toute créature, et jusques en des lieux qui n'ont pas encore de nom. Quand des fenêtres de son palais il laisse errer ses regards, sa vue découvre l'horizon le plus illustre qui soit au monde : la terre foulée par les Romains, la ville qu'ils avaient bâtie des dépouilles de l'univers, le centre des choses sous leurs deux formes principales, la matière et l'esprit; où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait, au moins de loin, un pèlerinage, le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome!... »

Tous ceux qui ont étudié, contemplé la situation de l'Italie, reconnaissant sa mystérieuse prédestination à devenir le centre des grandes choses ; l'Italie n'est point assez vaste, assez riche pour se contenter de son territoire et pour devenir chez elle et par elle-même une domination ; mais elle est faite pour s'élancer au loin, et son génie est destiné à fortement agir sur le genre humain. L'Italie a devant elle les horizons de l'Asie et de l'Afrique ; du côté ou le soleil se couche, il est un passage qui lui livre le monde américain. L'Italie s'offre à moi ainsi qu'un navire armé, chargé de franchir toutes les mers, de donner la main à toutes les nations et de les convoquer sur ses propres rivages comme étant le point où tous les horizons se découvrent, où chaque peuple qui se rencontre peut apercevoir sa patrie en se tournant vers un point du ciel. Cette destinée de l'Italie s'est accomplie une fois, alors que l'empire romain c'était le monde ; et pour que rien ne manquât à la gloire de Rome, pour que les splendeurs de l'esprit fussent ajoutées dans son destin aux splendeurs de la matière, Rome, une seconde fois reine, est devenue le centre de l'univers moral : cette terre de Rome fut évidemment marquée au livre de Dieu.

M. l'abbé Lacordaire n'a point passé sous silence cette situation providentielle de l'Italie. Je citerai sa peinture de la campagne romaine, où tout est admirablement vu, senti, exprimé. Après avoir parlé des quatre points qui dominent ou qui regardent l'*Agro romano*, l'auteur continue ainsi : « Entre ces quatre horizons dont aucun ne ressemble à l'autre, et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit, comme un large nid d'aigle, la campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses

saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'hiver ou l'été passe là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit; une nouveauté sans fin sort de ce fonds immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui, se promenant le long des voies romaines, n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme. »

L'auteur, cherchant le secret de la prodigieuse élévation des pontifes romains, observe d'abord que le Saint-Siége était la source et le lien même du christianisme, c'est-à-dire la source et le lien même de la vie, et qu'il en recevait une merveilleuse sève d'organisation et d'immortalité. Abordant les données humaines, il explique la grandeur de la papauté par deux qualités principales : nne prudence consommée et un courage passif à toute épreuve. Ces raisons, que l'abbé Lacordaire développe, ont leur vérité, mais elles ne sont pas complètes comme explication de la grandeur pontificale; elles nous semblent avoir un caractère vague qui ne satisfait pas pleinement l'esprit. Nous pensons que l'auteur aurait pu trouver peut-être quelque chose de plus précis dans les souvenirs de l'histoire. Jetons un regard sur les faits. Deux causes favorisèrent l'accroissement du pouvoir pontifical, la chute de l'empire d'Occident et les préoccupations des empereurs de Byzance menacés, pressés par l'invasion de l'islamisme; nulle force ne dominait à Rome; la papauté prit possession de la ville éternelle. A mesure que les croyances chrétiennes régnaient dans le monde, le pouvoir pontifical, chef et centre de ces

croyances, allait grandissant. C'est au moyen âge que la papauté est montée le plus haut, parce que c'est au moyen âge que la foi évangélique a déployé le plus de force et d'énergie. La papauté marchait à la tête de l'Europe, parce qu'elle était le grand foyer de la morale, de l'intelligence et de la civilisation. Ses destinées ont été celles de la religion, et cela sera toujours ainsi jusqu'à la fin des temps. Nous pourrions faire remarquer ici le double caractère de la puissance des papes au moyen âge, caractère bien digne de méditation : nous voulons parler de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle. Comme souverains de Rome, les pontifes, revêtus d'un pouvoir nécessaire mais incertain et disputé, étaient souvent précipités dans les misères de l'exil; comme pères communs des fidèles, ils remuaient de leur parole le monde entier, et leurs décisions étaient réputées divines. La haute raison de l'historien des croisades, M. Michaud, frappée d'un tel contraste, remontait mystérieusement jusqu'aux scènes du Golgotha. « Lorsqu'on voit si près d'un pouvoir presque surnaturel, s'écrie l'éloquent appréciateur, la faiblesse, l'incertitude, la fragilité des choses d'ici-bas, et l'humanité avec toutes ses misères, pourquoi ne serait-il pas permis de comparer la double puissance des papes à Jésus-Christ lui-même, dont ils étaient les vicaires et les images sur la terre, à Jésus-Christ, dont la double nature nous présente d'un côté un Dieu rayonnant de splendeur, et de l'autre un simple mortel chargé de sa croix et couronné d'épines [1] ? »

M. l'abbé Lacordaire examine s'il est vrai, comme le prétendent plusieurs esprits, que le Saint-Siége ait mal compris ses devoirs à l'égard de la société moderne; s'il est vrai qu'il se soit déclaré pour la cause des rois contre la cause des peuples. L'auteur convient que la guerre est en Europe, que depuis cinquante ans cette partie du monde ressemble à un volcan, et que chacun de nous s'assied et se lève à peu près comme le soldat qui a de la paille sous une tente; mais qu'est-ce donc que cette guerre, se demande l'auteur, où est-

[1] Histoire des Croisades, liv. XII, chap. VII : Des papes.

elle ? La guerre n'est pas entre les peuples, car les peuples s'appellent d'un bout du monde à l'autre, et jamais les idées de l'origine commune des hommes et de la fraternité des races n'ont obtenu plus d'empire. La guerre n'est pas entre les rois; quelque chose les avertit que le moment n'est pas opportun pour s'enrichir de provinces prises à leurs voisins; les rois sont unis et ils ont raison de l'être. La guerre n'est pas davantage entre les rois et les peuples, entre la monarchie et la république, ajoute M. l'abbé Lacordaire. La France est le foyer de la guerre qui agite l'Europe, et la France est le pays le plus monarchique qui soit au monde. Elle a adoré l'empereur Napoléon, dont le souvenir l'occupe encore ; « Elle a vu avec délices, poursuit l'auteur, ses vieux Bourbons rentrer dans le royaume de leurs ancêtres ; elle a salué de tout son cœur l'avènement du roi Charles X, et voilà six années qu'elle fait des efforts incroyables pour maintenir son ancienne forme de gouvernement, jusque-là qu'elle possède à la fois une monarchie régnante et une monarchie prétendante, seuls partis qui aient véritablement de la force dans son sein. On pourrait même dire qu'il n'en existe pas d'autres, si l'on ne découvrait à fond de cale de la société je ne sais quelle faction qui se croit républicaine, et dont on n'a le courage de dire du mal que parce qu'elle a des chances de nous couper la tête dans l'intervalle de deux monarchies. » La guerre existe, dit l'auteur, entre la puissance catholique et la puissance rationaliste, entre la foi et la raison, et la guerre n'est que là.

C'est ici que nous oserons ne pas accepter entièrement l'opinion de M. l'abbé Lacordaire. Nous avouons sans peine que la France est le pays des instincts monarchiques, et qu'elle a entouré d'amour son empereur et ses vieux Bourbons. Il n'en est pas moins vrai que la guerre existe aujourd'hui entre la monarchie et la république; cela ne veut pas dire que la forme républicaine doive espérer de s'établir parmi nous; cette entreprise, peu conforme au génie français, pourrait passer un jour sur nous comme une sanglante image, mais

ne recevra jamais une paisible et complète réalisation. Pourtant la guerre a éclaté entre la monarchie et la république; la faction démocratique ronge la France et travaille l'Europe d'une façon sourde et continue; ce parti, qui ne peut rien fonder et qui souffre de toute paix, de tout vieux souvenir, représente le génie des ruines luttant contre le génie de la conservation au milieu d'une société profondément troublée. Ce que M. l'abbé Lacordaire appelle la guerre entre la foi et le rationalisme n'est pas un fait social bien nouveau; les hérésies qui abondent dans l'histoire ecclésiastique, et la rébellion de Luther, ne sont que le fait de la guerre entre le rationalisme et la foi. J'appellerai rationalisme, si vous voulez, cet orgueil intellectuel qui ne fléchit point et n'accepte rien sans examen, cette répugnance à se soumettre à une autorité, cette fièvre d'émancipation qui repousse comme un malheur toute espèce de joug et qui ne veut adorer que des dieux de sa façon; mais tout cela n'est autre chose que la révolution; dans l'ordre moral, cette fureur d'indépendance se traduit par des systèmes irréligieux; dans l'ordre politique, par des émeutes et des bouleversements. D'ailleurs, M. l'abbé Lacordaire, sur ce point, paraît être, au fond, d'accord avec nous, puisqu'il dit que le programme de la puissance rationaliste, c'est d'être, en morale, le dernier juge de ses actions, et d'arriver, en politique, à ne reconnaître d'autre autorité que celle qu'on aura directement élue.

De grandes difficultés se sont présentées au Saint-Siége dans ces derniers temps; l'auteur montre que Rome a su en triompher par une constante sagesse. Sans s'attacher à aucun parti, elle a entretenu des relations amicales partout où on s'est efforcé de combattre l'impiété révolutionnaire; dans le pays où la révolution a prévalu, le Saint-Siége a protesté contre la violation des droits de l'Eglise et de la conscience. Quant au bref adressé aux évêques de Pologne après les malheurs de cette nation, la paternelle équité du souverain pontife n'en a reçu aucune atteinte; le premier devoir du Saint-

Siége est de respecter les puissances établies; il cédait à de pieuses et de salutaires inspirations en exhortant les prélats polonais à la paix et à la soumission aux décrets de la Providence. A supposer même que, dans l'espérance d'apaiser un prince irrité contre une portion de son troupeau, le pasteur eût excédé par les expressions, je ne me persuaderai jamais, dit l'auteur, que Priam fit une action indigne de la majesté d'un roi et des entrailles d'un père quand il prit la main d'Achille, en lui adressant ces sublimes paroles : « Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils. »

Tels sont les principaux traits de la *Lettre sur le Saint-Siége.* En terminant, M. l'abbé Lacordaire annonce que la Russie deviendra catholique et que toutes les nations se réuniront dans le bercail de la foi romaine. L'Europe doit entrer dans l'union catholique, sous peine de ne pas vivre : or, la vie de l'Europe est dans les vues providentielles. L'auteur ajoute que ce n'est pas trop d'un siècle pour qu'une telle œuvre s'accomplisse.

L'ouvrage de M. de Lamennais intitulé *Affaires de Rome,* jugeait et condamnait le Saint-Siége du haut de l'infaillibilité d'une raison solitaire. Ce livre d'un ancien écrivain qui avait défendu et célébré l'éternité de Rome catholique, jetait des pelletées de terre sur le tombeau de la papauté, tombeau creusé, disait-il, avec le tronçon de sa crosse brisée. Le livre des *Affaires de Rome*, plein de tristes colères et de sombres prophéties, ne laissait au cœur catholique ni espoir ni refuge; les promesses du Fils de l'homme, la majesté des siècles, les pieux prestiges, les saintes amours, tout cela devait disparaître sous la pierre d'un cercueil comme toutes les fugitives existences d'ici-bas; il fallait que le monde se résignât à voir passer les funérailles de ce qui l'avait consolé pendant dix-huit cents ans. Voilà ce qu'était le livre des *Affaires de Rome.* La *Lettre sur le Saint-Siége,* œuvre de justice, de paix et d'amour, rend au monde le Dieu, les joies, les espérances qu'on avait voulu lui ravir.

Il nous serait doux de pouvoir nous associer aux vastes espérances de M. l'abbé Lacordaire sur un avenir prochain. La réunion des peuples dans le bercail de la catholicité, réunion paisible et fraternelle, amènerait assurément la réalisation de la plus grande somme de biens à laquelle l'humanité puisse atteindre. J'écoute volontiers les prophètes qui m'annoncent ces belles et magnifiques destinées, mais mon œil a de la peine à découvrir cette radieuse étoile sur notre pâle horizon. Toutefois, une des choses qui pourraient me faire croire à l'accomplissement de ces saintes merveilles, ce serait de voir des hommes tels que M. l'abbé Lacordaire dans la carrière de l'apostolat. Le principe de l'autorité forme la base du catholicisme; en matière religieuse, comme en matière politique, tout ce qui attaque l'autorité est contraire au principe catholique. Or rien de moins conforme au dogme de la soumission que le fait révolutionnaire. Si le principe de l'autorité se trouvait méconnu, violé quelque part sur un des points visibles de la société, la logique vous présenterait donc le rétablissement de ce principe comme une première condition, comme un premier pas vers de meilleures destinées religieuses. Nous tous qui portons le poids du jour dans le champ du Père de famille, notre confiance dans l'avenir est inégal, mais notre amour pour le bien est le même. Poursuivons nos pénibles labeurs. Le temps où nous vivons est celui des combats de la pensée et des incertitudes de l'âme : heureux ceux qui pourront s'endormir dans la tombe avec la consolation d'avoir éclairé un de leurs frères, d'avoir affermi un sentiment moral, d'avoir aidé au triomphe d'une vérité !

31 mars 1838.

CHAPITRE III

Essai sur la littérature anglaise, et Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions.

« Parlons-en tout à notre aise, » dit M. de Châteaubriand lorsqu'il arrive à Shakespeare. Ayant à examiner une production nouvelle de M. de Châteaubriand, nous pouvons dire aussi : Parlons-en tout à notre aise. L'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* n'est pas de ceux dont on puisse craindre d'entretenir trop longtemps le public. Les écrivains comme M. de Châteaubriand, on aime surtout à les entendre dans les époques de désordre et de malheur : quand les mauvais jours se lèvent sur le monde, on aime à tourner ses regards du côté du génie ; on lui demande s'il n'aperçoit rien dans le chemin des choses futures, et quelles destinées l'horizon lointain nous garde.

L'*Essai* que vient de publier M. de Châteaubriand est plein de choses consolantes pour les amis des saines doctrines religieuses et littéraires ; beaucoup d'erreurs s'y trouvent redressées ; les éternelles lois de la morale, de la raison et du bon sens y reçoivent un éclatant hommage. L'écrivain catholique juge la Réforme de Luther avec justesse, et cela est d'autant plus précieux, que beaucoup

de gens aujourd'hui voudraient faire du moine saxon je ne sais quel géant devant qui l'humanité devrait tomber à genoux. L'auteur à jeté son *quos ego* à l'école romantique, comme un souverain obligé de mettre le holà dans son empire mutiné. M. de Châteaubriand est descendu, le fouet à la main, dans l'arène de la littérature nouvelle, châtiant les uns, avertissant ou menaçant les autres, enseignant à tous ce que c'est que le style, ce que c'est que l'art, traçant avec le compas du génie le cercle dans lequel le bon goût doit se renfermer. Quant à la partie politique de l'ouvrage, elle n'a rien de bien précis ni de bien consolant; M. de Châteaubriand en est venu à traiter le monde politique comme il traite sa propre vie : ses opinions sont des dégoûts. Il parle quelquefois de sa pesante vieillesse, de sa décrépitude, de son néant, et pourtant nous savons que M. de Châteaubriand n'est point un vieillard qui chancelle, qu'il n'est point décrépit, et qu'il y a encore bien loin de lui à un hôte du sépulcre. Ainsi M. de Châteaubriand, au lieu de chercher à fortifier nos âmes, exagère les misères du monde politique et assombrit notre avenir. Tout en restant fidèle au culte de la légitimité, il annonce la future domination de la démocratie, domination qui sera précédée d'angoisses et de calamités. L'écrivain place, il est vrai, cet avenir de *pleine liberté* loin, bien loin, *au delà de tout horizon visible;* M. de Châteaubriand, prenant les siècles pour marche dans ses sombres prophéties, laisse à notre espérance le temps de se retourner. Toutefois, nous lui reprocherons ce découragement, ce désespoir politique; de nos jours, l'ennui et le dégoût sont entrés dans plus d'un noble cœur; que deviendrait la société si cet ennui et ce dégoût étaient poussés jusqu'à l'abandon? Sans doute le temps présent est rude, et la marche est longue dans le désert; mais tout n'est pas perdu, et nous mériterions d'être appelés *hommes de peu de foi* si nous pensions qu'il ne nous reste plus qu'à nous envelopper dans les voiles du deuil et à pleurer sur des tombeaux. De même que du milieu de la caducité de M. de Châteaubriand, nous voyons sortir la

vigueur des pensées, l'abondance des images, toute la verve de la jeunesse; de même, de ces misères politiques exagérées par le mélancolique écrivain, il naîtra, nous l'espérons, un âge nouveau qui fera rentrer le monde dans son repos : Dieu ne peut pas vouloir que la vérité périsse. Quoi qu'il en soit du découragement de M. de Châteaubriand, on retrouve l'ancien royaliste dans beaucoup d'éloquentes pages de l'*Essai*, à tel point que, ces jours derniers, en rendant compte de ce livre, un journal révolutionnaire a pu dire : « L'un de nos plus rudes griefs contre la légitimité, c'est de nous enlever M. de Châteaubriand. »

Mais hâtons-nous d'entrer dans les détails du nouvel ouvrage de l'illustre écrivain : pour faire connaître avec plus de netteté et d'une manière moins incomplète la quantité de faits et d'idées qui se trouvent dans l'*Essai*, mettons de l'ordre dans cet examen critique.

La première partie se distingue par une grande science, par un mérite fort remarquable d'observation, de peinture, de critique; la langue latine considérée comme une source des langues de l'Europe, la division de la langue anglaise en cinq époques, le moyen âge avec ses lois, ses mœurs et ses monuments, la littérature anglaise depuis les belliqueuses harmonies calédoniennes jusqu'aux chants plaintifs de Jacques Ier, roi d'Ecosse, tous ces sujets, toutes ces questions qui, pour être convenablement traitées, demandaient tant de pénibles recherches, ont donné lieu à de beaux chapitres d'histoire; jamais plus de poésie, plus de nerf et de profondeur n'a été mêlé à une érudition plus vaste et de meilleur goût; les vieux siècles de l'Angleterre renaissent là tout entiers avec leur véritable physionomie. Les traits de mœurs ne sont pas négligés dans ces récits ou ces tableaux. Les Vies des Saints, qui sont des poëmes tout faits, et que les Bollandistes ont recueillies, les chroniques anglaises, éparses dans différentes collections, les traditions, les romans, les contes, et jusqu'aux sirvantes des jongleurs, ont fourni à l'écrivain de riches couleurs pour caractériser ces époques du moyen âge où toute chose

était devenue héroïque ou merveilleuse. Parmi une foule de traits piquants, je n'en citerai qu'un seul tiré d'un vieil auteur gallois; cet auteur raconte que saint Kerwen priant Dieu les deux mains étendues, une hirondelle entra par la fenêtre de sa cellule et déposa un œuf dans l'une de ses mains; il ne la ferma que quand l'hirondelle eut déposé tous ses œufs et achevé de les couver. En souvenir de cette bonté et de cette patience, la statue du solitaire, en Irlande, porte une hirondelle dans sa main. Le travail de M. de Châteaubriand sur les trouvères anglo-normands, nous fait voir les germes de l'épopée moderne portés dans les entrailles fécondes du moyen âge. Le trouvère anonyme qui célèbre le voyage de saint Bradan, l'Irlandais, au paradis terrestre; le moine Henri, du douzième siècle, auteur du *Purgatoire de saint Patrick d'Irlande*, composition latine mise en vers par Marie de France; Adam de Ross, qui chante la descente de saint Paul aux enfers; deux autres trouvères qui ont fait voyager des chevaliers dans les différentes régions de l'expiation, de l'éternel supplice ou de l'éternelle joie; tous ces poëtes, qui mêlaient aux fictions antiques du paganisme les croyances chrétiennes, furent les précurseurs de Dante. Le moyen âge chrétien trouva dans l'auteur de la *Divine Comédie* sa personnification immortelle, comme l'antiquité païenne s'était personnifiée dans Homère.

Dans la seconde partie consacrée à la littérature sous les Tudor, cinquième et dernière époque de la langue anglaise, M. de Châteaubriand a parlé de la Réforme; la poésie anglaise cessant alors d'être catholique, l'auteur devait examiner ce que les muses avaient gagné ou perdu en quittant le Vatican; il entrait dans son sujet de parler de Luther et du protestantisme. M. de Châteaubriand passe rapidement en revue les hérésies et les schismes qui avaient troublé l'Église avant la Réforme; saint Augustin comptait de son temps quatre-vingt-huit hérésies, en commençant aux simoniens et finissant aux pélasgiens. « L'Eglise faisait tête à tout, dit M. de Châ-

teaubriand : sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous les noms, de toutes les sortes, que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la communauté chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle était encore obligée de combattre ses enfants et ses ennemis domestiques. Il y allait, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avaient été continuellement retranchées du sein de l'Eglise par des canons, dénoncées et stigmatisées par des écrits, les peuples n'auraient plus su de quelle religion ils étaient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux. »

Depuis quelque temps Luther est à la mode parmi nous, et les barbouilleurs de papier se trompent à qui mieux mieux touchant le caractère du réformateur saxon; M. de Châteaubriand nous apprend en quelques lignes ce qu'il faut penser de Luther. « Le mouvement que Luther opéra, dit l'auteur, ne vint point de son génie : il n'avait point de génie; il faut se souvenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifiait pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Luther, je l'ai dit, avait seulement beaucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère, sans comprendre la révolution qu'il opérait, et laquelle même il entrava en s'obstinant à la concentrer dans sa personne; il eût échoué comme tous ses prédécesseurs, si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter la cupidité du pouvoir. Après l'événement, on a systématisé la Réformation; le caractère de notre siècle est de systématiser tout, sottise, lâcheté, crime : on fait honneur à la *pensée* (je suis charmé que l'auteur ait souligné ce mot), on fait honneur à la pensée de bassesses ou de forfaits auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un

instinct vil ou un dérèglement brutal : on prétend trouver du génie dans l'appétit du tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud, qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire ou du roman au langage vulgaire, entrent dans le commerce des crimes au rabais, des assassins pour une timbale d'argent ou pour la vieille robe d'une pauvre femme. »

La religion catholique, partie des rangs des pauvres et des petits pour monter ensuite sur les trônes de la terre, la religion réformée descendue des princes, des nobles et des savants dans les conditions inférieures, sont admirablement caractérisées par M. de Châteaubriand : « La communion réformée, dit-il, n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique ; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Equitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs ; mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse : il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ; les haillons, la paille, les plaies, les cachots ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort; pour lui les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine. »

Les cent dernières pages de la seconde partie du premier volume de l'*Essai* renferment une éloquente et complète appréciation de Shakespeare ; c'est un tête-à-tête du génie de M. de Châteaubriand avec le génie du poëte anglais. Je veux extraire du travail sur Shakespeare une page que je recommande à l'attention de la nouvelle école dramatique et des romanciers modernes : « .... Persuadons-nous qu'écrire est un art, que cet art a des genres, que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même : l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine, dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakespeare, comme l'Apollon, dans toute sa *divinité*, a plus les formes humaines qu'un colosse égyptien. La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent, mais ont au fond peu de valeur; ce sont libertés et jeux d'enfants. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte; pas de petite fille qui, sur ce point, n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit ? Dans *Phèdre*, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre, à la pudeur d'Hippolyte; au lieu du beau récit de Théramène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton; dans *Britannicus*, Néron, au moyen de quelque stratagème, eût violé Junie sous les yeux des spectateurs; dans *Bajazet*, on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de

douleur : les anciens donnaient aux Furies mêmes un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords.

« Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Mont-Rouge, le Panthéon à un toit à porc; il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école *animalisée* et *matérialisée*, qui nous mènerait dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël. »

Cette remontrance vive, spirituelle, sarcastique, adressée par notre grand écrivain aux romantiques forcenés, me rappelle Ulysse, dans l'*Iliade*, frappant de son sceptre le dos de Thersite.

Ailleurs, M. de Châteaubriand dit ces remarquables paroles : « Le génie enfante, le goût conserve; le goût est le bon sens du génie; sans le goût le génie n'est qu'une sublime folie. Ce toucher sûr, par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre, est encore plus rare que la faculté qui crée. »

Je me proposais de soumettre une légère critique à l'illustre écrivain, et voilà que ma dernière citation de l'*Essai* est la plus belle définition du goût qui ait jamais été donnée! Après cela, comment avoir le courage de reprocher à M. de Châteaubriand certaines expressions, certaines images ou tournures qui sentent la recherche et paraissent viser à l'effet! L'illustre auteur a employé plus d'un mot non admis dans la langue, *verba non trita Romæ*, comme dit Cicéron; assurément si un mot écrit par M. de Château-

briand n'est point encore dans le dictionnaire, c'est une bonne recommandation pour qu'il puisse y entrer un jour ; mais, en attendant, voyez quelles tentations, quels encouragements sont offerts à tout ce monde d'écrivains qui ne savent imiter du génie que les licences qu'il se donne! A d'autres époques, M. de Châteaubriand aurait pu sans péril créer des mots, ou donner à des expressions déjà reçues des significations nouvelles, à l'exemple de plusieurs grands hommes des âges modernes ; mais en ce temps où la langue de Racine et de La Fontaine, de Pascal et de Buffon, est en butte aux fantaisies des novateurs, ses vrais amis doivent redoubler de respect pour elle et s'efforcer de la conserver dans sa gloire. M. de Châteaubriand a rendu de grands services à la langue française, et ses écrits sont de beaux exemples à suivre; il lui reste un dernier service à rendre, un dernier exemple à donner, c'est l'obéissance aux invariables lois de la correction : l'illustre écrivain sait très-bien qu'il n'y a rien de plus efficace pour le maintien des lois que la soumission des législateurs eux-mêmes. C'est ainsi qu'une puissante barrière sera opposée aux Huns, aux Velches, aux Visigoths de notre littérature, qui, si on les laissait faire, finiraient par décomposer et détruire notre belle langue française, à peu près comme les barbares achevèrent de corrompre et de détruire la langue du peuple-roi.

CHAPITRE IV

Suite de l'Essai

Sur la rive asiatique de la Propontide, en face de la capitale des sultans, Scutari montre aux voyageurs son magnifique cimetière, la plus belle nécropole de l'Orient musulman; les monuments funèbres, colonnes, pyramides, mausolées, sont répandus à travers une vaste forêt de cyprès, d'acacias, d'arbustes fleuris; la mort a pris je ne sais quel air de fête solennelle dans cet immense asile des générations éteintes; le trépas, père de la nuit et de la poussière, y a ses splendeurs. Tout se tait dans les solitaires allées de Scutari; on n'y entend que le bruit monotone des caravanes marchandes venues d'Alep ou de Bagdad; les chameaux qui se succèdent à la file dans le grand chemin de la forêt sont comme le mouvement perpétuel au milieu des tombes immobiles. Pendant mon séjour à Constantinople, j'aimais à visiter les morts de Scutari dans leur verte forêt et leurs blanches demeures de marbre. Ce que j'éprouvais de mélancolie et de tristesse en m'égarant parmi les sépulcres du grand cimetière oriental, je viens de l'éprouver de nouveau en lisant ce second volume de l'*Essai*, où M. de Châteaubriand nous conduit à travers les champs du passé, à travers le cimetière des empires et des grands hommes. Les destinées des royaumes depuis les Stuarts jusqu'aux derniers Bourbons proscrits,

les destinées des hommes de génie depuis Milton jusqu'à lord Byron, ont passé devant moi; la froide poussière s'est animée par la magie d'une puissante parole, et les illustres morts m'ont apparu tout vivants. J'ai vu les dominations de ce monde avec tout leur néant, le génie avec toutes ses conditions de malheur, la gloire avec tout ce qu'elle a de vain et de misérable. M. de Châteaubriand nous promène de tombe en tombe, de ruine en ruine. Il y a dans ce second volume une désolante amertume, un dégoût profond et universel qui saisit le cœur et le fait gémir. Bossuet finit par nous troubler à force de parler de notre triste nature, quoique pourtant il adoucisse les terreurs de son éloquence par les pensées religieuses et les espérances du ciel; en nous donnant à chaque page le dernier mot des choses humaines avec cette vigoureuse expression qui se grave, M. de Châteaubriand, ne pouvant, comme l'orateur de Meaux, faire intervenir assez souvent les consolations religieuses, laisse son lecteur dans un découragemeut sombre, dans un vide effrayant.

Cette disposition à charger de lugubres teintes le tableau des choses de ce monde résulte de la solitude que M. de Châteaubriand s'est faite au milieu des hommes; l'humeur naturellement mélancolique de l'illustre écrivain a dû devenir plus noire à la suite de nos dernières catastrophes politiques qui ont jeté à bas les anciens autels de ses croyances; c'est alors que, séparé de la société, il s'est traité lui-même comme une ombre descendue dans les champs Elyséens; c'est alors qu'il est entré vivant dans la tombe. Etranger aux passions, aux joies, à toutes les agitations de la vie, retiré au milieu des morts et devenu le contemporain des siècles, M. de Châteaubriand a pris en quelque sorte ce langage bref, grave et solennel qui s'écrit sur les tombeaux. La lecture de ce volume sera surtout bien triste, bien amère pour le jeune homme entré dans le monde avec la pensée d'y trouver bonheur et gloire; les douces illusions, les radieuses espérances, ces bonnes fées qui enchantent les jours des

humains, ne tarderont pas à s'enfuir devant lui; au lieu des ces anges au front riant, aux ailes diaprées, la dure réalité sera la seule compagne du jeune homme.

Si je ne craignais de répéter ce que j'ai dit dans une première appréciation, j'ajouterais que la politique désespérée de M. de Châteaubriand est née de la profonde tristesse de son âme; quand on regarde l'avenir du monde à travers le crêpe du deuil, cet avenir doit paraître sombre. Les peuples, direz-vous, sont frappés de vertige, et les rois ne font rien pour se sauver. Mais au-dessus des peuples et des rois, au-dessus des fautes et des faiblesses, au-dessus de tous les efforts, au-dessus du génie, n'y a-t-il pas une éternelle volonté qui mène le monde? Les prévoyances humaines sont bien peu de chose; voyez ce qui s'est passé en France depuis un demi-siècle! en 1793, qui aurait pu prévoir Napoléon empereur? en 1811, qui aurait pu prévoir Sainte-Hélène et la Restauration? en 1825, pouvait-on soupçonner la révolution de 1830? les événements imprévus ne sont point effacés du livre des destins futurs.

M. de Châteaubriand trace la biographie de Milton; il nous le montre jeune élève du collége du Christ, à Cambridge, où sa beauté l'avait fait surnommer *la Dame du collége du Christ;* ensuite chez son père à la campagne d'Horton, passant ses jours à l'étude des auteurs grecs et latins, annonçant son avenir de poëte par des compositions dont on aime encore à se souvenir. Il suit Milton en Italie, en 1638, à Florence, où le chantre futur du *Paradis perdu* visita Galilée presque aveugle et demi-prisonnier de l'inquisition; à Naples, où Manso, un vieil ami du Tasse, lui donna une poétique hospitalité. Puis nous voyons Milton, rentré en Angleterre, se faisant maître d'école, se mariant, publiant des vers en attendant de se mêler aux luttes politiques; dès ce moment, il était vaguement occupé de l'idée d'un grand poëme: « Peut-être avec le temps, dit-il dans un traité publié vers cette époque, peut-être avec le temps, le travail et le penchant de la nature, j'enverrai *quelque chose* d'écrit

à la postérité qu'elle ne laissera pas mourir : je suis possédé de cette idée. Peu m'importe d'être célèbre au loin, je me contenterai des îles britanniques, mon univers. Mais il ne suffit pas d'invoquer les filles de mémoire, il faut, par des prières ferventes, implorer l'Esprit éternel; lui seul peut envoyer le séraphin qui, du feu sacré de son autel, touche et purifie nos lèvres. » M. de Châteaubriand, après avoir transcrit ce passage, ajoute : « Milton ne faisait pas aussi bon marché de sa renommée que Shakespeare : celui-ci plaît par l'insouciance de sa vie; d'un autre côté, on aime à voir un génie encore inconnu se prophétiser lui-même, quand la postérité, confirmant la prédiction, lui répond : « Non! je n'ai pas laissé mourir ce *quelque chose* que tu as écrit. »

Jusqu'ici Milton était peu connu comme prosateur; ses ouvrages de polémique étaient tombés avec les passions politiques qui les avaient fait naître; et aussi, comment s'aviser de rechercher la prose de Milton après la belle poésie du *Paradis perdu?* M. de Châteaubriand nous donne un curieux examen des écrits politiques du secrétaire de Cromwel, tels que son Traité sur le divorce, ses Discours sur la liberté de la presse, l'Iconoclaste en réponse à l'*Eikon Basiliké*, ses deux Défenses du peuple anglais contre Saumaise, son Histoire d'Anglèterre, etc.; l'auteur observe que, dans ses écrits de polémique, Milton a remué toutes les idées agitées aujourd'hui en France et en Angleterre, et que ces idées ont été traitées et résolues par Milton dans le sens où notre siècle les résout. Personne ne sait mieux que M. de Châteaubriand combien il en a coûté à la France pour avoir été de l'avis du secrétaire de Cromwel dans la solution des questions politiques.

La sévère et calme figure de Milton apparaît sur les ruines du Protectorat; le grand homme, aveugle et pauvre, resté seul avec son génie, seul avec ses rêves de république évanouis, est intéressant et beau à voir; comme l'archange de son poëme, il était tombé des hauteurs sublimes de l'espérance dans les mécomptes les plus

rudes et les plus amers. Milton mourut le 10 novembre 1674, âgé de soixante-six ans moins un mois. « Milton, dans ses derniers jours, dit M. de Châteaubriand, fut obligé de vendre sa bibliothèque. Il approchait de sa fin ; le docteur Wright, l'étant allé voir, le trouva retiré au premier étage de sa petite maison, dans une toute petite chambre; on montait à cette chambre par un escalier tapissé momentanément d'une moquette verte, afin d'assourdir le bruit des pas et de commencer le silence de l'homme qui s'avançait vers le silence éternel. L'auteur du *Paradis perdu*, vêtu d'un pourpoint noir, reposait dans un fauteuil à coude : sa tête était nue, ses cheveux argentés tombaient sur ses épaules, et ses beaux yeux noirs d'aveugle brillaient sur la pâleur de son visage. Le 10 novembre 1674, la Divinité, qui parlait la nuit au poëte, le vint chercher; il se réunit dans l'Eden céleste à ses anges, au milieu desquels il avait vécu, et qu'il connaissait par leurs noms, leurs emplois et leur beauté. »

La comparaison entre la révolution anglaise et la révolution française est une des parties les plus remarquables de ce second volume; l'illustre écrivain a intercalé dans ses tableaux des citations de ses Mémoires, et ces citations précieuses, tirées de la tombe où M. de Châteaubriand a voulu enfermer sa dernière œuvre, sont d'une frappante supériorité. Les portraits de Mirabeau et de Danton, le parallèle de Bonaparte et de Cromwel, la peinture des clubs; tous ces morceaux, extraits des Mémoires, mériteraient d'être cités. On jugera de la puissance de style que nous signalons par le morceau suivant; c'est le portrait d'un Vendéen : « Un jour, en 1798, à Londres, je rencontrai chez le chargé d'affaires des princes français une foule de vendeurs de contre-révolutions. Dans un coin de cette foule était un homme de trente à trente-quatre ans qu'on ne regardait point, et qui lui-même ne faisait attention qu'à une gravure de la mort du général Wolf. Frappé de son air, je m'enquis de sa personne, et un de mes voisins me répondit : « Ce n'est rien, c'est un paysan vendéen porteur d'une lettre de ses chefs. » Cet homme qui

n'était rien avait vu mourir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui; Bonchamp, en qui revivait Bayard; Lescure, armé d'un cilice non à l'épreuve de la balle; d'Elbée, fusillé dans un fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'embrasser la mort debout; la Rochejaquelein, dont les patriotes ordonnèrent de *vérifier* le cadavre afin de rassurer la Convention au milieu de ses victoires sur l'Europe. Cet homme qui n'était rien avait assisté aux deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, aux sept cents actions particulières et aux dix-sept batailles rangées; il avait combattu trois cent mille hommes de troupes réglées, six à sept cent mille réquisitionnaires et gardes nationaux; il avait aidé à enlever cinq cents pièces de canon et cent cinquante mille fusils; il avait traversé les *colonnes infernales*, compagnies d'incendiaires commandées par des conventionnels; il s'était trouvé au milieu de l'océan de feu qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée; enfin il avait vu périr trois cent mille Hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'un pays fertile.....

« Dans la cohue du parloir, j'étais le seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens *Jacques* qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repoussaient, sous Charles V, l'invasion étrangère; il me semblait voir un enfant de ces communes du temps de Charles VII, lesquelles, avec la petite noblesse de province, reconquirent pied à pied, de sillon en sillon, le sol de la France. Il avait l'air indifférent du sauvage; son regard était grisâtre et inflexible comme une verge de fer; sa lèvre inférieure tremblait sur ses dents serrées; ses cheveux descendaient de sa tête en serpents engourdis, mais prêts à se redresser; ses bras, pendant à ses côtés, donnaient une secousse nerveuse à d'énormes poignets tailladés de coups de sabre; on l'aurait pris pour un scieur de long. Sa physionomie exprimait une nature populaire, rustique, mise, par la puissance des mœurs, au service d'intérêts et d'idées contraires à

cette nature; la fidélité naïve du vassal, la simple foi du chrétien s'y mêlaient à la rude indépendance plébéienne accoutumée à s'estimer et à se faire justice. Le sentiment de sa liberté paraissait n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intrépidité de son cœur. Il ne parlait pas plus qu'un lion, il se grattait comme un lion, bâillait comme un lion, se mettait sur le flanc comme un lion ennuyé, et rêvait apparemment de sang et de forêts : son intelligence était du genre de celle de la mort. Quels hommes dans tous les partis que les Français d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes! »

M. de Châteaubriand juge les poëtes et les prosateurs anglais jusqu'à la fin des Stuarts; en parlant de la littérature sous la maison de Hanovre, il fait remarquer comment l'imparfait et grossier idiôme des *conteors* et des *fableors* est devenu la langue pleine et parfaite de Pope et d'Addisson, de Byron et de Walter-Scott; après avoir montré comment les langues, arrivées à leur perfectionnement, vieillissent et se détériorent, l'auteur dit que le bas-breton, le basque et le gallique meurent aujourd'hui de cabane en cabane à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs; il en tire cette conclusion que nos langues modernes auront le même sort, et qu'un jour les perroquets et les sansonnets retiendront seuls peut-être quelques mots de la langue de Shakespeare et de la langue de Bossuet : triste destinée bien faite pour décourager ceux de nos écrivains qui rêvent une immortelle gloire! M. de Châteaubriand ne s'en tient pas là; il établit qu'il ne peut plus y avoir de renommées littéraires universelles; il donne pour raisons la diversité des langues modernes et l'impossibilité d'apprécier complétement lés écrivains d'une nation étrangère. « On soutient, dit M. de Châteaubriand, que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays; oui les beautés de sentiment et de pensée; non les beautés de style. Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui. » Les autres raisons que donne l'auteur sont l'esprit de nivellement et d'incrédulité, la haine des supériorités, l'anarchie

des idées, la démocratie enfin qui est entrée dans la littérature. » On ne reconnaît plus de maîtres et d'autorités, dit l'auteur; on n'admet plus de règles; on n'accepte plus d'opinions faites; le libre examen est reçu au Parnasse, ainsi qu'en politique et en religion, comme conséquence du progrès du siècle. Chacun juge et se croit le droit de juger, d'après ses lumières, son goût, son système, sa haine ou son amour. De là une foule d'immortels cantonnés dans leur rue, renfermés dans le cercle de leur école et de leurs amis, et qui sont inconnus ou sifflés dans l'arrondissement voisin.... Telle est la nature humaine, particulièrement en France : si nous possédons quelques talents, nous nous empressons de les déprécier. Après les avoir élevés au pinacle, nous les roulons dans la boue; puis nous y revenons, puis nous les méprisons de nouveau. Qui n'a vu vingt fois, depuis quelques années, les opinions varier sur le même homme? Y a-t-il donc quelque chose de certain et de vrai sur la terre à présent? On ne sait que croire, on hésite en tout, on doute de tout; les convictions les plus vives sont éteintes au bout de la journée. Nous ne pouvons souffrir de réputation; il semble qu'on nous vole ce qu'on admire; nos vanités prennent ombrage du moindre succès, et s'il dure un peu, elles sont au supplice. On n'est pas trop fâché, à part soi, qu'un homme de mérite vienne à mourir : c'est un rival de moins; son bruit importun empêchait d'entendre celui des sots et le concert croassant des médiocrités. On se hâte d'empaqueter le célèbre défunt dans trois ou quatre articles de journal; puis on cesse d'en parler : on n'ouvre plus ses ouvrages; on plombe sa renommée dans ses livres, comme on scelle son cadavre dans un cercueil, expédiant le tout à l'éternité par l'entremise du temps et de la mort. »

C'est bien là le caractère de notre pauvre génération. Mais ce mépris de la vérité, cette incrédulité superbe qui ne reconnaît et n'adore qu'elle seule, cette sombre envie de démolir ce qui porte couronne, tout cela ne peut pas durer, tout cela n'est pas destiné à

devenir la règle du monde et la loi de l'avenir. Il n'est point donné au désordre d'arriver à une longue durée, et la royauté du bon sens ne peut pas être proscrite sans retour. Nous croyons que la renommée des véritables grands hommes n'a rien à craindre de ces luttes avec l'esprit du mal; le génie monte et échappe à tout; ce n'est pas chose facile que d'atteindre les cimes escarpées de la montagne où l'aigle fait son nid. Quant à la mort des langues modernes qui toutes ont fourni des chefs-d'œuvre, cette question est de celle que chacun peut, à la rigueur, résoudre comme il veut; si l'imprimerie n'empêche pas les langues modernes de mourir, elle pourra du moins reculer ce terme à des époques lointaines, bien lointaines; nous pensons que beaucoup de générations et beaucoup d'empires s'éteindront avant que le sansonnet des bords de la Seine, de la Loire ou du Rhône siffle des vers d'*Athalie* ou des phrases des *Martyrs* inintelligibles au passant.

M. de Châteaubriand, arrivant à la littérature anglaise du dix-neuvième siècle, juge lord Byron; cette partie est tirée des Mémoires : écoutons l'auteur de *René* parlant de l'auteur de *Child-Harold* : « A l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitait l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il était enfant; j'étais jeune et aussi inconnu que lui : je le devais précéder dans la carrière des lettres et y rester après lui. Il avait été élevé dans les bruyères de l'Ecosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne au bord de la mer : il chanta dans *Newstead-Albey* les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg... Dans mes longues courses solitaires aux environs de Londres, j'ai traversé plusieurs fois le village de Harrow, sans savoir quel génie il renfermait. Je me suis assis dans le cimetière, au pied de l'orme sous lequel, en 1807, lord Byron écrivait ces vers au moment où je revenais de la Palestine :

Spot of my youth, etc.
Lieu de ma jeunesse, etc.

» Et moi je dirai : Salut, antique ormeau des songes, au pied duquel Byron enfant s'abandonnait aux caprices de son âge, alors que je rêvais *René* sous ton ombre, sous cette même ombre où, plus tard, le poëte vint à son tour rêver *Child-Harold!* Byron demandait au cimetière témoin des premiers jeux de sa vie une tombe ignorée : inutile prière que n'a point exaucée la gloire.

» Il y aura peut-être quelque intérêt à remarquer dans l'avenir (si pour moi il y a avenir) la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles : l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France; tous deux voyageurs dans l'Orient; assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais : seulement la vie du poëte anglais a été mêlée à de moins grands événements que la mienne. Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce; dans *Child-Harold*, il semble embellir de ses propres couleurs la description de l'*Itinéraire*. Au commencement de mon pèlerinage, je reproduis l'adieu du sire de Joinville à son château; Byron dit un égal adieu à sa demeure gothique....

» J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron dans la description de Rome : les *Martyrs* et ma *Lettre sur la campagne romaine* ont l'inappréciable avantage pour moi, d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a placé dans le dernier volume de ses *Chansons* une note trop obligeante pour que je la rapporte en entier; il a osé dire, en rappelant le mouvement que j'ai imprimé, selon lui, à la poésie française : « L'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut être justice à reconnaître que le chantre de *Child-Harold* est de la famille de René. »

» S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans *Child-Harold*, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour; si par hasard

lord Byron m'avait fait vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir? Lord Byron peut-il m'avoir complétement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français, ses contemporains? N'a-t-il jamais entendu parler de moi, quand les journaux anglais, comme les journaux français, ont retenti vingt ans auprès de lui de la controverse sur nos ouvrages, lorsque le *New-Times* a fait un parallèle de l'auteur du *Génie du Christianisme* et de l'auteur de *Child-Harold?*

» Au surplus, un document trancherait la question si je le possédais. Lorsque *Atala* parut, je reçus une lettre de Cambridge, signée *G. Gordon, lord Byron.* Lord Byron, âgé de quatorze ans, était un astre non levé : des milliers de lettres de critiques ou de félicitations m'accablaient; vingt secrétaires n'auraient pas suffi pour mettre à jour cette énorme correspondance. J'étais donc contraint de jeter au feu les trois-quarts de ces lettres, et à choisir seulement, pour remercier ou me défendre, les signatures les plus obligatoires. Je crois cependant me souvenir d'avoir répondu à lord Byron; mais il est possible aussi que le billet de l'étudiant de Cambridge ait subi le sort commun. En ce cas, mon impolitesse forcée se sera changée en offense dans un esprit irascible : il aura puni mon silence par le sien. Combien j'ai regretté depuis les glorieuses lignes de la première jeunesse d'un grand poëte! »

Nous pourrions continuer les citations et suivre M. de Châteaubriand sur le rivage solitaire du Lido, où il a cherché, il y a peu d'années, les dernières traces de lord Byron. Bornons-nous à ajouter que les regrets, les plaintes que nous venons d'entendre sont le plus bel hommage qui ait été rendu à lord Byron; l'auteur du *Génie du Christianisme*, de *René*, de l'*Itinéraire* et des *Martyrs* s'attriste de ce que son nom ne s'est jamais trouvé sous la plume du poëte anglais; quelle touchante et noble manière de proclamer son admiration pour lui! Du reste, M. de Châteaubriand a bien de quoi se consoler

du silence de lord Byron; ce nom que l'auteur de *Child-Harold* n'a point voulu prononcer, n'a-t-il pas été redit par tous les échos du monde? cette renommée, à laquelle lord Byron a refusé l'hospitalité, n'a-t-elle pas sa place à tous les foyers de l'Europe, en Orient sous la tente arabe du cheik Abou-Gosh, en Amérique dans les savanes où vécut Chactas?

Quelques lignes suffiront pour résumer mes impressions sur le dernier ouvrage publié par notre grand écrivain. Il peut se faire qu'il y ait des gens, fort savants sans doute, à qui le travail de M. de Châteaubriand touchant la littérature anglaise ne paraisse pas assez complet. Ceux qui feront cette observation courront risque de prendre pour incomplet ce qui est abrégé; et, dans ce cas, ils devront se rappeler que, pour beaucoup abréger, il faut beaucoup savoir. Mais dans ce dernier ouvrage de M. de Châteaubriand, il y a quelque chose de plus qu'un traité de la littérature de nos voisins d'outre-mer; on y trouve les jugements, les pensées d'un homme supérieur sur les plus hautes et les plus graves questions d'art et de morale; l'auteur va et vient, et touche à tout; c'est le vaisseau-roi qui, lancé à travers l'océan des idées, explore tous les rivages et signale tous les écueils. L'illustre écrivain promène sur le monde des regards mélancoliques; il serait difficile de ne pas convenir avec lui que le temps présent est bien triste; mais la radieuse aurore succède à la nuit, et nous ne voudrions pas que M. de Châteaubriand écrivît sur les portes de l'avenir les formidables paroles de l'*Inferno* :

Voi ch' intrate lasciate ogni speranza.
Vous tous qui entrez, laissez l'espérance.

Il me reste à parler de la traduction du *Paradis perdu*.

CHAPITRE V

Le Paradis perdu de Milton.

Après la chute de la révolution anglaise, Milton, âgé de plus de cinquante ans, pauvre, aveugle, détesté pour ses égarements politiques, vivait obscurément dans la retraite. N'ayant plus rien à demander à la terre ni à ses contemporains, seul avec ses illusions évanouies et ses espérances mortes, le farouche républicain, ancien secrétaire de Cromwell, avait enfermé ses jours dans de mystérieuses contemplations; il s'était rejeté par la pensée dans les fantastiques régions de l'éternité, comme pour mieux se dérober à la poursuite de ses ennemis. La faute du premier homme avait souvent apparu au génie de Milton comme un sujet qui pouvait recevoir des proportions sublimes; le poëte profita des tristes loisirs que lui laissait la ruine de son parti, pour composer le *Paradis perdu.* Tout le monde sait que Milton, privé de la vue, et ne trouvant point dans sa pauvreté de quoi payer un copiste, dictait à sa femme ou à ses filles. Mais ce qu'on n'a pas dit, ce sont les douleurs de ce génie solitaire, quand les jours, les mois passaient, passaient encore sans lui amener un ami à qui il pût confier son œuvre et dont il pût interroger l'intelligence, sans lui amener un encouragement ou une consolation. Milton s'ouvrit des routes nouvelles, et pénétra dans des mondes où la muse avant lui n'avait jamais pénétré; or, la joie

d'avoir fait des découvertes est-elle comparable à la joie de pouvoir les montrer? Il n'y a que Dieu qui, dans ses créations, se suffise à lui-même au milieu de la glorieuse solitude de son éternité; l'homme dans ses œuvres a besoin des regards de l'homme; il a besoin de se réfléchir dans une autre intelligence que la sienne. La composition du *Paradis perdu* a été donc mêlée à bien des heures de mélancolie et d'accablement; ces accès de tristesse, ces peines d'esprit peuvent nous expliquer les parties languissantes de l'ouvrage anglais; la verve et l'inspiration ne visitent guère l'esprit qui souffre. C'est en 1667 que parut le *Paradis perdu;* personne n'y prit garde: mécompte cruel pour Milton! Sept ans après la publication de son œuvre, il mourut, doutant peut-être de lui-même, et sans savoir qu'il venait de donner à l'Angleterre une épopée, au monde le poëme du christianisme. Nous ne rappellerons point comment l'Angleterre découvrit qu'elle avait un poëme épique, comment le *Paradis perdu* sortit victorieux de la boutique du libraire comme de la nuit d'un tombeau.

On connaît ces vers de Boileau :

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes,
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.
. . . .
Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire
Et souvent avec Dieu balance la victoire?

Lorsque l'auteur de l'*Art poétique* déclarait ainsi l'incompatibilité des croyances chrétiennes avec la poésie épique, le *Paradis perdu*

était fait et publié : quelle réponse à la tirade du poëte de Paris ! Nous pensons que Boileau avait entendu parler du poëme de Milton; les vers qu'on vient de lire semblent avoir été inspirés par le vague bruit d'une œuvre qui retraçait la lutte entre l'enfer et le ciel. Boileau, le poëte de la raison, l'exclusif adorateur des formes antiques, n'aurait sans doute pas chaudement admiré l'ouvrage anglais, si cet ouvrage était tombé entre ses mains. Une observation tirée de la différence des temps s'offrirait ici pour expliquer les lenteurs du succès de Milton en Angleterre et surtout en France. Le *Paradis perdu*, c'est l'épopée de la rébellion; la création magnifique de Satan est le type formidable du génie révolutionnaire; les passions, les fureurs fanatiques du parti des Indépendants sur la terre britannique sont transportées dans le poëme avec toute leur violente ardeur; l'enfer du *Paradis perdu* est la grande image des révolutions. Or, chez les Anglais, la restauration monarchique qui suivit le sanglant passage de l'usurpation, n'était guère de nature à servir les intérêts d'un livre où l'esprit de révolte est retracé avec les plus vives couleurs. Quant à la France, elle avait alors des institutions et des mœurs qui la mettaient peu dans le cas de comprendre le Pandémonium de l'abîme. Le siècle de Louis XIV, tout rayonnant des splendeurs monarchiques, était un siècle d'obéissance et d'autorité; la majesté du pouvoir dominait dans le ciel; tout genou fléchissait; il n'y avait point d'anges rebelles. En entrant dans le dix-huitième siècle, en avançant dans cette époque de dévastation morale, un fait curieux nous frappera, c'est le peu de succès du *Paradis perdu*. On travaillait alors à l'œuvre de destruction, mais par des coups légers et de petits moyens; on avait de l'esprit, on plaisantait, on riait, on méprisait gaiement la vérité. Le personnage de Satan avait de trop colossales proportions pour le dix-huitième siècle; sa physionomie révolutionnaire dépassait trop en grandeur les physionomies de ce temps-là; le Satan de Milton, c'était de l'épopée, et l'autre Satan, qui se

nommait Voltaire, c'était du vaudeville. Voilà donc pourquoi le dix-huitième siècle, malgré tous ses instincts de révolte, a faiblement admiré le *Paradis perdu*. Ajoutons que les croyances chrétiennes apparaissent dans ce poëme avec toute leur solennité : grande et forte raison pour nier le génie du poëte anglais.

Voltaire, qui a traduit en beaux vers la fameuse apostrophe de Satan au soleil, a parlé diverses fois du poëme de Milton, et presque toujours avec une railleuse légèreté. Cet ouvrage renferme certaines bizarreries qui doivent naturellement choquer l'extrême délicatesse du goût français; mais il nous semble que Voltaire n'a pas fait preuve d'une critique très-élevée ni d'une grande imagination dans sa manière de juger le *Paradis perdu*. Il donne des éloges à la description du jardin d'Eden, à la peinture des amours d'Adam et d'Eve; mais n'y a-t-il rien de plus à louer? Le début du poëme qui nous montre Satan et ses anges précipités dans le grand abîme, le parlement infernal, le vol de l'archange maudit à travers les régions du chaos et son arrivée aux confins de l'univers, les traits sous lesquels est peint le Messie, Fils de Dieu, le récit de la chute de l'homme, les visions prophétiques du haut de la montagne du paradis, et d'autres morceaux que nous pourrions citer, renferment des beautés qui auraient dû frapper, ce nous semble, l'auteur de la *Henriade*. L'empire qu'exerçait la critique de Voltaire a été fatal au *Paradis perdu;* même aujourd'hui, nous avons d'honorables écrivains qui, dans leurs jugements sur Milton, portent encore le joug du maître du dernier siècle. M. Villemain, dans son élégante biographie de Milton [1], n'a pu échapper complétement aux influences de Voltaire. La fiction du péché et de la mort lui paraît renfermer plus d'horreur que de génie. La mort qui lève la tête « *pour respirer l'odeur des cadavres futurs*, » est, selon M. Villemain, une atrocité anglaise, surchargée de mauvais goût italien. Les anges révoltés tirant du canon dans le ciel, Dieu prenant

[1] Biographie universelle. tome XXIX.

un compas pour circonscrire l'univers, les diables changés en serpents pour siffler leur chef, sont, aux yeux du critique, des inventions plus capricieuses que grandes. En relisant le *Paradis perdu* dans la traduction de M. de Pongerville, notre esprit ne s'est pas du tout révolté de ces défauts qu'on dit si monstrueux. Nous admirons l'allégorie du Péché et de la Mort, ces deux formidables figures qui siégent aux portes de l'enfer. Le Péché a pour père Satan; il naquit de son front largement fendu du côté gauche; il est tout simple que ce soit Satan qui enfante le Péché, et la manière dont il est enfanté ne doit pas plus nous choquer que la naissance de Minerve sortie tout armée du cerveau de Jupiter. En anglais, le péché est du féminin; de l'incestueuse union de Satan et de sa fille on voit naître le Trépas. A cet horrible nom l'enfer tremble; soupirant du fond de ses cavernes creuses, tout l'enfer répète : le Trépas ! La clef de l'infernal abîme confiée au Péché est un trait de génie. Les portes du profond Tartare sont ouvertes à Satan. « Celle qui les ouvrit, dit le poëte, n'a point le pouvoir de les fermer. » Le péché devine que Satan a réussi dans son entreprise contre l'homme; il croit sentir s'élever en lui une puissance nouvelle; il lui semble qu'il lui croît des ailes, et qu'un souverain empire lui est offert au delà de l'abîme, dans ce monde récent que l'archange rebelle vient de visiter. De son côté, la Mort respire déjà l'odeur de sa proie lointaine. A notre avis, toute cette conception est sublime. Nous ne dirons rien de l'emploi du canon dans le ciel; Milton ne pouvait rien faire de mieux que d'attribuer à Satan la découverte la plus funeste à l'humanité. Dieu prenant un compas d'or pour tracer la circonférence de la création, est une belle image qui est à la fois dans le goût biblique et homérique. Nous oserons défendre également la métamorphose des démons en serpents qui sifflent leur chef. Cette métamorphose, ainsi que le remarque M. de Châteaubriand, est conforme au sujet de l'ouvrage et aux traditions les plus populaires du christianisme. « C'est pour la dernière fois

que l'on aperçoit Satan : le prince des ténèbres, superbe intelligence au commencement du poëme avant la séduction d'Adam, devient hideux reptile à la fin du poëme après la chute de l'homme : au lieu de l'esprit qui brillait encore à l'égard du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que *l'ancien serpent*, que le *vieux dragon* de l'abîme. »

Addisson a supérieurement vengé le *Paradis perdu* des nombreuses attaques dont il a été l'objet. Il a démontré que les hardiesses de Milton les plus réprouvées par la critique n'étaient que des imitations de l'Ecriture sainte et de l'antique poésie grecque ou romaine. Le *Paradis perdu* est une de ces œuvres à physionomie nouvelle que le temps se charge de révéler lentement au monde, et qui sont destinées à grandir d'âge en âge dans le jugement des hommes. Quel génie que Milton ! le *Paradis perdu* n'est pas un ouvrage d'une perfection absolue, mais c'est peut-être l'ouvrage qui honore le plus l'imagination humaine. Nulle part le sublime ne se trouve à un aussi haut degré; on ne trouve nulle part autant de grandeur et de magnificence. Milton soutient la présence des choses divines avec une force qui trouble et qui étonne; on dirait que, ravi aux cieux par la muse, il a réellement vu Dieu et ses anges, et que, devenu ange à son tour, frère de Michel ou d'Uriel, il a franchi avec les grandes ailes d'azur les radieux espaces des célestes royaumes. Les secrets de la création, les secrets de l'antique abîme lui ont été dévoilés. Vous croiriez que son regard a pu plonger dans le noir océan sans limites, sans fond, incommensurable, en qui tout s'efface et s'engloutit, et qu'il est entré dans les sombres régions de la Nuit et du Chaos, *premiers aïeux de la nature*. Et quand Milton parle de l'homme, comme il est admirable ! sans parler ici de ces surprenantes richesses de douleur, de cette prodigieuse variété de tons dans tout ce qui touche Adam et Eve, quelle science profonde du cœur humain on y trouve ! Milton, dans ses visions sublimes, avait pénétré bien avant dans le cœur de l'homme,

comme il avait pénétré bien avant dans le ciel et dans l'abîme. Au premier jour de la terre, le patriarche et la mère du genre humain nous apparaissent tels que l'homme et la femme seront toujours dans la suite des temps. Quelle idée on y prend de la créature faite à l'image de Dieu! placés dans l'univers tiré du néant pour être leur demeure, nos ancêtres du jardin d'Eden sont un objet d'amour. Quand l'acte de leur rébellion s'achève, acte qui va retomber sur les fils à venir, la terre gémit et tremble, une sombre tristesse couvre le front des anges, et de lugubres pleurs tombent des cieux. Le poëme de Milton, comme on a pu le remarquer, est d'un intérêt bien plus universel que les grandes œuvres épiques les plus admirées; il ne s'agit point ici de la conquête d'une cité ou de la fondation d'un royaume, c'est le tableau des lointaines origines de toute chose, le tableau des destins des exilés de la terre : le *Paradis perdu* est le poëme du genre humain.

Les essais de traduction du *Paradis perdu* en langue française n'ont pas manqué. Personne ne lit plus aujourd'hui les traductions en prose de Dupré de Saint-Maur et de Monneron, les traductions en vers de l'abbé de Roy et de Beaulaton; la traduction en prose de Racine le fils est seule restée; jusqu'à ce jour, aucun traducteur ne s'était mieux rapproché de l'original. Le beau travail de Delille ne peut être considéré que comme une imitation du *Paradis perdu;* Delille n'a pas fait comme l'Italien Rossi qui a traduit le poëme anglais vers pour vers; il a suivi Milton dans sa course à travers l'immensité de l'abîme et l'immensité des cieux, répétant dans notre langue les sublimes accords de son modèle, tantôt laissant de ce côté ce qui lui paraît défectueux ou bizarre, tantôt couvrant du manteau de sa poésie les faiblesses du chantre d'Albion; je dirai avec M. Villemain, que ce n'est pas toujours Milton, mais que c'est toujours un poëte. Dans l'admirable travail de Delille, je n'ai jamais lu sans émotion le commencement du troisième livre du *Paradis perdu* où se trouvent l'invocation à la lumière et les touchantes plaintes

de Milton aveugle; Delille aveugle comme le poëte anglais a été véritablement inspiré par cette conformité de malheur :

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée, et la beauté première,
Peut-être du Très-Haut rayon co-éternel
(Si te nommer ainsi n'outrage point le ciel!)
Que dis-je? Dieu t'unit à sa divine essence:
Dieu même est la lumière, et sa toute-puissance
Comme d'un pavillon s'environne de toi.
Eclatant tabernacle où réside ton roi,
Brillant écoulement de sa gloire immortelle,
Comme elle inaltérable, et féconde comme elle,
Ruisseau pur et sacré qui, coulant à jamais,
En dérobant ta source épanche tes bienfaits,
Salut! avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière,
En recevant la vie, a senti la lumière;
Et comme un voile pur du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur ce monde naissant.
. . . .
. . . .
. . . .
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire!
O vieux Tirésias, Homère, Tamiris.
Ainsi de mille objets en silence nourris,
Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde;
Mais du moins dans mes maux j'imite les concerts,
Et mon cœur sans efforts se répand dans mes vers :
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante, caché dans l'ombre.
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient, mais le jour ne revient pas pour moi:
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses,
Mes printemps sont sans grâce, et mes étés sans roses.
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.

J'ai gardé ses malheurs et perdu ses plaisirs.
Où sont les doux tableaux si chers à mes loisirs?
Rien, rien de cette scène, en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux où se peignait le monde.
Vainement se colore et le fruit et la fleur,
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur.
Ma vue, à la clarté refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image;
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre est fermé pour jamais.
Adieu des arts brillants la pompe enchanteresse,
Les trésors du savoir, les fruits de la sagesse;
La nuit engloutit tout.

Je demande pardon aux poëtes de la génération nouvelle d'avoir osé citer des vers de Delille.

La traduction de M. de Pongerville nous a paru un excellent travail; on y sent une profonde connaissance du génie de Milton. Le mouvement, l'énergie, les aspects et les couleurs de l'original sont reproduits dans notre langue avec un grand caractère de vérité. Ce travail a dû coûter de longs et patients efforts. Pendant trop longtemps, les poëtes anciens ou étrangers ont été traduits chez nous par des écrivains qui comprenaient peu la poésie; la destinée de Milton est heureuse de trouver pour interprètes en France des hommes comme MM. de Châteaubriand et de Pongerville. Avec de tels traducteurs, nous connaîtrons mieux l'Homère anglais, nous nous pénètrerons mieux de son génie; nous apprendrons tout ce qu'il lui fallait de puissance pour se soutenir dans les hauteurs redoutables où il s'était placé. La langue britannique n'est pas appelée à un grand empire; elle n'a aucune des conditions pour s'emparer au loin de l'esprit des peuples; la langue française, au contraire, est un merveilleux instrument de propagation et d'universalité dans les sociétés modernes. Si Milton n'était pas traduit en français, il perdrait plus de la moitié de sa gloire. La langue de Racine est destinée à étendre et à populariser la renommée du *Paradis perdu*. Le patriotisme de nos voisins aura, sous ce rapport, des grâces à

rendre au chantre des *Martyrs* et au traducteur de *Lucrèce*, qui se sont dévoués à la gloire de Milton.

Nous reproduirons quelques passages de la traduction de M. de Pongerville; il sera toujours permis de remettre sous les yeux du lecteur les beautés de Milton. Ouvrons le volume; voici venir Satan qui, sous la forme du serpent, se dirige vers l'innocente compagne du premier homme : « Oui, déjà, et même depuis l'aube matinale, enveloppé sous l'apparence d'un serpent, l'ennemi était sorti de sa retraite avec l'espoir qu'un hasard propice lui livrerait ce qu'il cherche, deux seules créatures, mais en elles est renfermé toute la race, sa proie désirée : il parcourt les bocages, les prairies, tous les lieux où s'épaissit le feuillage, où les berceaux les plus touffus offrent les plus délicieuses retraites; il les cherche sur le bord des fontaines, des frais ruisseaux qui coulent sous l'ombrage, il les cherche tous deux, mais c'est Ève isolée, séparée de son époux, qu'il souhaite; il n'ose espérer ce qui lui paraît si difficile, quand tout à coup, au gré de ses désirs, au delà de son espérance, il aperçoit Ève seule, voilée d'un nuage de parfums; là elle ne se montrait qu'à demi, tant les roses épaisses et touffues rougissaient l'espace autour d'elle; souvent elle se baissait pour relever les souples tiges des fleurs, dont la tête, quoique richement colorée des plus brillantes nuances du pourpre et de l'azur parsemés d'or, s'inclinait languissante. Ève les relevait, retenues par des liens de myrte qu'elle nouait avec grâce. Elle ne songeait pas qu'elle-même, fleur la plus belle, manquait aussi de soutien, et que son meilleur appui était si loin, et l'orage si près. Le serpent, à travers les allées qu'ombrageaient les plus hautes futaies, les cèdres, les pins et les palmiers, s'approchait avec hardiesse; il se glisse, tantôt caché, tantôt découvert; il se roule parmi les arbustes entrelacés et les fleurs qui bordent le chemin, ouvrage de la main d'Ève.

« Satan admire ces lieux, mais il admire Ève davantage. Ainsi un homme enfermé longtemps dans une cité populeuse, où l'air

est corrompu par la fumée sortie des foyers et l'immonde exhalaison des ruisseaux fangeux; si, dans une fraîche matinée du printemps, il va respirer l'air pur des hameaux riants, d'une verte métairie, de tout ce qu'il rencontre il tire un plaisir; il aime à respirer l'odeur des moissons, du foin amoncelé qui sèche sur la terre, les parfums des laiteries, des troupeaux; chaque aspect, chaque son champêtre, tout l'enchante; mais si, par une heureuse chance, une jeune vierge à la démarche de nymphe vient à passer, tout ce qui lui a semblé si beau reçoit d'elle une nouvelle beauté; tous les objets qui l'ont charmé lui plaisent davantage à cause d'elle: toutes les délices, il les trouve réunies dans ses yeux. Tel le serpent éprouva le plaisir de contempler le bocage fleuri, cette douce retraite d'Ève, si matineuse et si solitaire. Son air céleste est d'un ange, mais plus doux encore; femme, elle joint la grâce à l'innocence; ses gestes, ses moindres actions surmontent tout à coup la malice de Satan, et par un innocent larcin, dépouille sa violence de l'intention cruelle qui l'animait. Le prince du mal est un moment emporté par son extase hors du mal son empire. Dans ce court intervalle, il n'éprouve qu'une bonté stupide qui désarme en lui l'inimitié, la fourbe, la haine, l'envie et la vengeance. Mais le brasier de l'enfer, inextinguible dans son cœur, y brûle même dans le paradis, et l'arrache bientôt à ce charme qui renouvelle d'autant plus ses tortures. A l'aspect du bonheur qui n'est plus fait pour lui, il rappelle sa haine furieuse, etc., etc. »

Après son crime, Adam, en proie au chagrin, s'efforce de soulager son cœur par ces tristes plaintes : « O quelle infortune après quelle félicité! voilà donc la fin de ce récent et glorieux monde! et moi, qui étais la gloire de sa gloire, maintenant je suis maudit; de bienheureux que j'étais, je suis contraint de me dérober à la présence de Dieu, dont la vue me faisait éprouver tant de délices! Ah! du moins, si là s'arrêtait mon infortune! je l'ai méritée, et je dois subir ce qui est mérité, mais là ne se bornera pas son cours.

Tout ce que je vais faire, boire, manger, procréer, propagera la malédiction. Oh! paroles entendues jadis avec tant de charmes : *croissez et multipliez!* Cette voix, maintenant, c'est la mort; car que puis-je faire croître et multiplier, sinon les malédictions sur ma tête! Ah! de tous ceux qui me succéderont dans les âges, quel homme, en ressentant les maux descendus de moi sur lui, ne les fera point retomber sur ma tête? Il s'écriera : « Sois » maudit, ancêtre impur; Adam, c'est à toi que nous sommes » redevables de nos maux? Oui, leurs remerciements seront des » exécrations. »

Du haut de la montagne du Paradis où l'ange Michel l'a conduit, le premier homme contemple l'histoire future du genre humain, et d'abord il voit Abel, la première victime du trépas, tombé sous les coups d'un frère envieux. Cette première vue de la mort épouvante et fait souffrir le chef de la race humaine. « Mais n'est-ce pas là la mort que je vois maintenant! s'écrie notre père avec l'accent d'une douleur profonde. Est-ce par ce chemin que je dois retourner à la poussière natale? O spectacle de terreur, qu'elle est difforme et hideuse à voir, la mort! terrible à la pensée, horrible à souffrir! »

Nous nous laissons aller à transcrire encore les adieux d'Ève au au Paradis : « O *imprévoyable* coup, pire que celui de la mort! il faut donc te quitter, toi, ô Paradis! vous quitter aussi, sol natal, promenades enchanteresses, fortunés ombrages dignes du séjour des dieux! Ici j'avais espéré couler, triste, mais tranquille, le répit de ce jour qui doit être mortel à tous deux. O fleurs! qui pour moi ne croîtrez jamais dans un autre climat; vous, ma première visite du matin, ma dernière visite du soir; vous que d'une main caressante j'ai élevées depuis que votre premier bouton s'est entr'ouvert; vous à qui j'ai donné des noms! maintenant qui vous dirigera vers le soleil? qui rangera vos tributs et vous arrosera de la source d'ambroisie? et toi, enfin, toi, nuptial berceau, que

j'ornais des plus riantes couleurs et des plus doux parfums! comment m'éloigner de toi, te quitter pour descendre dans un monde inférieur, qui, auprès de cet Éden, sera ténébreux et sauvage? comment vivre d'un air moins pur, nous, accoutumés à des fruits immortels? »

On sait que les deux derniers livres du *Paradis perdu* ont été peu favorablement traités; on n'y a guère vu que de fastidieux récits, mêlés de quelques traits admirables, et certains critiques ont poussé la rigueur jusqu'à souhaiter que ces deux derniers chants fussent retranchés du poëme. M. de Châteaubriand a rétabli Milton en possession de toute sa gloire; il a fait ressortir tout le caractère, toutes les beautés des deux derniers livres réputés indignes du poëte anglais. Quel morceau que celui des adieux d'Ève et d'Adam au Paradis, d'où Michel les exile au nom du Créateur! Le premier homme se plaint aussi, mais c'est d'abandonner les lieux que Dieu avait daigné honorer de sa présence : « J'aurais pu dire à mes enfants : « Sur cette montagne il m'apparut; sous cet arbre il se rendit visible à mes yeux; entre ces pins j'entendis sa voix; au bord de cette fontaine je m'entretins avec lui. » Cette idée de Dieu, dont l'homme est dominé dans le *Paradis perdu*, dit M. de Châteaubriand, est d'une sublimité extraordinaire. Ève, en naissant à la vie, n'est occupée que de sa beauté et ne voit Dieu qu'à travers l'homme : Adam, aussitôt qu'il est créé, devinant qu'il n'a pas pu se créer seul, cherche et appelle aussitôt son Créateur. « Ève demeure endormie au pied de la montagne, poursuit l'auteur; Michel, au sommet de la même montagne, montre à Adam, dans une vision, toute sa race. Alors se déroule la Bible. D'abord vient l'histoire de Caïn et d'Abel. O maître, s'écrie Adam à l'ange, en voyant tomber Abel, est-ce là la mort? est-ce par ce chemin que je dois retourner à ma poussière natale? » Remarquons que dans l'Ecriture il n'est plus question d'Adam après sa chute; un grand silence s'étend entre son péché et sa mort. Pendant neuf cent trente

années, il semble que le genre humain, sa postérité malheureuse, n'a osé parler de lui ; saint Paul même ne le nomme pas parmi les saints qui ont vécu de la foi; l'apôtre n'en commence la liste qu'à Abel. Adam passe pour le chef des morts, parce que tous les hommes sont morts en lui, et néanmoins, durant neuf siècles, il vit défiler ses fils vers la tombe dont il était l'*inventeur* et qu'il leur avait ouverte. Après le meurtre d'Abel, l'ange montre à Adam un hôpital et les différentes espèces de morts; tableau plein de vigueur à la manière de Tintoret. « Adam pleura à cette vue, dit le poëte, quoiqu'il ne fût pas né d'une femme. » Réflexion pathétique inspirée au poëte par ce passage de Job : « L'homme, né de la femme, ne vit que peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère. » L'histoire des géants de la montagne, qui séduisirent les femmes de la plaine, est merveilleusement contée. Le déluge offre une vaste scène. Dans ce onzième livre Milton imite Dante par ces formes d'interpellations de dialogue : *Maître!* Dante aurait invité Milton, comme un frère, à entrer avec lui dans le groupe des grands poëtes. Au douzième livre ce n'est plus une *vision*, c'est un *récit*. La tour de Babel, la vocation d'Abraham, la venue du Christ, son incarnation, sa résurrection sont remplies de beautés de tous les genres. Le livre se termine par le banissement d'Adam et d'Ève, et par les vers si tristes que tout le monde sait par cœur.

Dans ces deux derniers livres, la mélancolie du poëte s'est augmentée; il paraît sentir davantage le poids du malheur et des ans. Il met dans la bouche de Michel ces paroles : « Tu jouiras de la vie; et, pareil à un fruit parvenu à sa maturité, tu retomberas dans le sein de la terre dont tu es sorti. Tu seras, non pas durement arraché, mais doucement cueilli par la mort, quand tu seras parvenu à cette maturité qui s'appelle vieillesse. Mais alors il te faudra survivre à ta jeunesse, à ta force, à ta beauté qui se changera en laideur, en faiblesse, en maigreur. Tes sens émoussés auront perdu

ces goûts et ces douceurs qui les flattent maintenant, et au lieu de cet air de jeunesse, de gaîté, de vivacité qui t'anime, régnera dans ton sang desséché une froide et stérile mélancolie, qui appesantira tes esprits et consumera enfin le baume de ta vie [1]. »

En parlant des vicissitudes du poëme de Milton, nous avons observé que, d'un côté l'amour exclusif des formes antiques, de l'autre, les grandes doctrines du pouvoir ont, en France, pendant longtemps, nui au succès du *Paradis perdu.* De nos jours, la littérature s'est affranchie du moule grec ou romain, et l'indépendance de notre esprit nous aide à mieux apprécier le mérite du chantre du premier homme. Cette révolution-là a eu son beau côté parmi nous. D'autres révolutions bien autrement terribles ont éclaté en politique, en religion, en morale; la guerre a été déclarée à la monarchie de la terre et aussi à la monarchie du ciel. Des puissances, des dominations, des esprits se sont levés contre les rois et contre Dieu lui-même. L'archange de la destruction a reparu avec ses légions noires, et nous avons eu, dans les mauvais jours, des assemblées où Milton aurait reconnu son pandemonium. Notre amour de la rébellion, notre ardente impatience de tout joug trouvent une belle pâture dans les sauvages peintures de l'antique lutte de l'enfer contre les cieux, et le poëme de Milton a des traits qui conviennent merveilleusement aux dispositions contemporaines. Mais si le *Paradis perdu* est l'épopée de la rébellion, comme nous l'avons déjà dit, n'oublions pas qu'il en sort une grande, une solennelle leçon, c'est que l'homme a perdu son bonheur pour avoir violé le précepte de l'obéissance.

[1] Traduction de M. de Châteaubriand.

CHAPITRE VI

Les Voix intérieures, par M. Victor Hugo.

Il y a une quinzaine d'années [1], un jeune homme, vrai poëte, salué d'abord du nom d'enfant sublime, chantait les malheurs de la France et nos espérances nouvelles. Combien ses accents étaient doux, purs, mélodieux, lorsqu'il s'attendrissait sur l'orphelin ravi aux cieux avec la double couronne de roi et de martyr, ou sur les nobles jeunes filles de Verdun immolées en punition de leur dévouement! lorsqu'il déplorait la fatale mort d'un fils de France, espoir de sa race, ou qu'il célébrait la miraculeuse naissance d'un beau lis sorti d'un tombeau! Qui ne se souvient de l'ode sur les funérailles de Louis XVIII, et du chant magnifique sur le sacre de Charles X? La muse monarchique du jeune homme n'était pas moins admirable quand elle s'en allait rêvant à travers la nature, ou bien évoquant tantôt un souvenir religieux, tantôt un souvenir d'amitié. *Moïse sur le Nil* restera comme une des plus délicieuses inspirations de la lyre française, et le chant adressé à M. de Lamartine, au mois d'octobre 1825, révélera à nos derniers neveux tout ce qu'il y eut d'élévation et de puissance dans l'âme de ce poëte au début de sa vie. Frappé de notre décadence sociale, le jeune homme s'écriait :

Ah! nous ne sommes plus au temps où le poëte
Parlait au ciel en prêtre, à la terre en prophète!

[1] Ces pages ont été écrites en 1837.

Que Moïse, Isaïe apparaisse en nos champs;
Les peuples qu'ils viendront juger, punir, absoudre,
Dans leurs yeux pleins d'éclairs méconnaîtront la foudre
Qui tonne en éclats dans leurs chants.

Peuple, vous ignorez le Dieu qui vous fit naître!
Et pourtant vos regards le peuvent reconnaître
Dans vos biens, dans vos maux, à toute heure, en tout lieu!
Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos fêtes!
Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
Le bras qui vous entraîne est poussé par un Dieu

A sa voix, en vos temps de folie et de crimes,
Les révolutions ont ouvert leurs abîmes;
Les justes ont versé tout leur sang précieux,
Et les peuples, troupeau qui dormait sous le glaive,
Ont vu, comme Jacob, dans un étrange rêve,
Les anges remonter aux cieux.

Le jeune poëte religieux et monarchique pensait avec force, chantait avec harmonie; son style net et pur avait quelque chose de la limpidité du ciel. En lisant ces vers, on sentait une intelligence qui marchait d'un pas certain, qui suivait sa destinée ou plutôt sa règle naturelle, une intelligence entourée des conditions de la vie, de la puissance et de l'avenir. C'est que l'éternelle vérité inspirait alors le poëte. Depuis plusieurs années, il a voulu chercher la gloire par un autre chemin, et n'a rencontré, à part des admirations de coterie, que les railleries des uns et la compassion des autres. Cet astre, *fils de l'aurore,* comme dit l'Ecriture, a été précipité loin de sa route; comète vagabonde, il parcourt au hasard l'immensité des cieux, montrant parfois sa queue brillante pour retomber ensuite dans la nuit. O révolutions! vous avez entassé ruines sur ruines et fauché jusqu'aux racines de l'ordre social; vous avez creusé autour de nous un abîme de misères; ce n'est pas l'un de nos moindres maux que la chute soudaine de cet ange de lumière; les anges ses frères ne le reconnaîtraient plus; vous l'avez dépouillé de sa robe

d'azur, et vous lui avez ravi son luth de séraphin; vous en avez fait un enfant de la terre, vous avez mêlé son nom à ceux de la place publique; vous avez livré sa vie à la vague orageuse qui mugit, qui emporte, qui brise, hélas! trop souvent; il ne sait plus où est Dieu, où est le ciel, où est le soleil. O révolutions! vous avez pris là une noble victime!

Les ouvrages publiées par M. Victor Hugo dans ces dernières années attestent en effet une déviation profonde. On voit un homme qui a perdu son chemin et ne se retrouve plus; il va tour à tour à droite et à gauche, au midi et à l'aquilon; il hésite, il tâtonne, il se trouble, et son erreur pèse cruellement sur son âme; le doute, cette grande ombre qui vient se placer entre la terre et le ciel, a saisi le cœur du poëte; pour lui tout est désormais problème dans le monde; la morale et la politique ne lui apparaissent plus que sous des formes confuses et capricieuses; hier il était royaliste, aujourd'hui il est je ne sais quoi, et je n'entrevois rien qui puisse l'empêcher de revenir au culte de sa jeunesse. L'univers moral est pour lui ce qu'était la création avant que le *fiat lux* eût semé dans l'espace les splendeurs du jour. Cet état de ténèbres devait inévitablement influer sur son talent; la foi en quelque chose est nécessaire pour le plein exercice du génie; or, en ce moment, M. Victor Hugo ne croit à rien, excepté en lui peut-être; mais cela ne suffit pas : l'atome, quelque brillant qu'il soit, ne sera jamais un monde; sans l'idée morale et religieuse, l'homme, quelque richement doué qu'il puisse être, est condamné à tourbillonner inutilement dans le vide.

Le volume intitulé *les Voix intérieures* porte çà et là l'empreinte d'un grand souffle poétique; mais il ajoutera peu à l'idée qu'on doit se faire du talent de l'auteur. Le caractère général de la poésie de M. Victor Hugo (je parle de sa belle poésie) peut être complétement apprécié par une simple comparaison que j'emprunterai à l'auteur lui-même. Cette poésie ressemble à une forêt primitive du Nouveau-Monde avec ses arbres géants, ses hautes herbes, sa végétation pro-

fonde, ses mille oiseaux de mille couleurs, ses larges avenues où la lumière et l'ombre ne se jouent que sur la verdure, ses sauvages harmonies, ses grands fleuves qui charrient des îles de fleurs, ses immenses cataractes qui balancent des arcs-en-ciel. Mais aujourd'hui cette nature se trouve à demi couverte d'une obscurité fatale; l'œil y reconnaît difficilement ce qui faisait sa beauté. Dans les *Voix intérieures*, comme dans les *Chants du crépuscule*, il y a plus d'ambition que d'idées, plus de fracas de mots que de sentiments et de couleurs. Ce n'est qu'après des efforts qu'on parvient à comprendre le poëte, et la pensée qu'on y saisit est trop souvent au-dessous de ce qu'on espérait trouver. Le naturel, cette admirable qualité du génie, n'est pas ce qui distingue le plus les *Voix intérieures*. M. Victor Hugo est rarement simple, et parfois sa simplicité n'est que trivialité et non-sens : on est simple à d'autres conditions. La forme lyrique, qui doit tant à M. Victor Hugo, est incomplète dans ses dernières compositions; les lois de l'harmonie s'y trouvent fréquemment méconnues. Vous avez l'espoir, ô poëte! (et vous pouvez le justifier par plus d'un titre) vous avez, dis-je, l'espoir de vivre au delà de la vie du siècle, de passer aux générations futures, et, dans les vers que vous voulez léguer à l'avenir, vous mettez souvent une harmonie qui semble avoir été empruntée au bruit dur et sec des cailloux? Sachez donc que les peuples ne retiennent que les chants mélodieux. Si les vers de l'*Iliade* eussent retenti à l'oreille comme la plupart des vers des *Chants du crépuscule* et des *Voix intérieures*, Homère ne serait point resté dans la mémoire des enfants de la Grèce. Au lieu du bruit des cailloux, n'aviez-vous pas dans la nature d'autres harmonies à imiter? auriez-vous beaucoup perdu à chanter comme les forêts et les fleuves dans leurs mystérieux concerts qui montent vers Dieu? Votre lyre se serait-elle dépouillée de tout son charme en gémissant comme gémit la brise à nos fenêtres, en soupirant comme soupirent l'herbe et la plante des collines?

Une des pièces les plus remarquables de ce nouveau volume est celle où M. Victor Hugo, sous le titre de *Sunt lacrymæ rerum,* déplore la destinée de Charles X mort au pays de l'exil; en apprenant la fin du vieux roi qui jadis l'avait comblée de biens, la muse de M. Victor Hugo s'est ressouvenue qu'elle avait été monarchique :

Il est mort, rien de plus. Nul groupe populaire,
Urne d'où se répand l'amour ou la colère,
N'a jeté sur son nom pitié, gloire ou respect.
Aucun signe n'a lui, rien n'a changé d'aspect
De ce siècle orageux, *mer de récifs bordée*,
Où le fait, ce flot noir, écume sur l'idée.

Le fait écumant sur l'idée, pour dire le fait qui prend la place du droit, n'est pas une très-heureuse expression.

Nul temple n'a gémi dans nos villes; nul glas
N'a passé sur nos fronts criant : Hélas! hélas!
La presse aux mille voix, cette louve hargneuse,
A peine a détourné sa tête dédaigneuse;
Nous ne l'avons pas vue, irritée et grondant,
Donner à cette pourpre un demi-coup de dent;
Et chacun vers son but, la marée à la grève,
La foule vers l'argent, le penseur vers son rêve,
Tout a continué de marcher, de courir,
Et rien n'a dit au monde : « Un roi vient de mourir! »

Sombres canons rangés devant les Invalides,
Comme des sphinx au pied des grandes pyramides,
Dragons d'airain, hideux, verts, énormes, béants,
Gardiens de ce palais bâti pour des géants,
Qui dresse et fait au loin reluire à la lumière
Un casque monstrueux sur sa tête de pierre!
A ce bruit qui jadis vous eût fait rugir tous,
« Le roi de France est mort! » D'où vient qu'aucun de vous,
Comme un lion captif qui secouerait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne,
Et n'a, se réveillant par un dernier effort,

Dit à son noir voisin : « Le roi de France est mort! »
D'où vient qu'il s'est fermé sans vos salves funèbres,
Ce cercueil qu'on clouait là-bas dans les ténèbres?
. . . .

Cette apostrophe aux canons des Invalides, belle jusqu'ici, se poursuit encore à travers une quarantaine de vers qui rappellent beaucoup plus la manière de Lucain que le bon goût de Virgile; puis le poëte ajoute :

Vous vous taisez; mais moi, moi dont parfois le chant
Se refuse à l'aurore et jamais au couchant,
Moi que jadis à Reims Charles admit comme un hôte,
Moi qui plaignis ses maux, moi qui blâmai sa faute,
Je ne me tairai pas, je descendrai courbé
Jusqu'au caveau profond où dort le roi tombé;
Je suspendrai ma lampe à cette voûte noire;
Et sans cesse, à côté de sa triste mémoire,
Mon esprit, dans ces temps d'oubli contagieux,
Fera veiller dans l'ombre un vers religieux.

Ces vers-là sont beaux; la reconnaissance a porté bonheur au chantre du *Sacre de Charles X;* dans cette même composition, le poëte remonte aux jours où trois enfants, qui devaient être rois tous les trois, riaient et jouaient sous les toits et dans les jardins de Versailles, sans songer aux amertumes de leur destinée, sans songer que le diadème meurtrirait leurs fronts. De temps en temps les sentiments révolutionnaires se montrent dans l'expression des mélancoliques hommages rendus à la mémoire de Charles X. Le poëte conjure le peuple d'oublier sa haine et de faire descendre le pardon dans le sépulcre du malheureux roi; *il faut l'épargner mort,* dit-il. Mais je ne sache pas que le peuple ait eu envie d'insulter au tombeau du roi proscrit; le peuple est bien revenu de cette passion d'un jour que M. Victor Hugo appelle de la haine. Lorsque arriva tout à coup la nouvelle de la mort de Charles X, les canons des Invalides restèrent silencieux, il est vrai, mais partout se manifesta un intérêt triste

pour cette royauté en cheveux blancs qui descendait dans la tombe bien loin des caveaux de Saint-Denis. M. Victor Hugo, maudissant toute proscription, voudrait que les os de Charles X pussent reposer dans les royales sépultures de ses pères, et aussi que les os de Napoléon ne restassent point séparés de la Colonne. Cela viendra un peu plus tard, sans doute. M. Victor Hugo est d'avis que le peuple a le droit de donner le pouvoir à qui bon lui semble; mais il voudrait que l'aiglon royal, tombé de son aire, ne fût point abattu et foudroyé comme l'aigle; que le fils n'expiât point la faute de l'aïeul, et qu'on pût voir sans effroi un jeune homme de plus dans une cité de France; il lui paraîtrait juste qu'on fît au duc de Bordeaux l'aumône d'un peu de place dans sa patrie, en échange du trône qu'il a perdu.

Nous trouvons dans les *Voix intérieures* une pièce de vers sur l'arc de triomphe de l'Etoile. Le nom du lieutenant général comte Hugo, père du poëte, n'a point été inscrit sur le monument, il a été oublié comme d'autres noms illustres. Tous ces noms oubliés ne seront pas vengés avec autant d'éclat que celui du lieutenant général comte Hugo; le fils a gravé le nom du père en tête du volume des *Voix intérieures :* c'est le monument qu'il lui donne pour consoler sa mémoire. Naguère, pendant que le gouvernement inaugurait cet immense et glorieux portique qu'il se félicitait d'avoir achevé, M. Victor Hugo, de son côté, se préparait à inaugurer son œuvre consacrée au souvenir paternel, et lui aussi disait : *Exegi monumentum.* Dans ce petit poëme qu'il appelle une *immense rêverie,* M. Victor Hugo, traversant les siècles, voit et admire le complément de l'arc de triomphe dans les teintes antiques qu'il aura revêtues, dans les rides et les blessures que le temps lui aura faites, dans le lichen et le lierre qui couvriront ses flancs, et dans l'eau de fossé qui dormira immobile à ses pieds. Le poëte se représente les jours où Paris, maintenant si beau, si vivant, si puissant, sera couché dans sa poussière sur les bords de la Seine qui coulera veuve et

muette à travers les débris. Trois points resteront seuls debout après ces milliers d'années qui auront creusé tant de tombes, abattu tant de gloires; trois monuments lèveront encore la tête au milieu de cette plaine morte : l'arc de triomphe de l'Etoile, la Colonne et Notre-Dame. Il sera heureux pour la gloire de M. Victor Hugo d'avoir chanté ces trois monuments; si la langue française n'est point effacée de la mémoire humaine, quelque voyageur, venu de loin pour visiter le tombeau d'un grand peuple, redira peut-être alors les strophes de M. Victor Hugo en présence de ces monuments qui n'auront point encore péri. Une telle pensée ne laisse pas que d'être consolante, quand on aspire à l'immortalité de son nom.

Les pièces intitulées : *Dieu est toujours là*, *Soirée en mer*, *la Vache*, peuvent être comptées au nombre des bonnes compositions de l'auteur. Une remarque qu'on a souvent occasion de faire en lisant ce volume, ainsi que les précédents volumes de M. Victor Hugo, c'est que d'étranges imperfections se pressent autour de morceaux supérieurs; il en est des beautés poétiques de M. Victor Hugo, dans ses dernières publications, comme de ces sites heureux, de ces grands points de vue ou de ces oasis, auxquels on n'arrive qu'en passant par d'âpres chemins, par d'horribles précipices ou par le désert aride et monotone.

M. Victor Hugo, comme poëte, n'a fait aucun progrès depuis ses premières odes. Les publications de l'auteur, dans ces dernières années, révèlent plus de pensées, plus de maturité, une plus forte appréciation des choses de ce monde; c'est le résultat naturel de l'expérience de l'homme en traversant la vie; mais quant à la question d'art, quant à la forme poétique, nous croyons que M. Victor Hugo est plutôt en arrière de lui-même qu'en progrès. Le parti pour lequel M. Victor Hugo a oublié les souvenirs de sa jeunesse l'entoure d'admiration passionnée; ce parti, qui s'est si vite pressé de reconnaître un Dieu dans un ange tombé, chante des hymnes aux pieds du poëte et ne lui refuse aucune gloire. Mais ces admi-

rations, cet encens, ces génuflexions devant le grand homme déifié, tout cela n'est pas de la littérature; la beauté des vers entre pour peu dans cet enthousiasme; c'est pour l'amour de la révolution et non pour l'amour de la poésie, que les nouveaux amis de M. Victor Hugo l'ont porté aux nues. Les hommes de la révolution l'ont accueilli dans leurs rangs avec cet empressement frénétique qu'on met à s'emparer d'une riche proie. Ils ne lâcheront pas.

CHAPITRE VII

Virgile.

« A quoi bon parler de Virgile? » me dira d'abord le lecteur. « Qu'espérez-vous nous apprendre sur les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide?* » Nous n'avons pas la moindre prétention d'apprendre quelque chose de nouveau, d'autant plus qu'aujourd'hui chacun sait tout, et qu'il n'y a plus ni enfant ni ignorant. Mais de même que chaque homme voit à sa manière, chaque époque juge à sa façon les grands hommes des temps passés; les diverses situations aboutissent à des horizons divers. Un coup d'œil jeté aujourd'hui sur Virgile pourrait devenir intéressant.

Aucun poëte, plus que Virgile, n'a été l'homme de son temps. Aux jours de sa jeunesse, il vit s'accomplir de grands crimes, de grands malheurs; la guerre civile, née autour des restes sanglants de Jules César, courait comme la tempête à travers Rome et les provinces; la terreur était entrée dans les campagnes, à la suite de la légion des vétérans. On avait décrété la spoliation pour payer la victoire. Le pays de Mantoue eut sa part des misères de ce temps; le père de Virgile, du village d'Andès, fut au nombre de ceux qu'on dépouilla de leurs biens, qu'on chassa de leurs propres domaines. On sait comment le jeune poëte obtint d'Octave la restitution du champ paternel. L'églogue de *Tityre*, qui se mêle à nos premiers

souvenirs de collége, fut un admirable plaidoyer en faveur des populations malheureuses. Un écrivain dont il est inutile de citer le nom regrette que le poëte de Mantoue ne se soit point armé des vers d'Archiloque pour stigmatiser ouvertement et d'une façon tout à fait libérale les violences politiques de cette époque. Au lieu d'exprimer ici un regret, il fallait vanter le courage du jeune homme, qui, en face même du tyran, en face de la formidable légion, avait osé prendre le parti des victimes et provoquer de tendres émotions sur leur destin. Comme elles sont touchantes, ces paroles de Mélibée! « Pour nous, il nous faut quitter les confins de la patrie et nos champs si doux! nous fuyons la patrie! »

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus!

Que de larmes dans le *fortunate senex!* que de douleur, d'énergie dans les accents des pauvres exilés! Les uns s'en iront chercher un asile chez les Africains brûlés par les feux du soleil; les autres dans la froide Scythie, ou chez les Bretons séparés du monde. Reverront-ils encore ce toit de chaume, ces chants qui étaient comme leur royaume? Hélas! ces terres cultivées avec tant de soin deviendront la proie d'un soldat impie! un barbare aura ces moissons! C'est ainsi que Virgile s'était rendu l'interprète des souffrances, du désespoir de ses contemporains en butte aux atrocités de la force; c'est ainsi qu'il maudissait les invasions cruelles et qu'il faisait parler les pleurs des proscrits. En des temps marqués par un signet noir dans le livre de notre histoire, nos pères, rejetés bien loin des rives natales, ont pu répéter les vers de Mélibée errant; poursuivis par les révolutions qui s'élançaient derrière eux comme un incendie, ils ont dit adieu aux arbres qu'ils avaient plantés, aux fontaines sacrées, aux fleuves connus (*flumina nota*).

Au milieu des angoisses, des déchirements du monde romain, les espérances s'arrêtaient sur un enfant : les oracles avaient pro-

phétisé un berceau chargé d'heureux destins. Virgile, dans sa magnifique églogue intitulée *Pollion*, exprima les sentiments des peuples qui attendaient un Sauveur. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur ce fils prédestiné dont le poëte de Mantoue a célébré la naissance; ce n'est point ici que nous chercherons à résoudre cette question. Il nous suffit de rappeler que cette époque était dans l'attente d'un libérateur, et que Virgile a consacré en vers immortels le souvenir de ce vague pressentiment des nations. Le poëte montrait le monde s'agitant sur sa base pour enfanter un grand avenir; il annonçait des siècles de paix avec des couleurs, des images qu'on dirait empruntées à Isaïe, et peignait un nouvel âge d'or étendant ses bienfaits sur le genre humain. Trente ou quarante ans plus tard, il naissait dans un village de Judée, un enfant dont la parole allait changer le monde et le placer sous les lois de la morale et de la vérité. Virgile, en invoquant les muses de Sicile pour chanter les grandes choses, se sentit réellement animé du souffle prophétique, du *mens divinior*, et l'avenir de l'univers lui parut beau. Ce fut là un grand coup d'œil de génie; mais Virgile ne savait pas, ne pouvait pas savoir *tout* ce que l'âge futur portait dans ses flancs. Quant à nous qui voyons à un court intervalle la naissance du Messie promis aux nations, il nous semble entendre dans l'églogue à Pollion les chœurs des bergers de Bethléem. Ajoutons une remarque qui peut recevoir çà et là, à travers l'histoire, des applications politiques. Il est des temps où les peuples lassés, trompés, épuisés, attendent d'un enfant le repos et une rédemption glorieuse; il est des époques de pénible incertitude, de trouble profond, où chaque homme se sent comme saisi du besoin de voir se renouveler les choses de la terre; c'est alors qu'on lève les yeux pour chercher dans le ciel un astre nouveau, et si quelque chose de jeune et de radieux se découvre à l'horizon, on se dit que les temps sont accomplis et qu'un plus grand et meilleur avenir va commencer pour le monde :

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.

Les malheurs des discordes avaient laissé les terres romaines sans culture. Les campagnes abandonnées ou livrées à des soldats, la solitude, les débris, partout des tombeaux, un morne découragement parmi les restes de populations échappés aux désastres, voilà ce qu'avait produit la guerre civile. Auguste, dont les premiers temps furent ceux d'un mauvais prince, songeait enfin à réparer cette longue suite de calamités. L'agriculture occupait une grande place chez les Romains ; c'était pour eux la source d'où s'épanchaient la richesse et la vie. Une double pensée préoccupait le maître de Rome : d'un côté il voulait ranimer le goût des peuples pour les travaux champêtres ; de l'autre, il voulait leur faire entendre que désormais ils pourraient planter et semer avec l'espoir de jouir eux-mêmes de leurs fruits et de leurs moissons. Virgile commençait à être en crédit à la cour d'Auguste ; son poétique plaidoyer pour les victimes de la spoliation avait popularisé sa renommée ; il fut choisi pour remplir la tâche qui importait à l'empire. On sait comment il chanta les moissons, les troupeaux et les abeilles, comment il rappela tous les soins qu'il faut donner à la terre pour recueillir ses dons divers. Sans parler de la supériorité de son talent, observons que Virgile, mieux qu'un autre poëte, était propre à donner des enseignements aux laboureurs et aux bergers. Né sous le chaume, il avait passé son enfance au milieu des soins rustiques ; son père lui avait donné des leçons qui plus tard devaient retentir dans les *Géorgiques ;* ce poëme le ramenait à ses premiers penchants, aux premières images de sa jeunesse. Aussi les *Géorgiques* furent-elles son œuvre de prédilection ; il mit sept ans à les composer ; mais il les corrigea et travailla à leur perfection durant toute sa vie. Son *Invocation à César,* dans le premier livre du poëme, ces beaux vers où le poëte divinise Octave, ont fait accuser Virgile de flatterie et de bassesse ; on lui a reproché de s'être avili comme Lucain avec Néron, et comme Stace avec Domitien. Il suffit de lire l'églogue de Tityre, pour ne pouvoir, sans injustice, refuser à Virgile la gloire d'avoir fait entendre de

courageuses vérités. Remarquons ensuite qu'il n'y avait rien de plus simple alors que de mettre un empereur au rang des dieux, et puis n'oublions pas que le sujet des *Géorgiques* n'était point une bonne occasion pour régenter le dominateur du monde. Ce n'est pas lorsque Auguste travaillait à consoler les peuples, à leur préparer des temps heureux, que la muse devait s'armer contre lui de toute l'indépendance d'un poétique courroux.

On trouve çà et là dans les *Géorgiques* la prochaine révélation de l'*Enéide*, non pas seulement dans l'éclat et la pompe des vers, mais dans le désir qu'exprime Virgile de transporter au pays de Mantoue les palmes de la Grèce et d'élever un grand monument à la gloire d'Auguste. L'*Enéide* est l'épopée nationale des Romains; l'orgueil des traditions romaines avait donné une origine troyenne à l'empire des bords du Tibre, et voilà pourquoi les habitants de la Troie d'Alexandrie, bâtie en face de Ténédos, étaient affranchis de tout tribut. En donnant le fils d'Anchise et de Vénus comme le fondateur de l'empire romain, en montrant des dieux occupés de conduire en Occident les derniers restes d'Ilion pour y jeter les fondements d'une domination à laquelle l'univers était promis, Virgile répondait à toutes les ambitions, à tous les préjugés et à tous les rêves des Romains; il devenait le poëte du grand peuple, le poëte de son histoire, l'interprète de ses destinées. Les gens qui se sont obstinés à voir dans Virgile un vil flatteur, ont prétendu que le poëte avait voulu peindre Auguste sous la figure d'Enée. Cette assertion n'est pas soutenable; et d'ailleurs il n'y a rien de commun entre César Auguste et le prince troyen, entre le vainqueur qui se met à la place de la république romaine, et le guerrier fugitif qui va fonder un empire sous des cieux lointains. A notre avis, le personnage d'Enée, bien loin d'être une flatterie, est une noble et habile leçon : la création d'un héros bon, généreux, pieux envers les siens, pieux envers la Divinité, n'accusait-elle pas le prince qui avait souvent manqué à la foi jurée et livré honteusement ses amis?

L'époque où écrivait Virgile était propice au merveilleux de l'épopée. En ce temps-là, le polythéisme déclinait parmi les hommes; la croyance aux dieux s'affaiblissait de jour en jour; les systèmes philosophiques dépeuplaient l'Olympe; Jupiter et les poulets sacrés avaient perdu leur crédit. Virgile était plus libre de faire agir les dieux dans son poëme. Le merveilleux de l'épopée n'exige pas des croyances qui soient animées et toutes vivantes sous les yeux du poëte; il peut se contenter de croyances qui soient devenues des souvenirs. Le passé est surtout le domaine de la muse épique, le passé avec ses faits accomplis et les visions lointaines qui ont traversé l'imagination des peuples.

Nous avons appris au collége que Virgile mourut à Brindes, au retour d'un voyage en Grèce, et que ses dernières paroles furent une condamnation de l'*Enéide*. Les professeurs expliquent les scrupules du poëte mourant par les vers restés inachevés et par certaines imperfections de détail. Ils ont oublié que le chantre d'Enée venait de parcourir l'Archipel, l'Attique et la Troade, et qu'il avait pu penser que les couleurs de l'Orient manquaient à son poëme. La géographie et les couleurs des pays d'Italie sont parfaitement reproduites dans l'*Enéide*; on y cherche en vain les contrées d'Ilion et les contrées de la Grèce. Pourtant Virgile avait pris pour guide Homère, Homère le plus exact des géographes comme il est le plus grand des poëtes; cela prouve que rien, pas même le génie, ne saurait remplacer la vue des lieux. Nous assistons dans l'*Enéide* au renversement de l'empire de Priam, et nous voyons ensuite un prince troyen errant sur les mers; avant d'arriver à l'action qui se passe en Italie, nous avons le voyage à travers l'Orient; or, nous ne trouvons pas l'Orient dans l'*Enéide*. Qui sait toutes les inspirations, toutes les images et aussi tous les poétiques remords dont le génie de Virgile était tourmenté au retour de son pèlerinage? Il avait vu les fleuves, les champs et les monts troyens; il avait vu les îles de la Grèce et les rivages africains, et sans doute il avait refait dans sa pensée le récit

des courses vagabondes du fils d'Anchise, et peut-être aussi des conceptions nouvelles trouvaient déjà leur place dans l'épopée latine. Virgile, empêché par la mort de répandre dans l'*Enéide* ses inspirations d'Orient, dut éprouver la plus grande douleur qu'ait à souffrir le génie, celle de ne pouvoir perfectionner son œuvre comme il le comprend; le poëte ordonna qu'on jetât l'ouvrage au feu; il le trouvait mauvais en songeant à tout ce qu'il pouvait être! Rendons grâces toutefois à ceux qui ont sauvé l'*Enéide* de la sublime sévérité de son auteur.

Jusqu'ici nous n'avons considéré dans Virgile que l'homme, et nous n'avons étudié que le côté moral et politique de ses œuvres; nous nous étions particulièrement proposé de montrer dans Virgile le poëte des Romains, l'expression solennelle des temps où il vécut. C'est parce qu'il fut l'homme de son époque, que la gloire remplit ses jours; simple et timide, il se dérobait, autant qu'il pouvait, aux hommages, à l'enthousiasme de la multitude, et sa préoccupation était en quelque sorte de se sauver de sa propre renommée. Un jour que, par hasard, il parut au théâtre, tout le peuple se leva devant lui : on traitait Virgile, l'illustre fils d'un laboureur d'Andès, comme on traitait Auguste, le maître du monde. Après sa mort, une vénération pieuse s'attacha à sa mémoire; l'image de Virgile reçut des honneurs divins.

Virgile était doué d'un génie tendre et rêveur que l'antiquité païenne n'avait point connu avant lui; il y a dans son âme comme un pressentiment de cette mélancolie chrétienne qui aime à se recueillir doucement loin des bruits de la terre. Dans l'antiquité païenne, on était trop peu spiritualiste pour sentir profondément : Virgile se montre à nous comme le poëte du sentiment profond; chez les auteurs anciens, on ne rencontre rien de pareil aux amours de Didon. Dans l'Italie comme dans la Grèce, la muse érotique ne fut jamais une chaste muse : les compositions de Virgile n'offrent que de chastes amours, et vous prendriez Lavinie pour une vierge

chrétienne. Virgile fut surnommé le Pudique; c'était comme un surnom nouveau dans la langue des anciens. Nous nous arrêtons à ce côté du caractère de Virgile, parce que nous croyons reconnaître dans le génie du poëte de Mantoue un vague mystérieux qui semble prophétiser la morale du Fils de Marie.

La gloire vint trouver Virgile, mais il ne la chercha jamais; le fracas et les magnificences de ce monde n'avaient pour lui aucun charme. Il écrivait, non point pour gagner de la renommée, mais pour obéir à sa nature, pour répondre à l'harmonieuse voix qui chantait en lui. Comblé des faveurs d'Auguste, le poëte marchait dans la richesse comme il avait marché dans la pauvreté, et son penchant le plus vif était toujours pour les champêtres solitudes. Il avait beaucoup étudié la philosophie des Grecs et les divers systèmes sur les merveilles de l'univers. Après avoir chanté les combats, les héros, les dieux, les événements qui remplissent la terre, il revenait avec bonheur à la nature, et demandait aux muses de lui expliquer la marche de la lune et du soleil, les volcans et les tempêtes, les saisons diverses et le mouvement des cieux; il soupirait après des jours obscurs au milieu des prés et des forêts, aux bords des ruisseaux et des fleuves :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius.....

Le grand mérite, le mérite divin du poëte de Mantoue, ce qui le fera vivre tant qu'il y aura des sociétés civilisées, c'est le style. Et cela se voit lorsque les deux poëtes se rencontrent dans l'expression des mêmes images ou des mêmes idées, quoique, dans cette lutte, les armes soient inégales, vu la supériorité de la langue grecque sur la langue latine. On se souvient qu'Homère, dans le sixième livre de l'*Iliade*, et Virgile, dans le onzième livre de l'*Enéide*, comparent, l'un Pâris, l'autre Turnus, à un coursier délivré de ses liens. L'expression latine de cette belle

comparaison nous paraît au-dessus de l'expression grecque ; l'abbé Delille l'a traduite avec un grand bonheur :

> Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
> Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
> Tout à coup rompt sa chaîne, et, loin de sa prison,
> Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
> Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
> Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes ;
> Tantôt par la chaleur et la soif enflammé,
> Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé :
> Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
> Pour reprendre à son choix les courses vagabondes,
> Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
> Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
> Levant ses crins mouvants que le zéphyr déploie,
> Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil, et de joie.

Ce qui fait que le style de Virgile est admirable, c'est d'abord la pureté, l'harmonie ; jamais la lyre latine n'avait fait entendre des sons aussi mélodieux. Virgile avait la voix douce et d'un accent à la fois pénétrant et touchant ; il se créa une langue pour ainsi dire à son image, et cette langue est bien autrement suave que celle de Lucrèce, d'Ovide, de Tibulle ou de Lucain. Le style de Virgile restera comme un modèle immortel ; c'est là qu'on trouve à un degré suprême l'heureuse alliance de l'imagination et de la raison. De nos jours, où l'on accorde du talent à tout le monde, parce qu'il n'y a pas de critique, il y a infiniment peu de gens qui sachent encore ce que c'est que le style. Virgile est le grand maître dans l'art si difficile de l'expression. Vous apprendrez à l'école de ce maître la souplesse, la force, l'élégance naturelle et le mot propre, la sobriété et la simplicité, la variété qui parcourt tous les tons, et cette musique du style qui charme l'oreille en même temps qu'elle frappe l'esprit. Vous y apprendrez ce milieu merveilleux qui consiste à ne pas dire trop ni trop peu, à montrer chaque idée ou chaque image sous le jour qui lui est

propre. Vous y comprendrez ce qu'il faut entendre par le goût, et vous saurez qu'il n'y a ni talent ni génie là où la raison ne domine pas.

Dans le chapitre suivant, nous verrons comment M. Louis Duchemin a senti et traduit Virgile, et nous parlerons de la traduction de l'*Enéide* par M. Barthélemy, en la comparant à celle de l'abbé Delille.

CHAPITRE VIII

Traducteurs de Virgile.

Dans la préface de sa traduction de l'*Enéide*, l'abbé Delille disait : « Quiconque est digne de lire Virgile sent combien il est téméraire d'oser le traduire. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déjà plus dit à cet égard que les plus rigoureux censeurs ne peuvent m'en dire. Et d'abord je me suis plus d'une fois reproché de n'avoir pu conserver plusieurs des beautés du texte sans allonger la traduction ; d'avoir trop souvent remplacé, par une élégance et une rondeur harmonieuses, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poëtes, ainsi traduits, sont de l'or passé à la filière et dont on augmente l'étendue sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques*, qu'une traduction était une dette, et qu'il fallait payer, non dans la même monnaie, mais la même somme ; je ne pense pas tout à fait de même aujourd'hui. Une cassette remplie de pièces d'or serait mal représentée par un tonneau de petite monnaie, quand même la somme serait égale. »

Ce qu'on vient de lire ne permettrait guère à la critique de

s'appesantir sur le défaut des traductions de l'abbé Delille. L'auteur convient de tous les torts qu'on peut lui reprocher, et lui-même nous donne la clef des imperfections de son travail. L'abbé Delille avait voué un culte à Virgile; il était frappé, plus qu'un autre, de ce style si net, si pur, si varié et si merveilleusement complet; il en sentait tout le charme, toute la grandeur. Lorsque, traducteur religieux, il était aux prises avec son original sublime, il tremblait de laisser en arrière un mot, une épithète, une couleur; tourmenté du désir pieux de ne rien omettre, craignant toujours de n'en point dire assez, il multipliait, multipliait les vers, et voilà pourquoi trop souvent la poésie de Virgile se trouve presque perdue dans les amplifications du traducteur. Ajoutons aussi que la concision n'a jamais été le caractère du talent de l'abbé Delille; ce puissant maître dans l'art de manier les vers décrivait ou peignait; c'était là son génie; il lui fallait des choses ou des couleurs à reproduire et surtout des difficultés à surmonter; l'expression proprement dite des pensées lui allait moins. Aussi Delille a-t-il beaucoup mieux réussi dans les *Géorgiques* que dans l'*Enéide;* il était bien plus à son aise dans les tableaux que dans les récits.

Le défaut des traductions de l'abbé Delille est connu. On a donc cherché à mieux faire que lui. M. Duchemin a traduit en vers les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide*. C'est par l'*Enéide* que le nouveau traducteur avait commencé son travail sur Virgile; il publia en 1826 la traduction de l'épopée latine. Dans la préface de son édition nouvelle, publiée l'an dernier, M. Duchemin nous apprend que maintenant toutes les rimes insuffisantes ont disparu de son œuvre, qu'il a resserré plusieurs passages de sa traduction, qu'il l'a réduite de plus de sept cents vers, et que, dans cette opération, il a changé au moins deux mille vers. Voilà sans doute de bonnes améliorations. Le texte latin de l'*Enéide* contient neuf mille huit cent quatre-vingt-seize vers; M. Duche-

min a renfermé sa traduction dans douze mille trois cent quarante-deux vers (mille huit cents vers de moins que Delille). Le nouvel interprète de Virgile a mis peut-être un peu trop d'importance à ces sortes de supputations; la poésie n'a que faire des calculs arithmétiques : il ne s'agit pas de savoir qui a traduit le plus brièvement, mais qui a le mieux traduit. M. Duchemin a ajouté à son premier travail la traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques*; il est ainsi le premier auteur français qui ait donné dans notre langue le Virgile complet; dans les œuvres de l'abbé Delille, la traduction des *Bucoliques* appartient à Langeac. Avant d'examiner les travaux de M. Duchemin, relevons une erreur qui lui a échappé dans sa notice biographique sur Virgile. Octavie fit remettre au poëte dix sesterces et non point *dix mille sesterces* pour chacun des trente-deux vers de l'épisode de la mort du jeune Marcellus. Ces trois cent vingt sesterces formaient une somme assez considérable en ce temps-là.

Il y a quelque chose de respectable et de sacré dans ce long tête-à-tête d'une patiente intelligence avec le divin génie de Virgile. Il faut être noblement organisé d'esprit et d'âme pour passer des années dans cette pieuse étude d'un grand poëte. De tels labeurs supposent le goût des belles et des grandes choses; un homme vulgaire n'y songerait pas. C'est aussi un assez curieux spectacle que celui d'une intelligence qui, en des temps de révolution, en des temps de chutes profondes et de vastes ruines, s'enferme en quelque sorte dans ses admirations littéraires et borne sa vie à la studieuse contemplation d'un monument élevé par les muses des anciens jours. On peut ajouter que, pour un homme de bien, c'est là une belle manière d'échapper aux misères contemporaines. La traduction des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Enéide* fait honneur à M. Duchemin; on y trouve un certain talent de versification. La préoccupation de reproduire l'original en moins de vers possibles n'a pas toujours permis au nouveau traducteur

de faire passer dans notre langue le style de Virgile avec ses inexprimables beautés. Nous trouvons dans M. Duchemin le sens de Virgile ; mais le sens d'un vers n'en fait pas la poésie ; la poésie est dans le style : du sens à l'expression il y a aussi loin que de l'homme mort à l'homme vivant. L'abbé Delille, tout pénétré des beautés de Virgile, traduisait avec la sainte frayeur des omissions; M. Duchemin, à qui nous ne refuserons pas le sentiment des beautés de son modèle, a traduit avec la périlleuse crainte des longueurs. De plus, nous ne trouvons pas dans le nouveau traducteur tous les trésors de notre langue poétique; parfois la traduction française devient pâle et tourne au prosaïsme, et c'est alors que le génie de Virgile s'évapore comme le parfum des fleurs péniblement amassées et classées dans l'herbier des savants. Nous pourrions citer pourtant plusieurs morceaux d'un mérite réel. La description de la peste au troisième livre des *Géorgiques*, si admirable dans l'original, a été bien traduite par M. Duchemin, sauf quelques taches :

Cette peste, d'abord corrompant l'atmosphère,
De tous les feux d'automne enflamma sa colère,
Elle infecta les lacs, et les prés et les bois :
Bêtes fauves, troupeaux, tout périt à la fois;
Terrible était la mort, et des *soifs* indomptables
Desséchaient, contractaient leurs membres misérables;
Puis d'une âcre liqueur les immondes ruisseaux
Pourrissaient par degrés et les chairs et les os.
Souvent une victime à l'autel amenée,
Et du sacré bandeau la tête environnée,
Tandis qu'à l'immoler on met quelque lenteur,
Tombe expirante aux pieds du sacrificateur;
Ou si le fer l'abat, ses entrailles gâtées
Sur les feux de l'autel ne sont point apportées;
Les pontifes muets paraissent interdits,
Et de sang les couteaux sont à peine rougis :
Une infecte liqueur dégoutte sur l'arène.
Au sein des prés fleuris, devant sa crèche pleine,
L'innocente génisse expire en gémissant;

La rage attaque alors le chien si caressant,
Et le porc, assailli par la toux haletante,
Meurt, le gosier serré du mal qui le tourmente.
Oubliant la verdure et l'onde et ses exploits,
L'infortuné coursier se traîne sous ses toits;
Il bat du pied la terre, et, l'oreille baissée,
Sur ses membres s'épanche une sueur glacée;
Et de son faible corps desséché par la faim
La peau rude se gerce et résiste à la main.
Tel s'annonce d'abord le mal qui le consume;
S'il devient plus aigu, son œil alors s'allume;
Un sang noir et brûlant coule de ses naseaux,
Et de ses flancs tendus sortent de longs sanglots;
Son haleine est pénible, et sa langue grossie
Rétrécit le canal où respire la vie.
Le vin vieux, qu'une corne insinue en leur sein,
Pour sauver les mourants semble un moyen certain;
Remède meurtrier! même dans l'agonie,
Ranimés par le vin, ils entrent en furie;
(Dieux, pour notre ennemi, réservez ces transports!)
Eux-mêmes de leurs dents se déchirent le corps.

Pendant que M. Duchemin soumettait à une sévère révision sa traduction de l'*Enéide*, un athlète connu par des luttes moins innocentes que les luttes littéraires descendait dans l'arène des traducteurs. Nous ne voulons point considérer ici dans M. Barthélemy le poëte des espérances révolutionnaires, le Juvénal passionné qui, coiffant la muse des serpents de Tisiphone, faisait siffler son vers contre les pouvoirs nouveaux et quelquefois même contre le génie et la vertu; nous ne parlerons que du traducteur de Virgile. A la suite des notes du troisième chant de l'*Enéide*, M. Barthélemy, dans une *Réponse à quelques critiques*, parle de la malveillance qui a voulu présenter son ouvrage comme une insinuation du pouvoir, comme un marché passé entre l'auteur et le ministère; on avait précisé la somme mensuelle ou annuelle que le gouvernement lui allouait à titre de salaire ou de rémunération. « Il en est de cette imputation, dit-il, comme de tant d'autres bruits qu'on a répandus sur mon compte, de tant de misérables fictions dont on a bien voulu me faire le héros; telles que

mes vingt mille francs de pension, ma mission diplomatique aux États-Unis, ma place de directeur de l'imprimerie royale, etc. Absurdités grosssières que je n'ai jamais pris la peine de démentir. » M. Barthélemy ajoute que son œuvre n'a trouvé d'Auguste et de Mécène que dans la générosité de ses éditeurs et dans la bienveillance du public. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la sincérité de ces protestations; seulement on conviendra qu'il est heureux pour le gouvernement de juillet que l'envie de traduire l'*Enéide* ait tout à coup saisi l'auteur de *Némésis*. Le récit des aventures du pieux Énée est une occupation moins dangereuse pour l'Etat que l'ardente satire qui dénonçait et fouettait les hypocrisies ou les trahisons nouvelles.

Pour traduire parfaitement un auteur, pour en devenir l'interprète complet, il semble qu'il faudrait une sorte de conformité de nature entre le traducteur et le modèle. Traduire, c'est représenter, c'est faire parler. Or, on ne saurait reproduire une physionomie sous tous les points si on ne se trouve pas en pleine harmonie avec elle. Je me demande donc si M. Barthélemy avait toutes les conditions pour traduire Virgile. Il fait supérieurement le vers, on voit qu'il est nourri de la lecture des anciens; il a de la force, de l'énergie, de l'abondance, et ses habitudes de concision virile répondent au mâle caractère de la langue latine. Mais quelque chose de plus se montre dans le poëte de Mantoue, c'est le sentiment, c'est une âme rêveuse et tendre qui çà et là s'épanche en flots d'harmonieuse poésie; l'auteur de la *Némésis* ne nous paraît pas tout à fait en rapport avec ce côté du génie de Virgile; ce côté restera probablement imparfait dans le travail de M. Barthélemy.

Nous ne parlerons aujourd'hui que des trois premiers chants de l'*Enéide*. Disons d'abord que la traduction du poëte marseillais renferme de belles parties, que la marche générale en est bonne; on y sent un homme qui a vécu dans la société de Virgile, qui l'a beaucoup étudié et bien compris. M. Barthélemy, mieux que l'abbé Delille,

serre de près l'original, et, dans sa concision, il conserve mieux que M. Duchemin la poésie de Virgile. Toutefois son œuvre est loin d'être irréprochable, et comme l'auteur est un homme de beaucoup de talent et qu'il peut se corriger, nous nous permettrons quelques observations. Notre critique sera une critique de détails et non point de minuties. Nous ne nous arrêterons qu'aux fautes véritables.

Dans le premier chant de l'*Enéide*, la flotte d'Enée est dispersée ; Enée et quelques-uns de ses compagnons sont jetés sur le rivage de la Libye ; après que leur faim est apaisée, ils s'entretiennent des amis qu'ils ont perdus dans la tempête :

Amissos longo socios sermone requirunt.

M. Barthélemy traduit ainsi :

Quand la faim est calmée et la *table déserte*,
Sur leurs amis absents leur *entretien disserte.*

La *table déserte*, pour dire une table où il ne reste plus rien, n'est pas une heureuse expression, et l'*entretien* qui *disserte* sur les amis absents est un surprenant oubli des lois de notre langue.

Lorsque Jupiter répond à Vénus pour la rassurer sur les destins d'Enée, il donne un baiser à la déesse : *oscula libavit natæ.* M Barthélemy traduit :

L'éternel souverain de la voûte éthérée
D'un baiser paternel humecta Cythérée.

Il était difficile de rencontrer plus mal.

Le roi des dieux envoie Mercure pour ouvrir aux Troyens les chemins de Carthage et prévenir Didon en leur faveur :

Là, par l'ordre divin, son éloquente voix
En faveur des Troyens jetés sur ce rivage,
Adoucit l'âpreté de ce peuple sauvage,
Et pour eux de la reine humanise le sein.

L'éloquence de Mercure qui *humanise le sein* de la reine de Carthage n'est pas du meilleur goût.

Dans le deuxième chant de l'*Enéide*, Laocoon lance sur le cheval de bois un grand javelot qui s'arrête en tremblant aux flancs de la machine ; Virgile ajoute :

Uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

M. Barthélemy traduit ce beau vers d'une façon incroyable :

Et l'écho répondit sous l'épaisse cloison.

On connaît l'histoire de Sinon; Virgile dit de lui :

. . . . *ille, dolis instructus et arte pelasgâ.*

M. Barthélemy traduit :

Alors, lui que la Grèce *allaita de ses feintes.*

Allaita de ses feintes est une mauvaise expression; l'abbé Delille, qui a souvent le tort d'amplifier, mais qui ne manque jamais ni au sens ni au bon goût, a dit :

Le fourbe, chez les Grecs instruit dans l'art de feindre.

Laocoon, enlacé par les serpents venus de Ténédos, pousse vers le ciel d'horribles cris :

Clamores simul horrendos ad sidera tollit.

M. Barthélemy traduit :

Et se tord de douleur *dans ces longues spirales*
En poussant vers les cieux des clameurs *gutturales.*

Enfants et jeunes filles chantent des hymnes et mettent leur joie

à toucher de la main les cordages du cheval de bois introduit dans Ilion; le traducteur dit :

> Heureux qui du cordage *a reçu les empreintes!*

Les guerriers grecs, sortis des flancs de la vaste machine, s'emparent de la cité ensevelie dans le sommeil et l'orgie :

> *Invadunt urbem somno vinoque sepultam.*
> Le vin et le sommeil conspiraient notre perte.

Quel contre-sens !

> *Arma, amens, capio, nec sat rationis in armis.*
> Je m'arme par instinct. . . . .

Encore un oubli du sens ! le texte porte : « Furieux, je me « saisis de mes armes et ne prends point conseil de la raison. »

Corabe, jeune Troyen, brûlait d'un amour insensé pour Cassandre:

> . . . . . *Insano Cassandræ incensus amore.*

M. Barthélemy traduit : *Corabe, enivré de Cassandre.* Enée, apercevant Hélène au milieu du désordre du sac de Troie, voudrait lui faire expier le crime qui a appelé tant de malheurs sur l'empire de Priam; il lui paraît injuste que cette femme funeste s'en retourne *saine et sauve* à Sparte ou à Mycènes. Virgile dit *incolumis.* M. Barthélemy traduit : *sans perdre un cheveu de son front criminel.* Au IIIe livre de l'*Enéide*, la rame des compagnons d'Enée fend les vagues azurées ; M. Barthélemy dit que la rame *tord l'azur des flots.* Nous pourrions multiplier encore les remarques critiques sur ces trois premiers chants de l'épopée latine; mais quand nous examinons l'œuvre d'un homme de talent, nous n'aimons pas à tenir trop longtemps nos regards attachés sur ses fautes. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le travail de M. Barthélemy offre de remarquables

morceaux. Nous citerons en entier l'épisode d'Andromaque en Epire, tiré du IIIe chant :

Là, nous entendons dire (inexplicable histoire)
Qu'un des fils de Priam commande au territoire;
Qu'Hélénus, héritier de Pyrrhus massacré,
Possède son épouse et son bandeau sacré,
Et qu'Andromaque, libre après son esclavage,
Dans le lit d'un Troyen porte un double veuvage.
Brûlant de pénétrer tant de bruits inconnus,
Je m'éloigne du port et je cherche Hélénus.

Ce jour même, fuyant la ville et son enceinte,
Près d'un faux Simoïs, dans une forêt sainte,
Andromaque portait à des mânes absents
Un festin solennel et de tristes présents,
Et devant deux autels, monuments de ses peines,
Conviait son Hector par des prières vaines.
Dès qu'elle m'aperçoit, quand son œil éperdu
Voit luire des Troyens le casque inattendu,
Interdite, égarée, et la face pâlie,
Elle chancelle; enfin sa langue se délie :
« Est-ce vous, fils des dieux? ne me trompez-vous pas?
» N'êtes-vous pas encor dans le sein du trépas?
» Ou bien, si vous sortez de la sombre demeure,
» Dites, que fait Hector? » A ces mots elle pleure,
Et sa plainte remplit la profondeur du bois.
Je lui réponds ces mots d'une tremblante voix:
« Oui, croyez-moi, je vis; oui, ce n'est point un songe;
» Oui, de mes tristes jours la trame se prolonge.
» Mais vous, répondez-moi, quel sort digne de vous
» A pu vous consoler du plus grand des époux?
» Votre haute infortune a-t-elle un noble asile?
» L'Andromaque d'Hector est-elle au fils d'Achille? »
Alors, humiliant sa voix et son maintien :
« Oh! que mon sort, dit-elle, est pire que le tien,
» Polixène, en mourant sur la tombe ennemie,
» Tu n'as pas du partage essuyé l'infamie;
» On ne t'a pas jetée au lit d'un conquérant,
» Et tu perdis le jour sans avilir ton rang.
» Pour moi, loin d'Ilion, de rivage en rivage,
» Je traînai, sous Pyrrhus, mon superbe esclavage,
» Hélas! et je subis la couche du vainqueur,

» Jusqu'à ce qu'Hermione ayant séduit son cœur,
» Au captif Hélénus il me livrât captive.
» Mais l'implacable Oreste en ce moment arrive;
» En proie à ses fureurs, à son amour fatal,
» Il surprend à l'autel et frappe son rival.
» Néoptolème mort, on divise l'empire :
» Pour sa part d'héritage Hélénus eut l'Epire,
» L'appela Chaonie en l'honneur de Chaon,
» Nomma ces murs Pergame et ces tours Ilion.
» Mais vous, quel dieu, quel vent vous poussa sur nos rives?
» Quel destin a conduit vos voiles fugitives?
» Ascagne jouit-il de la clarté du jour?
» Garde-t-il à sa mère un souvenir d'amour?
» Et son âme virile est-elle destinée
» Aux vertus de son oncle et de son père Énée? »

Ses larmes se mêlaient à ces mots douloureux,
Quand Hélénus, suivi d'un cortége nombreux,
S'approche, et dans ses yeux tremblent des pleurs de joie,
Dès qu'il a reconnu ses vieux amis de Troie.
Je le suis dans la ville où me conduit sa main;
Là, partout Ilion renaît sur mon chemin;
Dans cet étroit tableau Troie est toute présente :
Je franchis un ruisseau qu'ils ont nommé le Xante,
Je vois la porte Scée et j'en baise le seuil,
Mes Troyens sont heureux d'un fraternel accueil;
Le roi les recevait sous de vastes portiques;
Au milieu de sa cour leurs patères antiques
Se vidaient pour Bacchus et s'emplissaient encor,
Et les mets du festin chargeaient des bassins d'or.

Jusqu'ici nous n'avons guère pu comparer en détail la traduction de M. Barthélemy à celle de l'abbé Delille; nous avons voulu donner d'abord une idée du nouveau traducteur, et cette première appréciation nous a pris beaucoup de place. Dans un troisième chapitre, nous examinerons la suite du travail de M. Barthélemy, et nous pourrons de temps en temps mettre en regard l'œuvre de son célèbre devancier. Dès ce moment, nous dirons, comme jugement général, que ce qui manque trop souvent à l'abbé Delille c'est la concision, et que ce qui manque quelquefois à M. Barthélemy c'est le goût. L'écrivain révolutionnaire s'attendait probablement

à trouver chez nous quelque chose de moins que la justice ; ce n'est pas de notre part qu'il espérait recevoir des avertissements sur les défauts de son œuvre et des éloges pour ses beautés. M. Barthélemy saura que l'indépendance de notre esprit ne prend pas conseil des rancunes politiques; il saura que notre critique est une muse et non point une Némésis.

CHAPITRE IX

Continuation du même sujet..

Dans le précédent chapitre, nous parlions des longueurs qui déparent les traductions de l'abbé Delille, et nous en trouvions l'explication dans le culte pieux du traducteur pour son modèle. Nous aurions pu ajouter une remarque : c'est qu'il y a dans le style de Virgile une simplicité forte, une sobriété, une habitude du mot propre qui ne ressemblent pas à la manière de l'abbé Delille ; ce n'est pas que le chantre des *Jardins* et de l'*Imagination* ne puisse reproduire une grande expression, car nous citerions plus d'un beau vers, plus d'une image de Virgile, que Delille a bien mieux rendus que M. Barthélemy ; ce vers du premier chant de l'*Enéide* est dans la mémoire de tout le monde :

Tantæ molis erat romanam condere gentem!

L'abbé Delille a dit :

Tant dut coûter de peine
Le long enfantement de la grandeur romaine !

M. Barthélemy a dit :

Tant fut lent à fonder le colosse romain !

L'abbé Delille se trouve ici bien supérieur au nouveau traducteur. Mais ce sont là des tours de force, et cette façon de reproduire

énergiquement et pleinement l'original n'était pas dans l'allure accoutumée du chantre des *Jardins*. Il portait dans sa langue une susceptibilité, une fausse délicatesse qui se dérobait trop souvent au mot propre et opposait la périphrase à la précision latine : la langue de Delille était une grande dame, aux brillants atours, qui ne pouvait se résigner à l'austère simplicité du vêtement romain. Peut-être Delille était-il en cela l'expression des goûts de son temps; de même que chaque époque a sa manière de comprendre les grands hommes de l'antiquité, de même aussi chaque époque peut avoir sa manière de les traduire, et voilà comment il serait assez permis de dire qu'il y a une mode pour les traductions comme il y a une mode pour les littératures. Pourtant notre opinion est qu'il existe une vérité morale, et qu'il n'y a qu'une seule bonne manière d'interpréter les œuvres du génie comme il n'y a qu'une seule manière de reconnaître le vice ou la vertu.

On sait que l'abbé Delille récitait merveilleusement les vers; sa diction était, assure-t-on, une ravissante musique; c'est pour lui qu'on a trouvé le mot de *dupeur d'oreilles*. Tout ce qu'il récitait paraissait admirable, et c'est ainsi qu'il se privait lui-même de la critique de ses amis : le charme de sa diction trompait tout le monde et le trompait lui-même. Le poëte aveugle n'osait pas confier ses manuscrits à des littérateurs, il craignait qu'on ne lui volât ses vers; car alors la renommée et la librairie s'emparaient des vers de Delille, comme elles s'emparent aujourd'hui d'une méditation de M. de Lamartine ou d'une page de M. de Châteaubriand. Pour se mettre à l'abri de tout péril de cette nature, le pauvre aveugle fit copier sa traduction de l'*Enéide* à un officier autrichien qui ne savait pas le français. Un contemporain qui fut son ami et qui l'avait vu travailler, nous racontait que, dans ses moments d'embarras, Delille appelait à son secours les traducteurs ses devanciers : *Voyons Gaston, voyons Lombard*, s'écriait-il. On lui lisait Gaston et Lombard; s'il trouvait quelque chose de bon, il

le prenait. Le plus souvent Gaston et Lombard n'étaient que d'impuissants auxiliaires. *Ça ne vaut rien, ça ne vaut rien*, répétait alors Delille, qui de nouveau se mettait aux prises avec le texte latin. Dans les moments où les difficultés le lassaient, il consultait, interrogeait tout le monde, et finissait quelquefois par oublier Virgile. Son grand malheur était une extrême facilité à faire le vers; il avait un vers toujours prêt pour une couleur ou une épithète. Quand on écrit trop facilement, on ne se donne pas toujours le temps de réfléchir, et de rares idées se trouvent tout à coup inondées par des torrents de mots. Delille était revenu de l'émigration avec une bibliothèque composée à peine de quelques livres; ses meilleurs richesses de ce genre étaient dans sa mémoire; il avait une femme qu'on ne pouvait guère prendre pour une des filles de l'Hélicon; cette femme prétendait que les gens qui font des livres ne doivent pas en avoir. Il s'ensuivait que le pauvre traducteur de l'*Enéide* n'avait pas toujours un Virgile à sa disposition. A l'époque où Delille était sur le point de publier sa traduction de l'*Enéide*, M. Michaud, en qui il avait grande confiance, allait tous les jours chez lui, du côté de la Place-Royale où il demeurait, et là, du matin au soir, l'aidait dans sa dernière révision des manuscrits. Tous les deux enfermés dans un étroit cabinet encombré de paperasses, ils classaient et soumettaient à un examen définitif cette œuvre qui avait coûté tant d'années de labeur. Un jour une difficulté les arrête dans la révision d'un passage; mais il fallait un Virgile, on n'en avait pas. Tout à coup Delille se souvient qu'il y a dans son garde-manger un Virgile de Heine, et précisément la partie dont il avait besoin. Il marche à tâtons vers le garde-manger, cherche le Virgile et met la main sur un pot de confiture; ô surprise! ô joie d'enfant! Delille oublie l'*Enéide*, et, le visage radieux, rentre avec son pot de confiture dans le cabinet où l'attendait M. Michaud: *Mangeons, mangeons ceci*, dit-il à M. Michaud qui accepte gaiement la partie, et les voilà tous les deux autour du pot

de confiture, aussi heureux que le rat de ville et le rat des champs occupés à dévorer les reliefs d'ortolan :

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

Mme Delille arrive, surprend les deux amis dans ce festin de roi, et furieuse les met à la porte; ainsi chassés, ils allèrent se réfugier sous les galeries de la Place-Royale, riant de l'aventure et causant de Virgile.

On peut adresser des reproches à Delille comme traducteur de l'*Enéide*, et nous avons signalé nous-même le caractère général de ses défauts. Mais il nous semble qu'il n'appartenait pas à M. Barthélemy de s'acharner contre l'œuvre de son devancier; c'est pourtant ce qu'il fait dans ses notes; il n'a point reculé devant ce qu'il appelle, en style de Némésis, *l'office de bourreau*. M. Barthélemy ne craint pas de dire que l'invariable habitude de l'abbé Delille a été de défigurer Virgile, et, d'après son opinion, il faut conclure que la traduction de Delille est une œuvre sans valeur; il appelle son devancier *poëte de Gynecée*, se moque de lui autant qu'il peut et n'épargne à sa mémoire aucune dureté. « Les vers de Delille ont » fait, dit-il, les délices des femmes, des enfants et des hommes » qui aiment la littérature inodore et décolorée. » Mais pourquoi donc toute cette colère? pourquoi cet acharnement contre une renommée qu'on a la prétention de faire oublier? Les traducteurs sont comme les voyageurs; un sentiment de bienveillance fraternelle devrait animer ceux qui se dévouent aux mêmes travaux, aux mêmes périls. M. Barthélemy aurait pu songer qu'une traduction, quelque remarquable qu'elle soit, n'est jamais la dernière, et que certainement d'autres traducteurs de l'*Enéide* viendront après lui; ne

craint-il pas d'être troublé dans sa gloire par les futurs interprètes de Virgile, et de rencontrer peu de ménagement, lui qui s'est montré si impitoyable à l'égard du plus illustre de ses devanciers? La traduction de l'*Enéide* par l'abbé Delille a été tirée à cinquante mille exemplaires, ce qui prouve que l'Europe entière était coupable d'amour pour la *littérature inodore et décolorée;* nous souhaitons au vainqueur de l'abbé Delille un succès pareil.

Il n'est jamais bon qu'un traducteur s'abandonne à de violentes attaques contre ceux qui l'ont précédé dans la carrière; s'il a mieux fait, il donne envie qu'on lui conteste sa supériorité; la critique prendra la loupe pour lui découvrir des défauts. Mais si son œuvre a des fautes, et même des fautes grossières, à quels jugements ne s'expose-t-il pas? Or, la traduction de M. Barthélemy, remarquable en plusieurs points, offre de graves imperfections; nous en avons signalé un assez grand nombre dans notre précédent examen, et nous poursuivrons rapidement aujourd'hui nos critiques. Si nous avions la sombre humeur de M. Barthélemy, nous aurions ici une belle occasion de parler avec amertume et sévérité; mais nous obéirons à notre nature et ne serons que juste : *Trahit sua quemque voluptas.*

Nous avons fait remarquer dans le génie de Virgile un côté de sentiment, de tendre rêverie, et nous pensions que ce caractère de Virgile serait imparfaitement reproduit sous la plume de M. Barthélemy. C'est ce qui est arrivé. Toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer les sentiments doux et tendres, les élans, les délicatesses ou les peines de l'âme, toutes les fois que Virgile laisse couler les larmes du cœur, M. Barthélemy se montre incomplet dans son langage. Un exemple va rendre notre pensée évidente pour le lecteur. Les plus touchantes inspirations de l'âme dans l'*Enéide*, ce sont les amours de Didon et l'épisode de Nisus et d'Euryale; voilà précisément le morceaux que M. Barthélemy a le moins heureusement traduits.

Maintenant nous nous livrerons à quelques critiques de détails



pour éveiller l'attention du nouveau traducteur sur les plus graves de ses fautes.

La reine de Carthage, après avoir entendu Enée raconter ses aventures, est tendrement occupée du héros troyen; elle est poursuivie par l'image et les souvenirs du fils d'Anchise :

At regina, gravi jamdudùm saucia curâ,
Vulnus alit venis et cæco carpitur igni.
Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos: hærent infixi pectore vultus,
Verbaque, nec placidam membris dat cura quietem.

M. Barthélemy traduit :

Didon, blessée au cœur par de cuisantes peines,
Nourrit un feu *couvert* qui consume ses veines.
Les exploits, les récits du héros étranger,
L'éclat de ses aïeux, *tout la vient assiéger;*
Son image est gravée *au fond de sa poitrine*,
Et le sommeil a fui sa paupière chagrine.

M. Duchemin a dit :

Déjà la reine, en proie aux amoureuses peines,
Nourrit le feu secret qui consume ses veines.
Les exploits du héros, sa naissance, ses traits,
Dans le cœur de Didon sont gravés pour jamais :
Le paisible sommeil fuit loin de sa paupière.

L'abbé Delille avait traduit :

La reine, cependant, atteinte au fond de l'âme,
Nourrit d'un feu secret la dévorante flamme :
Le héros, sa beauté, son grand nom, sa valeur
Restent profondément imprimés dans son cœur.
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

La version de M. Duchemin l'emporte sur celle de M. Barthélemy, et celle de l'abbé Delille est la meilleure des trois. *Au fond de sa poitrine,* pour dire au fond du cœur, dans la version de M. Barthélemy, est une expression qui ne se supporte pas. Il n'est pas

permis de traduire ici le mot *pectore* par *poitrine*. Anna, parlant à sa sœur Didon, lui fait entendre qu'elle a besoin de défenseurs pour résister à des voisins terribles; elle lui montre d'un côté les Gétules et les Numides, de l'autre les Barcéens et les déserts : *Hinc deserta siti regio*. M. Barthélemy traduit : « Des déserts que brûle un ciel *aride*. » Qu'est-ce qu'un ciel aride? En décrivant la parure de Didon, Virgile dit : *Crines nodantur in aurum;* M. Barthélemy traduit : *L'or rampe à ses cheveux*. Que trouvez-vous de gracieux dans l'image de l'or qui rampe dans une chevelure? *Crines nodantur* veut dire : « Les cheveux sont noués. » L'abbé Delille a mieux traduit :

L'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grâce assemble ses cheveux.

Nous pouvons citer aussi la version de M. Duchemin :

L'or serpente avec grâce entre ses cheveux blonds.

Virgile, dans sa magnifique peinture de la Renommée, dit qu'elle cache sa tête dans la nue : *Caput inter nubila condit. Son front* HEURTE *aux cieux*, dit M. Barthélemy. Ce mot *heurter* n'est pas bon. Enée est saisi d'horreur en entendant Mercure qui, au nom du maître des dieux, presse le héros de s'arracher à Carthage : *Arrectæque horrore comæ*, dit Virgile : les cheveux d'Enée se dressent d'horreur. *Tout son* POIL *se hérisse*, dit M. Barthélemy; c'est là un rude outrage contre le goût. Dans le cinquième chant de l'*Enéide*, des noms sont jetés dans un casque d'airain pour être tirés au sort : *Dejectamque ærea sortem accepit galea*. M. Barthélemy traduit :

Dans un casque profond, *réservoir du destin*,
Chacun jette son nom.

Comment M. Barthélemy a-t-il pu écrire *réservoir du destin!* Aucun de nous n'a oublié le mélancolique tableau des femmes

troyennes sur les rivages de Sicile, qui contemplent, en pleurant, la vaste mer. Il y a là quelque chose qui rappelle la touchante poésie du *Super flumina Babylonis;* la muse du Capitole et la muse de Sion semble s'être rencontrées ici dans l'expression des amertumes de l'exil :

At procul in solâ secretæ Troades actâ
Amissum Anchisem flebant, cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes : heu! tot vada fessis
Et tantum superesse maris! vox omnibus una,
Urbem orant; tædet pelagi perferre laborem.

M. Barthélemy a tout à fait manqué ce beau passage; il n'en reproduit pas même le sens, et finit par tomber dans l'amplification :

Mais les femmes de Troie, *au bord lointain des mers,*
Gémissaient sur Anchise, et *leur deuil unanime*
Mesurait en pleurant le solitaire abîme.
Et ce cri s'échappait à travers leurs sanglots :
« La mer, encor la mer! les flots, toujours les flots!
» *Dieux puissants! rendez-nous la fortune meilleure,*
» Donnez-nous une ville, *une calme demeure!*

L'abbé Delille a fort bien reproduit l'image du *cunctæque profundum pontum aspectabant flentes :*

Seulement, sur un bord solitaire, écarté,
Les Troyennes, en pleurs, des noirs gouffres de l'onde
Contemplaient tristement l'immensité profonde.

La belle expression de ce dernier vers a été imitée par M. Duchemin, qui, du reste, a mieux rendu que les deux autres traducteurs les cinq vers de Virgile. Voici sa version :

Sur la rive à l'écart, cependant les Troyennes
Pleuraient la mort d'Anchise, et repassant leurs peines,
Contemplaient tristement l'immensité des eaux.
« Ah! quelle mer nous reste après tant de travaux! »
Leurs cœurs, las de souffrir, demandaient une ville.

Dans le sixième chant de l'*Enéide*, la sibylle annonce au héros

que les enfants de Dardanus arriveront en Italie, mais que de grands désastres les attendent : « Ils voudraient n'être point venus, » dit la sibylle : *Sed non et venisse volent.* M. Barthélemy traduit ici d'une façon qui n'est pas française :

Mais *que tu maudiras* d'avoir pris cette route !

Une vache stérile est offerte à Proserpine ; M. Barthélemy dit : « Une vache *infertile.* » Déïphobe aux enfers rappelle à Enée la dernière journée d'Ilion, quand le cheval de bois apporta dans les murs de Priam une troupe ennemie. Le nouveau traducteur offense encore une fois la langue :

Quand l'énorme cheval, debout dans son enceinte,
Dégorgeait de ses flancs d'innombrables soldats.

Dans l'épisode de Nisus et Euryale, celui-ci, frappé du coup mortel, tombe, et le sang ruisselle sur son beau corps : *Pulchrosque per artus it cruor.* M. Barthélemy traduit :

Des flots d'un sang pourpré *sa chair blanche* se teint.

La *chair blanche* du jeune Euryale nous déplaît et nous choque. Delille a dit :

Il tombe ; un sang vermeil rougit ce corps charmant.

Après avoir raconté les destins de Nisus et d'Euryale, Virgile promet l'immortalité à leur souvenir ; M. Barthélemy dit que leur nom franchira les siècles *étouffants.* Le Rutule, tué par Ascagne, au neuvième chant de l'*Enéide*, bravait et insultait les Troyens ; il leur disait que les combats n'étaient point faits pour eux, et qu'ils feraient mieux de s'en aller sur le mont Dindyme, où retentissent les flûtes, les chants et les *cymbales*, *Tympana.* M. Barthélemy traduit *tympana* par *gai tambourin*, ce qui est un peu provençal. Le dixième chant commence par l'assemblée des dieux dans l'Olympe :

Cependant, à la voix du maître souverain,
S'ouvre le double seuil de l'Olympe *serein* ;
Le grand conseil des dieux en peuple l'étendue.

Dans son discours, Jupiter annonce qu'un jour la cruelle Carthage, franchissant les Alpes, portera dans les murs de Rome un grand deuil :

> Le temps viendra bientôt (ne le devancez pas)
> Où dans les murs romains, *tout saignants de leurs pertes*,
> Carthage arrivera par les Alpes ouvertes.

Cymodocée, la plus belle des nymphes qui ont pris la place des vaisseaux d'Enée, parle au héros troyen : *Tunc sic ignarum alloquitur.*

> Puis sa bouche éloquente au noble fils d'Anchise
> Fait entendre ces mots *dignes de sa surprise.*

Voilà une bien grosse faute, et voilà aussi de la prolixité, s'il en fut jamais. Au dixième chant, nous trouvons le guerrier grec, Antor, qui, tué de la main de Mezence, songe, en mourant, à son doux pays d'Argos : *Et dulces, moriens, reminiscitur Argos.* Ni M. Barthélemy ni M. Duchemin n'ont prononcé le nom d'Argos dans leur version, et pourtant c'est le nom d'Argos, prononcé sous les cieux lointains de l'Italie, qui fait le charme de ce souvenir du guerrier mourant. Delille a senti cela et a parfaitement rendu les deux vers de Virgile :

> Il tombe atteint d'un trait qui ne le cherchait pas,
> Regarde encor le ciel, et, loin de sa patrie,
> Songe à sa chère Argos, soupire et rend la vie.

Il est temps de terminer nos annotations critiques qu'il serait facile de multiplier encore. Cette tâche, que nous n'appellerons point un *office de bourreau*, nous sourit peu d'ailleurs. Il est toujours pénible d'avoir à reprocher des fautes; le seul sentiment qui nous soutienne ici, c'est l'espoir de voir nos remarques mises à profit pour l'amélioration d'un grand ouvrage. Après avoir indiqué à M. Barthélemy quelques-uns des défauts de son œuvre, nous aimons à nous ressouvenir du plaisir que nous a fait sa traduction des cinquième, sixième et douzième chants de l'*Enéide*, de l'épi-

sode de Cacus, de la description du bouclier d'Enée. Ces parties-là sont admirables; la langue française s'y montre souple, grande et forte comme la langue des Romains. Entrons dans les enfers; la porte du Tartare vient de s'ouvrir, et la sibylle explique au héros troyen les horribles mystères de l'abîme :

« . . . Vois-tu quel gardien est assis sur le seuil?
» On découvre au dedans, effroyable coup d'œil!
» Une hydre immense, ouvrant cinquante larges gueules,
» Et le Tartare, ouvert aux Euménides seules,
» Qui s'étend deux fois plus sous l'enfer spacieux
» Qu'au-dessus des humains ne s'élèvent les cieux.
» Là j'ai vu les Titans, vieux enfants de la terre,
» Roulant, fumant encor sous les coups du tonnerre.
» J'ai vu, chargés de fers, dans ces gouffres béants,
» Les deux fils d'Aloée, audacieux géants,
» Qui, menaçant le ciel de leurs mains criminelles,
» Voulaient chasser le roi des voûtes éternelles.
» Là j'ai vu Salmonée expiant dans ce lieu
» L'orgueil d'avoir osé se transformer en dieu.
» Sacrilége! frappé d'un coupable vertige,
» Excitant ses coursiers du haut de son quadrige,
» Passant avec fracas sur des voûtes d'airain,
» Rival de Jupiter, une torche à la main,
» Il promenait ainsi sa triomphante ivresse
» Dans la ville d'Élis et les champs de la Grèce,
» Et croyait imiter l'inimitable bruit
» De la foudre qui gronde avec l'éclair qui luit;
» Mais le vrai Jupiter fit tomber sur l'impie,
» Non pas du feu divin la grossière copie,
» Mais la foudre du ciel qui brûle les pervers,
» Et le précipita dans ces gouffres ouverts.
» Là, tu verrais encor dans son affreux supplice
» Tityus qui nommait la terre sa nourrice;
» Il couvre neuf arpents de son corps foudroyé;
» Un immense vautour, par les dieux envoyé,
» Habite sa poitrine, effroyable convive,
» Plonge un bec affamé dans sa chair toujours vive,
» Dans son foie immortel et dans ses intestins
» Qui renaissent encor pour d'éternels festins.
» Qui nommerai-je encor de ces ombres maudites?
» Là sont Pirithoüs, Ixion, les Lapithes;

» Arraché de sa base, un rocher menaçant
» Est toujours suspendu sur leur front pâlissant;
» La colère du ciel offre à leur faim ardente
» L'appareil tentateur d'une table abondante;
» Mais sitôt que leurs mains veulent s'en approcher,
» L'inflexible Alecton leur défend d'y toucher,
» Glace leur appétit avec sa voix farouche
» Et présente sa torche à leur avide bouche.
» Là se trouvent encor les frères ennemis,
» Ceux qui fraudent des droits à leurs clients promis,
» Les enfants dont la main osa frapper un père,
» Ceux qu'atteignit la mort sur la couche adultère,
» L'égoïste insensible aux cris de ses parents,
» Le transfuge soldat qui servit les tyrans;
» Tous attendent ici des tortures, des chaînes.
» Ne me demande pas leurs crimes et leurs peines;
» Les uns au haut d'un mont roulent des rochers lourds
» Qui, remontés sans cesse, en retombent toujours;
» D'autres tournent, liés aux rayons d'une roue;
» Sur la pierre fatale où le destin le cloue,
» Le malheureux Thésée, assis pour son tourment,
» Dans l'immobilité souffre éternellement.
» Le plus infortuné de cette troupe morte,
» Phlégyas, dans la nuit élevant sa voix forte,
» S'écrie : En me voyant, mortels audacieux !
» Apprenez la justice et respectez les dieux.
» Celui-ci, dès que l'or toucha sa main flétrie,
» Au joug d'un oppresseur a vendu sa patrie;
» Cet autre, à prix d'argent, a trafiqué des lois;
» Celui-là, de son sang faisant taire la voix,
» Dans le lit de sa fille osa porter l'inceste;
» Tous ont justifié la colère céleste,
» Tous aux plus noirs forfaits se livrèrent sans frein.
» Non, quand j'aurais cent voix, cent poitrines d'airain,
» Je ne pourrais compter tous les genres de crimes,
» Tous les noms des tourments qu'enferment ces abîmes.

Lorsque Delille eut publié sa traduction des *Géorgiques*, Voltaire écrivit à l'Académie française pour qu'elle donnât un fauteuil à l'homme qui venait d'agrandir la littérature, le champ de la poésie et la gloire de la nation. C'est, en effet, une bien précieuse conquête qu'une bonne traduction, conquête au profit de la langue,

au profit de nos pensées, de notre instruction, au profit de tous; ce sont les dépouilles opimes du génie étranger que nous suspendons aux voûtes de notre Panthéon. Les traductions nous font citoyens de tous les pays et contemporains de tous les siècles; elles appellent l'intelligence des quatre points du ciel, des divers points des âges, et la font paraître devant nous avec ses trésors: alors tous les esprits ne forment plus qu'une grande famille, et la langue universelle est trouvée. C'est aux poëtes qu'il appartient de traduire les poëtes; les vers seuls, avec leur allure libre et rapide, peuvent reproduire les vers dans leur harmonieuse concision. Il y a bien des siècles qu'on traduit Virgile; on s'en occupera encore dans les temps futurs: ces sortes d'études deviennent comme l'expression de l'admiration des âges, et tous les âges voudront admirer Virgile. Le poëte de Mantoue est traduit dans les langues de tous les peuples civilisés: le génie, cette radieuse étincelle du Soleil éternel, reçoit, dans sa destinée à travers le temps, quelque chose des honneurs de Dieu lui-même: toutes les langues ont un hymne pour sa gloire.

CHAPITRE X

Histoire du clergé de France, civilisateur, missionnaire et martyr.

Depuis cinquante ans, que n'a-t-on pas dit contre le clergé français ! Que de livres d'histoire, que de dissertations et de discours, pour nous montrer le prêtre chrétien comme l'éternel symbole de l'ignorance, de l'immobilité et de l'oppression ! C'est contre le prêtre que s'est armé le patriotisme des faiseurs de révolutions ; les superbes génies chargés de reculer les bornes de la science humaine n'ont vu dans le ministre du sanctuaire qu'un vivant et perpétuel obstacle à leurs efforts ; les émancipateurs des nations modernes, fabricants de progrès, marchands de liberté, ont signalé les apôtres du Christ comme étant les plus fermes auxiliaires des tyrans. Et ces monstrueuses prédications font chaque jour le tour de notre pays, pénètrent victorieusement dans les masses et deviennent la nourriture accoutumée des esprits ! et on a appelé cela : faire l'éducation du peuple !!! C'est là où nous en sommes. Les populations des campagnes et des cités, et la multitude des raisonneurs vulgaires, vous répètent naïvement et stupidement aujourd'hui la leçon philosophique. Ces choses-là n'arrivent que chez les nations qui ne savent pas leur histoire. Il faut une bien profonde et bien grossière ignorance du passé pour que de telles énormités aient

trouvé parmi nous un aussi facile crédit. Nous voudrions que notre voix pût parvenir à tout ce qui vit et s'agite dans notre pays, afin d'apprendre aux intelligences trompées ou perverties ce que le prêtre a été, depuis dix-huit cents ans, sur le sol que nous foulons.

Oui, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, le prêtre a parlé dans les Gaules livrées à l'invasion romaine et aux superstitions les plus misérables, et l'humble apôtre venu d'Orient avec l'Evangile commençait déjà sa mission féconde en consolations et en espérances. La croix, plantée d'abord sur les rives du Rhône, avait paru comme le drapeau de l'avenir. Bientôt les empereurs s'effraient de ce signe nouveau qui se promet la domination; le sang des chrétiens ruisselle à Lyon; la hache ou les bêtes du cirque multiplient les martyrs; des diacres, des prêtres, des évêques meurent pour la foi qui fait peur aux tyrans et protége les faibles, pour la foi qui prépare à l'Occident la meilleure et la plus admirable civilisation dont les annales du monde aient gardé le souvenir. Le cinquième siècle se lève, et avec lui débordent les barbares; l'épouvante est dans les Gaules. Le paganisme agonisant ne peut soutenir l'approche du fléau de Dieu; le prêtre seul ne tremble point; il montre la croix aux barbares, qui sont subjugués par la toute-puissance de ce morceau de bois teint du sang d'un Dieu. A la fin du cinquième siècle, saint Remi instruit le grand chef des Francs; l'eau du baptême coule sur le front du vainqueur de Tolbiac et de trois mille catéchumènes de sa nation; la puissante royauté française se montre à la terre; grâce à l'unité chrétienne et à l'énergique influence des évêques, Clovis parvient à fonder cette monarchie qui devait être la plus belle de l'univers. Depuis la mort de Clovis jusqu'à l'apparition de Charlemagne, il y eut des désastres, des crimes, des violences qui peut-être auraient amené un vaste naufrage sans l'action salutaire du prêtre chrétien; et le magnifique empire de Charlemagne ne fut-il pas tout entier l'œuvre du génie catholique ? Quand ce grand homme fut entré dans le sépulcre, la France, gouvernée par la faible race

carlovingienne, se trouva livrée à des périls inouïs; l'anarchie et les invasions avaient de nouveau fait la nuit et amassé d'effroyables tempêtes; l'Eglise, ébranlée par la secousse générale, ne cessa point cependant de défendre les intérêts sociaux, de proclamer les principes d'équité, et de ranimer elle-même la flamme du véritable patriotisme. Vers la fin du neuvième siècle, ne vit-on pas l'évêque Gozlin, à la tête des Parisiens, repousser les attaques des Normands, exciter les assiégés par sa parole et son exemple, étonner et dérouter les ennemis à force de constance, d'habileté et de bravoure ? Cet évêque de Paris, protégeant la capitale de la monarchie contre des légions de barbares, ne remue-t-il pas votre imagination ? « Mère de Dieu, s'écrie-t-il au milieu des javelots sifflant autour de lui, toi qui as enfanté le salut du monde, étoile de la mer, dont l'éclat surpasse la splendeur de tous les astres, prête une oreille miséricordieuse à nos humbles prières ! Si jamais il m'a été doux de célébrer les saints mystères en ton honneur, fais que ce peuple impie et cruel qui nous désole, tombe enveloppé dans les filets de la mort ! »

Durant le moyen âge, alors que la féodalité étendait partout ses violences, il y eut autour de l'abbaye et de la paroisse des abris pour le peuple auxquels peu d'écrivains modernes ont songé. On ne saura jamais toutes les victimes, tous les opprimés, tous les fugitifs qui ont trouvé aide et refuge à l'ombre de la croix, dans ces époques où la force brutale était souveraine. Le peuple n'avait pas de meilleur ami que le prêtre; cet ami, qui parlait au nom du Créateur et du souverain Juge des hommes, avait le droit de se faire entendre aux mille petits tyrans dont la face du pays était couverte. Que de colères et de menaces sont venues expirer au pied de l'oratoire, sous les murs de la petite église de la vallée ou de la plaine ! que de poursuites et de projets menaçants sont tombés à la vue du monastère ! Pendant les vieux âges de la France, l'Eglise, qui se montrait toujours en avant des grandes choses, qui éclairait tous

les points de l'horizon et s'avançait sur le chemin de l'avenir, chassant la barbarie et les ténèbres, donna au peuple une infatigable hospitalité; mère vigilante, forte et immortelle, elle couvrait de ses ailes les nids des colombes et des passereaux, et les plaçait bien haut près du ciel pour que les vautours de la terre ne pussent les atteindre.

Nous n'esquissons ici que des traits généraux. Nous avons voulu seulement constater et répéter que la civilisation de l'Occident, la monarchie française, les bonnes lois, les plus parfaites institutions, les lettres, les arts sont nés du concours et des influences catholiques·, et que nous devons aux aspirations du prêtre les sentiments les plus sociaux, la miséricorde, la justice, la fraternité, et des idées de liberté et d'égalité auprès desquelles vos constitutions et vos chartes d'un jour sont d'amères ironies. Avant votre promulgation des droits de l'homme, nous avions une loi divine qui faisait du genre humain une seule famille, qui maudissait les oppresseurs et versait des trésors d'amour sur les petits et les pauvres; avant 89, l'Église et la royauté française avaient pris en main la cause des peuples. Le clergé du royaume de Charlemagne, de saint Louis et de Louis XIV, forme une longue chaîne d'or qui rayonne magnifiquement à travers les siècles de notre histoire. Il y eut, sans doute, des fautes, des désordres, des abus, et le prêtre, traînant avec lui l'imperfection et l'infirme nature de l'homme, put quelquefois faire fausse route : mais fallait-il pour cela oublier quinze siècles de lutte contre le mal et contre la nuit, oublier le sang des martyrs, le dévouement de tant de générations laborieuses? fallait-il râcler avec le fer d'une haine ingrate tant de pages historiques où la gloire du prêtre resplendit?

Ce grand passé, qui, tôt ou tard, devra rentrer dans les esprits studieux et dans la mémoire du peuple, a été le sujet du livre de M. Christian. L'auteur de l'*Histoire du clergé de France*, *civilisateur*, *missionnaire et martyr*, suit les pas de l'Église depuis son

entrée dans les Gaules jusqu'au temps où nous vivons. La foi l'anime, la grandeur et la beauté de la foi catholique l'inspirent ; il aime à s'enfoncer dans les époques reculées, à contempler l'action suprême du christianisme sur la civilisation et la monarchie naissantes, et quand il jette un regard sur la société actuelle, il ne voit que des ruines et des œuvres de mort, loin de la croix, qui seule peut féconder le travail des hommes. L'auteur a de l'imagination; la naïve poésie de nos âges lointains, la majesté de l'Église gouvernant le monde par l'intelligence, charment et frappent tour à tour l'écrivain. Son style a de la vivacité, un certain éclat; on ne trouvera pas dans ce livre la sécheresse de l'annaliste, la pesante allure de l'érudit. L'ouvrage de M. Christian est irréprochable sous le rapport des doctrines; éloge bien rarement mérité par les productions contemporaines. On se plaît à retrouver dans cette composition historique l'amour du bien, l'indépendance de l'esprit, l'élévation d'une âme religieuse, et ces aspirations vers un avenir meilleur, qui s'échappent de la poitrine de tout homme dont les yeux sont ouverts aux plates misères de notre âge. Comme on le pense bien, l'ouvrage de M. Christian n'est pas une histoire complète du clergé; il faudrait plus de deux volumes pour parcourir tant de siècles et suffire à l'appréciation détaillée de tant d'événements et d'institutions. C'est un abrégé d'histoire ou un tableau rapide dans lequel la masse des faits est indiquée avec observation, mouvement et couleur. Les réflexions abondent sous la plume de l'historien; on y sent un penseur qui a médité sur la vie de l'homme et la marche des sociétés. Les éternels changements du monde pour arriver à recommencer la même œuvre, le stérile travail des humains, ces tourments laborieux au-delà desquels se creuse la tombe, ce drame de nos jours fugitifs qui se joue et se dénoue perpétuellement de la même manière, tout ce triste jeu de nos mortelles destinées ici-bas sera sans cesse pour l'esprit et le cœur la source de mélancoliques pensées.

Le premier volume de l'ouvrage de M. Christian s'arrête à l'appa-

rition de Luther. Nous venons de dire l'impression générale que nous avons reçue de ce travail, et nous devons maintenant, selon les habitudes de notre critique, et dans l'intérêt du talent de l'auteur, signaler les imperfections et les défauts.

Il nous a paru qu'il y avait de la confusion dans ce livre. L'auteur quitte et reprend un sujet, un ordre d'idées; sa marche a quelque chose de bondissant; il va et vient à travers les temps et les hommes; le désordre, qui se pardonne dans une œuvre familière, ne convient pas à la grandeur sévère d'un tableau d'histoire. Ce défaut pourrait tenir à un manque de méthode; les divisions de l'ouvrage ne sont peut-être ni assez nettes ni assez lumineuses. Cette tendance à je ne sais quoi de vagabond est un défaut auquel l'auteur doit sérieusement prendre garde; on est alors entraîné à sortir des limites de son œuvre; on est impuissant à imposer des règles à son esprit. C'est ainsi qu'il est arrivé à M. Christian de remonter, à la sortie du paradis terrestre, à Sem, Cham et Japhet, pour en venir à l'invasion des Francs dans les Gaules.

Nous avons rencontré quelques légères inexactitudes dans le premier volume de l'*Histoire du clergé de France*. L'auteur groupe l'abbé Guibert autour de saint Bernard et l'appelle *le premier historien des croisades*; l'abbé de Nogent, né en 1053, mort en 1124, n'était plus de ce monde quand le grand cénobite de Clairvaux remplissait l'Europe de sa renommée. Il ne fut pas le premier historien des croisades ou plutôt de la première croisade; il n'avait pas suivi l'expédition sainte, et composa son récit d'après une relation. Les histoires de Raymond d'Argiles, de Robert le Moine, de Foucher de Chartres, et celle de Tudebode, d'après lesquelles Guibert écrivit la sienne, sont les premières relations de la grande guerre sacrée qui ébranla l'Europe et l'Asie à la fin du onzième siècle. M. Christian dit qu'Albert d'Aix est le chroniqueur le plus naïf et le plus exact, que cet auteur peut se tromper, mais qu'il n'invente pas; Albert d'Aix, resté en Europe pendant la croisade, rédigea une rela-

tion très-complète à l'aide des récits des pèlerins et des narrations composées par des témoins oculaires; mais il n'est certainement pas le plus naïf des chroniqueurs, et nous devons ajouter que le reproche d'inventer ne peut s'adresser à aucun de nos bons et vieux narrateurs du moyen âge. M. Christian se trompe en attribuant au sultan d'Alep les désastres des chrétiens de Syrie dont les gémissements armèrent les peuples de Louis VII et de l'empereur Conrad; il n'y avait pas de sultan d'Alep; ce qui amena la seconde croisade, ce fut la chute d'Edesse sous les coups de Zengui, prince de Mossoul. L'auteur n'est pas plus exact en nous disant que l'*exaltation* pour l'expédition de la croix se montrait plus grande au temps de saint Bernard qu'au temps de Pierre l'Ermite; quelque vive qu'ait été l'agitation religieuse sur les pas de l'orateur de la deuxième guerre sacrée, elle ne pourra jamais se comparer à l'immense ardeur, à l'enthousiasme violent qui, à l'époque de Pierre l'Ermite, précipita vers l'Asie toutes les nations de l'Occident. Notons encore une inadvertance légère. La cité de Toscane, où naquit Grégoire VII, n'est pas Salone, mais Soano; Salone est une ville de Dalmatie. L'exactitude est le premier mérite d'un livre d'histoire; tout ce qui s'en éloigne le dépare.

Nous avons parlé de l'élégante forme de cet ouvrage, où de belles pages se rencontrent. L'auteur, qui a devant lui une brillante carrière à parcourir, aurait le droit de se plaindre de nous si nous ne lui disions que la moitié de notre opinion sur sa manière d'écrire. Nous l'avertirons donc qu'il doit se défendre contre la recherche et l'ambition dans la phrase, contre les locutions qui blessent la langue ou le goût. *Le manoir féodal*, nous dit-il, *c'est du granit et du fer galvanisés par les passions humaines.* Quel non-sens bizarre! L'auteur nous parle des manufacturiers de volumes *qui affichent l'histoire au pilori de leur ignorance.* Ce fracas de mots contradictoires ne dit rien à l'esprit. La *floraison* des abbayes, pour signifier leur époque prospère, les abbayes de trappistes *colo-*

nisant les progrès de l'agriculture, la philosophie *discuteuse*, les épées qu'on voit *fulgurer*, l'*harmonie plantureuse* qui monte de la terre à certaines heures de la nuit, ce sont là des outrages contre la langue. En nous peignant le moyen âge, ère héroïque de la chrétienté, M. Christian nous dit que *tout flotte sur l'océan de l'Eglise*, et nous montre d'un côté du navire la tour féodale couronnée de ses blasons, bannières déployées, de l'autre les beffrois du monastère sonnant à pleines volées ; puis il ajoute : *Rois, ducs ou empereurs* HISSENT LA VOILE. C'est une belle chose que les images, mais leur expression a besoin de raison et de vérité.

L'auteur de l'*Histoire du clergé de France* s'occupe à peine des croisades. Un coup d'œil plus prolongé et plus profond sur les vieilles armées de la croix aurait fourni à son sujet d'intéressantes couleurs. L'histoire aurait eu de grands tableaux à retracer s'il nous eût montré le clergé français sous les antiques bannières de la croisade, ranimant les cœurs abattus, versant sur les souffrances le baume de la charité, promettant, au nom du ciel, la victoire aux combattants, consolant dans leurs désastres les légions latines. Combien de fois les prélats pèlerins rappelèrent la concorde parmi les princes et les barons, et prévinrent des malheurs par leur intervention toute de conciliation et de paix ! combien de fois aussi les évêques endossèrent la cuirasse, se ceignirent du baudrier et firent éclater leur bravoure sur les champs de bataille ! Dans les pénibles marches des phalanges chrétiennes à travers les montagnes et les solitudes de l'Asie-Mineure, sur les chemins de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, que de larmes essuyées, que de faiblesses soutenues par le prêtre français ! M. Christian aurait pu suivre l'Eglise de France aux pays d'Orient, dans les admirables récits de M. Michaud, qu'il paraît n'avoir pas consultés.

CHAPITRE XI

Suite de l'Histoire du clergé.

Le second volume de cet ouvrage est supérieur au premier. Il y a plus d'ordre et de netteté dans les récits; plus de naturel dans la forme; plus de correction et de simplicité dans le style et le langage. On n'y découvre pas aussi fréquemment cette envie de produire les grands effets, de faire de la splendeur avec des phrases, de frapper des coups avec des tournures et des images. L'auteur se montre élégant sans fracas; ses pensées, au lieu de tourbillonner, se déroulent en flots transparents devant nous. De nos jours on s'est étrangement mépris sur les conditions qui font le beau style : aussi avons-nous beaucoup de phrasiers et très-peu d'écrivains. Ce qui fait la grandeur et la beauté du style, c'est, avant tout, la clarté, la sobriété, et cette simplicité qui exprime tour à tour avec force, éclat ou noblesse, les pensées profondes, les remarques judicieuses, les sentiments vrais.

Le protestantisme et les guerres civiles de religion jusqu'à l'édit de Nantes, l'état de l'Eglise et les grands hommes du clergé sous Louis XIII et Louis XIV, le sanctuaire catholique dans ce dix-huitième siècle qui finit par l'épouvante et le sang, et dans notre dix-neuvième siècle qui chancelle encore à travers le désordre et la

nuit, telles sont les matières du deuxième volume de l'*Histoire du clergé de France*. L'auteur a répété les pages dans lesquelles M. de Châteaubriand a montré que la réforme, citée et invoquée plus d'une fois comme l'ère de l'émancipation de l'intelligence humaine, n'a rien fondé, rien établi, rien conquis. La réforme, venue pour délivrer l'homme cloué dans la servitude et lui ouvrir les voies fécondes de l'avenir, a été en cela semblable à notre révolution, qui, depuis cinquante ans, démolit et fauche de tous côtés sans avoir enfanté elle-même une œuvre durable, sans avoir élevé le moindre abri pour les contemporains et pour les générations futures. Si nous vivons encore de la vie sociale, ce n'est point grâce aux institutions révolutionnaires, mais grâce aux vieilles institutions restées debout après la tempête. On pourrait nous comparer aux habitants d'une cité qu'un tremblement de terre ou le passage d'un conquérant barbare aurait renversée; en attendant que leur ville se relève, les familles en deuil se réfugient sous les débris.

Dans son résumé des guerres de religion jusqu'en 1598, l'auteur aurait pu, sans cesser d'être bon catholique, reconnaître les actes violents commis par les ligueurs. Nous savons que la lutte entre les catholiques et les protestants n'était pas purement religieuse et qu'elle représentait de graves intérêts politiques; nous savons que la royauté française n'avait pas de plus cruels ennemis que les huguenots; leur triomphe eût été la ruine du pouvoir monarchique et de cette belle unité qui fit de la France une grande nation; mais l'histoire, qui jamais ne laisse passer les sanglants excès sans les flétrir, ne doit pas surtout enregistrer paisiblement les scènes atroces, quand elles osent se couvrir du nom de l'Evangile. La vérité et la majesté catholique ne reçoivent pas des atteintes parce qu'on a mêlé la croix aux crimes; l'Eglise n'est pas responsable des égarements de l'homme.

En parlant du meurtre d'Henri IV, dont on accusa les Jésuites, M. Christian fait sur les assassinats politiques d'excellentes ré-

flexions : « Les assassinats politiques, dit-il, sont bien rarement l'œuvre des partis. Les partis font naître l'insurrection et la guerre ; là est leur chance de triomphe, là s'ouvre pour eux l'avenir, tandis que l'attentat commis, même sur la personne d'un tyran, réunit tous ces partis dans la stupeur d'un même effroi, vaste expression de l'instinct universel qui flétrit l'œuvre du poignard. Mais qu'un homme de courte intelligence et de violents appétits s'enivre d'une conviction quelconque; que cet homme soit en présence d'un prince qui lui paraisse persécuter cette conviction, alors s'allume en lui une flamme sombre qui dévore son reste de raison; cet homme aperçoit luire dans le passé de formidables exemples : derrière lui, Brutus républicain sort de la tombe; devant lui, un fantôme de postérité lui montre le martyre! Laissez marcher cette idée : elle n'a pas besoin de complices pour lui montrer la place où il faut frapper. »

On a célébré mille fois le siècle de Louis XIV sous le triple rapport des armes, des lettres et des arts. Mais ce qu'on a beaucoup moins remarqué et ce qui méritait bien de l'être, c'est la grandeur de ce siècle sous le rapport religieux. Le christianisme et la monarchie, depuis Clovis, s'étaient développés ensemble dans notre pays; ils avaient partagé la même destinée et avaient grandi au milieu des mêmes épreuves et des mêmes luttes. La monarchie, sous Louis XIV, était montée à son plus haut degré d'énergie, de puissance et de gloire, et le christianisme se montrait avec ses plus magnifiques splendeurs : la royauté et la religion nous apparaissent, à cette époque, comme deux majestés debout sur les trophées de cent victoires. Ce fut alors la religion qui inspira les voix les plus puissantes, les accents les plus divins, les œuvres les plus merveilleuses dans l'ordre du génie comme dans l'ordre de la charité. L'éloquence qui remuait si vivement les rois par les leçons de la mort, et qui chassait devant elle les empires dans le gouffre de l'éternité, était une éloquence chrétienne; l'Aréopage et le Forum

n'entendirent jamais rien de pareil à cet homme dans les mains de qui la vie et le monde semblent se briser comme verre, et dont la terrible parole tombe sur les gloires et les puissances d'ici-bas pour les jeter en poussière aux pieds de Dieu. Bossuet, génie sublime; Fénelon, génie aimable; Bourdaloue, grande intelligence qui mettait tant de force dans la construction de ses discours; Massillon, à la fois peintre du cœur humain et brillant orateur, qui, sur le cercueil du grand roi, vint faire entendre que Dieu seul est grand; Labbe, d'Achery, Mabillon, Baluze, ces fleuves de science historique, où va s'abreuver notre soif d'instruction; toutes les surprenantes variétés de l'esprit humain se rencontrent autour du soleil de Versailles; elles brillent au ciel monarchique de Louis XIV comme d'immortelles étoiles, et ces étoiles ont été allumées au flambeau de la foi!

Mais ce n'est pas tout, et le siècle de Louis XIV nous offrira d'autres merveilles religieuses. Des missionnaires partis de France, sous la protection du grand roi, portent l'Evangile dans les régions qui ne l'avaient point connue ou qui en avaient perdu la trace. Les pays de Grèce, d'Ionie, de Syrie, d'Egypte, d'Arménie, de Perse et d'Ethiopie, les plages les plus lointaines de l'Amérique, les contrées de l'Inde, de la Chine et du Japon reçoivent la parole qui adoucit les mœurs et fertilise les âmes, et apprennent à respecter le nom de notre nation. Les Charlevoix, les Sicard, les Tarillon, les Prémare, les Fouquet, les Lombard, les Lallemand et les Garnier se partagent l'univers au profit de la religion, et jamais les héros de la terre ne poussèrent aussi loin leurs conquêtes que ces pauvres prêtres armés du simple bâton de l'apostolat. Quelle mer, quel fleuve, quelle montagne n'ont vu ces humbles triomphateurs de la croix soulager les misères, dissiper les erreurs, bénir toute créature humaine? Oui, l'histoire comptera parmi les grands siècles religieux ce siècle qui envoya des consolateurs et des amis à toutes les branches de la vaste famille créée à l'image de Dieu, et qui fit chanter

la gloire chrétienne à toutes les langues, à toutes les forêts, à toutes les solitudes. Ces hardis et pieux conquérants, pour qui le martyre n'était que la porte du ciel, servaient ainsi les intérêts de la France, dont le souvenir ne les quittait point; ils ouvraient avec la croix un chemin au commerce, à la politique, à la civilisation française, et quand l'esprit révolutionnaire amoindrit notre influence au dehors et nous emprisonne dans nos frontières, nous laissons périr l'œuvre de nos missionnaires comme l'œuvre de notre vieille épée.

M. Christian a esquissé les grandes figures et les grandes choses religieuses du dix-septième et du dix-huitième siècle avec une animation quelquefois éloquente. Les causes qui ont amené la Révolution française et les calamités qu'elle a eues pour cortége sont entrées tout naturellement dans l'*Histoire du clergé*. Arrivé à l'époque où le sang des prêtres coula avec le sang de tout ce qu'il y avait de vertueux dans le royaume, l'auteur se borne à emprunter à l'ouvrage de l'abbé Carron la liste des principaux confesseurs de la foi depuis 1792 jusqu'en 1799; cette table funèbre est éloquente; ce martyrologe dit beaucoup à l'âme. Toutefois nous aurions aimé que l'auteur eût fait un tableau de cet égorgement dans le sanctuaire, de ce massacre qui ramenait le monde aux temps de Dioclétien et de Néron. Le sacerdoce catholique et la royauté qui avaient porté si haut la nation française, et qui venaient de traverser ensemble tant de siècles, tombaient ensemble sous la hache du bourreau. Un vaste calvaire s'élevait pour le prêtre, continuateur du Christ chez les hommes, et peut-être cette immolation fut-elle l'holocauste expiatoire sans laquelle le royaume de France eût à jamais disparu.

Nous trouvons dans l'*Histoire du clergé* quelques pages sur Napoléon qui ne se ressentent pas de l'enthousiasme de nos contemporains pour le héros dont les restes reposent maintenant sous le dôme des Invalides. L'auteur nie que Napoléon ait fondé une société nouvelle, et borne son action politique à s'être emparé des éléments dispersés de la France républicaine et de la France

monarchique : les provinces obéissant à Paris, qui avait fait et soutenu la Révolution, Bonaparte n'eut besoin que de donner une régularité presque militaire et une organisation centrale à son administration pour tenir la France dans sa main. Selon notre auteur, la gloire de Napoléon fut l'ivresse d'un parvenu ; il ne fut que le fils de notre puissance, et nous l'avons cru le fils de ses œuvres. Sa grandeur n'est venue que des forces immenses que nous lui remîmes entre les mains lors de son élévation. « Lorsque Dieu, dit M. Christian, envoie sur la terre les exé- » cuteurs de ses châtiments célestes, tout est aplani devant eux ; » ils ont des succès extraordinaires avec des talents médiocres. » Nés au milieu des discordes civiles, ces exterminateurs tirent » leurs forces des maux qui les ont enfantés et de la terreur » qu'inspire le souvenir de ces maux : ils obtiennent ainsi la » soumission du peuple au nom des calamités dont ils sont sortis. » A la suite du développement de ces idées, l'auteur appelle Napoléon un *faux grand homme*, et lui trouve quelque chose de l'histrion et du comédien. Il l'accuse de vouloir toujours paraître original et de n'être presque jamais qu'imitateur, et d'affecter l'universalité du génie. « Sous le masque de César et d'Alexandre, ajoute-t-il, on aperçoit l'homme de peu et l'enfant de petite famille. Bonaparte n'était que l'homme de la prospérité ; aussitôt que l'adversité, qui fait éclater les vertus, a touché le faux grand homme, le prodige s'est évanoui : il n'est resté que la chute d'un aventurier qui avait réussi assez fatalement pour dévorer en dix ans quinze milliards d'impôts, ce qui surpasse la somme des taxes levées pendant les soixante-treize années du règne de Louis XIV. Ses onze années de règne coûtent aussi à la France plus de cinq millions d'hommes, ce qui surpasse le nombre de ceux qui ont péri durant trois siècles de guerres civiles, sous les règnes de Jean, de Charles V, de Charles VI, de Charles VII, de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. »

Il y a dans la sévère appréciation de M. Christian des aperçus vrais, des sentiments que le calme jugement de la postérité ne repoussera point; mais il s'y rencontre des rigueurs injustes. Montrer Bonaparte comme *envieux des talents*, *de l'esprit et de la vertu*, voir en lui un personnage qui se met perpétuellement en scène pour tout jouer, jusqu'aux passions qu'il n'a pas; enfin vouloir prouver qu'il n'a eu à parcourir qu'une route facile et que des *talents médiocres* suffisaient pour une telle tâche, c'est se faire à son insu l'inutile écho des plus mesquines et des plus vieilles rancunes de parti. Les opinions françaises, à quelque drapeau qu'elles appartiennent, n'en sont plus là; les petites passions sont tombées devant la grande image de l'histoire. La renommée de Napoléon appartient à la France, et le patriotisme n'a jamais consisté à rabaisser les gloires de la patrie. Si on ne savait pas que la logique n'est point ce qui distingue les révolutions, on pourrait s'étonner de voir les plus ardents apôtres de la liberté des peuples s'enflammer d'amour pour le plus terrible oppresseur de l'opinion, pour un des plus effroyables exterminateurs d'hommes qui aient paru dans le monde; mais il n'en pas moins vrai que Bonaparte a porté la gloire de nos armes de l'Occident à l'Orient : la gloire militaire est un immense bien moral pour une nation. L'assassinat du duc d'Enghien poursuit d'une flétrissure immortelle le nom de Napoléon, mais il n'en est pas moins incontestable que le vainqueur de l'Europe a reconstitué parmi nous la société. Vous dites qu'il n'eut qu'à s'emparer des éléments qui étaient sous sa main; oui sans doute, il y avait des éléments : Dieu seul peut créer de rien, Dieu seul a pu bâtir des mondes au milieu de l'immense vide. Ce qu'on demande au génie humain, c'est de réparer et de construire avec les matériaux et les débris épars que la Providence lui laisse.

L'auteur de l'*Histoire du clergé de France* exprime fréquemment des idées politiques conformes au vieux droit monarchique

de notre pays, et se montre frappé de tout ce qu'entraîne de fatal la violation du principe de l'hérédité. En même temps il aime à voir l'Eglise accepter les pouvoirs nouveaux et les consacrer sous toutes les formes, du jour où ils sont assez forts pour lui garantir la liberté de sa prière et de sa foi; il la félicite de passer insouciante au milieu des révolutions, tant que la violence n'a pas rompu la chaîne qui, par elle, unit la terre et le ciel. Il admire le catholicisme qui voit tomber les royautés et les empires, sans prendre soucis de ces jeux de la fortune. « Si, pendant des siècles, en Europe, il s'est assis, dit l'auteur, sur le trône des rois, l'Amérique républicaine le voit parcourir ses déserts avec le bâton de pèlerin. Il célèbre les rits sacrés, ici dans des temples éclatants d'or, là dans des huttes de bambou; citoyen de toute la terre et contemporain de tous les âges, il est partout à sa place dès que sa voix peut descendre sans intermédiaire de l'oreille de l'homme jusqu'à son cœur. » Nous avons toujours pensé et nous avons eu occasion de dire que l'Eglise, dont les destinées sont éternelles, ne saurait enchaîner son avenir aux fugitives dynasties qui passent sur la terre; elle est placée trop haut pour que les révolutions des hommes l'emportent, et le caractère divin de l'Evangile, c'est de pouvoir se mettre en harmonie avec toutes les formes sociales. Mais n'oublions pas qu'il y a une morale au fond des grands principes sur lesquels roulent les Etats, que cette morale fait partie de la conscience des peuples, et que le jour où se consomme la violation de ces grands princes, il y a iniquité : alors si le catholicisme approuve, la conscience des nations est troublée.

Il n'est pas un noble cœur qui n'ait jeté son blâme énergique contre un état de choses qui livre la fortune de la France à la merci de la platitude, de l'égoïsme et de la rouerie. M. Christian a mêlé sa réprobation à celle de tous les esprits élevés : « Nous vivons actuellement, dit-il, sous un régime où toutes les ambitions

se provoquent, se harcellent, s'entre-détruisent, sans autres moteurs de ces crises incessantes que la diversité de leurs intérêts égoïstes. Les vaines formules du gouvernement constitutionnel livrent les masses populaires, pieds et poings liés, au savoir-faire des habiles qui confisquent à leur profit la chose publique au moyen de phrases sonores et de patriotisme ampoulé. Jamais il n'y eut plus de philanthropes et plus de misères, jamais plus de besoins urgents de réforme et d'amélioration, et plus d'intrigues pour étouffer la voix de la vérité et pour créer des dupes à force de dévouement carnavalesque; jamais il n'y eut à la fois plus de grandes tentatives sociales à mener bien, et plus de fallacieux mensonges de progrès. Récapitulez tout ce qui existait et tout ce qu'on a nivelé, sans respect pour les vieux souvenirs, pour les nobles et antiques traditions du passé; sans intelligence des nécessités du présent, ni des desseins providentiels qui préparent les âges futurs à recevoir le labeur humain. Si vous ne trouvez partout que vestiges de désastres, que débris prêts à achever de crouler, n'en accusez que l'indifférence religieuse et l'abandon de notre vieille foi au principe de l'hérédité qui avait fait notre puissance pendant tant de siècles, qui nous laissa aux prises avec tant d'ennemis dès que nous osâmes le supprimer en 1792 et en 1830. Tout ce que nous possédons de liberté civile, de garanties sociales, de crédit, la vie du gouvernement représentatif, nous le devons aux quinze années de restauration monarchique. Comment les Bourbons prirent-ils la France, et comment l'ont-ils laissée? Qui ne se souvient de la double invasion de ce territoire désolé, de ce despotisme de soldat, de ce gouvernement sans liberté, de cette pesante organisation qui ne laissait de consolation que dans l'ivresse trompeuse des victoires si chèrement achetées et si stériles pour l'avenir. Eh bien! les Bourbons nous rendirent le bien-être, la parole écrite, cette puissance de l'intelligence qui s'essaie et se développe par la presse; ils nous

donnèrent la tribune, la paix, le commerce, l'industrie et les capitaux fécondants. Je ne sais rien de plus élevé que ces deux grandes branches du gouvernement de la Restauration, la diplomatie et les finances. Qui peut oublier que le gouvernement des Bourbons fit disparaître la carte humiliante où l'Alsace et la Lorraine étaient placées sous la rubrique *austria*, noble héritage du négociateur de la paix d'Aix-la-Chapelle? Dans toutes les affaires de l'étranger, même aux jours les plus mauvais, le sentiment de l'honneur le plus profond présida aux relations diplomatiques; je porte le défi qu'on trouve une seule dépêche où les intérêts du pays aient été abandonnés; et puis, cet admirable progrès de l'administration des finances, cet ordre, ce crédit établi! Le rapport de 1830 reste là comme le testament politique et financier de la Restauration. Et à quelle période de notre histoire la pensée des hautes études fit-elle de plus larges progrès? Quel siècle eut de plus grands miracles d'intelligence? »

M. Christian, à la fin de son livre, jette un poétique regard sur l'immense avenir du catholicisme aux quatre coins de la terre: « Au milieu des écueils, dit-il, la barque de saint Pierre suit la route mystérieuse contre vent et marée; son gouvernail passe de main en main pendant le calme et pendant la tempête. Empires éphémères, royautés d'un jour, décombres des siècles amoncelés le long de la vie, laissez passer la providence de Dieu.

« Générations d'hier, inclinez-vous dans les espaces où vos semences ont déjà germé; du haut des balcons du Vatican, la bénédiction du pontife éternel descend sur vous, et vous allez fleurir, car le temps de la moisson est proche, et les ouvriers s'empressent et se multiplient dans les champs du maître. La conquête du monde a été promise à ceux qui sont doux et humbles de cœur, à ceux qui viennent parmi nous au nom du sauveur Jésus. Et voici qu'elle s'accomplit, cette merveille que nul n'osait croire et que beaucoup mettaient au défi. C'est de Rome que se lève la voix sainte

qui crie jour et nuit, du couchant à l'aurore : « Préparez les voies du Seigneur ! » et l'armée céleste s'est répandue par toute la terre, en dressant sur chaque hauteur le signe de la croix. *In hoc signo vinces*, la prophétie est justifiée ; car aux quatre points cardinaux du monde, les basiliques dressent leurs hauts clochers comme les tours du camp divin. Terres d'Europe et d'Asie, continents du Nouveau-Monde, sol calciné de la vieille Carthage, bords féconds du Nil, tout retentit du nom du Christ, et sur tous les rivages l'Eucharistie resplendit ! — Des capitales de marbre et d'or venez aux huttes du sauvage : à mesure que l'espèce humaine se fait plus petite, plus ignorante, plus humble, la merveille grandit. Passez, passez toujours ! La forêt ombreuse a ses mystères d'amour, comme le désert aride, comme la grève sans fin du vieil Océan. Gravissez la falaise inaccessible qui domine les vagues, vous y trouverez l'image de Marie, étoile de la mer ; descendez dans l'abîme où gronde le torrent, vous y trouverez la croix de bois, souvenir éternel de l'amour aimant jusqu'à la mort. Allez plus loin ! toujours plus loin ! Vous avez laissé derrière vous les peuples et les royaumes ; la horde sauvage est dépassée ; la végétation s'arrête ; encore un pas, vous touchez au pôle... Gloire à Dieu, vous n'êtes point seul ! Regardez en haut : c'est le ciel ; et à côté de vous, le missionnaire bénit les bornes du monde ! »

Les conquêtes qu'il reste à faire à la croix sur les lointaines rives sont dans les secrets de Dieu. Quant au royaume de France où la foi chrétienne a tant fait de grandes choses, et d'où s'effacent d'année en année les traditions religieuses, il n'aurait pas de longs jours devant lui si ce travail de décomposition s'achevait. Il n'existe que deux forces dans le monde, l'une morale, l'autre brutale, l'une qui s'exerce sur les consciences, l'autre qui s'exerce sur les corps. Ce qu'il y a de plus tristement clair dans la marche de notre âge, c'est une tendance à tout matérialiser ; or, une telle tendance est nécessairement la destruction progressive de la force morale. En

cheminant ainsi, la force brutale sera donc tôt ou tard la dernière loi, le dernier refuge de notre pays. Et que serait-ce qu'un pareil état, sinon la barbarie? Une semblable chute sociale nous précipiterait vers des temps comme ceux qui sont connus sous le nom de moyen âge; mais nous deviendrions plus rudes, plus grossiers, plus violents que nos pères de ces époques-là, car il y avait chez eux la religion qui modérait les passions, domptait les caractères, et luttait incessamment contre la barbarie qu'elle a vaincue à la fin. La continuation de notre marche actuelle nous mènerait donc tout droit à la barbarie sans espérance. La Providence permettra que le sentiment religieux sauve les Gaules une seconde fois.

CHAPITRE XII

Histoire d'Espagne.

Pendant que l'Espagne monarchique s'en va en lambeaux, et que la révolution triomphante dévore cette terre si féconde en fidélités courageuses, on aime à ouvrir l'histoire pour chercher d'autres images ou pour comparer les temps. Il n'y a pas de nation dont la destinée soit plus intéressante à suivre que la nation espagnole. Que de luttes depuis vingt-cinq siècles! que de vaillants efforts et de dévouements héroïques depuis l'époque où la Péninsule voulait se dérober au pouvoir envahissant de Carthage, jusqu'à notre âge, où, après avoir vu se briser contre elle les armes de Napoléon, elle s'est épuisée et ruinée dans son duel terrible avec les idées révolutionnaires! L'Espagne, pays d'imagination et de génie, de fierté indomptable et de bravoure opiniâtre, sérieuse contrée qui ne reçoit rien superficiellement, mais où toute chose qui finit par pénétrer pénètre avec profondeur; l'Espagne, qui avait eu en partage un doux ciel et un sol fertile, de beaux jardins et de beaux fleuves, des mines d'or et d'argent et le voisinage des grandes mers, a été une des régions les plus affreusement labourées par la guerre. A l'heure où nous écrivons, la vieille nationalité espagnole est bien près de périr pour faire place à je ne sais quoi de divisé, de brisé, de perdu

qui achèverait son destin sous le rapace protectorat de l'Angleterre. Oh! que d'angoisses, de périls et de deuil au delà des Pyrénées! L'Espagnol peut dire en soupirant, comme l'Écossais dans *Macbeth* : « Hélas! pauvre patrie! elle a peur elle-même de se reconnaître. On ne peut plus l'appeler notre mère, mais notre tombeau. »

Cette histoire de la Péninsule qui remonte aux Phéniciens, c'est-à-dire à quatorze ou quinze siècles avant Jésus-Christ, est une longue et grande histoire aboutissant aux plus graves événements de l'ancien monde et du monde moderne. On sait que l'origine du nom d'Espagne est phénicienne ; les enfants de Tyr avaient donné à ce pays le nom de *Span*, qui, dans leur langue, signifiait *caché*, parce que la Péninsule était pour eux bien loin et comme cachée aux extrémités de la terre.

Les documents, les collections, les sources diverses où peut puiser le génie de l'histoire, ne manquent pas en Espagne. Les travaux particuliers d'Ocampo, de Morales et de Garibay, *l'Espagna sagrada* des PP. Florez, Risco et Merino, les histoires générales de Mariana et de Ferreras, et l'histoire critique de Masdeu sont des monuments qui prouvent que l'étude du passé n'a pas été négligée chez ce peuple, où le passé se montre avec des vicissitudes si diverses et si frappantes. M. Romey, l'auteur d'une nouvelle *Histoire d'Espagne*, traite fort mal Mariana et Ferreras ; selon lui, il faut mettre tout à fait de côté ces deux historiens qui, à des titres différents, avaient jusqu'ici gardé de la célébrité; M. Romey, de sa pleine autorité, renverse ces deux renommées, les méprise et les foule aux pieds; pareil à ces vainqueurs anciens qui démolissaient les cités conquises et semaient de sel leur emplacement solitaire. Mariana, élégant et coloré dans sa forme, laisse parfois aux fantaisies de l'imagination le soin de remplir les lacunes des faits, et la saine critique ne préside pas toujours à ses récits ; Ferreras, avec moins de mérite littéraire que son prédécesseur, méthodique et le plus souvent exact, manque de temps à autre de discernement. Des erreurs, des imper-

fections, les inspirations des préjugés, et même les travers d'esprit sur certains points, ne suffiraient pas pour la condamnation absolue d'une œuvre d'histoire, lorsqu'une vaste érudition s'y révèle, et qu'on y sent les longues et laborieuses veilles. Nous professons, quant à nous, un grand respect pour le travail de l'homme, et si ce travail a eu pour principal mobile l'amour de la vérité, le désir d'être utile au monde et de glorifier les belles et les grandes choses, nous ne sommes jamais disposés à le réduire en poussière. Il y a toujours quelque chose de bon à prendre dans ces œuvres-là. Il est noble de vouloir mieux faire que ses devanciers, mais il ne le serait pas de poursuivre leur mémoire.

Nous savons bien qu'un écrivain est toujours pressé de faire valoir ses découvertes aux dépens de ceux qui l'ont procédé, mais la littérature a ses convenances comme le monde, et nous sommes trop loin des temps homériques pour imiter les héros de l'*Iliade* dans les injures et les railleries qu'ils adressaient aux vaincus.

Le nouvel historien l'emporte sur les auteurs espagnols par l'étendue des recherches, la nouveauté des aperçus et la classification plus nette, plus lumineuse des événements. Nous croyons sans peine l'auteur quand il nous dit qu'il est remonté aux sources, qu'il a compulsé et comparé des milliers de volumes, étudié les lieux, les peuples, la langue, les monuments du pays. On reconnaît les habiles et patients efforts de l'intelligence dans ces récits d'événements si lointains, si voilés d'ombres, si entourés d'incertitudes, où la pleine lumière de l'érudit et la sagacité de l'observateur nous mettent face à face avec la vérité. La verve, l'éclat du style auraient merveilleusement servi l'historien de tant de dramatiques aventures, de tant de faits imposants, de tant de scènes passionnées; ces tableaux, dans lesquels on voit tout un peuple travaillant à se fonder un libre avenir par son caractère et son courage, seraient devenus plus saisissants avec les chaudes couleurs empruntées au soleil d'Ibérie, avec la hardiesse du dessin et tout ce que produit l'imagi-

nation sagement contenue. M. Romey n'a pas visé à la beauté ni à la richesse du langage; la tournure de son esprit le portait aux formes les plus simples. Avec plus de talent de style, l'historien aurait obtenu plus d'effet dans ses peintures et ses récits; avec sa forme telle qu'il nous la donne, nous avons une narration claire, attachante et en général correcte. M. Romey, qui reproche à Mariana un excès de crédulité, est peut-être tombé dans un excès tout contraire. Une philosophie religieuse l'anime dans son œuvre; mais les croyances religieuses lui manquent, et cette absence de la foi chrétienne, qui nuira à son livre, a été comme la privation du seul vrai point de vue qui permettait d'expliquer et de juger plus d'un événement, plus d'un personnage du monde moderne : il y a dans l'histoire, comme dans la nature, des points favorables pour contempler dans leur ensemble de grands spectacles, pour en embrasser du regard tous les effets, en saisir tous les aspects, toutes les nuances, toutes les harmonies.

On sait la chute de Sagonte et l'héroïque désespoir de sa population. Attaquée par Annibal, qui était alors un jeune général de vingt-six ans, la noble cité, alliée des Romains, attendit d'eux des secours sans lesquels elle devait succomber, et les secours n'arrivèrent pas; la ruine de Sagonte fût une honte pour Rome, et ce souvenir est devenue une menaçante leçon adressée aux Etats qui seraient tentés d'abandonner leurs alliés. Ce qui s'est passé récemment entre la France et l'Egypte donne un intérêt particulier à ces exemples historiques. Lorsqu'un pouvoir s'est placé dans l'humiliante nécessité de livrer ses amis, et qu'il sollicite de nouvelles alliances, il s'expose à recevoir pour réponse ces paroles que Polybe met dans la bouche d'un vieux chef de peuple parlant à des ambassadeurs romains : « N'êtes-vous pas honteux de nous offrir votre amitié après les désastres de Sagonte? En abandonnant vos alliés, vous les avez traités avec plus de cruauté qu'Annibal, leur ennemi. Allez chercher des alliés dans les pays où le sort des Sagontins

n'est pas connu encore. Les ruines de cette cité sont pour tous les peuples d'Espagne une leçon salutaire qui doit leur apprendre à ne point se fier à votre sénat et au peuple romain. »

C'est un curieux spectacle dans l'histoire que les longs et pénibles efforts des Romains pour s'établir sur la terre espagnole. Après s'être débarrassés de la puissance de Carthage qui leur disputait la possession de ces riches contrées, il leur fallut deux cents ans de combats avant d'obtenir la soumission du pays. La domination des Romains était violente, brutale, arbitraire, et ce n'est pas ainsi qu'on s'attache des populations fières et généreuses.

Ce qui dut retarder surtout la prise de possession de ces vainqueurs au génie dévorant, c'est le caractère espagnol, qui s'acharne à la conservation de ses droits, qui repousse l'étranger d'une haine éternelle, qui peut tomber, mais qui ne courbe pas docilement la tête, qui peut connaître la défaite, mais difficilement la soumission : royauté persévérante et tenace qu'on renverse, mais qui n'abdique jamais; puissance vivace qui, tout écrasée, saura réunir encore ses membres épars, et qu'il faudra bien clouer dans son sépulcre si on ne veut pas qu'elle en brise la pierre.

M. Romey, qui a retracé avec beaucoup de netteté et d'intérêt le tableau de la lutte romaine en Espagne, nous montre, dans une comparaison ingénieuse, la nation espagnole renaissant et se relevant sans cesse sous les coups des dominateurs : « Vous est-il jamais arrivé, dit-il, de rencontrer en Italie, dans le Latium moderne, entre Rome et Ostie, ce qu'on appelle une *macchia?* Une *macchia*, ce n'est pas une forêt, c'est tout ce qui pourrait être une forêt; c'est une vaste enceinte plantée d'espèces sans nombre; ce sont des arbres, des abrisseaux, des buissons coupés, taillés, brisés à toutes les hauteurs; et la hache du charbonnier y est toujours en combat avec la nature, avec une vivace et féconde nature, qui, dès qu'on cesse de la tourmenter, foisonne et s'épand en jets vigoureux. Cette forêt, c'est l'image de toute nation douée d'un

énergique principe de vie et d'une sève généreuse, que peut tailler, tourmenter, abattre le glaive du plus fort, mais qui, à chaque occasion favorable, se relève et reprend ses droits et sa beauté; cette forêt, c'est l'image de la nation espagnole sous la domination militaire des Romains. »

En parlant du règne infâme de Commode, où toute chose se vendait dans l'empire romain, l'auteur dit que ce système profita aux chrétiens et que Commode leur vendit le droit de vivre et de croire en Jésus-Christ; *tant cru, tant payé*, ajoute-t-il dans une langue qui blesse à la fois la grammaire, la vérité et la gravité historique. Les premiers chrétiens n'avait pas coutume d'acheter avec de l'argent ou de l'or le droit de croire à la divinité de la loi évangélique; ils achetaient ce droit avec leur propre sang, ils l'achetaient sous la hache, dans les bûchers, ou sous la dent des bêtes du Cirque.

Un pays comme l'Espagne, profondément attaché à ce qui est à lui, lois, mœurs, croyance, devait nécessairement obéir à sa nature en présence de la nouvelle doctrine partie de Judée, et qui s'en allait visiter les nations. Le génie espagnol, éminemment conservateur, fut lent à renverser ses dieux, à embrasser la croix, à suivre la voie de renouvellement dans laquelle entrait le genre humain. Un fait curieux, c'est l'inscription espagnole rapportée par l'historien Masdeu, qui constate une solennelle approbation donnée aux persécutions contre les chrétiens. Jusqu'au règne de Constantin, de rares fidèles se rencontrent en Espagne. Mais, par une loi de logique chez ce peuple, l'arbre du Calvaire, une fois planté sur le sol qui longtemps l'avait repoussé, s'y enfonça plus que partout ailleurs, et les racines chrétiennes descendirent, en quelque sorte, jusqu'aux racines de la terre espagnole. S'il pouvait arriver que la foi s'éteignît dans les royaumes d'Occident, si dans cette Europe, où le christianisme a si longtemps dressé sa tente, belle comme le pavillon du ciel, la vérité évangélique pouvait succomber ainsi que

tant d'institutions balayées par les tourbillons humains, l'Espagne serait certainement la dernière région européenne à se séparer des croyances chrétiennes ; et lorsque, dans nos climats, plus rien ne resterait de la religion des aïeux, l'Espagne, opiniâtre gardienne du passé, conserverait encore quelque chose de la vieille foi.

M. Romey, toutes les fois que l'occasion s'en présente, fait une petite guerre au côté divin, au côté merveilleux du christianisme; il n'ajoute pas foi à l'apparition du *Labarum* qui prophétisait la victoire à Constantin; il pense que l'empereur laissa le bruit de ce fait s'accréditer au profit de sa politique. Dans son passage à travers les Alpes, ou lorsqu'il se trouvait en face des troupes de Maxence, qu'avait-il besoin d'inventer l'apparition d'une croix, lui empereur païen, entouré de légions païennes, pour donner du courage aux siens et s'assurer un triomphe? Beaucoup de soldats de l'armée de Constantin furent témoins du prodige; ils se seraient donc tous trompés en même temps et de la même manière! Les plus graves historiens ont attesté la vision miraculeuse du *Labarum* ; Eusèbe déclare l'avoir entendu raconter par Constantin lui-même; Lactance rapporte le fait sans l'accompagner de l'expression du moindre doute, et la déroute de Maxence n'est pas autrement prouvée que l'annonce prophétique de la victoire de Constantin au nom de la croix. Notre auteur, en parlant de Constantin, qui défendait toute violence à l'égard des païens, le glorifie d'avoir *fondé la liberté des cultes* ; ceci est exact d'une certaine manière, mais non pas dans le sens de la liberté religieuse telle qu'on l'entend aujourd'hui. Proclamer la *liberté des cultes*, c'est dire que les divers cultes sont dans la vérité religieuse. Or, le nouvel empereur chrétien, tout en recommandant la bienveillance envers ceux qui tenaient encore au paganisme, déplorait leurs *erreurs*; il ne voulait pas que les adorateurs des dieux fussent brutalement arrachés de leurs autels et enchaînés au pied de la croix; il espérait que la lumière brillerait à leurs yeux, et que leurs âmes seraient favorablement touchées avec

le temps. Sa politique n'était rien de plus que l'inspiration évangélique dans sa douceur la plus naturelle, et si, plus tard, dans l'histoire de l'Eglise, la violence est venue quelquefois prendre la place de la mansuétude chrétienne, c'est que rien n'arrête ici-bas les passions humaines dans leur terrible envahissement.

Amené à des réflexions sur la liberté politique et civile, M. Romey nous dit que toute la théorie de la liberté de la presse se trouve dans ces paroles de Jésus-Christ frappé par un des serviteurs du grand-prêtre : « Si j'ai mal parlé, faites voir que ce que j'ai dit est mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » L'idée est vraie, mais le rapprochement est étrange : c'est un déplorable abus des applications. Il y a sous le soleil des centaines de millions d'hommes pour qui Jésus-Christ est Dieu, et le respect pour les croyances d'une grande partie du genre humain devrait vous empêcher de faire intervenir une des scènes de la passion du Christ sauveur dans nos controverses politiques; voyez à quelles régions inférieures vous descendez, dans quelle poussière vous tombez, et de quelle hauteur vous précipitez votre intelligence !

Avant de clore la période romaine, l'auteur, dans un résumé bien nourri, constate l'état de la nation espagnole sous les divers rapports de l'administration, de la justice, des travaux publics, des arts et des lettres. L'Espagne, qui avait donné à l'empire Trajan, Adrien et Marc-Aurèle, qui avait fourni aux armées romaines des soldats dont la bravoure aida tant de fois à fixer la victoire, eut ses grands hommes dans la littérature latine; Sénèque, Martial, Lucain, Quintilien, Silius Italicus, Florus, Columelle et Pomponius Mela sont les représentants de l'ancien génie hispanique dans la philosophie, la poésie et l'histoire. Martial, le poëte de Bilbilis, vivant toujours à Rome, n'avait pas oublié pourtant sa chère contrée natale; il y revient plus d'une fois dans ses vers. Il ne veut pas que le vieux Ibère et le Tage soient moins illustres que les contrées d'Italie: d'autres vanteront Thèbes, Mycènes et

Rhodes; lui, fils des Celtibères, ne rougira pas de chanter dans ses vers les noms de Bilbilis, où se prépare le métal propre aux armes, du Salon, dont les eaux donnent la trempe à l'acier, de Testilis, de Rixancar, de Choros, du Péteron, fameux par ses jardins et ses arbustes, de Molène, dont les habitants manient la lance avec tant d'adresse. Il chantera aussi le lac de Targa, Pétusie et Vétovisse, les bocages délicieux du Baradon et les fertiles campagnes du Mantinesse. « Tu ris, lecteur, de tous ces noms barbares, ajoute le poëte; j'aime mieux parler d'eux que de Bitunte. » Après trente-cinq ans de travaux, de mouvement et de bruit, Martial vient chercher le repos à Bilbilis; il décrit ses loisirs et sa douce paix à Juvénal, son ami, qu'il a laissé à Rome. « Tandis que, tourmenté et inquiet, lui écrit-il, tu parcours les rues tumultueuses de Rome, je me repose enfin dans ma chère ville natale; je jouis nonchalamment de la campagne à Bothroda et à Plutéa : ce sont les noms baroques de mes terres. J'y dors à mon aise, et je m'y repose enfin d'une veille de trente ans. Je n'y vois point de toge : pour me parer, on tire d'une armoire poudreuse le premier vêtement venu. A mon lever, je trouve un bon feu; le chasseur m'y attend, pendant que le fermier distribue l'ouvrage aux esclaves. Voilà comme je vis maintenant et comme je veux vivre jusqu'à la fin de mes jours. »

Il nous faut relever, dans le chapitre de la littérature hispano-romaine de M. Romey, un mouvement d'humeur contre La Harpe qui va jusqu'à l'extrême injustice. La Harpe, dans ses jugements sur les anciens, a traité avec trop de sévérité Sénèque le philosophe, peut-être par opposition à l'enthousiasme de Diderot pour les écrits du précepteur de Néron. Là-dessus, M. Romey, qui ne pardonne pas la moindre atteinte aux gloires du pays dont il s'est fait l'historien, attaque avec amertume le célèbre professeur du Lycée; il dit que *ses jugements ne font plus autorité pour personne;* il parle de *sa légèreté*, de *son insolence accoutumée*, et de

ce *prétendu* Cours de littérature où la *littérature des anciens est si singulièrement expliquée.* Voilà bien de la bile assurément, et l'ombre de La Harpe ne s'attendait pas à recevoir de tels coups dans une Histoire d'Espagne. Nous savons qu'il est de mode aujourd'hui de ne tenir aucun compte de celui qui a été appelé le Quintilien français; plus d'un critique dont toute la science littéraire se réduit à ce qui s'imprime dans les journaux, se joue de la renommée de La Harpe qu'il n'a jamais lu peut-être, et prétend briser comme verre cette autorité qui durera plus que lui et ses pareils. M. Romey, homme sérieux et réfléchi, s'est laissé entraîner ici par les bruyants oracles d'une certaine presse, par cette brillante et tranchante ignorance qui, à la faveur de l'indifférence du public, dicte, tout à son aise, d'absurdes arrêts.

Le *Cours de littérature* a des omissions, des inexactitudes, de surprenantes disproportions; La Harpe, caractère assez mal fait, esprit hargneux, a rarement jugé avec équité ses contemporains. Malgré les très-graves imperfections qu'on peut reprocher à cette grande œuvre littéraire, et dont l'auteur lui-même avait le sentiment, car, vers la fin de ses jours, il songeait à la reformer d'après un plan nouveau; malgré, disons-nous, de graves défauts d'exécution, le *Cours de littérature* restera comme un précieux monument de la critique française. Pour répondre à M. Romey, qui reproche à La Harpe d'avoir *si singulièrement expliqué la littérature des anciens*, nous lui dirons que nul n'a mieux apprécié Homère et Démosthènes, Cicéron et Tacite, Anacréon et Tibulle. La Harpe analyse supérieurement les œuvres du génie; il nous fait assister aux créations de l'art, et sa manière de montrer l'application des préceptes illumine l'esprit. Toutes les fois que La Harpe se trouve dans la paisible possession de ses instincts littéraires, c'est un juge excellent. Saint-Lambert, après avoir vécu quelque temps avec lui à la campagne, disait qu'en huit jours de conversation presque continuelle, il n'était échappé à La Harpe aucune erreur en matière de goût.

L'irruption des barbares dans l'Espagne et l'établissement de la monarchie des Goths, dont les rois, selon l'expression de Montesquieu, avaient pour diadème leur longue chevelure, le caractère de la domination gothique se substituant à la domination romaine, les institutions administratives et judiciaires maintenues, modifiées ou changées par les derniers vainqueurs, tout cet ordre nouveau qui préparait de nouvelles destinées sous l'influence du christianisme, s'offre à nous, dans le livre de M. Romey, parfois avec quelque sécheresse, mais toujours avec des appréciations savantes et une bonne critique historique. L'auteur observe avec vérité que les anciens conciles espagnols furent, dans ce pays, le premier exemple d'un corps délibérant sur les choses politiques : ce qui occupait ces conciles, ce n'était pas seulement les intérêts spirituels, mais aussi les intérêts temporels.

L'Eglise espagnole ne reconnaît pas tout d'abord la suprématie du Pape; les titres de *Sainteté*, de *Vicaire de Jésus-Christ*, réservés exclusivement, depuis des siècles, au successeur de Pierre, étaient donnés, dans les premiers temps, aux évêques d'au delà les Pyrénées; parmi eux se montrait une sorte de penchant à l'indépendance religieuse. On pourrait expliquer cette lenteur de l'Eglise espagnole à proclamer la soumission au pontife de Rome, par l'antipathie du caractère national contre toute idée de domination étrangère; on pourrait l'expliquer encore par les souvenirs de l'ancienne domination militaire des Romains, domination qui n'avait été que l'exercice violent de la force. Mais la beauté, la grandeur féconde de l'unité catholique ne tarda pas à se manifester aux intelligences, et l'Espagne comprit que si la loi de Rome païenne fut dure, la loi de Rome chrétienne est toute de fraternité, elle comprit que ce qui tend à réaliser sur la terre l'idée d'une grande famille est un infaillible acheminement au bonheur des peuples.

CHAPITRE XIII

Suite de l'Histoire d'Espagne.

Nous avons précédemment relevé avec quelque sévérité des tendances peu conformes à nos idées religieuses, et certains jugements qu'une réflexion plus profonde eût prévenus sans doute; ces défauts, qui peuvent disparaître d'un livre par une facile révision, ne nous ont pas empêché de reconnaître l'imposant ensemble de l'œuvre, la vaste étendue des recherches et le rare mérite de critique qui a présidé à la composition. Nous avons quelquefois parlé de notre respect religieux pour le travail de l'homme; ce sentiment s'est éveillé en nous dans toute son énergie en lisant ce livre si rempli d'investigations savantes, ce livre où s'offrent à nous les persévérants efforts d'un esprit habile, et qui, à la suite de pénibles et longues veilles, a usé les yeux de son auteur. C'est une histoire difficile à écrire que celle du peuple espagnol; plus d'une fois les lacunes ou les contradictions dans les vieilles annales vous arrêtent; la multiplicité et la diversité des événements deviennent un perpétuel embarras. L'ordre dans une telle narration ne peut être que le prix d'une remarquable sagacité mêlée à de patients efforts, et voilà pourquoi nous louerons beaucoup M. Romey pour la parfaite netteté de son œuvre. Les tomes III et IV, dont nous allons rendre compte, nous retracent la conquête et la do-

mination musulmane jusqu'à la mort du vaillant El-Mansour, plus connu sous le nom d'Almanzor.

Dans les premières années du huitième siècle, l'émir Mousa, vainqueur de l'Afrique, demanda à son maître, le calife de Damas, la permission d'entreprendre la conquête de la terre d'Espagne, supérieure à la Syrie pour la beauté du ciel et la fertilité de la terre, à l'Yémen pour la douceur du climat, à l'Inde pour ses fleurs et ses parfums, à l'Hégiaz pour ses fruits, au Cathai pour ses métaux précieux. » Ce sont les Africains qui avaient parlé de l'Espagne à Mousa comme d'un merveilleux pays; elle était pour les Arabes une contrée inconnue, un monde à découvrir, et le calife de Damas, ne sachant pas qu'un simple détroit sépare l'Afrique de l'Espagne, joignait à son autorisation l'ordre exprès de ne pas se jeter imprudemment au milieu des périls de l'Océan.

En 711, le berbère Tharcq, lieutenant de Mousa, fut chargé de commencer la conquête. La monarchie gothique, affaiblie, divisée, n'était guère capable de soutenir une lutte contre les envahissements musulmans; elle eut son tombeau à la bataille du Guadalète, où la trahison des ennemis de Roderig servit énergiquement la bravoure des Arabes. Le nom de Gibraltar (*Gebal-Tharcq*) perpétue le souvenir de ce chef africain, qui, le premier, fit triompher l'islamisme sur le sol espagnol. Mongueit, surnommé *El-Roumi* parce qu'il était d'origine grecque, entra dans Cordoue par une brèche que lui indiqua un pâtre du pays. Tharcq, vainqueur rapide à travers les débris de l'empire des Goths, trouva dans le palais de Tolède vingt-cinq couronnes d'or ornées de pierreries; c'étaient les couronnes des vingt-cinq rois goths, jusqu'à Roderig; on y voyait incrits le nom, l'âge et la durée du règne de chaque prince. Tharcq entassait à Tolède les trésors enlevés aux cités conquises; il eut en son pouvoir une table d'or et d'émeraude qu'on disait avoir appartenu à Salomon, et qui a donné lieu à tant de merveilleuses histoires. L'Espagne résistait, mais par des efforts isolés; il n'y avait pas de chef pour

réunir et diriger tous ces courages, pour organiser un vaste ensemble, et ces intrépidités aboutissaient toujours à la ruine ou à la capitulation. De plus, les envahisseurs étaient favorisés par des infidélités ou des ambitions froissées qui croyaient avoir beaucoup à espérer d'un changement politique dans le pays. Ces auxiliaires d'Espagne, juifs et chrétiens, dévoués aux projets des Arabes, inspirent à un chroniqueur musulman la réflexion suivante : « Quand la Providence met dans ta main le fil du bonheur, toutes choses concourent à te rendre heureux; tes ennemis viennent à ton aide; et s'il se présente quelque difficulté, la fortune prend soin de la vaincre et de t'aplanir le chemin. »

Mousa n'avait pu voir sans jalousie les triomphes de son lieutenant sur cette riche terre d'Espagne; il était accouru malgré son âge avancé, avait pris Séville et plusieurs cités de la Lusitanie, et, à la vue de Mérida, dont la magnificence toute romaine frappait son imagination, Mousa s'était écrié qu'il serait beau de se rendre maître d'une ville pareille. L'émir qui, afin de cacher sa vieillesse, mettait du rouge sur sa barbe blanche, obtint la gloire qu'il souhaitait pour ses armes; après une énergique résistance, Mérida capitula. Les Arabes ne savaient rien de ces dominateurs partis des bords du Tibre, dont les œuvres excitaient leur admiration; ils ne nommaient point les Romains en face de ces ponts, de ces aqueducs, de ces murailles, de ces divers monuments laissés en Espagne par les mains puissantes qui travaillaient pour l'éternité; ils attribuaient ces ouvrages aux génies, artistes invisibles éclos du cerveau poétique des enfants du désert. Il y a douze siècles que les Arabes expliquaient ainsi l'origine des monuments romains; ils n'ont rien appris depuis ce temps-là, et de nos jours les Bédouins de Balbek et de Palmyre vous disent que les constructions magnifiques de ces deux cités sont l'œuvre des génies.

M. Romey nous raconte comment l'envieux Mousa chercha querelle à son lieutenant victorieux, qu'il fit battre de verges; c'est une

surprenante chose que la muette soumission de cet intrépide Tharcq, qui venait de donner un monde à l'islamisme; la hiérarchie musulmane présentait une formidable discipline religieuse, devant laquelle tout fléchissait, même le bon droit. Tharcq fut obligé de remettre à Mousa la fameuse table de Salomon; auparavant il eut soin d'y enlever un pied à l'insu de l'émir, et de le garder.

Ce chef d'armée, qui avait subi publiquement un traitement ignominieux, rentra en grâce et reparut à la tête de ses troupes; mais entre l'émir et son lieutenant, le parfait accord pour continuer la conquête était désormais impossible. Appelés tous les deux à Damas par le calife, il fallut obéir aux ordres du chef des croyants. Mousa se fit suivre de son immense butin et des dépouilles ravies à son lieutenant; trente mille prisonniers formaient son cortége. Thàrcq le précéda à Damas; il gagna l'affection du calife et invoqua le témoignage de ses compagnons d'armes pour savoir si jamais il s'était montré lâche, cruel ou avare. Le calife Walid était mourant; Souléiman, désigné pour son successeur, désirait que le commencement de son califat fût marqué par l'entrée du vainqueur de l'Espagne; il écrivit à Mousa; et sa lettre le trouva à Tibériade. L'émir passa outre et fit son entrée à Damas, avec ses chariots chargés de dépouilles et sa longue suite de captifs. Souléiman, monté peu de temps après au califat, accabla Mousa du poids de son ressentiment. Il ne se laissa point fléchir par tous les trésors de l'Espagne déposés à ses pieds, et se plut à mettre l'émir d'Afrique aux prises avec son lieutenant. Mousa faisait valoir devant le calife la table d'émeraude et d'or de Salomon. « C'est moi qui l'ai trouvée, émir des fidèles, je te l'assure ici, dit Tharcq. — C'est moi, répondit Mousa, cet homme en impose. Il manque un pied à cette table; qu'on demande à celui qui l'apporte ce qu'est devenu ce pied, dit Tharcq. » Mousa répondit que le pied manquait quand il l'avait trouvée. « Qu'on juge de la véracité de Mousa, » répliqua Tharcq en montrant le pied qu'il avait gardé. Le vieux émir, malgré le souvenir de ses

victoires en Afrique et en Espagne, fut condamné à l'exposition publique pendant une journée entière, sous un soleil brûlant, après avoir été fustigé, et à une amende de la valeur d'un million de francs.

Ce châtiment, qui, partout ailleurs, eût couvert un homme d'opprobre, n'empêcha pas Mousa de rester à la cour de Damas; le calife aimait à l'interroger sur ses expéditions et sur les peuples qu'il avait combattus. Nous trouvons dans le récit de M. Romey une de ces curieuses conversations, tirée d'une histoire de Grenade. « As-tu trouvé dans tes conquêtes des peuples bien vaillants, demanda un jour le calife au vieux guerrier. — Seigneur, bien plus que je ne pourrais dire, répondit Mousa. — Eh bien! parle-moi des chrétiens. — Ce sont, dit Mousa, des lions dans leurs châteaux, des aigles à cheval, et des femmes dans leurs bataillons à pied : ils savent saisir l'occasion quand elle est belle; mais dans la défaite ils s'échappent dans les montagnes aussi vite que des chèvres, on ne voit point leurs pieds toucher la terre. — Et que me diras-tu des Berbers? — Ils sont, dit Mousa, semblables aux Arabes dans leur manière d'attaquer, de combattre, de se soutenir; ils leur ressemblent aussi par leur endurcissement à la fatigue, par leur physionomie, par leurs mœurs hospitalières; mais ce sont les hommes les plus perfides qui soient au monde, ne tenant aucune parole, ne gardant ni traités ni promesses. — Et de ceux de Franjat, qu'en dis-tu? — Ce sont des gens sans nombre, prompts et courageux à l'attaque et au combat, mais craintifs et timides dans les revers. — Et comment t'en es-tu tiré avec tous ces peuples; les as-tu défaits, ou t'ont-ils vaincu? — Vaincu? pour ceci, non par Dieu et par le Prophète, répliqua Mousa; jamais mon armée n'a été vaincue, jamais bataillon de mon armée n'a été battu, et jamais les musulmans n'ont hésité à me suivre quand je les ai menés quarante contre quatre-vingts. »

En sortant de l'Espagne, Mousa avait laissé son fils Abdelazis

à la tête du gouvernement de la Péninsule; le mariage d'Abdelazis avec une chrétienne, la belle Egilone, et sa bienveillance envers les adorateurs de Jésus firent suspecter sa foi parmi les musulmans. Il périt; sa tête fut portée au calife de Damas et mise sous les yeux de son vieux père, qui s'écria : « Malédiction de Dieu sur l'assassin de cet homme qui valait mieux que lui! » Mousa ne survécut point à ses trois fils décapités; il s'en alla mourir de chagrin au pays de Waldichora qui l'avait vu naître. La disgrâce atteignit aussi Tharcq. Les extrémités humaines se rencontrent dans la vie de la plupart des chefs guerriers de l'islamisme: ils tombent tout à coup des hauteurs de la gloire dans les humiliations profondes; ils passent dans un moment des magnificences du pouvoir à la ténébreuse solitude de la pauvreté, et leur ardente vie, d'où dépendait le sort des nations et pour laquelle la terre semblait trop étroite, vient se briser contre un mot parti d'une autorité religieuse représentée souvent par l'impuissante vieillesse! Les califes regardaient les chefs des armées musulmanes comme des instruments qu'ils pouvaient laisser vivre ou réduire en poudre; ils les considéraient comme des épées qu'ils étaient libres de faire resplendir au soleil ou rentrer dans l'obscurité du fourreau. Pontifes des croyants, ils s'arrogeaient les droits de Dieu lui-même, qui peut dire : « Je suis la vie et la victoire; je donne et je retire la lumière; j'ouvre les cieux et je creuse les abîmes. »

On a remarqué que les Arabes musulmans, dans leur conquête de l'Espagne, ont été moins violents que ne le furent les Goths et surtout les Romains. Les Goths, il est vrai, embrassèrent la religion du peuple dont ils avaient triomphé; mais en se faisant les frères des Espagnols selon la loi évangélique, ils devinrent leurs maîtres par des lois humaines de leur façon, et les vaincus eurent à subir une servitude. Quant aux Romains, ils n'imposaient pas leurs dieux; ils avaient un vaste panthéon qui s'ouvrait à tous les objets des adorations de la terre, et le génie de la politique leur avait

appris que l'asservissement des consciences est un mauvais moyen de domination. Ce qu'ils voulaient et ce qu'ils obtinrent en Espagne, ce fut l'exclusive exploitation de cette contrée si féconde et de ses mines d'or et d'argent; ce fut l'établissement d'un pouvoir suprême qui courbait toutes les têtes, anéantissait toutes les résistances, et disposait à son gré de l'homme et de son bien. Telle ne fut point la marche des conquérants arabes; ils respectèrent la religion, les mœurs, les usages, les lois du pays; il n'y eut plus de servitude; la dépendance ne fut marquée que par un tribut. Les inspirations d'une politique prudente prirent la place des maximes inexorables du Coran; les vainqueurs ne se présentèrent point avec l'alternative de la mort ou de la foi au mahométisme; ils comprirent qu'il ne s'agissait plus de s'attaquer aux autels grossiers du polythéisme et du sabéisme, de renverser de frivoles croyances dont on se débarrasse comme d'un vêtement; ils reconnurent que la céleste doctrine du Christ serait difficile à détruire, parce qu'elle entrait profondément dans le cœur de l'homme, et se décidèrent sagement à ne pas l'entreprendre. Cette retenue imposée à l'esprit du Coran, esprit dominateur et passionné, est un fait historique digne d'attention. Nous ne disons pas pour cela que, dans le cas d'une invasion universelle en Occident, les musulmans n'auraient pas travaillé à renverser le culte du Messie au profit du Coran; seulement nous avons cru assez important de faire observer qu'au huitième siècle, à cette époque où les croisades n'avaient pas encore annoncé le dessein d'effacer de la terre l'islamisme, les disciples du prophète arabe ont laissé à l'Espagne vaincue l'Evangile et la Croix.

Le commencement d'aucune nation, le berceau d'aucun empire n'offre rien de plus intéressant que le naissant royaume des Asturies sous le commandement de Pélage et de ses premiers successeurs. Cette caverne, où mille guerriers pouvaient se réfugier, est le berceau de la grande monarchie catholique qui doit aboutir à Charles-Quint. Espagnols et Goths, ceux que la domination musul-

mane importune, ceux à qui le joug de l'étranger paraît humiliant et lourd, tous les nobles cœurs qui regardent l'indépendance nationale comme le premier bien, vont demander aux montagnes des Asturies un asile et une défense. Leur vie sera pauvre et rude au milieu de ces rochers; ils seront séparés des fleuves aux bords riants, des jardins embaumés et des vallons fertiles; mais que leur importe cet exil volontaire sur un sol stérile? que leur importe une destinée toute de privation? Ces fiers chrétiens ne seront point soumis aux hommes venus de loin; le musulman n'ira pas les chercher dans cette région inféconde, et, s'il se montre, leur courage saura le repousser; guerriers intrépides, ils descendront de leurs montagnes, reculeront peu à peu les limites de leur petit royaume, et c'est de là que partira une lutte de huit siècles, lutte prodigieuse et éternellement mémorable qui ne s'arrêtera qu'après l'entière expulsion des musulmans.

Le prophète de la Mecque avait très-bien parlé de la science. « Enseignez la science, avait dit Mahomet, car celui qui l'enseigne » craint Dieu, et qui la désire l'adore; qui en parle loue le Sei» gneur; qui dispute pour elle livre un combat sacré; qui la répand » distribue l'aumône aux ignorants, et qui la possède devient un » objet de vénération et de bienveillance.

» La science sert de sauvegarde contre l'erreur et le péché; elle » éclaire le chemin du paradis; elle est notre confidente dans le dé» sert, notre compagne dans le voyage, notre société dans la solitude; » elle nous guide à travers les plaisirs et les peines de la vie, nous » sert de parure auprès de nos amis, et de bouclier contre l'ennemi.

» C'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il » destine à prononcer sur ce qui est vrai, sur ce qui est honnête » et bon. Les anges briguent leur amitié et les couvrent de leurs » ailes. Les monuments de ces hommes sont les seuls qui restent, » car leurs hauts faits servent de modèles et sont répétés par de » grandes âmes qui les imitent,

» La science est le remède contre les infirmités de l'ignorance, » un fanal consolateur dans la nuit de l'injustice; c'est par elle que » les esclaves, franchissant les distances, ont escaladé la cime des » félicités du monde présent et à venir.

» L'étude des lettres vaut le jeûne, et leur enseignement vaut la » prière; à un cœur noble elles inspirent des sentiments plus » élevés, elles humanisent les pervers. »

Voilà certainement de belles paroles, et les philosophes de Rome et d'Athènes n'ont pas mieux caractérisé ce que la science a de suave, de fécond et de consolateur. De tels discours sortis de la bouche du prophète arabe étaient une puissante invitation à l'étude. Mais n'oublions pas qu'il y a contradiction entre cette pompeuse peinture et la loi du Coran, qui place ses disciples dans une sorte de solitude sociale, qui interdit l'échange des idées et le commerce des intelligences à travers le monde, qui laisse voir au génie les colonnes d'Hercule au delà desquelles il ne lui est pas permis d'étendre son vol; en un mot, qui attache l'homme à la matière par tous les points, et condamne une nation à tomber et à mourir, parce qu'elle lui ravit tout espoir de progrès et lui ferme les portes de l'avenir. Nous nous bornons à indiquer ici ces idées que nous avons développées ailleurs. L'empire arabe de Cordoue fut entouré de tout l'éclat intellectuel qui pouvait sortir du Coran. En peu de temps, il arriva à un degré de splendeur qu'il ne dépassa plus; quand même cet empire aurait subsisté deux mille ans, il n'aurait jamais été plus brillant dans l'ordre politique comme dans la poésie, les sciences et les arts, qu'il ne le fut à l'époque d'Abd-el-Rahman III, deux siècles seulement après la conquête de l'Espagne. Ce souverain de Cordoue est celui à qui, selon une chronique arabe, Dieu avait donné la main blanche de Moïse, la main puissante qui fait jaillir l'eau des rochers, qui fend les flots de la mer; la main qui maîtrise, quand Dieu le veut, les éléments et la nature entière. C'est alors que Cordoue pouvait se vanter

d'être le centre de la religion, la mère des savants, la lumière de l'Andalousie.

Les jalouses factions africaines qui auraient voulu remplacer les Arabes dans la domination de l'Espagne, l'indépendance espagnole qui, chaque jour, grandissait dans le nord de la Péninsule, gland semé par Pélage, et qui devenait un chêne, selon l'expression d'un chroniqueur; cet empire de Cordoue avec ses glorieuses batailles, son mouvement poétique et sa fantastique architecture, tous les faits entremêlés à travers ce vaste tableau, et qu'il est si difficile de lier entre eux, nous apparaissent dans le livre de M. Romey sans confusion et sans ombres; un intérêt soutenu s'attache à cette lecture; l'auteur puise aux meilleures sources, rectifie, éclaircit, complète tour à tour, et répand sur son récit tous les trésors des chroniques et des poétiques productions contemporaines. Dans les premiers volumes de l'*Histoire d'Espagne*, il nous semblait avoir rencontré un peu de sécheresse et de pâleur; dans les tomes trois et quatre, le style de l'auteur, animé par l'abondance des richesses historiques, se colore et reçoit plus d'attraits.

On sait l'énergique obstination du moine Jean de Gorze, qui, envoyé à Cordoue par l'empereur Othon Ier avec des lettres-pleines d'injures contre Mahomet, tint tête au calife pendant trois ans, ne voulant pas être reçu sans les dangereuses missives dont il était porteur. D'après le Coran, il fallait couper le cou au légat de Germanie, ou condamner le prince musulman qui eût laissé ce crime impuni. Pour en finir avec cette difficile ambassade, on décida que de nouvelles lettres seraient demandées à l'empereur Othon; un des secrétaires d'Abd-el-Raman, Récémund, qui était chrétien, se chargea de cette mission, qui eut un plein succès. En acceptant l'ambassade, Récémund avait mis pour condition qu'il serait nommé évêque d'Illibéris, dont le siége était vacant; Abd-el-Raman lui accorda sa demande : « ce qui prouve deux choses, dit M. Romey, l'une, que l'on pouvait arriver de plein saut, dans l'Eglise mo-

sarabe, de l'état de laïc à l'épiscopat, sans passer par les ordres intermédiaires, et l'autre, que les évêques eux-mêmes étaient nommés par les monarques musulmans. » Cette double conclusion ne nous paraît pas exacte; nous avons, dans les vieux âges, des exemples de laïcs qui, en un seul jour, arrivaient à la prêtrise et à l'épiscopat; mais, ce jour-là, ils avaient reçu le sous-diaconat et le diaconat; la même chose put arriver au secrétaire chrétien du calife de Cordoue. L'autre conclusion de M. Romey, c'est que les princes musulmans nommaient aux évêchés d'Espagne: l'exemple dont il s'agit ici ne serait pas une preuve suffisante; Abd-el-Raman put promettre son intervention à son secrétaire qu'il souhaitait fort de voir partir pour la Germanie; il put même s'engager à lui faire obtenir l'évêché, sans qu'il doive en résulter nécessairement que ces hautes nominations ecclésiastiques fussent du ressort des émirs. Nous aurions besoin de témoignages plus positifs pour résoudre cette importante question dans le sens de notre historien.

A mesure qu'il avancera dans son travail, il comprendra de plus en plus quelle salutaire influence ont exercé en Espagne la royauté et le catholicisme en faveur de l'indépendance, en faveur des intérêts, en faveur de la gloire. En voyant la nationalite espagnole se développer, grandir et résister à tout sous le souffle puissant de la foi religieuse et monarchique, en considérant à quelle profondeur cette foi est entrée dans les sentiments et les mœurs de ce peuple, l'historien reconnaîtra que les doctrines révolutionnaires portent dans leurs flancs la ruine de la Péninsule.

CHAPITRE XIV

Histoire de France, par M. Michelet.

L'imagination crée et colore; elle arrange le monde comme il lui convient, et se promène capricieusement à travers les régions des idées; à elle appartient le royaume des fantaisies, l'empire des rêves L'imagination n'aime pas à s'emprisonner dans la sévère exactitude d'un fait; elle n'accepte que ce qui lui plait, elle ne prend au besoin qu'un côté ou une moitié des choses. L'imagination est une vagabonde qui s'indigne de toute limite et frappe du pied le dieu Terme dont on la menace; il lui faut la liberté sans bornes, le vague, l'immensité. Telle est l'imagination dans le naturel de son caractère.

L'histoire, c'est ce qui est, c'est la réalité; elle ne représente point la vérité rêvée, mais la vérité accomplie. Elle est inexorable dans sa loi, et sa loi, c'est le fait. Or, le fait veut être présenté dans ses proportions exactes, dans la couleur qui lui est propre, dans les nuances diverses qui complètent sa physionomie. Un fait est comme un homme: il a des traits particuliers qui sont à lui, une vérité qui le distingue entre toute chose et qu'il veut garder. L'histoire ne choisit point dans les événements, ne procède point par triage; elle a cent portes pour faire entrer ce qui a été, et toute chose y trouve sa place marquée. L'histoire s'offense de tout caprice de la pensée, de toute fantaisie de l'intelligence; elle est

positive, immuable comme la justice. Debout sur la tombe des générations, elle ordonne aux siècles de reparaître, et les peuples défilent devant nous avec les mêmes sentiments, les mêmes passions, les mêmes erreurs ou les mêmes vertus qui les animaient jadis dans leur bruyant passage à travers le monde.

Ainsi donc, l'imagination et l'histoire ne sont pas naturellement destinées à marcher ensemble : l'une dit ce qu'on rêve, ce qu'on voudrait; l'autre établit la réalité des choses. Faut-il pour cela bannir l'imagination du domaine de l'histoire ? Non sans doute. L'imagination, belle et précieuse faculté de l'homme, a des couleurs, une vivacité, une animation qu'on sera toujours bien heureux de pouvoir répandre dans les œuvres de l'esprit. Mais la conséquence de ces observations, c'est que les écrivains d'imagination doivent se mettre constamment en garde contre eux-mêmes quand ils entreprennent le grave et solennel jugement des siècles.

Un danger, plus grand encore que celui de l'imagination, doit être signalé aux hommes dévoués à la pénible tâche d'historien : ce sont les préoccupations contemporaines. Le point de vue du siècle où l'on vit n'est pas un heureux moyen de reconnaître la vérité dans les événements et les hommes des temps passés. Pour apprécier convenablement un personnage historique, il est d'abord nécessaire de le placer dans son époque, avec tous les sentiments et les intérêts de la société au milieu de laquelle il a vécu; il faut se pénétrer de l'état des mœurs, des lumières, des besoins de cette époque, chercher de quel côté se trouvait alors le bien ou le mal, de quel côté était l'ordre ou la perturbation, la vie ou la mort.

Juger un homme en l'isolant de tout ce qui constituait son siècle. de tout ce qui enfantait ses impressions, ses inspirations, ses raisons d'agir, c'est se condamner à l'erreur et à l'injustice. Il en est de même des événements, des institutions des âges écoulés. Si vous voulez les soumettre à l'examen, rendez-vous compte,

par la méditation et l'étude, de la situation sociale qui a préparé, accompagné ces événements ou ces institutions. Aujourd'hui surtout, l'historien, préoccupé des opinions de son siècle, s'exposerait infailliblement à ne pas rencontrer la vérité; car notre âge a été profondément travaillé par des révolutions de toute nature, et, dans ces violentes agitations, tous les principes, toutes les vérités ont passé par la flamme des discussions pour être ensuite relégués dans les régions du doute. Nos contemporains, rudes démolisseurs, n'ont rien voulu conserver ni défendre; ils n'ont rien pu élever à la place, et, jusqu'à présent, leur gloire n'a guère resplendi que sur des ruines. Si un écrivain, inspiré par les opinions qui ont porté le fer et le feu dans notre monde moral, se présentait avec le projet de juger et de peindre les vieux âges de notre histoire, ne pensez-vous pas qu'il lui serait difficile de mettre dans son œuvre une équité parfaite? ne croyez-vous pas que, chemin faisant à travers les siècles, il condamnerait tout ce qui ne se trouverait pas être en accord avec des idées nouvelles qu'il supposerait être la vérité?

Parmi les hommes qui, de nos jours, ont cultivé l'histoire, le public a distingué M. Michelet. La renommée qu'il a conquise, la position élevée qu'il occupe dans les lettres, de nombreux travaux déjà accumulés dans une vie à peine à moitié parcourue, tout le recommande à la respectueuse attention de la critique.

M. Michelet a de l'imagination, de l'esprit et beaucoup d'érudition; sa narration est vive et colorée. Il saisit d'ordinaire le côté poétique des choses, et anime son style tantôt par des images, tantôt par des rapprochements piquants. Il a coutume de puiser aux sources originales, ce qui donne à son récit un air d'autorité et une sorte de fraîcheur historique. Ses jugements sont souvent ingénieux; il réussit plus d'une fois à caractériser en peu de mots les événements et les hommes. Il groupe les faits avec une grande habileté, pour faire ressortir telle conséquence ou telle idée. Voilà,

selon nous, les remarquables qualités qui forment le talent de M. Michelet. Qu'on nous permette maintenant de dire les graves imperfections de l'auteur.

M. Michelet substitue le côté le plus amusant, le plus pittoresque des choses au côté le plus historique. Cette imagination pleine de sève et de jeunesse se laisse aller à vouloir produire de l'effet aux dépens de la simple vérité. M. Michelet, de temps en temps, contemple les vieux siècles à travers les couleurs de l'époque où nous vivons. Ce qu'il attaque de préférence, c'est l'autorité, sous quelque forme qu'elle se présente; ce qu'il soutient, ce qu'il aime avec une prédilection marquée, c'est l'individualisme, c'est le moi humain; l'émancipation de l'humanité devient la constante pensée de l'historien, et cette préoccupation habituelle, appliquée à des temps où l'autorité pleine et forte était le salut unique de la société, entraîne l'auteur dans de fausses appréciations. L'*Histoire de France* de M. Michelet porte l'empreinte d'un temps livré à une perturbation profonde; en lisant ce livre on reconnaît que le génie des révolutions y tient souvent la plume.

Pour compléter ces observations générales, ajoutons que M. Michelet montre, dans son ouvrage, un grand penchant pour tout ce qui est étrange, nouveau, hardi; on y trouve quelque chose qui ressemble à l'envie, non pas de faire l'histoire, mais de la refaire. Nous remarquons aussi chez l'auteur une tendance marquée à la généralisation. Cette façon peut plaire aux jeunes intelligences qui ne demandent pas mieux que de recevoir des vérités définitives auxquelles elles s'arrêtent tout de bon ; nous conviendrons même que ce système a l'avantage de préciser les questions et de répandre de la netteté dans un développement d'idées ; mais il faut avouer que cette manière absolue d'entendre les faits est féconde en erreurs, parce que les vérités de l'histoire ne sont, après tout, que des vérités relatives.

Dans le premier volume de son *Histoire de France,* M. Michelet

nous peint la race gauloise avec son esprit curieux et remuant, avec son humeur intrépide qui lui promettait la domination ; il nous montre les Cimbres et les Teutons débordant, au nombre de trois cent mille, sur la Gaule et l'Espagne, menaçant l'empire d'Italie, et bientôt exterminés par les soldats de Marius dans le voisinage d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), sur les bords de la petite rivière de l'Arc. L'auteur nous trace le tableau de l'invasion de César dans cette Gaule, à laquelle les stériles inspirations du druidisme ne pouvaient donner ni élan généreux, ni pensée sociale, ni avenir. La Gaule était alors la partie du monde qui portait le plus de vie dans ses flancs; mais cette jeune barbarie n'était pas encore assez puissante pour lutter contre le génie de Rome. Admirable et terrible figure que celle de César! Après une jeunesse mollement écoulée dans les délices et dans les débauches, César, devenu tout à coup chef d'armée, infatigable et grand capitaine, franchit les Alpes et soumet de vastes régions à la suite d'horribles massacres et d'incroyables travaux. Après César, qui, à son insu, favorise une civilisation par la forme romaine qu'il impose aux vaincus, plusieurs empereurs continuent en quelque sorte l'éducation politique des barbares. Mais il appartenait à une autre influence que l'influence romaine, d'enfanter une société dans les Gaules; cette œuvre était réservée à une idée divine, l'idée chrétienne.

On connaît les erreurs de Pélage au quatrième siècle, contre lesquelles s'élevèrent si éloquemment saint Augustin et saint Jérôme : le pélagianisme niait le péché originel, et par conséquent sapait les fondements de la foi chrétienne. Son triomphe eût été l'anéantissement de la doctrine d'où allaient sortir les grandes destinées du monde moderne. Il semble donc que M. Michelet aurait dû s'associer, par la pensée, aux efforts des contemporains pour détruire d'aussi dangereuses erreurs. Loin de là, l'historien n'a d'autre reproche à faire au pélagianisme que d'être un *rationalisme prématuré;* nous avons été fâchés des sympathies qu'il témoigne à l'homme

qui proclama, dit-il, au nom de l'Eglise celtique, l'*indépendance de la moralité humaine*. L'orateur convient que le rationalisme des pélagiens ne pouvait rien faire de bon à cette époque; mais il observe soigneusement que le *germe était déposé* et qu'il *devait fructifier dans son temps*. Il nous faudrait plus d'une page pour démontrer ici que la croyance au péché originel, c'est-à-dire à la chute primitive de l'homme, est une des vérités les plus incontestables. Toutes les traditions de l'antique Orient, berceau de la race humaine, nous apprennent que l'homme fut créé dans un état plus parfait qu'il ne s'est montré depuis. Elles nous le représentent comme un ange tombé, comme une puissance déchue. Cette idée est exprimée dans les doctrines philosophiques de tous les peuples, et d'ailleurs n'est-elle pas écrite en caractères assez évidents sur le front de la pauvre humanité? Quand nous nous recueillons dans les solitudes de notre âme, nous y trouvons les vagues réminiscences d'une destinée plus glorieuse que la destinée présente; nous ressemblons au proscrit qui, sorti de la patrie dans ses premiers ans, devenu homme, se ressouvient confusément d'une contrée où les aspects étaient plus doux et le ciel plus beau. Tous les élans de notre pensée, tous les gémissements de notre cœur, sont autant de voix qui nous racontent à nous-mêmes l'histoire d'un paradis perdu.

L'innocente et grande victime du Calvaire a relevé de leur chute les enfants de Dieu, non pas en ce sens qu'elle les a rétablis dans leur dignité primitive, mais en ce sens qu'elle a fait descendre sur eux plus de lumières, les a rendus plus puissants pour le bien et plus capables de monter à la perfection. Défendre l'*indépendance de la moralité humaine* contre l'expiation d'une chute primitive, expiation imposée à la race d'Adam, ce n'est pas travailler au maintien de l'honneur de l'homme, mais c'est méconnaître sa nature telle que nous la voyons. Vous rejetteriez ce dogme parce que vous n'y découvrez pas le caractère ordinaire de la justice, parce que votre

raison ne comprend pas la moralité d'un fait pareil! Mais je vous dirai que si l'homme devait nier tout ce qu'il ne comprend pas, il devrait commencer par se nier lui-même.

M. Michelet, dans son amour pour le pélagianisme, a cru pouvoir avancer qu'il avait été *accueilli d'abord avec faveur et même par le pape de Rome*, et ajoute que le *mysticisme* triompha malgré d'imposantes autorités. Rectifions les faits. Pendant que les erreurs de Pélage, de Rufin et de Célestius, nées de quelques écrits d'Origène, agitaient le monde, deux papes, Innocent Ier et Zozime, se succédèrent sur la chaire de saint Pierre; tous deux condamnèrent ces erreurs. M. Michelet cite les évêques d'Arles au nombre des adhérents aux doctrines de l'hérésiarque breton. Dans l'histoire de cette époque, il est parlé de deux prélats provençaux : Éros, évêque d'Arles, et Lazare, évêque d'Aix. Ce furent précisément ces deux prélats qui signalèrent tout ce qu'il y avait d'antichrétien dans les doctrines de Pélage, au concile de Diospolis, en 415. Dans le court espace de dix-neuf ans, neuf conciles condamnèrent le pélagianisme; le dernier, tenu à Éphèse, en 431, fut un concile œcuménique. Ajoutons que trois empereurs, Honorius, Constance et Théodose le Jeune, se déclarèrent solennellement contre cette hérésie capitale. Les autorités, peu considérables, invoquées par M. Michelet, ne soutiennent pas victorieusement le voisinage de ces autorités universelles, et nous disons à regret qu'en cette occasion les préventions du philosophe ont nui à la science de l'historien.

L'invasion germanique, l'arrivée des Francs, la domination des Mérovingiens sont racontées avec de vives couleurs dans ce premier volume de l'*Histoire de France.* A notre avis, l'auteur aurait pu tracer d'une manière plus complète la physionomie de Clovis, vainqueur des Romains à Soissons, des Allemands à Tolbiac, des Visigoths à Voclade, près de Poitiers; chef intrépide et politique habile qui commença la nationalité française. Nous avons cru reconnaître aussi quelque légèreté dans la manière dont

M. Michelet a parlé de la salutaire influence de l'Eglise aux premiers temps de notre monarchie. Même à ne considérer l'autorité chrétienne de cette époque que comme pure institution politique, rien de plus beau ne peut s'offrir dans l'histoire que le spectacle de l'Eglise jeune et puissante, couvant les germes d'une société encore barbare, étendant ses ailes sur un ordre naissant, corrigeant l'âpreté des mœurs, la rudesse des caractères, enseignant au fort les droits du faible dans un temps où l'empire ne relevait que de la force, se faisant la mère de famille de ces époques livrées aux sauvages inspirations, se plaçant enfin comme un centre immobile au milieu des révolutions constantes, et enfantant un monde nouveau par l'irrésistible puissance de ses doctrines sociales. Dans ces périodes de discordes, de violences, de ténèbres, si la soumission n'avait pas été prêchée au nom du ciel, la formation de la société eût été impossible.

Dans son intéressant récit du règne des Carlovingiens, M. Michelet consacre à peine une page aux formidables invasions des Sarrasins et à leur défaite mémorable à Poitiers. Il n'a pas dit un seul mot pour signaler l'importance de la bataille de Poitiers, qu'il appelle simplement une *rencontre*. Les auteurs chrétiens et musulmans, tels que Conde, Isidore de Beja, Paul Diacre, Maccary, sont d'accord sur l'importance des événements militaires qui s'accomplirent en 732 dans les pays de Tours et de Poitiers. Nous croyons que les chroniqueurs chrétiens ont exagéré le nombre des Sarrasins morts, en l'évaluant à trois cent mille; mais il demeure parfaitement prouvé que l'armée musulmane était fort nombreuse, et que les pertes des Sarrasins furent considérées en Espagne et en Orient comme un grand désastre. Les écrivains arabes ont donné le nom de *Champ des Martyrs* au théâtre du principal combat. Quant à la portée de ces victoires de Charles Martel, une seule observation suffira pour la faire apprécier à tous ; ces triomphes des Francs sur les bords de la

Loire ont empêché que l'Europe ne tombât sous l'empire du Coran. M. Michelet doute si Charles Martel était chrétien ; ce doute lui est venu du surnom de *Marteau*, donné au célèbre fils de Pépin d'Héristal, parce que le marteau est, dit-il, *l'attribut de Thor, le signe de l'association païenne.*

De telles inductions sont gratuites, et M. Michelet a été souvent plus heureux dans ses découvertes. Les victoires de Charles Martel sur les Frisons, les Saxons, les Bavarois, et surtout sur l'armée d'Abd-Alrahman, à Poitiers, lui valurent ce belliqueux surnom au rapport de toutes les chroniques. Des auteurs modernes ont prétendu que le nom de *Martel* ou *Martin* était un nom particulier dans la famille des Pépin. Ce n'est point ici le cas de disserter pour savoir laquelle de ces deux opinions offre le plus de vérité; mais, à coup sûr, le marteau, attribut de Thor, ne fut jamais considéré comme le trait révélateur de je ne sais quel paganisme de Charles Martel.

Nous pourrions bien encore adresser à M. Michelet quelques observations critiques sur la trop faible part qu'il a fait à Charlemagne comme législateur, sur l'envoi des clefs du Saint-Sépulcre à l'empereur d'Occident par le calife Haroun-el-Raschid, offrande qui, selon nous, renfermait une grande pensée politique, expliquée plus tard par les croisades, dont l'Orient fut ébranlé. Mais nous préférons rendre hommage à l'érudition, à l'esprit pénétrant qui ont présidé à la peinture historique de la seconde race.

M. Michelet écrit avec énergie et couleur. Parfois son style n'a pas toute la noblesse, toute la dignité de l'histoire ; de temps en temps la convenance de l'expression manque à l'auteur. En peignant les populations farouches, il nous dit qu'elles étaient dures et *colériques;* à l'arrivée du christianisme dans la Gaule, l'historien nous montre la *place du druidisme chaude encore.* Nous aurions aimé à voir M. Michelet un peu plus scrupuleux pour la correction grammaticale ; pourquoi écrire : « « Le pirate

danois *chevauche l'Océan?* » Chevaucher est un verbe neutre; on ne peut pas plus chevaucher l'Océan que les plaines et les forêts. Ailleurs l'historien dit : « Le Brigant et son disciple, Latour-d'Auvergne, le premier grenadier de la République, *dérivent* toutes les langues du bas-breton. » Une langue dérive de telle autre, mais on ne dérive pas une langue.

C'est à des hommes de talent comme M. Michelet qu'il appartient de témoigner le respect pour la langue; les renommées se trouvent intéressées, plus qu'on ne pense, à cette soumission littéraire. Quand on écrit, c'est avec l'espoir de laisser une œuvre durable; or, les langues ne gardent que les œuvres de ceux qui les ont religieusement respectées. La correction est une des conditions sans lesquelles un livre ne saurait prendre possession des siècles. Il est encore une autre condition capitale pour vivre dans l'avenir, c'est la vérité. Oser confier sa renommée à des opinions, à des intérêts de partis, c'est à peu près comme si on comptait sur la fidélité des vents, sur la constance de la vague orageuse. Toutes les fois qu'une opinion monte au pouvoir, elle commence par se croire éternelle; mais parcourez donc l'histoire depuis que les peuples s'agitent sur la scène du monde, et dites-moi ce que sont devenues toutes ces fugitives éternités; rien n'est resté debout, excepté les principes et les idées conformes au bon sens, à la raison de tous les siècles.

La démocratie, qui remplit le monde, nous présente des conditions politiques avec lesquelles il faut vivre maintenant, mais pensez-vous qu'il soit prudent pour un écrivain de lui confier sa gloire? La démocratie, dont les vastes flots ont débordé sur les sociétés modernes, m'apparaît semblable à l'immense déluge qui jadis couvrit l'univers; mais un jour il arriva que les eaux se retirèrent, que l'Océan rentra dans son lit profond, pour rendre à la famille humaine qui avait survécu, la terre avec ses montagnes et ses vallées, ses plaines et ses fleuves, la terre avec toute l'harmonie de ses lois,

CHAPITRE XV

Suite de l'Histoire de France, de M. Michelet.

De longs jours passés à la recherche des faits dans les bibliothèques ou à travers le monde, le patient et pénible tête-à-tête avec les hommes et les choses des temps écoulés, les nuits consumées en d'opiniâtres études, la lampe du penseur laborieux qui brûle jusqu'aux clartés du matin, tout ce qui atteste des efforts, des méditations, une volonté ferme, l'amour de la vérité et le désir des grandes choses, recommande puissamment une œuvre à mes yeux : mon premier mouvement lui est favorable. Il y a quelque chose de sacré, pour ainsi dire, partout où l'homme a dépensé de sa vie intellectuelle. Lorsque le prestige d'une intelligence distinguée se mêle à la sanction du travail, mon respect redouble pour les œuvres de l'homme, et j'ai besoin d'un certain effort sur moi-même pour mettre l'étude critique à la place de mon penchant à l'admiration. Alors, si je veux obliger mon esprit à un examen sérieux, j'ai besoin de me pénétrer fortement de l'intérêt des lettres, de l'intérêt de la vérité; il faut aussi que je me redise à moi-même qu'un des plus grands malheurs de ce monde c'est le spectacle d'un homme de talent qui s'égare. Telle est ma position vis-à-vis de M. Michelet, homme dont la tête jeune encore a grisonné sous le souffle brûlant du travail, homme d'imagination

brillante, d'érudition profonde et de pénétrante sagacité. Personne plus que moi n'apprécie ce qu'il y a d'original et d'intéressant dans ses investigations historiques; mais du moment où je crois reconnaître l'erreur dans son œuvre, dois-je le préférer à la vérité? Sans doute en ce temps de louanges banales il y a quelque chose d'étrange dans le rôle d'un écrivain qui ose examiner et juger; pourtant M. Michelet, que je regarde comme fort au-dessus des éloges de complaisance et de la gloire qui court la rue, mettra quelque prix, j'en suis sûr, à des appréciations indépendantes et consciencieuses. Il est un de ceux qui ont revendiqué avec le plus de chaleur le droit d'examen pour les sociétés modernes; ce n'est pas lui qui voudrait restreindre ce droit aux questions religieuses et politiques; ce n'est pas lui qui voudrait bannir des régions littéraires la liberté du jugement.

Le second volume de l'*Histoire de France* de M. Michelet s'ouvre par un tableau des provinces françaises considérées sous leurs aspects physiques et moraux; nos diverses contrées sont présentées avec tous les accidents curieux de leurs physionomies; les peintures vives, les observations ingénieuses abondent dans ce travail qui atteste une sérieuse étude du pays. Le lecteur attentif remarquera que M. Michelet ne s'est pas toujours tenu en garde contre les fantaisies de son esprit; dans ce tableau de la France, le pinceau s'est quelquefois laissé conduire par l'imagination; quelquefois aussi l'auteur nous semble être tombé dans des erreurs ou des appréciations fort contestables en concluant du particulier au général, et ce dernier défaut est, à mon avis, le grand défaut de M. Michelet. Il y a beaucoup de vérité dans la mystérieuse influence des lieux sur l'esprit de l'homme; nos pensées portent l'empreinte des objets avec lesquels nous sommes en communication habituelle; miroir invisible, l'âme réfléchit en quelque sorte la nature qui l'environne. Mais on s'exposerait aux déductions inexactes par l'application trop rigoureuse de ce principe; M. Michelet ne s'est pas toujours défendu de cet écueil

dans son appréciation des différentes provinces françaises. L'exagération des influences locales l'a jeté aussi dans quelques contradictions. Ainsi, par exemple, l'auteur nous dit que la Bourgogne est le pays des orateurs, et cite les noms de Bernard, de Bossuet, de Buffon, les voix les plus retentissantes de la France; une page plus loin, il dit que l'éloquence bourguignonne tient de la rhétorique, qu'elle a de l'enflure, et M. Michelet cite Crébillon. Or, Bossuet et Crébillon appartiennent à la même ville, à Dijon; et la pensée de l'auteur devient moins facile à expliquer, lorsqu'en parlant de Crébillon, il ajoute avec des façons de style réprouvées par le bon goût : « L'exubérante beauté des femmes de Vermanton et d'Auxerre n'exprime pas mal cette littérature et l'ampleur de ses formes. »

Hugues Capet, chef de la troisième dynastie de nos rois de France, et son fils Robert, ont été appréciés d'une manière incomplète dans le livre que nous avons sous les yeux. M. Michelet nous présente Hugues Capet comme un homme à peu près sans valeur, qui, se défiant de son droit, ne voulut jamais porter la couronne; il nous donne Robert comme le premier roi capétien, et toutes les couleurs qu'il emploie pour nous faire connaître ce monarque aboutissent à l'idée absolue d'un prince dévot, homme de *douceur* et d'*innocence*. Rétablissons l'histoire en peu de mots. Hugues Capet, qui, possesseur du duché de France et frère du possesseur du duché de Bourgogne, se trouvait le plus puissant seigneur du royaume, fut élu roi dans une assemblée tenue à Noyon, et sacré par l'archevêque de Reims le 3 juillet 987 ; il porta la couronne et usa de tous les droits de la royauté. Jusqu'à cette époque, la monarchie avait été élective, et la grande affaire de Hugues Capet devait être évidemment d'établir dans sa famille la perpétuité du pouvoir royal; ce fut là aussi son principal soin. Il y avait à peine six mois que Hugues Capet avait été couronné à Reims, lorsque, avec l'autorisation des grands vassaux du royaume, il fit asseoir sur le trône, à côté de lui, son fils Robert, sacré à Orléans le 1er janvier 988. Cette association à la cou-

ronne fut une heureuse et grande idée politique; elle protégea la royauté nouvelle contre l'invasion de Charles de Lorraine, descendant de la race carlovingienne, qui demandait à succéder à Louis V. Hugues Capet n'a rien fait qui ait pu jeter un magnifique éclat, mais il a fait la chose même qu'il lui importait d'accomplir : à force d'habileté, de modération et de sagesse, il établit dans sa famille l'hérédité monarchique. Quant à son fils Robert, il faut voir en lui quelque chose de plus qu'un prince plein de dévotion et d'innocence. Héritier de la sagesse paternelle, il mit tous ses soins à concilier les divers intérêts du royaume; roi courageux, il combattit six ans pour soutenir ses droits au duché de Bourgogne, après la mort de son oncle Henri, et finit par triompher; sa médiation entre le duc de Normandie et le comte de Chartres, qui se faisaient une horrible guerre, épargna des désastres à la France. La considération du roi Robert était grande en Occident, et l'histoire ne doit pas oublier que ce prince sut maintenir le royaume en paix durant trente ans, à une époque où la peste, la famine et la croyance à la fin prochaine du monde remplissaient la société de deuil et de terreurs. Encore un mot : le roi Robert, à l'exemple de son père, associa à la couronne son fils Hugues, et celui-ci étant mort, Robert associa son second fils Henri. Nous rappelons ce fait comme une preuve que Hugues Capet n'avait pas donné sa démission de roi en partageant le trône avec son fils Robert, mais que tout simplement il avait eu envie d'assurer dans sa famille l'hérédité royale. Autrement il faudrait conclure aussi que Robert n'a pas régné.

Le pontificat de Grégoire VII, la conquête des deux Siciles et la conquête de l'Angleterre par les Normands, forment une des parties les mieux traitées et les plus intéressantes de ce deuxième volume de l'*Histoire de France*. Les faits importants, les détails précieux se mêlent à la vivacité des couleurs, à l'originalité des aperçus, et quand les choses héroïques tombent sous la plume de l'historien, son élégante narration prend facilement l'allure du poëme. On sait que sous

le règne de Grégoire VII, le célibat ecclésiastique avait reçu de nombreuses atteintes; le pontife entreprit de le relever. M. Michelet, à cette occasion, exprime des idées que nous nous plaisons à reproduire : « Certes, dit l'auteur, ce n'est pas moi qui parlerai contre le mariage; cette vie aussi a sa sainteté. Toutefois, ce virginal hymen du prêtre et de l'Église, n'est-il pas quelque peu troublé par un hymen moins pur? Se souviendra-t-il du peuple qu'il a adopté selon l'esprit, celui à qui la nature donne des enfants selon la chair? la paternité mystique tiendra-t-elle contre l'autre? Le prêtre pourrait se priver pour donner aux pauvres, mais il ne privera point ses enfants! et quand il résisterait, quand le prêtre vaincrait le père, quand il accomplirait toutes les œuvres du sacerdoce, je craindrais encore qu'il n'en conserve pas l'esprit. Non, il y a dans le plus saint mariage, il y a dans la femme et dans la famille quelque chose de mol et d'énervant qui brise le fer et fléchit l'acier. Le plus ferme cœur y perd quelque chose de soi... Et cette poésie de la solitude, ces mâles voluptés de l'abstinence, cette plénitude de charité et de vie où l'âme embrasse Dieu et le monde, ne croyez pas qu'elle subsiste entière au lit conjugal. Sans doute il y a aussi une émotion pieuse quand on se réveille, et qu'on voit d'une part le petit berceau de ses enfants, et sur l'oreiller, à côté de soi, la chère et respectable tête de leur mère endormie. Mais que sont devenues les méditations solitaires, les rêves mystérieux, les sublimes orages où combattaient en nous Dieu et l'homme? — Celui qui n'a jamais veillé dans les pleurs, dit Goëthe, qui n'a jamais trempé son lit de larmes, celui-là ne vous connaît pas, ô puissances célestes! »

Les croisades, cette grande épopée des annales françaises, vaste éclair de poésie jeté à travers le moyen âge ténébreux, occupent fort peu de place dans l'ouvrage de M. Michelet; on ne les aperçoit qu'au milieu d'incomplètes indications. Il est à regretter que, dans son pèlerinage aux vieux siècles de notre histoire, M. Michelet n'ait pas jugé à propos de faire une halte plus longue

sous les drapeaux de Godefroy, de Louis VII et de Richard. Dans cette iliade chrétienne, son poétique talent aurait trouvé matière à de riches tableaux; prenant pour guide M. Michaud qui, dans ces derniers temps, s'est fait pèlerin pour devenir historien plus exact, l'auteur aurait paisiblement marché à l'abri de toute erreur. M. Michelet a traité si rapidement le sujet des croisades, que nous oserions à peine nous arrêter à signaler quelques inexactitudes. L'étude particulière que nous avons faite des vieilles chroniques des guerres saintes, nous offrirait plus d'une facilité dans cette partie de notre tâche de critique. Nous ne pensons pas qu'on puisse dire que l'islamisme, comme puissance guerrière, finissait au temps des croisades, et qu'il y avait alors une seule chose forte et vivante dans le monde mahométan, savoir l'horrible héroïsme des Assassins, sectaires du *Vieux de la Montagne.* L'aveugle bravoure des musulmans était encore formidable au temps des croisades, et les meilleurs juges ici, ce sont les croisés eux-mêmes qui aimaient à reconnaître tout le courage des Turcs. Les chroniques d'Orient et d'Occident ne nous laissent aucun doute sur ce point; et, d'ailleurs, je ne sais pas ce que la gloire de la France aurait à gagner, si on venait nous démontrer que les preux des guerres saintes n'eurent à combattre que des hommes faibles et dégénérés. En indiquant l'itinéraire de l'armée de Godefroy, depuis Nice jusqu'à Antioche, l'auteur nous représente les légions des Francs comme captives dans *un cercle de turbans et de cimeterres;* une seule fois, dit-il, on osa livrer bataille, et la perte des croisés fut immense. C'est là une grande erreur qu'il eût été facile d'éviter.

La bataille à laquelle l'auteur fait allusion, est celle de Dorylée. Les Francs remportèrent une victoire complète; ils perdirent tout au plus quatre mille hommes, et plus de vingt mille musulmans tombèrent sous la lance ou l'épée. Cette première victoire des croisés avait épouvanté l'Orient; l'armée de Godefroy ne rencontra

plus l'ennemi jusqu'aux environs d'Antioche; elle s'avançait non point *captive dans un cercle de turbans et de cimeterres*, mais libre et victorieuse. Notre auteur veut que Godefroy soit mort d'ennui après l'accomplissement de son œuvre héroïque; tout cela n'est pas de l'histoire. M. Michelet, parlant de la croisade de Louis VII, n'a pas rendu à ce roi pleine justice; il le dépouille de toute gloire en Orient et l'accuse d'avoir abandonné son peuple. Nous l'engageons à relire la chronique d'Odon de Deuil; il y verra Louis VII défendant la foule des pèlerins par d'admirables exploits en Asie-Mineure, dans ces montagnes de Bada-Dag, où disparurent tant de Français. Durant cette triste croisade, le roi ne cesse de se montrer le père de son peuple; lorsqu'à la fin il fut obligé de s'embarquer à Satalie pour Antioche, il essuya plus d'une larme et fit tout ce qu'il put, avant son départ, pour assurer le sort des pèlerins qui devaient se rendre par terre à Tarse; ce fut l'atroce infidélité du gouverneur de Satalie qui causa la ruine de ce pauvre peuple venu de France.

Dans la peinture de la première moitié du douzième siècle, M. Michelet, appréciant l'esprit philosophique d'Abeilard et la belle et touchante physionomie d'Héloïse, a exprimé des opinions que nous ne saurions partager. L'auteur trouve dans Abeilard l'affranchissement de la philosophie, la liberté de la pensée. Quant à nous, il nous est difficile de voir en lui rien de plus qu'un esprit brillant et nourri d'études, poursuivi par la jalousie des dialecticiens de son temps qui s'indignaient de sa supériorité. Le théologien breton, cherchant la vérité de bonne foi, commit quelques erreurs que l'autorité ecclésiastique condamna, et sa soumission fut entière. Retiré dans le monastère de Cluny, Abeilard donna l'exemple de l'humilité la plus profonde, de la piété la plus sincère. Pierre le Vénérable, abbé de ce monastère, a parlé de lui, dans une de ses lettres, comme d'un modèle de vertus chrétiennes. M. Michelet fait dater d'Héloïse la *restauration*

de la femme, et dit que la femme fut alors vengée du mot *vas infirmius* (vase de faiblesse), employé par les écrivains ecclésiastiques. Voulant caractériser ensuite ce qu'il appelle une grande révolution religieuse produite par le triomphe de la grâce sur la loi, l'auteur ajoute dans une expression d'un médiocre bonheur que *Dieu changea de sexe, pour ainsi dire*, et que la Vierge devint le Dieu du monde. Il y a dans tout ceci plus de fantaisie que de vérité. L'Eglise du onzième siècle, ayant à signaler l'incompatibilité de la condition du mariage avec la condition du prêtre, a dû naturellement s'appesantir sur la faible et fragile nature de la femme; mais la dignité de la femme chrétienne, compagne de l'homme ici-bas, n'avait reçu ni atteinte ni outrage. Le mot *vas infirmius* est une vérité morale, mais n'est point un outrage. En prenant Héloïse pour le symbole de la *restauration de la femme,* vous lui donnez une importance sociale qu'elle n'eut jamais et qu'elle ne pouvait pas avoir. Dans le douzième siècle, on vit en Europe des princesses à la tête du pouvoir; de pieux asiles s'ouvrirent pour les femmes, et l'Eglise commença à donner plus de place au culte de Marie. On ne peut voir là, d'un côté, que des accidents dans la vie politique des peuples, et, de l'autre, qu'un intéressant développement de la pensée du christianisme. Ce n'est pas du douzième siècle que date la *restauration de la femme;* ce grand œuvre s'est accompli il y a dix-huit cents ans au pays de Judée, alors que la femme, par laquelle le genre humain était déchu dans les premiers jours du monde, donna au genre humain Celui qui devait le réhabiliter.

Avant de passer à d'autres observations, nous signalerons parmi les morceaux remarquables du travail de M. Michelet, l'histoire de Thomas de Cantorbéry, l'illustre martyr de son zèle pour les libertés de l'Eglise; puis nous reprocherons à notre auteur d'avoir cherché à diminuer l'importance et l'éclat de la bataille de Bouvines, grand événement militaire où fut brisée une coalition terrible

contre la France, belle page de gloire où rayonne le nom du roi parmi les noms de tant d'intrépides chevaliers. L'auteur a fait de saint François d'Assise je ne sais quel fou insignifiant qui ne ressemble à rien; il a ainsi travesti la mémoire d'un ardent ami de l'humanité, du fondateur d'un ordre d'où sont sortis tant d'admirables personnages. La justice et la science ont mieux inspiré M. Michelet lorsqu'il a retracé le règne de saint Louis et ses deux croisades. Nous donnerons des éloges à l'auteur pour la manière dont il a parlé du caractère de ce grand roi, de ses vertus, de son amour pour le bien, et de sa sainte mort sur le rivage africain. « Biau filz! » disait à son fils Philippe, le grand roi malade à Fontainebleau d'une *moult grande maladie*, « biau filz! je te » prie que tu te faces aimer au peuple de ton royaume, car vraie- » ment je aimeroie miex que un Escot (un Ecossais) venist d'Ecosse, » et gouvernast le peuple du royaume bien et loïalement, que tu » le gouvernasses mal apertement. »

Frappé de la touchante beauté de ces paroles, M. Michelet se sent ému, et son émotion est accompagnée de tristesse. Il demande qui nous rendra cette pureté, cette douceur d'âme, cette élévation merveilleuse où le christianisme porta son héros! La moralité est plus éclairée aujourd'hui; est-elle plus forte? « voilà, dit l'auteur, une question bien propre à troubler tout sincère ami du progrès. Personne, ajoute-t-il, plus que celui qui écrit ces lignes, ne s'associe de cœur aux pas immenses qu'a faits le genre humain dans les temps modernes, et à ses glorieuses espérances. Cette poussière vivante que les puissants foulaient aux pieds, elle a pris une voix d'homme; elle a monté à la propriété, à l'intelligence, à la participation du droit politique. Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité? Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a pas augmenté. »

Ce résultat que notre philosophe reconnaît avec tristesse, nous l'avons proclamé plus d'une fois. Pourquoi la morale s'est-elle affaiblie parmi nous? parce que des réformateurs travaillent à arracher des âmes le sentiment religieux, et parce que le génie des révolutions a exagéré les droits et les destinées de la famille humaine sur la terre.

Le deuxième volume de cette *Histoire de France* se termine par des considérations sur la *passion*, *comme principe d'art au moyen âge*. Ce morceau, où domine le symbolisme allemand, renferme une foule de traits brillants à travers tous les désordres d'une imagination qui court au hasard. D'idée en idée, j'allais dire de nuage en nuage, l'auteur arrive à distinguer des caractères sexuels en architecture, comme en botanique et en zoologie. M. Michelet observe que cela est surtout frappant dans l'Inde, où s'offrent alternativement des *monuments mâles et femelles*. Je ne contesterai point ce qu'il peut y avoir d'ingénieux dans les rapprochements que fait l'auteur entre les cavernes et les pyramides; mais je serais fort tenté de regarder ces sortes de découvertes comme de monstrueux caprices de l'intelligence. M. Michelet a dit : « Le monde germanique est dangereux pour moi; il y a là un tout-puissant lotos qui fait oublier la patrie. » Je n'ai rien de mieux à ajouter pour caractériser les principales erreurs du talent de M. Michelet.

Nous avons cité une page sur le célibat des prêtres, qui prouve que le don du style ne manque pas à M. Michelet; nous pourrions reproduire avec éloge d'autres passages, mais il nous serait aisé d'en multiplier aussi qui n'attesteraient pas chez notre auteur un goût parfait. Son langage n'a point cette noblesse soutenue que réclame un livre d'histoire; la sagesse et la sobriété de l'expression lui manquent souvent; l'auteur ne s'arrête pas toujours à propos dans le développement d'une idée. Il n'évite pas la confusion dans les faits et dans la distribution des détails.

On ne se préoccupe pas assez de l'importance de la forme. Quand

on veut bâtir un monument, il ne suffit pas de tirer les matériaux des flancs de la carrière; il faut d'abord les tailler, puis les ranger, les ordonner, de manière que tout concoure à l'harmonie de la construction. L'erreur de beaucoup de gens, c'est de croire qu'il soit facile de bien écrire. Les difficultés du style sont infinies. Pour qu'une pensée, un sentiment, une image reçoive son expression complète, pour que chaque idée soit présentée avec sa physionomie et dans la nuance qui lui est propre, enfin pour que chaque fait soit précisément placé sous le jour qui lui convient, il faut tous les prodigieux efforts d'un esprit juste. Je ne dis pas qu'une très-longue application soit de rigueur, car le plus ou moins de peine que coûte l'enfantement de la pensée tient au caractère du talent; mais je dis que la perfection du style exige des soins inexprimables, un recueillement profond et le puissant concours de tout ce qu'il y a de plus élevé dans les facultés de l'homme. En terminant, je veux indiquer un grand modèle de style; ce modèle n'est pas tel ou tel grand écrivain, c'est la nature. Contemplez, étudiez la création sur la terre et dans les cieux. Voyez comme tout est simple, comme tout marche avec ordre, comme tout roule avec harmonie! voyez comme tout se suit et s'enchaîne sans confusion dans cet admirable et radieux univers! inspirez-vous donc et prenez conseil de la nature : que les œuvres de votre esprit soient faites à son image, et vos œuvres ne vieilliront pas, semblables à la nature elle-même.

CHAPITRE XVI

Suite de l'Histoire de France de M. Michelet.

Rien n'est plus important pour une nation que sa propre histoire; là sont ses titres, ses papiers de famille, ses souvenirs, tout son passé, toute sa vie. C'est dans les annales de son pays que l'homme se plaît à chercher des rapprochements, des leçons, des exemples, et quelquefois aussi des consolations. Les annales nationales, c'est la couronne morale d'un pays, c'est l'héritage des aïeux, c'est la patrie. J'aime la France, non pas seulement parce que j'y suis né, mais parce que cette terre a produit plus que d'autres l'honneur, le dévouement, l'héroïsme, les grandes vertus, les grandes choses de toute nature; j'aime la France parce qu'elle est belle depuis mille ans, parce que dans toutes les régions de l'univers son nom est glorieux et redoutable. Mon patriotisme se nourrit des vieux souvenirs de mon pays; il s'inspire à la pensée des aïeux. La France de Charlemagne, qui, d'un seul pas, monta au rang des grands empires; la France de Godefroy, qui fit trembler au delà des mers la barbarie musulmane; la France de Philippe Auguste et de saint Louis, de Louis XII, de François I[er], de Louis XIV, et, dans ces derniers temps, la France de Napoléon, qui avait mis l'Europe sous ses pieds et dont le sceptre était un glaive

rayonnant aux quatre coins du monde, ces magnifiques souvenirs de tous les âges entretiennent dans les âmes l'amour du sol et le culte des aïeux. Celui d'entre nous qui se charge de retracer le passé de notre nation, entreprend donc une œuvre essentiellement patriotique; l'honneur de notre pays lui est en quelque sorte confié. Il serait malheureux, que, cédant à je ne sais quelles préoccupations qui ne seraient pas les inspirations naturelles de la vérité, l'historien de la France s'efforçât de jeter des ombres jalouses sur les augustes objets de nos admirations; de tels efforts supposeraient qu'à son insu, sans doute, le patriotisme de l'historien s'est trouvé égaré. Et voilà pourtant, ce nous semble, dans quelles tristes méprises est parfois tombé le talent de M. Michelet. Je suis fâché de le confesser ici, et d'ailleurs cette pensée n'a rien d'hostile et n'exprime qu'un regret, je crois, dis-je, que j'aimerais moins ma patrie, si je ne la connaissais que par l'*Histoire de France* du M. Michelet.

M. Michelet commence son récit du règne de Philippe le Bel par la citation d'injures inspirées par le génie gibelin. « Je fus la racine de la mauvaise plante qui couvre toute la chrétienté de son ombre. De mauvaise plante, mauvais fruit... J'eus nom Hugues Capet. De moi sont nés ces Louis, ces Philippe, qui depuis peu règnent en France. J'étais fils d'un boucher de Paris; mais quand les anciens rois manquèrent, hors un qui prit la robe grise, je me trouvai tenir les rênes, et j'avais tels amis, telles forces, que la couronne veuve retomba à mon fils. De lui sort cette race où les morts font reliques, etc., etc. (Dante, *Purgat.*, xx.) » A la suite de cet extrait que nous ne transcrivons pas jusqu'au bout, l'auteur observe que cette furieuse invective gibeline est pleine de vérités et de calomnies; cette vague observation est un bien faible correctif; le lecteur voudrait savoir ce que l'historien regarde ici comme vérités ou comme calomnies. On peut mettre d'autant plus en doute les bienveillantes intentions de l'auteur, que, voulant relever la monstrueuse assertion qui fait de Hugues Capet le fils d'un boucher de Paris, il

se borne à laisser tomber simplement au bas de la page la note suivante : *Cette tradition populaire n'est confirmée par aucun texte bien ancien.* Cette manière d'écrire l'histoire ne nous paraît ni sérieuse ni élevée ; la gravité, la sincérité et l'indépendance du récit rejettent le pamphlet, même quand le pamphlet est signé du nom de Dante.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les chapitres dans lesquels M. Michelet apprécie le caractère politique de Philippe le Bel, la destruction des Templiers, la lutte du roi de France avec le souverain pontife ; il y a de l'entraînement dans le récit, et, de plus, nous suivons volontiers l'historien, car ses peintures ont en général de la finesse, de la poésie et de la vérité. Ce qui nous a quelquefois arrêté dans cette narration, c'est tantôt l'exagération des couleurs, tantôt la prosaïque vulgarité du langage, ou le laisser-aller bizarre de l'expression. Nul n'aura sans doute envie d'approuver l'altération des monnaies et l'énormité des impôts sous Philippe le Bel, pour qui le besoin d'argent était devenu une sorte de mauvais génie, mais il ne faudrait pas croire pourtant que le peuple à cette époque fût comme un pauvre patient dont le roi avait complétement *sucé la moelle.* Entre ce roi *affamé* et ce peuple *étique,* M. Michelet trouve quelqu'un de riche, l'Église. « Tout ce monde tonsuré, dit-il, croissait des bénédictions du ciel et de la graisse de la terre. C'était un petit peuple heureux, obèse et reluisant, au milieu du grand peuple affamé qui commençait à le regarder de travers. » L'histoire nous semble descendre ici à la caricature. L'auteur n'a pas été plus heureusement inspiré lorsqu'il a voulu vous peindre le fisc : « Sous Philippe le Bel, dit M. Michelet, le fisc, ce monstre, ce géant, naît altéré, affamé, endetté. Il crie en naissant, comme le Gargantua de Rabelais : A manger ! à boire ! L'enfant terrible dont on ne peut saouler la faim atroce, mangera au besoin de la chair et boira du sang. C'est le cyclope, l'ogre, la gargouille dévorante de la Seine. La tête du monstre s'appelle grand-conseil, ses longues griffes sont au

parlement, l'organe digestif est la chambre des comptes. » L'historien observe que les Juifs étaient les seules gens de ce temps-là qui sussent où était l'or : « Sale et prolifique nation, ajoute-t-il, qui, par-dessus toutes les autres, a la force multipliante, la force qui engendre, qui féconde à volonté les brebis de Jacob ou les sequins de Shylok. Pendant tout le moyen âge, persécutés, chassés, rappelés, ils ont fait l'indispensable intermédiaire entre le fisc et la victime du fisc, entre l'agent et le patient, pompant l'or d'en bas, et le rendant au roi par en haut avec laide grimace.... »

Nous éprouvons quelque peine à voir l'homme qui sait écrire, tomber dans de semblables aberrations de style; plus soigneux de la renommée de l'auteur que l'auteur lui-même, nous nous hâterons de le réhabiliter dans l'esprit de nos lecteurs par d'autres citations. Nous ouvrons les pages qui touchent à l'ordre du Temple, et nous lisons ce qui suit : « Le soldat a la gloire, le moine le repos. Le Templier abjurait l'un et l'autre. Il réunissait ce que les deux vies ont de plus dur, les périls et les abstinences. La grande affaire du moyen âge fut la guerre sainte, la croisade; l'idéal de la croisade semblait réalisé dans l'ordre du Temple. C'était la croisade devenue fixe et permanente, la noble représentation de cette croisade spirituelle, de cette guerre mystique que le chrétien soutient jusqu'à la mort contre l'ennemi intérieur.

« Associés aux Hospitaliers dans la défense des saints lieux, ils en différaient en ce que la guerre était plus particulièrement le but de leur institution. Les uns et les autres rendaient les plus grands services. Quel bonheur n'était-ce pas pour le pèlerin qui voyageait sur la route poudreuse de Jaffa à Jérusalem, et qui croyait à tout moment voir fondre sur lui les brigands arabes, de rencontrer un chevalier, de reconnaître la secourable croix rouge sur le manteau blanc de l'ordre du Temple! En bataille, les deux ordres fournissaient alternativement l'avant-garde et l'arrière-garde. On mettait au milieu les croisés nouveau-venus et peu habitués aux guerres d'Asie. Les

chevaliers les entouraient, les protégeaient, dit fièrement un des leurs, *comme une mère son enfant...* »

Ainsi M. Michelet rend hommage à ce qu'il y avait d'élevé, d'héroïque dans l'ordre fameux qui, après avoir, pendant près de deux siècles, combattu vaillamment pour la chrétienté, trouvant à la fin dans ses richesses sa propre ruine, succomba sous les coups d'un prince calculateur, tourmenté du besoin de l'or. L'auteur, avant d'entrer dans l'examen du procès des Templiers, déclare qu'il ne veut pas s'associer aux persécuteurs de ce grand ordre; il regarde comme une présomption d'innocence les honteux aveux arrachés par les tortures, et ajoute que s'il y eut des souillures, on est tenté de ne plus les voir, parce qu'elles furent effacées dans la flamme des bûchers. A la suite d'une déclaration si noble, pourquoi faut-il que l'historien ait donné place dans son récit, sans trop de réfutation ni de doute, à l'amas de turpitudes jetées à la face de ces martyrs? Certainement nous ne proclamerons point l'impeccabilité de l'ordre du Temple; au milieu de la décadence des guerres saintes, d'autres soins que la défense de la Croix ont pu entrer dans l'âme de quelques-uns des membres de ce grand corps; mais nous dirons que les accusateurs des Templiers ont poussé la fureur des poursuites jusqu'à calomnier la nature humaine : nous dirons aussi qu'il appartenait à ces premières années du XIVe siècle, années de désordres, de sourdes manœuvres et de sentiments étroits, de nier l'héroïsme et de hurler contre la gloire.

L'ardente opiniâtreté de Boniface VIII dans ses prétentions à l'empire temporel, la fulmination des bulles contre Philippe le Bel, la violente guerre déclarée au roi de France, les négociations du souverain pontife pour susciter des ennemis contre Philippe, les tristes scènes d'Anagni, où fut indignement outragé un vieillard sans défense, et enfin les principaux traits de cette étrange physionomie de Boniface VIII, ont fourni des pages piquantes et vives dans l'ouvrage de M. Michelet. Le jubilé de 1300, qui poussa vers Rome des flots

de peuples catholiques, le grand concours de l'Europe dans la ville de saint Pierre, dernier témoignage de la toute-puissance pontificale, sorte d'adieu du moyen âge expirant, a été senti par notre auteur. Les passions contemporaines n'ont pas épargné la vie privée de Boniface VIII; on lui a imputé des dérèglements de mœurs et des sentiments irréligieux qui ne reposent sur aucun témoignage historique. M. Michelet n'a pas écarté ces accusations avec assez de sévérité. Ce qu'il dit du *suicide de l'Église* dans la personne de Boniface, est une erreur que nous n'avons pas le temps de combattre ici longuement. L'Église ne tient pas à tel ou tel homme; le déshonneur du prêtre ne tue pas le Dieu : les grandes et fortes doctrines dominent de toute la hauteur du ciel les fragilités d'ici-bas.

Dans son récit du règne de Philippe de Valois, l'auteur, arrivant à la funeste bataille de Crécy, a voulu donner à cette désastreuse journée une autre cause que l'impétuosité française dont nous parlent tous les historiens; selon lui, la bataille de Crécy révéla un secret dont personne ne se doutait, l'impuissance militaire du monde féodal. M. Michelet suppose que nos gentilshommes n'eurent que des défaites en Orient pendant les croisades, que la chrétienté était intéressée à se dissimuler les avantages des mécréants, et que d'ailleurs ces guerres se passaient trop loin pour qu'il n'y eût pas toujours moyen d'excuser les revers. On s'étonne qu'un homme de la science de M. Michelet puisse s'abandonner à d'aussi gratuites hypothèses. S'il y a quelque chose de visible, c'est la puissance guerrière de notre ancien monde féodal. Avec la meilleure volonté, nous ne pouvons pas regarder comme des revers les victoires de Clovis et de Charles-Martel, de Philippe Auguste et de saint Louis, et deux cents chroniqueurs d'Occident et d'Orient sont là pour redire les milliers de triomphes des croisés sur les musulmans durant les longues luttes d'outre-mer. Et notez bien qu'en toute rencontre les guerriers de la croix avaient à combattre des ennemis supérieurs en nombre.

Au milieu du quatorzième siècle, près d'entrer dans la triste et orageuse époque du roi Jean, l'auteur aperçoit Pétrarque traînant un reste de vie après la mort de Laure, et demandant à Homère et à Virgile des consolations pour ses derniers jours remplis de mécomptes et d'amertumes. L'historien salue le poëte en passant : « Le triste Pétrarque, trompé tant de fois, dit l'auteur, se réfugia chaque jour davantage dans la lontaine antiquité. Il se mit, déjà vieux, à apprendre la langue d'Homère, à épeler l'Iliade. Il faut voir quels furent ses transports quand, pour la première fois, il toucha le précieux manuscrit qu'il ne pouvait lire. Il erra ainsi dans ses dernières années, survivant comme Dante, à tout ce qu'il aimait. Ce n'était pas Dante, mais plutôt son ombre, plus pâle et plus douce, toujours conduite par Virgile, et se faisant de la poésie antique un Elysée. Vers la fin, inquiet pour les précieux manuscrits qu'il traînait partout avec lui, il les légua à la république de Venise, et déposa son Homère et son Virgile dans la bibliothèque de Saint-Marc, derrière les fameux chevaux de Corinthe, où on les a retrouvés trois cents ans après, à moitié perdus de poussière. Venise, cet inviolable asile au milieu des mers, était alors le seul lieu sûr auquel la main pieuse du poëte pût confier en mourant les dieux errants de l'antiquité. »

M. Michelet, dont les penchants démocratiques se révèlent çà et là dans son Histoire, n'a pas voulu parler de Marcel et de la Jacquerie sans exalter ce peuple du quatorzième siècle : « Vous êtes mon père et vous êtes ma mère, leur dit-il ; vous m'avez conçu dans les larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau. Dieu me garde de vous renier à jamais! » Le parti de Marcel et les Jacques, vous les bénissez! c'est un singulier patriotisme que celui de Marcel! cet excellent prévôt des marchands travaillait tout simplement à livrer Paris à Charles le Mauvais, à donner le royaume aux ennemis de la France! Et les Jacques, quels glorieux souvenirs

ils ont laissés! comme elle est admirable, cette bande de pillards et d'égorgeurs! Au nom de la justice et de la raison, cherchez ailleurs le berceau de la liberté française, les origines de l'affranchissement d'une grande nation. Ce n'est pas d'en bas mais d'en haut que la liberté nous est venue; si la servitude du moyen âge a été brisée, si la dignité de l'homme a été reconnue, rendons-en grâces au bienfaisant génie de la royauté. Hélas, cette royauté, par qui s'était accomplie la rédemption de la France, devait avoir son Calvaire!

Ce troisième volume se termine par le règne de Charles V. Tout en reconnaissant que ce roi délivra la France de trois fléaux qui la dévoraient, les Anglais, Charles le Mauvais et les grandes Compagnies, l'auteur ne voit en lui qu'un homme patient et rusé; il traduit le surnom de *Sage*, donné au roi Charles, par le mot *astucieux*, et, dans tout le cours de son récit, il le traite avec une froide sévérité. Soyons plus justes et surtout plus reconnaissants envers les sauveurs de notre royaume. Dans quel état misérable était tombée la France durant la captivité du roi Jean! que de plaies à guérir! que de maux à réparer! Charles V se montra à la hauteur de cette difficile et grande mission; son règne fut le retour de l'ordre et de la vie dans cette pauvre société cruellement tiraillée et qui s'en allait en lambeaux; son règne fut la résurrection de la France. L'astuce est quelque chose de trop étroit pour expliquer d'aussi grandes choses. Ce vaste rétablissement d'une nation ne saurait s'accomplir que par les efforts d'une haute sagesse politique. Charles V, faible et malade, ne pouvait courir aux batailles comme ses prédécesseurs, et pourtant, dans ce temps-là, il fallait que la guerre fût toujours le dernier mot de la diplomatie; mais la Providence avait permis que le bon sens et l'habileté d'un roi maladif pussent s'appuyer sur une invincible épée; à côté de Charles le Sage, elle avait placé Duguesclin.

En finissant, nous ferons entendre à M. Michelet quelques ob-

servations sur l'inconvénient qu'il peut y avoir en histoire, de vouloir marcher de découverte en découverte. Ces observations pourraient fournir matière à un long discours ; nous les réduirons à quelques mots. La vérité historique consiste dans la connaissance des faits et dans leur naturelle appréciation. Si vous tourmentez votre esprit pour trouver des significations imprévues, vous n'atteignez pas votre but d'historien, vous le dépassez. Il y a des choses dans le monde qui peuvent se découvrir par le hasard et comme à travers la nuit; mais il n'est qu'une manière de trouver la vérité historique, c'est de prendre les faits où ils sont et de les accepter tels qu'ils sont. De quelque façon qu'on la prenne, l'histoire est toujours un procès, et l'historien un juge. Or, que dirait-on d'un juge qui, au lieu d'interroger les témoins et d'écouter les avocats, au lieu d'asseoir son jugement sur tout ce qu'il a entendu et observé, conclurait pour ou contre d'après ses instincts particuliers, d'après les capricieuses inspirations de son intelligence, et prendrait pour règle principale le génie solitaire des découvertes? Ajoutons une dernière remarque. Pour peu qu'on ait l'expérience des choses de l'esprit, on doit savoir que rien n'est plus simple que la vérité, on doit savoir que la vérité est toujours plus près de nous que nous ne croyons. Je me rappelle qu'au mois de juillet 1830, voyageant dans la plaine de Troie, je cherchais de tous côtés les sources du Scamandre : j'allais à droite et à gauche, au midi et au nord; parfois de trompeuses apparences venaient charmer mes regards errants; puis il fallait que mon imagination se remît en course; le Xante semblait vouloir se dérober aux tourments de ma pensée. Tout à coup, à peu de distance de moi, j'aperçois de pauvres femmes musulmanes qui s'en allaient laver leur linge porté sur des chars d'osier; je les suis; quelques instants après je me trouvais aux sources du Scamandre.

CHAPITRE XVII

Histoire de France sous Louis XIII, par M. Bazin.

On ne s'est jamais autant occupé d'histoire en France que de nos jours, et jamais la vérité n'a été traité avec aussi peu de ménagement. Chacun fait de l'histoire à sa guise; on recherche, on interroge les choses du temps passé, non point pour demander des leçons ou des exemples aux âges tirés de leur tombe, mais on prend les faits pour les donner en auxiliaires aux passions du jour; l'histoire, cette sainte et solennelle appréciation des siècles, se fait au profit de la rancune et de la mauvaise foi. Il semble que les passions devraient au moins s'attiédir en pénétrant dans les froides catacombes des vieux âges. Une fois que le démon de l'erreur s'est emparé d'une génération, il a bien de la peine à lâcher prise. De nos jours la vérité historique, déjà terriblement menacée par les intérêts de parti, a rencontré un autre ennemi, l'industrialisme littéraire, qui n'est autre chose que la médiocrité appliquée à la bruyante confection de l'erreur. Accueillons donc avec respect l'homme de talent et de conscience qui nous donne dans un livre d'histoire le produit de dix ans d'étude. M. Bazin', connu par un *Eloge de Malesherbes*, qui a remporté le prix d'éloquence à l'Académie

française, et surtout par un des livres les plus spirituels de cette époque à laquelle l'auteur a infligé la dénomination de l'*époque sans nom*, vient de publier un ouvrage digne d'un sérieux examen.

Les longues notes ne font pas un merveilleux effet au bas d'un récit historique. De deux choses l'une : ou ces notes offrent de l'intérêt, ou elles sont insignifiantes. Dans le premier cas, l'historien doit les mêler à son récit; dans le second cas, pourquoi les laisserait-on subsister? En matière d'histoire, l'homme qui sait écrire doit fondre dans son texte tout ce qui peut présenter de l'importance et de la couleur, tout ce qui peut prouver ou dire quelque chose. A côté de cette règle littéraire, il en est une autre qu'il faut suivre invariablement : toutes les fois qu'on cite un personnage pour invoquer son témoignage ou pour combattre son opinion, on est obligé de le nommer; toutes les fois qu'on reproduit un passage, un fragment, une parole contemporaine, on est obligé d'indiquer les sources, libre à vous de nommer et d'indiquer dans votre texte ou au bas de la page; cela importe peu, pourvu que, d'une manière ou d'une autre, vous vous soumettiez à cette loi de convenance et de logique. M. Bazin, qui sait écrire, a fondu habilement dans son récit les plus petits détails susceptibles d'intéresser; mais je lui reproche de n'avoir que très-rarement nommé ou indiqué les sources où il puise, les narrateurs qu'il met en avant. En matière d'histoire comme en justice, on demande à un témoin son nom, ce qu'il est. Ceci devient surtout nécessaire pour l'histoire de notre pays; nous sommes riches en mémoires, en documents de toute nature; malheureusement le public connaît peu nos vieilles archives, et de plus ces riches matériaux peuvent donner lieu à diverses appréciations. M. Bazin a donc cédé à une assez fâcheuse inspiration, en laissant ses autorités dans l'ombre de l'anonyme, en s'affranchissant trop souvent des formalités de l'histoire.

L'auteur, voulant mettre la critique en garde contre les malentendus et les mécomptes, a pris la peine d'expliquer lui-même son

œuvre dans une préface dont il nous faut citer quelques fragments : « Je n'ai pas reconstruit l'histoire sur des bases nouvelles, dit M. Bazin ; je ne lui ai pas découvert des sources inconnues ; je ne l'ai pas envisagée sous un point de vue original et fécond ; je n'en ai pas tiré des conséquences jusqu'à présent inaperçues. Cette puissance d'invention appliquée au passé, et dont le secret s'est révélé si heureusement à notre siècle, m'a manqué, je l'avoue, aussi bien que le mouvement dramatique, l'effet pittoresque, les caractères en saillie, les figures dessinées à grands traits, et surtout la grande pensée humanitaire et sociale qui doit toujours présider, dit-on, au récit des événements. Outre mon infirmité naturelle, une autre préoccupation, bien froide et bien mesquine en apparence, mais qui peut encore devenir passionnée, m'empêchait d'avoir ces hautes visées. La mienne était d'atteindre et de ne pas dépasser la limite du vrai ; je n'ai rien épargné pour y arriver ; je me suis refusé, pour ne pas la franchir, les faciles ressources que donnent toujours la phrase, la déclamation, l'enflure, l'exagération, et tous les artifices menteurs de la mise en scène... C'est à peine si je puis appeler méthode la forme que j'ai suivie. Il m'a semblé qu'il existait une façon d'écrire l'histoire toute simple, toute naturelle, n'ayant rien d'arbitraire et de contestable ; c'était de la raconter comme elle se faisait, selon l'ordre du temps et le cours des faits. Cela ne demande pas grand effort de génie, sans doute ; mais peut-être faut-il permettre quelquefois aux écrivains de s'en passer. La classification systématique qui part d'un principe et se propose une fin, forçant les événements à s'y ranger en manière de preuves, au risque de les tordre et de les fausser, est plus ambitieuse et plus brillante, quoiqu'elle coûte beaucoup moins de peine. Mais elle a souvent le tort de n'être pas la vérité ; elle s'impose au lecteur ; elle lui interdit toute action libre de sa pensée ; et pour un peu de commodité qu'elle offre à sa paresse, elle ne lui laisse qu'erreur et confusion. Ici en effet se retrouve la loi générale des choses humaines. Le faux s'em-

pare de l'esprit avec contrainte ; le vrai ne veut que se montrer. »

Ainsi donc le lecteur est bien averti ; il faudra qu'il renonce à trouver dans l'œuvre historique de M. Bazin les conceptions hardies, les rapprochements imprévus, la généralisation systématique, le vaste coup d'œil sur la marche de l'humanité, et tout l'attirail de ce qu'on a cru pouvoir appeler la science sociale. Le lecteur devra aussi ne pas s'attendre à voir l'historien donner aux événements de la nouveauté en les présentant sous une physionomie différente de leur physionomie primitive, d'après certaine façon moderne, qui consiste tout simplement à tourner les événements comme on tourne un vieil habit pour faire croire qu'il est neuf. Le public voudra bien permettre, pour cette fois au moins, qu'un auteur se borne à reconter les faits tels qu'ils se sont passés. Il voudra bien se contenter d'un bon livre d'histoire.

M. Bazin a songé à traiter l'époque du règne de Louis XIII, parce que cette époque répondait à ce qu'il se sent de puissance pour penser et pour écrire. Cette manière de choisir un sujet n'est pas d'un esprit vulgaire. L'intelligence a ses penchants comme le cœur ; la nature de ces penchants c'est la faculté de mieux comprendre tel sujet plutôt que tel autre, de saisir tel côté de la vie, tel caractère, tel mouvement des choses de ce monde. Les écrivains qui se croient propres à tout ne font jamais rien de très-bien, à peu près comme les gens qui aimant tout le monde n'aiment personne réellement et profondément : l'universalité en littérature est un phénomène. J'ajouterai une observation dont la vérité est plus frappante qu'on ne le croira peut-être d'abord : c'est qu'il est rarement donné à un homme de lettres d'accomplir précisément la chose pour laquelle il était né. En littérature peu de gens remplissent leur destinée, et c'est presque toujours au milieu de cruels sacrifices. Pour suivre sa vocation en littérature, il faut commencer par la connaître, et je vous déclare que, lancé sur les mille chemins du monde intellectuel, un homme traînera longtemps çà et là ses pas vagabonds, avant de

savoir au juste quel chemin il doit prendre. Bien souvent c'est l'habile conseil d'un ami qui vous révèle à vous-même, qui vous enseigne de quel côté vous pouvez le plus heureusement tourner votre esprit. Lorsque votre vocation littéraire vous a été révélée, tout n'est pas fini; il faut pouvoir la suivre, et pour cela vous avez besoin d'indépendance. Mais y a-t-il beaucoup d'hommes de lettres assez favorablement traités du sort, pour jouir d'une position indépendante, pour se livrer au goût de leur esprit, aux penchants de leur âme, pour dévouer tranquillement leurs jours à l'accomplissement d'une destinée? Quand la muse se trouve jetée au milieu des douloureuses incertitudes de la vie, elle accepte ce que le hasard lui envoie, ce que la nécessité lui impose, et charme l'ennui d'une œuvre forcée par la pensée d'arriver un jour à ne recevoir ses inspirations que d'elle-même. Heureux, bien heureux les écrivains qui connaissent dans toute sa vérité la vocation de leur intelligence, et qui ont reçu ou conquis de libres loisirs!

M. Bazin, écrivain élégant, né pour l'observation et l'analyse, homme d'un sens droit, d'une raison haute et sûre, accoutumé à promener son vif regard sur les variétés de la scène du monde, à fouiller dans le mystère de la vie avec moins de sensibilité que d'esprit; Diogène bourgeois qui s'en va cherchant un homme et se complaît dans l'examen détaillé des choses humaines; penseur calme qui ne se ferait point attacher à un mât, comme Vernet, pour peindre une tempête, mais qui, assis sur la rive, décrirait mieux qu'un autre les débris flottants d'un grand naufrage; qui serait mal à son aise dans le mouvement d'une bataille, mais qui excellerait à distribuer à chacun sa part de gloire et à retracer les querelles pour le partage des dépouilles; M. Bazin avait mission évidente de nous montrer la société française à la suite du règne imposant et glorieux d'Henri IV. Le royaume de France, tombé aux mains d'une femme et d'un enfant, se trouve d'abord livré aux manœuvres de petits hommes; ce sont de petites passions, de petites ambitions, de

petites intrigues. Le gouvernement était sans force, les ministres sans autorité, l'habitude de l'obéissance était perdue. Le parti de la cour et le parti des princes, les catholiques et les réformés se disputaient l'empire à petits coups et sans bruit; toute chose se passait sans éclat au sein d'un royaume que plus rien ne pouvait remuer; des questions qui, à une autre époque, mettaient le feu aux provinces et enfantaient les guerres civiles, occupaient alors quelques désœuvrés et amusaient les curieux. Les détails de ces premières années de la régence de Marie de Médicis sont enregistrés dans les mémoires contemporains; mais aucun écrivain jusqu'ici n'avait reproduit cette misérable époque sous les vrais aspects de sa physionomie. M. Bazin est le premier qui nous ait montré ce temps-là tel qu'il fut. Avec quelle sagacité, avec quelle profonde connaissance du sujet, l'auteur nous a retracé cette politique pâle et sans grandeur, cet éparpillement du pouvoir, ces cabales si peu nobles et si mesquines! quelle précision, quelle netteté dans son récit! Il y avait bien des dégoûts, bien de l'ennui à surmonter dans cette première partie du travail; c'était une très-difficile et très-pénible tâche. Cette époque, que je regarde comme une révélation dans le livre de M. Bazin, a de remarquables traits de ressemblance avec le temps présent, et d'avance je dois plaindre celui qui un jour se chargera de nous montrer la France avec ses ministères portant chacun le nom d'un des mois de l'année, avec son centre gauche et son centre droit, le tiers-parti et les doctrinaires.

Les états-généraux convoqués à Sens, dans l'année 1614, ont donné matière à une intéressante narration, et le caractère des trois ordres m'a paru présenté avec beaucoup de vérité. Le passage suivant renferme une parfaite appréciation de cette grande assemblée : « Réunis au milieu des discordes, dit M. Bazin, et destinés, suivant les espérances de chacun, ou à servir ou à réprimer des passions turbulentes, ils (les états généraux) ne firent ni le mal qu'on pouvait en craindre, ni le bien qu'il était permis d'en espérer. Ils

ne répondirent aux intrigues d'aucune ambition; mais aussi ne surent-ils ni établir ni diriger l'autorité qui était en eux, quoique mal définie et à peine comprise. Dans un temps où tout le monde prenait sa part du pouvoir, ils ne parurent pas même se douter qu'il y en eût quelque chose à leur portée. Il n'y eut pas une idée, un sentiment, un intérêt, pas même une prévention, qui entrât à la fois dans toutes ces têtes et les fit mouvoir vers un but. D'inutiles disputes, de mesquines jalousies, d'étroites défiances les occupèrent uniquement; le tiers-état surtout, complétement faussé par l'introduction des officiers qui en formaient presque la totalité, y laissa le peuple sans organes et sans défenseurs. Quelques réformes sages furent enfouies dans les cahiers; mais les députés, en se séparant, ne laissaient personne pour appuyer leurs demandes, et chaque ordre emportait avec lui les abus dont il profitait comme dédommagement de ceux qu'il n'avait pu détruire. Il n'est peut-être pas déplacé de rappeler ici que cet exemple des grandes assemblées sous l'ancienne monarchie était le dernier et le plus récent qui fût dans l'histoire, quand Louis XVI convoqua, en 1789, les états généraux. Cent soixante-quatorze ans passés sur cette institution n'y avaient apporté aucun de ces changements que le cours des temps opère avec douceur et qui renouvellent un état social sans le briser. » Nous observerons, avec M. Bazin, que le droit de *libre et générale discussion* avait été inscrit par Louis XIII dans ses lettres de convocation; mais il ne serait peut-être pas exact de dire avec l'auteur que cette *royauté de quatorze ans s'était jouée* de ce droit solennellement proclamé; le principe de *libre et générale discussion*, sorti de la pensée royale au commencement du dix-septième siècle, fut une belle chose; il y avait dans la proclamation d'un tel principe un sage et noble pressentiment de l'avenir, et ce n'est pas la faute de la royauté si, dès ce temps-là, l'intérêt de tous et la vérité en toute chose ne reçurent point une complète représentation. L'intelligente et progressive application du

droit proclamé par Louis XIII eût sauvé à la France les désastres de la fin du dix-huitième siècle.

M. Bazin, se faisant jour à travers les passions contemporaines, est prouvé à mieux connaître le maréchal d'Ancre que les historiens ses prédécesseurs. La lecture critique des mémoires de l'époque lui a révélé que le maréchal d'Ancre et sa femme n'avaient jamais eu aucune part dans l'administration de la régence, et que la reine Marie, très-prodigue envers le couple florentin d'argent, d'honneurs, de toutes les faveurs qui élèvent et enrichissent une famille, ne se servait pas de leurs conseils dans les affaires de l'Etat. « Il était tout simple, dit l'auteur, que les partis ne voulussent pas le croire ou le dire. Ils attribuaient, avec bien plus d'avantage, à deux étrangers de basse condition, déjà odieux par leur origine, par la nature et la rapidité de leur avancement, les résolutions dont ils se plaignaient, qu'à de vieux conseillers qui, après tout, étaient ceux du feu roi, homme de longue expérience et de sérieux caractère. Ce furent les libelles qui commencèrent à mettre le maréchal d'Ancre dans le débat. » Il y a beaucoup de vérité dans cette assertion, mais il me paraît difficile de séparer complétement Concini de l'administration de la régence. Pontchartrain, toujours si véridique, est trop explicite sur ce point. Toutefois, je crois qu'on peut soutenir que l'élévation de Concini fut en quelque sorte une affaire de domesticité, et non point une fortune politique. Les passions d'abord, puis l'ignorance, ont fait du maréchal d'Ancre un premier ministre; l'histoire ne voit en lui qu'un favori ambitieux qui avait abusé de son bonheur, et dont la scandaleuse fortune était devenue le prétexte des plus noires accusations. Tandis que les partis représentaient Concini méditant des massacres, organisant la vengeance, lui, tremblant, abattu sur ce sommet où l'avait placé le sort, laissait échapper dans la confidence l'expression de profondes tristesses, le désir d'aller chercher bien loin un abri pour le reste de ses jours. Le maréchal pleura amèrement sa fille âgée de treize ans, pour

laquelle il avait rêvé d'illustres alliances; il mêlait à sa douleur le pressentiment d'un péril qui n'était pas loin, et faisait entendre au comte de Bassompierre de curieuses paroles dont on reproduit ici, non point le texte, mais le sens exact.

« Je vois trop bien, disait-il à Bassompierre, la ruine prochaine de ma femme, de mon fils et de ma maison. J'ai appris à connaître le monde, et je sais que l'homme, arrivé jusqu'à un certain point de bonheur, en descend aussi rudement qu'il s'est élevé plus haut. Quand je suis venu en France, je n'avais pas un sou vaillant et devais plus de huit mille écus. Mon mariage et les bonnes grâces de la reine m'ont donné beaucoup d'avancement, de charges et d'honneurs; j'ai travaillé à ma fortune et l'ai poussée en avant tant que j'ai vu le vent favorable. Mais dès que je l'ai senti tourner, j'ai pensé à faire retraite et à jouir en paix des grands biens que nous avions acquis. C'est ma femme qui s'est opposée à cette volonté; et, à chaque coup de fouet que la fortune nous donne, je continue de la presser. Dieu sait si les avertissements nous ont manqué, depuis la déclaration des princes qui m'ont mis au nombre des cinq tyrans, jusqu'au pillage de notre maison. La mort de ma fille est le dernier, et, si nous ne l'écoutons, notre mort est prochaine. » Après avoir additionné tous ses biens, montant à huit millions, Concini disait qu'il voulait avec cette somme acheter du Pape l'usufruit du duché de Ferrare, mais que sa femme ne le voulait pas; la maréchale eût regardé comme une lâcheté et une ingratitude d'abandonner la reine. « De sorte, ajoutait Concini, que je me vois perdu sans ressource, et si ce n'était que j'ai tant d'obligations à ma femme, je la quitterais pour m'en aller dans un lieu où les grands ni le peuple ne me viendraient pas chercher. »

On sait comment les pressentiments de Concini s'accomplirent; on sait comment la fureur populaire s'exerça sur ce cadavre, qui n'eut point de tombe et dont les sanglants débris roulèrent épars

sous les coups de la multitude ; jamais des restes humains n'avaient été aussi effroyablement tourmentés. Le maréchal d'Ancre, qui se vantait de vouloir faire connaître en sa personne jusqu'où la fortune pouvait élever un homme, a fait voir à la postérité jusqu'où la vengeance populaire pouvait descendre !

CHAPITRE XVIII

2e Volume de l'Histoire de France sous Louis XIII, par M. Bazin.

Avant que la puissante habileté de Richelieu établisse l'autorité royale dans sa force, il nous faut traverser encore sept ans de petites divisions et de petites intrigues (de 1617 à 1624). Le maréchal d'Ancre, objets des haines populaires, venait d'être tout à coup précipité des hauteurs de la fortune dans un effroyable anéantissement; il semblait qu'il n'y avait plus rien à craindre, plus rien à détester dans le royaume; il s'établit une sorte d'heureuse paix qui n'était que le muet étourdissement d'une terrible victoire. On complimente le jeune roi sur son affranchissement. Les réformés de la Rochelle envoient une députation à la cour; leur rebelle assemblée se dissout d'elle-même. On punit la reine-mère par un exil à Blois. Le gouvernement du jeune roi se donne quelque éclat au dedans par le rétablissement de la foi catholique dans le Béarn et la restitution des biens du clergé dans cette province, au dehors par l'intervention en faveur du duc de Savoie et la pacification de l'Italie. L'assemblée des notables à Rouen laisse voir des pensées de législation, des velléités d'amélioration sociale. Mais tous ces efforts ne pouvaient aboutir à rien de solide; la royale prisonnière de Blois était un grand

obstacle à l'affermissement de l'autorité, à la tranquillité intérieure du royaume. Il y avait en France des opinions et des sympathies pour Marie de Médicis, tombée dans l'infortune; il y avait de la pitié pour cette mère violemment séparée de son fils; le peuple, qui ne s'entête jamais dans ses sentiments et qui est semblable à la fortune dans ses mobilités et ses caprices, oubliait les torts de la régente et ne songeait plus qu'aux malheurs de la reine. Le jour de la délivrance arriva bientôt pour Marie de Médicis; le duc d'Epernon fut son libérateur; il lui donna Angoulême pour demeure et pour lieu de sûreté; la nécessité d'une réconciliation entre la mère et le fils était évidente à tous les yeux; on en vint d'abord à des apparences; Marie de Médicis et le jeune Louis XIII s'embrassèrent dans la petite ville de Cousières et s'acheminèrent à Tours avec tous les signes d'un bon accord. Puis le fils s'en retourna à Paris, la mère s'en alla à Angers; les choses restaient au même point qu'auparavant, et de plus il fallait y joindre les éventualités de la guerre.

Le favori Concini était tombé, mais un autre favori s'était bien autrement emparé du pouvoir : le duc de Luynes était arrivé en peu de temps au plus haut degré de la faveur; lui et ses frères avaient fait un incroyable chemin. Le spectacle de cette fortune si soudaine et si haute ne pouvait manquer d'irriter les princes et les grands; des mécontentements éclatèrent; un parti nombreux se forma pour Marie de Médicis, et la cour put voir d'abord avec effroi le grand espace de pays qu'occupaient les rebelles : à la reine-mère, Angers et Chinon; au comte de Soissons, le Perche; au chevalier de Vendôme, la ville de Caen; au duc d'Epernon, la Saintonge et l'Angoumois; aux ducs de Rohan et de la Trémouille, plusieurs villes du Poitou. Mais toutes ces forces se montraient avec des allures incertaines; on se révoltait sans but précis; on voulait agir, et l'on ne savait à quel intérêt obéir; les princes et les grands s'insurgeaient comme des étourdis ou des gens fâchés qui veulent tout simplement se donner le plaisir d'une mutinerie

ou les joies d'une vengeance. La facile victoire du Mont-de-Cé, remportée par l'armée de Louis XIII, mit fin à cette bruyante ligue. Cette importante victoire amena la paix entre la mère et le fils. Une chose remarquable dans ce mouvement du parti de la reine-mère, c'est la conduite de l'évêque de Luçon, qui trouva le moyen de garder la neutralité, tout en restant fidèle aux intérêts de Marie de Médicis. L'évêque de Luçon voulait entrer aux affaires, et savait qu'il ne pouvait y entrer que par la reine-mère; mais il savait aussi qu'on ne pouvait entreprendre rien de grand qu'avec le roi. Il regardait la réconciliation de la mère et du fils comme la première condition de sa propre fortune. Son génie aussi lui avait révélé l'unité politique comme le terme vers lequel on devait marcher pour élever la France au rang des grandes nations.

Les cent premières pages du deuxième volume de l'ouvrage de M. Bazin sont consacrées au récit de ces mesquines divisions intérieures. Les nombreux petits faits qui composent cette période s'y trouvent recueillis avec tous les scrupules de l'exactitude, présentés avec une élégante netteté, et jugés avec un bon sens toujours spirituel. Puis l'auteur nous fait assister à l'organisation du parti de la réforme, sous l'impulsion du duc de Rohan, et qui, dans sa turbulence impuissante, rêvait l'établissement d'une république au sein du royaume catholique. Nous suivons le triste et inutile siége de Montauban et les sanglants désordres des provinces du Midi, les manœuvres politiques pour recueillir l'héritage du connétable de Luynes, l'incendie de Négrepelisse qui avait osé résister à l'armée du roi, la reddition de Saint-Antonin dont la garnison put sortir un bâton blanc à la main, et dont les habitants se rachetèrent du pillage moyennant cinquante mille écus. Des traités de paix sans vérité, des œuvres sans portée, des projets sans exécution, une nullité politique attachée à toute chose, nous conduisent enfin à l'avénement de Richelieu au pouvoir. Richelieu saisit le moment de la faiblesse universelle pour imposer ses fortes

idées, sa persévérante volonté. Depuis quatorze ans l'autorité royale était tiraillée en directions contraires et se morcelait sous les coups des basses intrigues et des vanités exigeantes; maintenant la raison politique s'incarne dans la personne de Richelieu; le pouvoir monarchique, victorieux des ambitions jalouses, victorieux des factions qui le rongeaient, se constituera dans toute l'énergie de sa nature.

Les époques de perturbation ou de langueur se prolongent dans des limites incertaines : un Etat met quelquefois beaucoup de temps à mourir ou à revivre, et c'est alors qu'on se prend à trouver trop brève la vie humaine. Témoin des malheurs et des destins précaires de son pays, on voudrait de longs jours pour voir se guérir telle maladie sociale, pour voir cesser tel désordre et s'éclaircir tel point du ciel; on voudrait de longs jours pour savoir si les lois méconnues reprendront enfin leur vigueur, si la morale religieuse rentrera dans les âmes, et si le bon sens et la vérité ressaisiront leur empire ; on demande à vivre pour se donner la consolation de pleurer sur le tombeau de la patrie ou pour assister joyeux à sa triomphante résurrection. Les hommes sages, les nobles cœurs qui entraient dans la tombe durant les quatorze années écoulées depuis la mort d'Henri IV jusqu'à l'avènement de Richelieu, devaient quitter la France avec regret et douleur; ils la laissaient avec des partis qui s'agitaient autour d'un enfant roi, et pas une forte intelligence ne s'offrait pour tirer la royauté du milieu des ruines sociales.

L'entrée de Richelieu aux affaires et les moyens qu'il prend afin de s'y établir solidement; ses desseins ouvertement formés contre la maison d'Autriche dont la domination menaçait l'Europe; sa politique indépendante marchant droit à l'accomplissement de ce qui était bon pour la royauté; ses efforts heureux pour rétablir les finances et mettre des troupes sur pied ; sa fermeté dans la répression des cabales, fermeté qui va jusqu'à permettre qu'on dresse un échafaud pour un jeune seigneur plus

étourdi que coupable; la grande lutte du cardinal contre le parti de la réforme, dont la destruction lui importait pour l'affermissement de la couronne; le siége de la Rochelle, d'un côté, supporté par d'héroïques souffrances, de l'autre, poursuivi par la brave noblesse française, son roi en tête, et conduit par un prince de l'Eglise devenu alors grand homme de guerre; toute cette époque marquée d'un grave caractère, et qui nous apparaît comme le glorieux triomphe d'une puissante volonté politique, toute cette période d'organisation et d'établissement royal est retracée dans l'ouvrage de M. Bazin avec une profonde connaissance des faits. On sent l'observateur qui a beaucoup appris au spectacle de nos luttes, de nos divisions, et qui cherche à porter dans l'histoire l'expérience de la vie. Toute la partie de ce second volume relative au ministère de Richelieu est pleine d'intérêt; la narration, qui, à la fin, devient languissante à force de se traîner à la recherche des petits faits, se redresse vive et animée sur les pas de Richelieu, admirable organisateur du pouvoir. On trouve dans le dernier chapitre de ce second volume une parfaite appréciation des résultats de la prise de la Rochelle, de la position du cardinal et de la cour; ces douze ou quinze pages d'appréciation politique sont écrites avec la précision et la vérité d'aperçus que donnent la science complète et l'esprit juste.

Dans cette période de notre histoire, il est un homme dont la destinée nous intéresse: c'est le chef du parti de la réforme, le duc de Rohan, qui nous offre le spectacle d'une grande intelligence s'épuisant en efforts pour soutenir une mauvaise cause et une cause perdue. Henri de Rohan, aimé comme un fils par Henri IV dont il pleura sincèrement le trépas funeste, se trouva jeté tout à coup dans une carrière de rébellion pour laquelle son âme était peu faite; resté seul avec Sully, son beau-père, au milieu d'intrigues et de jalousies, au milieu d'un monde ouvertement déclaré contre la religion réformée, qui était la religion de sa mère et aussi

la sienne, Rohan se vit en butte à de sourdes poursuites; ses profondes croyances religieuses furent blessées en même temps que la fierté de son cœur : tout cela, mêlé à la conscience de son mérite supérieur et à son vif désir de la gloire, fit de l'ancien protégé d'Henri IV un redoutable sujet. Son patriotisme lui révélait que la cause de Louis XIII était la seule cause nationale; on le sent plus d'une fois saisi du regret de lutter contre le roi, et son inquiète loyauté aurait aimé une occasion de retourner noblement au parti de la monarchie; mais la cour ne fit rien ou presque rien pour amener cette réconciliation. Voilà donc Rohan qui, trouvant dans sa foi religieuse une sorte de conscience politique, se dévoue au triomphe d'un parti expirant, tient tête aux troupes royales à force de courage, d'activité et de génie, pose pieusement les armes lorsque le vent de la victoire souffle contre lui, et s'écrie : « Quand nous serons plus gens de bien, Dieu nous assistera! » Que d'énergie déployée dans ces trois guerres civiles! et combien Rohan serait admirable s'il n'était pas sujet rebelle! Quelle puissance de déduction, quelle force de style dans ce manifeste qui avait pour but de justifier l'appel aux étrangers et de soulever le Languedoc! Rohan éprouva tout ce qui s'attache d'ennui et d'amertume à la vie des hommes placés à la tête des émotions populaires; il eut à subir l'ingratitude, les accusations menteuses, les jugements passionnés, les mécomptes de toute nature : les retours sur sa triste destinée de chef de parti se trouvent fréquemment exprimés dans ses Mémoires :

« Tel est le malheur des guerres civiles, dit-il quelque part, qu'elles mettent entre le chef et ses partisans une égalité trop grande qui ne peut que ruiner à la fin ceux qui s'y laissent entraîner. « Le traité de Montpellier, qui fut comme la ratification ou la confirmation de l'édit de Nantes, avait reçu d'assez graves violations, et l'injustice du parti protestant les attribuait à la trahison du duc de Rohan; « c'est la récompense ordinaire

de ceux qui servent les peuples, » disait Rohan. Après le traité de paix, signé le 27 juillet 1629, il alla chercher une retraite à Venise, qu'il appelait *un des cabinets des merveilles du monde;* en passant de la vie orageuse des factions à la vie tranquille de Venise, il n'éprouvait ni ennui ni peine. « Il ne pouvait comprendre, disait-il, comme un homme raisonnable se pouvait ennuyer; cela n'arrivait, ajoutait-il, qu'à ceux qui, n'ayant aucunes qualités d'esprit, ne subsistent que par fortune. » Heureusement pour sa renommée, Rohan eut occasion de servir les intérêts du roi Louis XIII; il fit la conquête de la Valteline pour enlever à l'Autriche et aux Espagnols ce point de communication, et y établir les Grisons, alliés de la France. Les quatre victoires remportées par Rohan dans cette expédition à travers un pays montagneux le mirent au rang des grands capitaines. Les Grisons, dans leurs adieux, lui dirent : « que les choses qu'il avait faites pour eux étaient si grandes et si extraordinaires, que quand ils lui dresseraient autant de statues qu'il y avait de rochers dans leurs montagnes, ils ne feraient pas encore assez paraître leur reconnaissance à la postérité. »

Le désir d'appeler l'attention sur un grand homme assez peu connu aujourd'hui m'a porté au delà des époques traitées dans le deuxième volume de l'ouvrage de M. Bazin. Vraiment les renommées ont leur destin; une fatalité mystérieuse s'attache au génie. Excepté quelques biographes et quelques hommes jetés sur cette partie de notre histoire par les hasards de leur vie littéraire, qui donc se doute aujourd'hui du grand talent de style du duc Henri de Rohan? qui a mesuré l'étendue de cette intelligence assez puissante pour tenir en haleine tout un royaume armé? qui a calculé tout ce qu'il lui a fallu d'habileté pour exciter et pour comprimer tour à tour les passions de la multitude, pour tirer des ressources d'un pays épuisé, et pour tenir tête au génie même de Richelieu? Quoi qu'en ait dit le cardinal, dont la jalousie affaiblit ici le témoignage, Rohan

était un grand capitaine, et cette justice lui a été rendue par les contemporains. Pourquoi donc Rohan a-t-il parmi nous moins de renommée que beaucoup d'autres personnages qui ont moins fait que lui? C'est que son malheur l'avait attaché à un parti qui se trouvait en dehors des intérêts de la France et auquel l'avenir allait manquer; c'est que Rohan avait associé sa renommée à quelque chose qui ne pouvait se réaliser, à quelque chose qui allait mourir. En politique, ce qui fait la vie et l'avenir des renommées, c'est la vie et l'avenir des opinions ou des pensées, dont ces renommées sont l'expression éclatante. Nous devons reconnaître ici un avertissement donné à ceux qui veulent arriver à la gloire par la politique. Vous qui rêvez un nom glorieux dans les âges futurs, mettez votre génie au service de ce qu'il y a de plus vrai, de plus vivace, de plus durable; du haut de la raison, du haut de l'esprit de prévoyance, voyez de quel côté doit être l'avenir des sociétés, de quel côté doivent être les intérêts du monde, et dirigez-vous vers ce rivage, à travers les vagues du temps et des révolutions.

CHAPITRE XIX

Histoire de France sous Louis XIII.

L'intérêt de l'*Histoire de France sous Louis XIII* s'accroît dans les deux derniers volumes; on y voit se développer et se compléter le pouvoir de Richelieu, et avec lui la grandeur politique de la France. C'était peu pour le cardinal d'avoir abaissé tant de jalouses ambitions, courbé tant de têtes rivales, enchaîné ou anéanti tant de prétentions diverses. Quelque chose de plus difficile restait à faire : Richelieu avait contre lui Marie de Médicis et le duc d'Orléans; il fallait amener un roi à rompre ouvertement avec sa mère et son frère. « Certes, c'est quelque chose de grave dans l'ordre de la morale commune, observe M. Bazin, que d'amener un homme, fût-ce même un roi, à briser les liens de la nature, à bannir loin de lui sa mère, à pourchasser son frère jusque vers l'exil, à proclamer publiquement la folie et la honte de sa famille; et nous n'acceptons pas pour la politique, dont nous ne faisons guère profession d'ailleurs, des règles tellement hors du droit ordinaire, que tous les sentiments de l'homme soient étrangers à ses maximes. Mais enfin pour bien apprécier même une violence, il faut savoir exactement de quel principe elle est partie. Or, il est certain qu'il n'y avait rien de personnel au cardinal de Richelieu, aucune provocation de son intérêt privé, dans les mesures qu'il faisait prendre au

roi. Il voulait, il est vrai, se conserver la direction des affaires, mais à son plus grand risque, puisque c'était pour suivre un système contrarié par ceux à qui retomberait le pouvoir, si le roi venait à mourir, comme il avait failli naguère arriver. Chez le duc d'Orléans, sans doute, il n'y avait pas l'ombre d'une idée politique, et la seule crainte, en ce qui le concernait, était qu'il ne devînt un instrument entre les mains des ennemis de la France; mais chez la reine-mère il y avait bien évidemment une vue de gouvernement et surtout d'alliances étrangères, entièrement contraire au but que le cardinal s'était proposé et qu'avait accepté le roi. »

Nous ferons ici une remarque, que nous aurions aimé à rencontrer sous la plume de l'auteur, remarque importante pour la renommée de Louis XIII. Quand on parle de cette époque, on a coutume de ne voir dans le roi de France qu'une sorte de pupille sans force et sans intelligence, esclave du tuteur qu'il redoute; on le retranche pour ainsi dire de son propre règne, on le sépare complétement du bien qui s'est accompli. Essayons de voir quelque chose de plus dans Louis XIII. Il était roi, il était maître, il pouvait en toute liberté rejeter les conseils de Richelieu. N'est-ce rien d'avoir compris que la politique du cardinal-ministre était la plus conforme aux intérêts de la France, aux intérêts du pouvoir monarchique? N'est-ce rien d'avoir défendu Richelieu contre les agressions de tous, d'avoir consenti à lui sacrifier les plus doux penchants du cœur, les plus chères affections, d'avoir brisé pour lui les liens les plus sacrés? N'est-ce rien pour un roi que de se résigner à encourir les malins propos, les interprétations passionnées, les murmures du royaume? N'est-ce rien enfin d'avoir apprécié et généreusement accepté, aux dépens de son amour-propre, cette supériorité du génie qui vous impose ses inspirations et vous dicte des lois? Dans les annales humaines, il y a bien assez de princes qui ont perdu les empires pour n'avoir pas pris conseil de l'intelligence; ne refusons pas l'équité de nos jugements

au monarque qui, en se faisant l'instrument des volontés d'un grand homme, arracha la France aux factions misérables et lui prépara de glorieux destins.

Une des plus tristes pages de cette époque, c'est la destinée du duc Henri de Montmorency. Entraîné par de faux rapports et de menteuses promesses, il donna imprudemment sa parole de servir le duc d'Orléans, jeune fou qui conspirait sans savoir pourquoi; dans le combat de Castelnaudary, il succomba comme succombent les héros, et lorsque, tout meurtri de ses dix blessures, il vit s'élever pour lui à Toulouse l'échafaud politique, Montmorency mourut comme meurent les martyrs. Le duc d'Orléans ne fit rien pour sauver cette noble tête; la nullité de son crédit, l'impuissance de sa position ne sauraient l'absoudre aux yeux de la postérité; quand un chef de parti est vaincu par la fortune, il n'accepte point sa grâce aux dépens d'un complice malheureux; avant de songer à lui-même, il stipule pour le sort de l'homme qu'il a poussé au péril; et s'il arrive que sa loyauté s'épuise en stériles efforts, il s'en va chercher un coin du monde pour y cacher son regret et sa douleur.

L'auteur de l'*Histoire de France sous Louis XIII* a raconté d'une façon attachante le soulèvement du duc Henri de Montmorency, ses vaillantes luttes dignes d'une meilleure cause, et sa belle mort; il a senti le noble et triste intérêt qui s'attache à ces tragiques aventures. « L'historien hésite à le nommer, dit M. Bazin, et se sent pris d'une invincible douleur à l'approche de la catastrophe qu'il doit raconter. Il y a tant de faveur en France pour le nom de Montmorency, qu'on voudrait ne l'entendre mêler qu'à de nobles événements ou tout au moins à des fautes illustres. Celui qui le portait alors, sans avoir eu l'occasion de s'élever jusqu'aux vertus qui font les grands hommes, avait montré toutes les qualités d'un seigneur aimable, vaillant et généreux. La cour l'avait vu dans ses fêtes, brillant de beauté, de grâce et d'élégance; il s'était

distingué dans les combats par une bravoure toute chevaleresque. Les gens de lettres lui tenaient compte de l'affection constante qu'il avait montrée pour le jeune poëte Théophile, bruyante célébrité de ce temps, qui n'a pas même gagné un peu de renommée à souffrir l'exil et la prison. Il était connu du peuple, aimé des dames, adoré dans sa maison, honoré dans son gouvernement. Il s'était toujours tenu à l'écart des intrigues, et on ne le trouve pas au nombre des grands qui firent payer si cher à la régence leur fidélité ou leur révolte. Un tel homme semblait ne devoir prendre parti, hors de l'obéissance, que pour une de ces grandes et saintes causes qui justifient tout et où l'on peut même succomber avec gloire. »

Un fait qui m'a souvent frappé en réfléchissant sur la carrière politique du cardinal de Richelieu, c'est en quelque sorte le peu de place que semblait tenir dans la vie cet homme dont la volonté gouvernait la France et remuait l'Europe entière. Cette grande intelligence avait pour enveloppe un corps faible et délicat; la trame qui attachait Richelieu à l'existence paraissait toujours sur le point de se briser; les infirmités et les souffrances avaient fait du cardinal ministre une nature si fragile, si périssable, quelque chose de si fugitif, que parfois lui-même il pouvait ne pas être bien sûr d'être encore de ce monde. De plus, songez aux sourdes haines, aux ténébreux complots qui menaçaient continuellement cette chétive existence. Combien de fois la surveillance ou la peur désarmèrent des assassins suscités contre les jours du cardinal! Les ennemis de Richelieu, pour frapper des coups plus sûrs, appelaient à leur secours les esprits de l'abîme; des hommes furent condamnés à être pendus pour attentat à la vie du premier ministre, à l'aide d'invocations, de charmes et de préparations magiques. Ainsi partaient à la fois de la terre et de l'enfer des efforts passionnés pour éteindre un petit souffle de vie.

Pour compléter les périls qui, d'un moment à l'autre, mena-

çaient d'abattre Richelieu et sa grande politique d'où dépendaient les destinées de la France, on doit ajouter à l'extrême fragilité de sa vie, l'extrême fragilité de sa position comme premier ministre d'un roi capricieux et faible, entouré de courtisans. Tout à l'heure nous avons dit qu'il fallait tenir compte à Louis XIII d'avoir gardé et défendu Richelieu; c'est là sa gloire. Mais quand on songe à l'humeur fantasque, au caractère incertain de Louis XIII, on s'arrête avec une sorte d'inquiétude aux dangereuses luttes de toute nature qu'il dut soutenir. Le cardinal, repoussé par toutes les influences, ayant pour tout appui un roi d'un esprit indécis, voyait sa fortune politique à la merci d'un caprice, et cette pensée jetait sans doute son âme en des tristesses infinies. En parlant de l'assassinat de Waldstein, généralissime des armées d'Allemagne, disgracié par l'Empereur (1634), M. Bazin observe que le spectacle de cette chute faisait réfléchir Richelieu sur lui-même, sur sa propre élévation arrivée aussi haut, quoique par d'autres moyens; l'auteur rapporte les curieuses réflexions qu'on trouve à ce sujet dans les *Mémoires* du cardinal.

Richelieu montre l'esprit de l'Empereur d'abord fermé aux imputations adressées au duc de Friedland, puis les écoutant, entrant en soupçon et de là en créance des torts qu'on lui attribue, « par une certaine destinée, dit-il, de l'autorité des ministres, qui rarement est continuelle et dure jusqu'à la mort; soit que les princes d'ordinaire se lassent d'un homme auquel, pour lui avoir trop donné, il ne leur laisse plus de présents à faire; soit qu'ils aient mauvaise inclination vers ceux qui, pour les avoir bien servis, méritent tous les biens qu'ils pourraient leur départir. » Le cardinal feint de tenir le doute égal entre l'injustice de l'Empereur et l'infidélité de Waldstein. « Mais quoi qu'il en soit, dit-il, c'est toujours une preuve de la misère de cette vie, en laquelle si un maître a peine de trouver un serviteur à qui il doive se confier entièrement, un bon serviteur en a bien plus de se fier totalement à son maître,

entouré de ses envieux et de ses ennemis, dont l'esprit est jaloux, méfiant et crédule, et qui a toute puissance d'exercer impunément sa mauvaise volonté, que chacun pour lui plaire déguise sous le nom de justice. » Il ajoute enfin : « Tel le blâma après sa mort, qui l'eût loué s'il eût vécu; on accuse facilement ceux qui ne sont pas en état de se défendre; quand l'arbre est tombé, tous accourent aux branches pour achever de le défaire. La bonne ou mauvaise réputation dépend de la dernière période de la vie; le bien ou le mal passe à la postérité, et la malice des hommes fait plutôt croire l'un que l'autre.... On pensa un instant que sa perte priverait l'Empereur d'un grand appui; mais on connut bientôt après qu'un mort ne mord point et que l'affection des hommes ne regarde pas ce qui n'est plus. » Il y a dans tout ceci une profondeur pleine de tristesse, une parfaite connaissance de ces régions orageuses qu'on appelle les cours, une sérieuse expérience des jugements humains.

M. Bazin nous semble avoir défini avec beaucoup de vérité, avec une expression constamment heureuse, l'agent de Richelieu, François Leclerc du Tremblay, resté dans l'histoire sous le nom de Père Joseph : « En ce temps-là (1638), dit l'auteur, arriva la mort d'un homme sans titre, sans dignité, sans fonction, sans autorité patente et réglée, mais qui n'en fut pas moins un personnage intéressant des événements que nous venons de raconter. Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa destinée, c'est qu'une bizarrerie de position, et en quelque sorte de costume, l'a fait échapper seule à l'oubli où s'ensevelissent d'ordinaire les services rendus en sous-ordre, les intelligences d'un emploi secondaire, pour lui donner une importance traditionnelle bien au-dessus du rôle qui lui appartient réellement. Si celui dont nous parlons s'était nommé toujours François Leclerc du Tremblay, s'il avait continué à figurer dans le monde comme le descendant d'une noble famille, instruit dans toutes sortes de sciences utiles et d'arts agréables, on s'inquiéterait sans doute fort peu qu'il eût mis ses talents et son activité

à la disposition d'un grand ministre, et tout ce qu'il aurait pu faire dans ce poste subordonné se fût effacé des souvenirs à mesure qu'ils s'éloignent des personnes pour se resserrer sur les faits. Ce gentilhomme, au contraire, s'est appelé le père Joseph; c'est du fond d'un cloître où l'avait jeté, à vingt-deux ans, une vive ambition d'œuvres pieuses et d'austérités, qu'un autre besoin de mouvement et d'occupation le ramena dans les affaires de la cour, de la guerre, de la politique, comme l'acolyte infatigable du cardinal qui les dirigeait. Trompé une première fois sur sa vocation, et ayant retrouvé celle qui lui était marquée, le bonheur particulier qu'il dut à son siècle fut de pouvoir la suivre sans scandale et sans abjuration, en conservant les liens sacrés qui l'attachaient à une différente espèce de vie, en gardant au milieu des cours et jusque dans les camps cet habit grossier de l'humble religieux qui ne lui était nulle part un embarras. Or, ç'a été plus tard cet habit même qui a fait la fortune de son nom, ou plutôt de cette existence pseudonyme, toujours placée pendant vingt ans comme une ombre à la suite d'une éclatante renommée. La distance de temps et le changement des habitudes ont fini par attacher quelque chose de mystérieux à ce froc obscur et fidèle qu'on retrouvait partout derrière la robe rouge de Richelieu. L'imagination s'est plu à faire de celui qui en était couvert une sorte de démon familier ou de génie malfaisant; le paradoxe a voulu lui attribuer tout ce dont on faisait honneur au ministre de Louis XIII. Dans la vérité, le père Joseph ne fut qu'un agent utile, intelligent, prompt, hardi, laborieux, prêt à tout, homme de conseil et d'exécution, quelquefois chargé de missions importantes, le plus souvent et le plus longtemps fixé auprès du cardinal, qui se déchargeait sur lui de l'immense travail dont il était accablé : quelque chose de plus qu'un secrétaire intime, parce que la communication entière et constante des pensées et des intérêts qu'il avait à servir, le mettait à même d'agir, d'écrire, de diriger, de commander, sans prendre l'ordre du ministre, et que le crédit

de son mandat était partout reconnu..... Sa parole un peu rude déblayait le chemin, et ses formes brusques et tranchantes préparaient un meilleur accueil aux gracieuses façons du cardinal. Ce vêtement du moine, qui nous semble si étrange, avait encore cet avantage, que, n'attribuant à celui qui le portait aucun rang dans la hiérarchie sociale, comme il ne le rendait supérieur à personne, il le faisait égal à tout le monde, de sorte que les transactions où il s'engageait étaient dispensées des gênes de l'étiquette. Les ambassadeurs des Etats protestants, qui ne voulaient pas déférer au cardinal de Richelieu la préséance réclamée par son rang ecclésiastique, se trouvaient à leur aise avec le capucin et ne croyaient pas se compromettre en le prenant pour intermédiaire. Un fait qui reste hors de toute contestation, c'est que le père Joseph demeura toujours fidèle à la règle de son ordre. Il avait bien un logement dans tous les lieux où séjournait la cour, mais il conservait sa cellule au couvent de la rue Saint-Honoré, et ce fut là que l'ambassadeur de Suéde, Grotius, alla le chercher. Il se donnait seulement quelques commodités en ses voyages, comme celle d'un bon carrosse et d'une litière; mais il en avait obtenu la permission de ses supérieurs, et il ne s'en servait que pour la nécessité.... »

Dans notre appréciation des tomes I et II de l'ouvrage de M. Bazin, nous croyons avoir suffisamment caractérisé la manière de l'auteur, et nous n'avons rien à ajouter sur le mérite de cette élégante narration, un peu froide il est vrai, mais pleine d'esprit et de bon sens. Si on nous demandait laquelle des deux moitiés du livre nous préférons, nous répondrions qu'il y a peut-être plus d'idées, de maturité et de force dans la seconde moitié. La raison de cette supériorité ne nous paraîtrait pas difficile à trouver. Un livre ressemble à toutes les choses de ce monde, à la vie elle-même où chaque jour se révèlent à nous des vérités nouvelles à mesure que nous avançons; un auteur fait son éducation sur le sujet qu'il traite, comme tout homme vivant s'essaie, se perfectionne, se complète plus ou moins

dans la voie qu'il lui a été donné de suivre. Quand on commence à écrire sur un sujet, surtout en matière historique, on ne voit qu'un horizon, qu'un côté des choses; c'est comme le commencement d'un voyage; puis, à chaque pas, de nouveaux espaces se découvrent; l'intelligence grandit à mesure que de plus vastes horizons l'environnent. Voilà le secret de la force progressive qu'on remarque dans les ouvrages d'histoire et de philosophie, ou dans les récits de pérégrinations lointaines faits par des hommes de talent.

CHAPITRE XX

Louis XVI.

C'est une idée utile, politique et sainte, que d'avoir détaché la figure du roi-martyr pour la montrer dans sa justice et dans sa gloire au-dessus des vagues noires et mugissantes de l'océan révolutionnaire. En se trouvant ainsi perpétuellement face à face avec Louis XVI, au milieu du drame terrible qui marche et gronde, on apprécie mieux tout ce qu'il y avait d'intelligence, de droiture, d'amour du bien dans le malheureux roi : on est plus vivement frappé de sa grandeur morale. La lecture de l'ouvrage de M. de Falloux attriste l'esprit, serre le cœur; la destinée de Louis XVI s'offre à vous comme un formidable mystère; l'inutilité de tant de sagesse, de vertus, de bonne volonté vous ferait songer malgré vous à la sombre fatalité des anciens, si le dogme chrétien de l'expiation ne venait tout à coup éclairer cette scène d'histoire. Ici c'est le ciel qui explique la terre, ce sont les doctrines de l'éternité qui expliquent l'iniquité de l'heure fugitive. L'immolation du juste est une énigme dont le mot n'appartient point aux langues humaines; ce mot est écrit dans le livre d'or de la science née avant les siècles : il y a dix-huit cents ans qu'il fut tracé en sanglants caractères sur une montagne de Jérusalem.

L'œil se repose avec un charme mélancolique sur les commence-

ments de cette route au bout de laquelle devait se dresser un échafaud. Un intérêt doux et triste s'attache à l'enfance de Louis XVI. Et d'abord, autour du royal berceau de Louis-Auguste duc de Berry, entendez des paroles d'inquiétudes, des frayeurs prophétiques mêlées aux joies qui saluent la naissance de l'héritier du trône. L'évêque de Montauban, dans un mandement, signalait avec affliction les tendances anarchiques de la France, et, trouvant chez nos voisins des souvenirs historiques d'une frappante signification, il montrait le parlement anglais condamnant sans justice et conduisant sur un échafaud un roi dont le crime était d'avoir supporté avec trop de patience une première sédition.

Dès son plus jeune âge, le prince montrait une humeur sérieuse, un caractère réservé; il était sobre de paroles et volontiers se mettait à l'écart; toujours en défiance de lui-même, il osait peu, se soumettait sans peine et enfermait tout dans son âme; ce naturel timide, qui doute sans cesse de son propre jugement, devait exercer une influence fatale sur un avenir de roi. Louis de Berry n'était pas de ces enfants qu'il faut retenir, mais de ceux qu'il faut exciter. La princesse Adélaïde, sa tante et sa marraine, l'aimait beaucoup et se plaisait à l'attirer chez elle; elle lui disait : « Allons, mon pauvre Berry, tu es ici à ton aise, tu as tes coudées libres : parle, fais bien du bruit, je te donne carte blanche. » Le manque d'expansion et une sorte de franchise austère dans les manières et le langage éloignaient du prince les courtisans et faisaient naître contre lui des préventions. Un jour son gouverneur, le duc de la Vauguyon, avait imaginé, pour récréation, une lôterie à laquelle il avait invité le cercle le plus distingué de la cour. Chaque assistant qui gagnait un lot devait l'offrir à la personne qu'il aimait le plus. Les frères du duc de Berry avaient déjà donné et reçu plusieurs offrandes, le duc de Berry seul était oublié. Lorsque son tour de gagner arriva, il prit son lot et le mit dans sa poche. « Monseigneur oublie donc les conventions du jeu ? lui dit M. de la Vauguyon. —

Mais, Monsieur, répondit l'enfant, qui voulez-vous que j'aime le plus ici, où je ne me vois aimé de personne? »

Devenu dauphin à onze ans, Louis ne s'entendait jamais sans douleur appeler de ce nom qui lui rappelait la mort d'un père qui avait tant fait pour son éducation. Il était doué d'une surprenante mémoire, d'une rare pénétration; les chefs-d'œuvre de la muse antique et les littératures modernes de l'Europe lui étaient familiers; il connaissait parfaitement la langue de Shakespeare et de Milton. Le prince avait traduit l'*Histoire de Charles Ier*, par Hume (quel sujet d'étude littéraire avait choisi le jeune dauphin!); il avait aussi traduit les *Doutes historiques sur les crimes imputés à Richard III*, par Horace Walpole, et les cinq premiers volumes de la *Décadence de l'Empire romain*, par Gibbon. Les œuvres réputées philosophiques n'étaient pas bannies, comme on voit, de l'éducation du jeune Louis; le philosophisme alors circulait partout comme l'air; nul n'avait le pouvoir d'y échapper; c'était le vent du siècle gonflant toutes les voiles et les poussant vers des rivages inconnus. Le jeune dauphin, très-versé dans les connaissances géographiques, dessina lui-même un atlas complet; il devait plus tard donner à Lapérouse des instructions inspirées par la plus haute science. Le prince avait du goût pour les arts mécaniques et les travaux agricoles; il maniait avec adresse des instruments de menuiserie et de serrurerie, et parfois, aux champs, il empruntait au paysan sa bêche ou conduisait une charrue. Dans ses promenades à travers les campagnes, le jeune dauphin interrogeait le laboureur, l'entretenait de la culture et des moissons avec le plus bienveillant intérêt. Un jour qu'il suivait une chasse avec ses frères, ceux-ci, entendant sonner la mort du cerf, ordonnent au cocher de se hâter et de traverser un champ de blé : le dauphin commande qu'on s'arrête : « Comment, s'écrie-t-il avec un accent de colère, vous voulez ravager un terrain si précieux ? »

En voyant tout à l'heure Hume et Gibbon entre les mains du dau-

phin, nous disions qu'à cette époque le philosophisme se mêlait à tout et que chacun en était envahi à son insu. Il y avait loin de là cependant à l'étude précise des temps nouveaux qui commençaient pour le monde; le dauphin avait reçu en partage une riche et admirable nature, l'heureuse faculté de sentir et de comprendre tout ce qui était utile, beau et grand; les gouverneurs du royal adolescent ne négligèrent rien pour en faire un homme accompli; mais le jeune Louis, destiné à être roi, et roi d'une des époques les plus difficiles qui se soient rencontrées, fut-il suffisamment introduit dans la connaissance de la société à la tête de laquelle il devait marcher ? M. de Falloux fait à ce sujet de sages réflexions :

« Maintenir le caractère du dauphin irréprochable, c'était immense; mais il eût importé aussi de le mettre en rapport direct avec l'esprit de son temps. Il était nécessaire et facile de prévoir que le successeur de Louis XV devrait à la France des satisfactions de tous les genres. Les institutions commençant à s'ébranler, il fallait lui apprendre à connaître les hommes et à *rajeunir* de sa propre vigueur les *forces* épuisées de la monarchie. Les notions générales du bien et du juste ne représentaient plus suffisamment les besoins d'une époque de transition; il en fallait sonder toutes les plaies avec précision et fermeté. Les souverains du nord de l'Europe rivalisaient d'activité et d'ostentation militaire, tandis que les monarques du midi s'assoupissaient dans une nonchalance presque orientale. Il fallait répéter au jeune prince le vieil adage français : « Qui quitte l'épée, quitte le sceptre. » La mission de conduire un peuple implique l'obligation de le défendre, et la victoire est aux yeux des nations la plus belle forme du génie humain. »

Le roi de Prusse, écrivant à ses correspondants de Paris, parlait du dauphin comme tout le monde : « Ce prince, disait-il, paraît mesuré et sage dans ses démarches. C'est un phénomène rare à son âge de posséder des qualités qui ne sont que le fruit d'une longue expérience. »

Paris s'était ému de joie et d'amour au mariage du jeune dauphin avec Marie-Antoinette, si belle et si française; mais le malheur s'attachait à la destinée de Louis-Auguste, et les fêtes du mariage furent marquées par un désastre. Le lendemain on lui apporta sa pension de six mille livres, et bientôt après M. de Sartines recevait le billet suivant : « J'ai appris le malheur arrivé à Paris à mon occasion; j'en suis inconsolable. On m'apporte en ce moment ce que le roi m'accorde tous les mois; c'est tout ce dont je puis disposer; je vous l'envoie; secourez les plus malheureux. » Une dame d'honneur disait à la dauphine, pour dissiper son chagrin, que des voleurs avaient été trouvés, les poches pleines, au nombre des victimes : « Qu'importe, répliqua Marie-Antoinette, ils sont morts à côté des honnêtes gens. »

Louis-Auguste et Marie-Antoinette vivaient étrangers à la politique et ne s'occupaient qu'à répandre le bien autour d'eux. Reconnu un jour par des pages sur le seuil d'une maison où il venait de laisser de secrètes aumônes, le jeune dauphin s'écria gaiement : « Convenez, messieurs, que je suis plus malheureux qu'un autre ; je ne puis aller en bonnes fortunes sans être trahi. »

L'attention s'arrête avec un grave intérêt sur les jeunes héritiers du trône, si vertueux, si purs, si accomplis, et sur le règne qui, dans le même palais, s'achevait lentement au milieu de la honte : ici une jeunesse laborieuse, irréprochable, toujours ouverte aux nobles ou aux délicates inspirations; là une vieillesse qui plaçait entre elle et la tombe l'éclat du vice, et qui glissait à travers le bruit d'ignominieuses fêtes sur la dernière pente de l'éternité. L'histoire nous montre la Providence n'abandonnant jamais tout à fait le génie et l'honneur de la monarchie française; le jeune Louis-Auguste, dauphin de France, placé à côté du vieux Louis XV, nous apparaît comme une magnifique réparation morale.

Les contrastes que présentait alors Versailles ne pouvaient échapper à l'historien du successeur de Louis XV. « L'agitation

et le bruit, dit-il, se prolongeaient chaque soir dans une partie du château; les fenêtres, où brillait la lumière de l'orgie, étincelaient bien avant dans la nuit, tandis que l'ombre et le silence s'étendaient de bonne heure tout à côté, sous le même toit; et le peuple ne prenait pas le change. Quoiqu'il entrât rarement dans le palais, son regard en comprenait le langage extérieur et devinait la place de chacun. Une popularité universelle récompensait alors le dauphin et la dauphine; et le vieux duc de Brissac put dire un jour avec vérité, en montrant à la jeune princesse la foule qui se pressait sous son balcon : « Voyez, madame, ce sont autant d'amoureux. »

Quand le sépulcre se ferme sur un règne qui avait trop longtemps duré, avec quelle satisfaction nous voyons le jeune Louis XVI s'élancer vers l'accomplissement de tous les vœux de son âme! Il songe d'abord aux demeures de la souffrance. Monté dans une voiture de place, il se rend incognito à l'Hôtel-Dieu, et bientôt se préparent d'importantes améliorations pour le soulagement des malades. Le nouveau roi doubla, en faveur des aveugles, la dotation instituée par saint Louis, posa la première pierre de l'Ecole de médecine, adoucit la rigueur du code criminel, et introduisit un régime plus miséricordieux dans les prisons du royaume. Un âge de félicité paraissait s'ouvrir pour la France; on vendait une gravure qui offrait les médaillons de Louis XII et de Henri IV; au-dessous était le portrait du jeune roi, avec cette inscription : « XII et IV font XVI. » Pour son malheur et pour le nôtre, Louis XVI ne réalisa que la moitié de cette ingénieuse représentation, il ne fut pas Henri IV.

Après le rappel du parlement et la disgrâce du chancelier Maupeou, l'administration se trouva soumise à la haute influence d'un homme que M. de Falloux nous semble avoir fort bien apprécié : « Appelé trop jeune au ministère par Louis XV, M. de Maurepas ne put y montrer que des germes de talent; au déclin de l'âge, rappelé par Louis XVI, il ne pouvait déployer l'activité qu'exigeaient

la direction d'un conseil et l'affermissement d'un nouveau règne. Gracieux dans ses manières et ses propos, frivole même dans l'ambition, il avait, par tradition de famille, la routine des affaires et le coup d'œil intelligent, et son caractère n'était pas à la hauteur de ce qu'il avait d'intelligence. Sa rancune contre Louis XV lui tenait lieu de principes auxquels il n'avait jamais songé. Vieillard égoïste dans sa politique, léguant sans scrupule à son successeur les problèmes dont la solution n'était pas urgente, il aimait mieux employer son esprit à cacher ce qui lui manquait qu'à l'acquérir. Le succès futur était un but trop lointain pour ses forces; la gloire d'une nation un succès trop délicat pour une âme blasée, et il se contentait de masquer ses défauts avec ses qualités. »

Les tristesses politiques de Louis XVI commencèrent à la chute de Turgot, le 12 mai 1776; ce jour-là, M. de Malesherbes apporta sa démission: « Vous êtes plus heureux que moi, Monsieur, lui dit le jeune roi, vous pouvez abdiquer. » A chaque changement dans le conseil du prince, on détruisait autant qu'on pouvait ce qui avait été fait précédemment; l'œuvre du bien public était ainsi toujours à recommencer; le monarque se laissait aller successivement aux impulsions les plus diverses, et dès lors il fut démontré que Louis XVI n'avait pas cette force de caractère, cette énergie de volonté qui résiste et commande. Prêt à s'incliner sous le vent de toutes les influences, il ne se dérobait qu'à la sienne propre, et celle-ci était souvent la meilleure. Toutefois, il n'y avait rien de vulgaire dans la faiblese de Louis XVI; il s'y mêlait quelque chose de noble et d'élevé, et M. de Falloux a pu dire avec justesse :

« Oui, Louis XVI était faible; mais il ne l'était pas dans toute l'acception du mot. L'homme faible cède (au préjudice du vrai ou du juste) pour se soustraire à de certains inconvénients ou éluder de certains combats. La faiblesse sacrifie ses convictions à son repos ou à l'importunité. Louis XVI ne se rendait qu'à des motifs, et resta toujours inébranlablement passionné pour le bien.

Ce n'était jamais sur le bien connu que portaient ses hésitations, mais sur le choix des moyens, et ses intentions s'embarrassaient loyalement. Son vouloir était franc, parce qu'il était exempt de toute arrière-pensée personnelle; mais lorsqu'il fallait quitter la région du bien spéculatif pour entrer dans le domaine positif du bien politique, son savoir-faire était craintif, tergiversant, plein d'anxiété et de malaise. Le prince, dans sa conscience, était calme et ferme comme l'ange même de la sincérité; le roi sur son trône était irrésolu et tremblant devant le fantôme à deux visages de l'avenir et du passé. »

Après vingt-sept ans de proscription, Voltaire octogénaire ne voulait pas quitter la vie sans recueillir solennellement, à Paris, le prix de soixante ans de moquerie infernale. Il écrivait, négociait, remuait toute chose pour obtenir sa rentrée en France; la mort le talonnait; il était pressé de venir dire un adieu glorieux à cette société française qu'il avait pétrie à sa fatale image. Louis XVI comprenait ce qu'un tel retour pouvait avoir de désastreux; il s'y opposait. Le jeune roi avait fréquemment témoigné toute son aversion pour Voltaire. Un jour qu'en présence du prince, la conversation roulait sur le vieux chef de la phalange philosophique, on appela Voltaire *l'homme universel* : « Universel pour le mal », reprit Louis XVI. On s'était hâté d'ajouter qu'il n'était question que du mérite littéraire. « Eh bien ! Monsieur, répondit le jeune roi à l'interlocuteur, à ne considérer que l'esprit, je trouverai toujours qu'il en manque un fort essentiel à l'homme de lettres qui ne sait pas se concilier l'estime de ses lecteurs. » M. de Maurepas, fidèle à sa légèreté accoutumée, finit par déclarer au roi qu'un octogénaire, malade du désir de revoir sa patrie, était plus digne de compassion que de rigueur : Louis XVI, qui avait tant de fois refusé, se rendit à une raison d'humanité; pourtant, si son cœur avait fléchi, son opinion était restée la même. Voltaire, qui appelait le monarque un *Titus* et donnait à la jeune reine le nom de *divine*

Antoinette, sollicita vainement une audience de Louis XVI. Mais que lui importait cet échec? Paris, la brillante métropole de l'Europe, était à ses pieds; la civilisation française s'agenouillait devant lui; Voltaire était adoré à la place du Dieu qu'il avait chassé du ciel et de la terre. On connaît son apothéose à la Comédie française.

Voilà précisément ce que Louis XVI voulait éviter. Malheureusement ce roi, d'un sens si exquis et d'une si admirable clairvoyance, était destiné à reconnaître le mal sans pouvoir l'empêcher. Le lendemain de l'apothéose de Voltaire, la révolution, déjà faite dans les esprits, dut se promettre le suprême empire; elle dut penser qu'il n'existait pas une force capable de diriger les événements dans la voie de la raison et de la justice : le génie du désordre venait d'entendre proclamer sa terrible royauté. Car l'homme qu'on avait fêté avec des transports inouïs dans les annales littéraires et politiques, ce n'était pas le grand prosateur français, l'inimitable maître dans la poésie fugitive, mais le démolisseur des autorités divine et humaine, l'audacieux démon qui, tenant toujours ouvertes ses infatigables ailes noires, avait fait l'office de la harpie dans le monde de l'intelligence. On avait crié « Vive Voltaire! » parce qu'on voulait crier : Plus de Christ ni de temple, plus de rois ni de pouvoir! Pour tout homme sage et pénétrant, le mois de mai 1778 ouvrait une porte qui laissait voir une rapide et effroyable suite de calamités. Voltaire disait à la multitude enthousiaste autour de lui : « On veut donc me faire mourir de plaisir et de gloire! on veut m'étouffer sous des roses! » La société française, peu d'années après, devait mourir, non pas de plaisir et sous des roses, mais au milieu d'inexprimables épouvantements et sous le fer des tueurs républicains!

Louis XVI avait dit : « Voltaire ne viendra pas à Paris, » et le roi s'était vu entraîné. Plus tard, après la lecture du *Mariage de Figaro*, le roi avait dit : « Cette pièce ne sera jamais jouée, » et l'œuvre de Beaumarchais ne tarda pas à faire courir tout Paris.

Une concession en amène une autre; on va vite, et il n'est pas facile d'enrayer sur cette route.

Nous ne parlerons pas de la malheureuse affaire du collier; la vérité qui a vengé la reine est maintenant connue de tous, et nous la retrouvons dans le récit simple et net de M. de Falloux.

L'assemblée des notables, convoquée le 22 février 1787, avait une salutaire mission à remplir; M. de Calonne, qui proposa cette assemblée pour que le souverain et les sujets s'éclairassent en se rapprochant, était arrivé au pouvoir avec un utile plan de réforme; il s'agissait de porter sagement la main sur les priviléges avant que la violence s'armât de la cognée. L'idée d'en appeler directement aux corps interressés était heureuse et belle; on avait foi dans la générosité, et la générosité pouvait devenir féconde. Mais les classes aristocratiques, fermant les yeux sur les périls de la monarchie ou ne les comprenant pas, se bornèrent à chercher, dans les glorieux souvenirs du passé, de bonnes raisons pour défendre et justifier leurs priviléges. Le roi, assiégé par des opinions contraires, laissa tomber M. de Calonne et périr son plan de restauration financière.

« Louis XVI, dit notre auteur, étonné, rebuté, découragé, se repliait en lui-même, et se demandait avec une profonde tristesse : « Le bonheur du peuple n'est-il donc pas possible? » Toutes les bonnes résolutions naissaient fécondes en son âme, c'est le lendemain qui les rendait stériles. Le but était contesté, les moyens étaient rejetés, les instruments s'émoussaient ou se brisaient dans sa main.

« Au sein d'un pareil tourment, au milieu de ces débris de systèmes, d'idées et d'hommes, le génie eût compris et fait prévaloir le caractère sacré de sa mission; mais le génie est un don rare et presque surhumain. Dans cette crise fatale, la droiture devenait impuissance, et l'abnégation, faiblesse; les mêmes circonstances devaient produire un héros ou un martyr. »

Les états généraux furent convoqués pour le 5 mai 1789; c'était pour la monarchie le dernier moyen de salut.

Les philosophes anciens ne connaissent pas un plus beau spectacle sur la terre que celui de la vertu aux prises avec l'adversité. Il y a quelque chose de plus touchant et de plus tristement beau : c'est le spectacle d'un roi plein d'amour pour son peuple, plein de hautes pensées, de généreux désirs, éclairé sur les intérêts et les besoins de son temps, et qui se consume en stériles efforts pour arriver au bien ! Par une mystérieuse loi du malheur, tout ce qu'il touche se rompt ou lui échappe ; le sol semble se derober sous ses pas ; peu à peu tous ses appuis disparaissent ; de perte en perte, de misère en misère, il tombe livré aux plus détestables injustices, et la main du bourreau finit par toucher cet auguste front qui n'avait cessé de resplendir des clartés du ciel. Le monde contemplera toujours le destin de Louis XVI avec un mélange de pitié, d'admiration et de stupeur.

CHAPITRE XXI

Continuation du même sujet.

Dans les jugements portés sur Louis XVI, il nous semble qu'on ne s'est pas assez profondément pénétré des difficultés immenses, des embarras inouïs qui se multipliaient violemment autour de l'infortuné roi. Nous ne pensons point que jamais situation aussi rude se soit rencontrée sur les pas d'un souverain : les annales humaines n'offrent rien de pareil. C'est tout un monde politique qui change, et ce changement, quoique déjà préparé par le lent travail des âges, s'accomplit brusquement au milieu du plus épouvantable déchaînement des passions. Des milliers de mains portent le marteau sur l'édifice monarchique; de tous côtés on entend le bruit sourd des ruines qui roulent et s'amoncellent; les idées antisociales accueillies dans notre Ilion et sorties du cheval d'Epéus (fatal présent !) font l'office d'un ennemi qui prend d'assaut une place, et le vent de l'orage se joue avec la poussière de nos débris. Louis XVI, au milieu du progrès désastreux de la révolution, nous apparaît comme un père de famille courageux et dévoué qui, s'éveillant dans sa demeure embrasée, prend dans ses bras ses enfants et s'élance à travers la flamme et les ténèbres pour fuir le péril ; mais tous les moyens de salut trahissent son espoir; le malheureux père s'accroche à une poutre, et

la poutre s'allume et craque; il se suspend à un mur, et le mur croule; il appelle à son secours, il conjure, et nul n'entend sa voix : à la fin, voilà la mort, une inévitable mort!

Nous avons parlé de la faiblesse de Louis XVI; nous avons dit que le salut de la monarchie n'aurait pas alors demandé seulement un Louis XII, mais un Henri IV. Sans doute une puissante énergie de caractère et une puissante épée entre les mains du roi auraient pu jusqu'à un certain point dicter des lois à la révolution au lieu d'en subir. On aurait à déplorer moins de crimes, mais tous les problèmes ne se seraient pas trouvés résolus. Ce qui guide les chefs des peuples, c'est l'expérience, c'est le souvenir du passé, c'est la comparaison des temps; Louis XVI ne pouvait s'appuyer sur rien de semblable, et ne pouvait rien interroger qui fût capable de répondre à ses doutes, à ses anxiétés, aux terreurs de son esprit. Il était là sur les dernières limites d'un monde évanoui, aux bords d'un autre monde naissant qui se trouvait encore à l'état de cahos. D'autres institutions, d'autres lois, d'autres mœurs et d'autres ambitions allaient se former; des jours nouveaux se levaient sur l'univers. Louis XVI, avec son parfait instinct de la vérité, comprenait, devinait beaucoup de choses, et la sagesse de ses discours nous frappe. Mais quel génie il aurait fallu pour ne jamais être pris en défaut, pour juger d'avance de la portée de chaque décision, de chaque événement dans un ordre d'idées et de faits si extraordinaires, pour retenir sous ses pieds les passions furieuses et rejeter dens les profondeurs de l'abîme les idées funestes qui s'en étaient échappées? Conçoit-on tout ce qu'il y avait d'inextricable et de périlleux dans ce passage si prompt d'une époque à une autre époque si différente? Il fallait doubler un cap des tempêtes bien autrement terrible que tous les promontoires des mers les plus orageuses. Je n'ai jamais songé sans émotion à Lapérouse prenant congé de Louis XVI, et partant pour ces lointaines plages d'où il ne revint plus; comme le célèbre navigateur qu'il avait en-

voyé, le roi allait être lancé à travers un océan inconnu, l'océan des révolutions, et devait y périr sous les coups des sauvages!

La séance royale des états généraux, le 23 juin 1789, forme, ainsi que l'observe M. de Falloux, le point culminant du débat entre la révolution et Louis XVI. Le discours du roi a été invoqué comme une sorte de justification des violences et des usurpations de l'assemblée. D'après M. Mignet, le monarque *imposa les réformes et détermina leurs limites*: il avait dit, au contraire, en parlant des bienfaits qu'il accordait à ses peuples et qu'il faisait remettre sous les yeux des représentants de la nation : « Ce n'est pas pour circonscrire votre zèle dans le cercle que je vais tracer; car j'adopterai avec plaisir toute autre vue de bien public qui sera proposé par les états généraux. » D'après M. Thiers, on avait fait proférer au roi des *reproches*, et le roi avait dit au contraire : « Pour éviter de faire à aucun de vous des reproches, je considère que le renouvellement des états généraux, après un si long terme, l'agitation qui l'avait précédé, le but de cette vocation, si différent de celui qui rassemblait vos ancêtres, les restrictions dans les pouvoirs, et plusieurs autres circonstances, ont dû nécessairement amener des oppositions, des débats et des prétentions exagérées. » Quel bienveillant esprit de conciliation dans un semblable langage! et par quelle préoccupation deux écrivains considérables n'ont pas reconnu ici la vérité!

Après la prise de la Bastille et les désordres qui avaient suivi, Louis XVI, se rendant à l'assemblée, accompagné seulement des deux princes ses frères, témoignant sa peine aux représentants du peuple et les invitant à trouver les moyens de ramener l'ordre et le calme, nous touche à cinquante ans d'intervalle, et nous comprenons l'émotion partagée par l'assemblée presque tout entière lorsque le roi prononça ces mots :

« Je sais qu'on a donné d'injustes préventions; je sais qu'on a osé publier que vos personnes n'étaient pas en sûreté. Serait-il

donc nécessaire de vous rassurer sur des récits aussi coupables, démentis d'avance par mon caractère connu? Eh bien! c'est moi qui ne suis qu'un avec ma nation, c'est moi qui me fie à vous! »

On sait les graves décrets de l'Assemblée nationale dans sa séance nocturne du 4 août; le roi accorda sa sanction et ses décrets, en l'accompagnant de réflexions d'une admirable sagesse, d'une parfaite mesure; elles suffiraient pour faire au roi une renommée de haute raison.

Et voyez que de justesse, de netteté, de naturel dans l'expression! « De nouvelles lois constitutives, disait Louis XVI, ne peuvent être bien jugées que dans leur ensemble; tout se tient dans un si grand et si important ouvrage. Cependant je trouve naturel que dans un moment où nous invitons la nation à faire tous les efforts de patriotisme, nous la rassurions sur le principal objet de son intérêt. Ainsi, dans la confiance que les premiers articles constitutionnels que vous m'avez fait présenter, mis à la suite de votre travail, rempliront le vœu de mon peuple et assureront la tranquillité du royaume, j'accorde, selon votre désir, mon accession à ces articles, mais aux conditions positives dont je ne me départirai jamais, que, par le résultat général de vos délibérations, le pouvoir exécutif ait son entier effet entre les mains du monarque... Vous avez sans doute pensé que les anciennes institutions et que les formes judiciaires ne pouvaient être changées que quand un nouvel ordre de choses leur aurait été substitué. Ainsi je n'ai pas besoin de donner mes observations sur ce point.

« Il me reste à vous témoigner avec franchise, que si je donne mon accession aux différents articles que vous m'avez fait présenter, ce n'est pas qu'ils me présentent tous indistinctement l'idée de la perfection, mais je crois qu'il est louable en moi de ne pas différer d'avoir égard au vœu présent des représentants de la nation et aux circonstances alarmantes qui nous invitent à vouloir, pardessus tout, le rétablissement de l'ordre et de la paix.

» Je ne m'explique pas sur la déclaration des droits de l'homme; elle contient de très-belles maximes, propres à guider vos travaux; mais elle renferme des principes susceptibles d'applications et même d'interprétations différentes, qui ne peuvent être justement appréciés qu'au moment où leur véritable sens sera fixé par les lois auxquelles la déclaration servira de base. »

C'est avec de tels témoignages que Louis XVI se présente au jugement de la postérité. Le temps, invoqué par Eschyle, dans la seule dédicace qui nous soit venue de l'antiquité, et que Mirabeau appelait la devise de quiconque aime sincèrement et avant tout la gloire, rendra à la mémoire de Louis XVI sa complète grandeur; devant elle tomberont peu à peu les diverses préventions des partis.

Nous ne nous arrêtons pas aux déplorables journées du 5 et du 6 octobre; mais nous citerons un mot curieux de M. Mounier, président de l'Assemblée nationale; M. de Falloux a reproduit ce mot tel qu'il fut prononcé, d'après une Notice sur Mounier, par le baron Mounier, pair de France. La multitude qui s'était portée à Versailles, avait envahi la salle de l'assemblée; Mirabeau s'approche du président et lui dit: « Levez la séance. — Pourquoi? — Ne voyez-vous pas ce peuple furieux? — Est-ce moi qui l'ai conduit ici? — On veut égorger une partie des membres de l'assemblée. — *Si l'on nous tue tous, mais tous, vous m'entendez! bien des honnêtes gens périront; mais la France ne peut qu'y gagner.* — Le mot est joli, » reprit Mirabeau en regagnant sa place.

Dans son voyage à Paris, Louis XVI, descendu à l'hôtel de ville, répondant à Bailly qui l'avait complimenté sur ce *beau jour*, disait: « C'est toujours avec plaisir et avec confiance que je me vois au milieu des habitants de ma bonne ville de Paris. » Bailly, répétant ces paroles à ceux qui ne pouvaient les entendre, oublia le mot *confiance*. « Répétez, avec confiance, » dit la reine.

Tout à l'heure nous citions et nous admirions les réflexions de

Louis XVI qui accompagnaient la sanction accordée aux décrets de l'Assemblée nationale; le lecteur attentif est aussi vivement frappé du discours prononcé par le roi à l'assemblée le 4 février 1790, discours trop étendu pour être reproduit ici, et qui restera comme un monument du bon sens et de l'intelligence élevée du monarque. Pour lier le passé et l'avenir, que pouvait dire Louis XVI de plus politique et de plus social que ceci ?

« Un jour, j'aime à le croire, tous les Français indistinctement reconnaîtront l'avantage de l'entière suppression des différences d'ordre et d'état, lorsqu'il est question de travailler en commun au bien public, à cette prospérité de la patrie qui intéresse également tous les citoyens, et chacun doit voir sans peine que, pour être appelé dorénavant à servir l'Etat de quelque manière, il suffira de s'être rendu remarquable par ses talents ou par ses vertus.

» En même temps, néanmoins, tout ce qui rappelle à une nation l'ancienneté et la continuité des services d'une race honorée est une distinction que rien ne peut détruire; et comme elle s'unit aux devoirs de la reconnaissance, ceux qui, dans toutes les classes de la société, aspirent à servir efficacement leur patrie, et ceux qui ont déjà l'honneur de réussir, ont un intérêt à respecter cette transmission de titres et de souvenirs, le plus beau de tous les héritages qu'on puisse faire passer à ses enfants. Le respect dû aux ministres de la religion ne pourra non plus s'effacer, et lorsque leur considération sera principalement unie aux saintes vérités qui sont la sauvegarde de l'ordre et de la morale, tous les citoyens honnêtes, éclairés, auront un égal intérêt à la maintenir et à la défendre. »

Louis XVI terminait ainsi son discours :

« Puisse cette journée, où votre monarque vient de s'unir à vous de la manière la plus franche et la plus intime, être une époque mémorable dans l'histoire de cet empire. Elle le sera, je l'espère, si mes vœux ardents, si mes instantes exhortations

peuvent être un signe de paix et de rapprochement entre vous. Que ceux qui s'éloigneraient encore de l'esprit de concorde, devenu si nécessaire, me fassent le sacrifice de tous les souvenirs qui les affligent; je les paierai par ma reconnaissance et mon affection. Ne professons tous, je vous en donne l'exemple, qu'une seule opinion, qu'un seul intérêt, qu'une seule volonté, l'attachement à la constitution nouvelle, et le désir ardent de la paix, du bonheur et de la prospérité de la France. »

Quand on relit ce discours, on s'étonne profondément que l'alliance entre Louis XVI et le peuple de France ne se soit pas accomplie sur les débris des projets infernaux de quelques hommes. On admire en gémissant avec Lally-Tollendal « la vigilance et le génie qu'il a fallu aux méchants pour empêcher cette réunion qui était toujours au moment de s'opérer. »

Louis XVI, partant pour la frontière, avait, dans une déclaration, justifié son voyage par le récit des violences qui lui ravissaient sa liberté de roi. Au retour de Varennes (triste retour!), le prince, rentré dans son palais, se trouva en face d'un député de l'Assemblée nationale qui lui était attaché par sa place. Le roi le regarde, ne lui adresse d'abord que cette parole : « Eh bien ! » Puis bientôt il ajoute : « Ah ! tout ce que j'ai souffert depuis six jours ! que de peines ! que d'injustices ! tout ce que j'ai fait, oublié ! toutes mes bonnes intentions méconnues ! la reine, nos enfants ! deux innocents massacrés sous nos yeux et pour moi ! et le peuple ! ah ! quelle différence de Cherbourg ! je ne suis pas changé, moi; on l'eût bien vu si je fusse arrivé à Montmédy. Mais comme ils ont égaré le peuple ! comme les têtes sont montées ! il n'y a plus rien à faire; on ne peut plus parler à l'opinion. Que deviendra la France ? » Le député, après avoir fait entendre des paroles de respect et de douleur, accuse ceux qui ont conseillé ce fatal voyage. « Que voulez-vous, répond le roi, j'ai vu tout désespéré, j'avais tout tenté, excepté ce moyen de salut; j'ai voulu le tenter aussi. —

Mais pourquoi, Sire, cette déclaration avant d'être arrivé au but de votre voyage? — Parce que j'ai voulu agir franchement, parce que j'ai voulu qu'en apprenant mon départ, on apprît dans la même minute que je partais pour établir et non pour combattre la liberté. » Le député insiste : « On commençait, dit-il au roi, à sentir le besoin qu'on avait de vous, même pour cette liberté; l'Assemblée tombait dans le discrédit; le départ de Votre Majesté lui a donné un pouvoir qu'elle n'avait jamais eu. — Ah! tant mieux! s'écrie le roi, qu'elle le garde et qu'elle s'en serve pour rendre le peuple heureux; je serai le premier à la bénir. » L'interlocuteur de ce dialogue existe, dit M. de Falloux, il est très-irrécusable, et il s'en faut que les accusateurs aient de tels garants.

Bernard de Molleville, appelé par Louis XVI à faire partie d'un ministère tout à fait constitutionnel, reculait devant ce poste, qui n'offrait que des périls; admis à exposer au roi des hésitations inquiètes, il éprouva à l'aspect du malheureux prince une émotion dont il nous a laissé le souvenir dans ses Mémoires. Molleville voulut savoir ce que Louis XVI pensait de la constitution : « Je ne regarde pas cette constitution comme un chef-d'œuvre, à beaucoup près, dit le roi; je crois qu'il y a de très-grands défauts, et que si j'avais eu la liberté d'y faire des observations, on y aurait fait des réformes avantageuses; mais aujourd'hui, il n'est plus temps : je l'ai jurée telle qu'elle est, je veux et je dois être strictement fidèle à mon serment, d'autant plus que l'exécution la plus exacte de la constitution est le moyen le plus sûr qu'il y ait de la bien faire connaître à la nation et de lui faire apercevoir les changements qu'il convient d'y faire. Je n'ai ni ne puis avoir d'autre plan que celui-là; je ne m'en écarterai certainement pas, et je désire que mes ministres s'y conforment. — Me sera-t-il permis de demander au roi, dit Molleville, si l'opinion de la reine sur ce point est conforme à la sienne. — Oui, absolument; elle vous le dira elle-même. » En effet, la reine, chez qui

Molleville descendit un moment après, exprima la même opinion.

Cette franche et héroïque résignation à la constitution acceptée, Louis XVI l'avait fait connaître aux deux princes ses frères dans une remarquable lettre déposée aux archives du royaume. » Si on avait connu cette lettre le jour du jugement de Louis XVI, disait à un de nos amis le véridique républicain Daunou, le roi aurait pu périr dans un nouveau 2 septembre, mais non pas par arrêt. » Daunou disait la même chose pour le cas où la Gironde aurait terminé au lieu d'ouvrir le scrutin régicide. Et à ce sujet nous trouvons une particularité bien curieuse consignée dans le récit de M. de Falloux. La Convention délibéra jusqu'au 16 janvier sur le sort de Louis XVI. « Par quelle lettre commencera l'appel nominal ? demanda M. de Sèze avec anxiété à un jeune ami qui l'avait aidé à soutenir M. de Malesherbes dans l'étroit escalier de leur tribune. Allez vous en informer à la tribune du logographe. » Le jeune homme revient et dit : « C'est le G. — Tant mieux, dit M. de Sèze, c'est la Gironde; leur vote nous est favorable, et son influence entraînera les autres. » L'appel nominal commence, et les premières voix qui se font entendre prononcent la mort. « Ce n'est pas la Gironde, ce jeune homme se trompe, c'est impossible ! dit M. de Malesherbes. — Hélas ! répond M. de Sèze, il ne se trompe pas, tout est perdu ! » Le jeune homme dont il est ici question, c'est M. Roux-Laborie, aujourd'hui vieux témoin d'un grand passé, homme d'imagination et d'esprit, qui a vu et su tant de choses, et qui les raconte si bien [1].

A la vue de la monarchie conduite dans la caverne de la Convention, on se demande involontairement si rien n'aurait pu l'empêcher d'arriver là; on se demande si aucune influence n'aurait pu prévenir la calamiteuse autorité d'hommes tels que Danton, Robespierre, Marat, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Chaumette, etc. Personne n'ignore les projets de restauration constitutionnelle et

[1] M. Roux-Laborie est mort depuis que ces lignes ont été écrites.

monarchique qui occupaient l'âme ardente de Mirabeau quand il fut enlevé de ce monde; le tribun, revenu à d'autres pensées, prit avec Louis XVI des engagements qu'il avait juré de tenir, et ses notes secrètes adressées à la reine renfermaient un énergique désir, une forte résolution de rendre au pouvoir exécutif une liberté et une prépondérance qu'il avait perdues.

Mirabeau, non-seulement orateur d'une grande puissance, mais encore véritable homme d'Etat par la justesse du coup d'œil et la prudence des prévisions, serait parvenu à composer une seconde législature conforme à ses plans conservateurs; nous pensons qu'il aurait victorieusement combattu de dangereuses erreurs et empêché de funestes fautes. Boissy-d'Anglas a dit, dans un sens moral, qu'en perdant Mirabeau la révolution avait *perdu sa providence ;* en effet, à l'époque de sa mort, Mirabeau pouvait encore sauver la révolution de ses horribles excès; il aurait foudroyé par sa parole cette minorité féroce qui commençait à lever la tête, et son habileté infinie eût déjoué les manœuvres de ceux qui ne voulaient pas s'arrêter dans l'œuvre de démolition. Il aurait trouvé dans la reine un admirable auxiliaire pour triompher du caractère quelquefois indécis de Louis XVI. Que de misères Mirabeau pouvait épargner à son pays! Rappelons-nous cette profession de foi qu'il lançait à l'Assemblée nationale le 25 février 1791 : « Notre serment de fidélité au roi constitutionnel est dans la constitution ; je dis qu'il est profondément injurieux de mettre en doute notre respect pour ce serment. Telle est ma déclaration non équivoque, et pour laquelle je lutterai avec tout le monde en énergie ; bien décidé que je suis à combattre toute espèce de factieux qui voudraient porter atteinte aux principes de la monarchie, dans quelque système que ce soit, dans quelque partie du royaume qu'ils puissent se montrer... Telle est ma déclaration, qui renferme tous les lieux, tous les temps, tous les systèmes, toutes les personnes, toutes les sectes... » Il y eut une lamentable vérité dans ces paroles de Mirabeau mourant : « J'emporte

» dans mon cœur le deuil de la monarchie, dont les débris vont » être la proie des factieux. »

M. de Falloux croit que ce tardif ami de Louis XVI « ne pouvait lui rendre autre chose qu'un sceptre dérisoire ; » il en conclut cette leçon morale, que l'homme exercé à mal faire devient inhabile à faire le bien, et que la puissance des hommes éminents ne suit pas leur caprice. Une lecture attentive du dernier volume des Mémoires de Mirabeau, publiés par Lucas de Montigny, aurait peut-être modifié sur ce grand fait l'opinion du jeune historien du roi martyr. La veille de son trépas, le célèbre orateur de l'Assemblée nationale, entendant tirer des coups de canon, s'était écrié : *Sont-ce déjà les funérailles d'Achille!* Nous aimons à voir dans Mirabeau converti l'Achille de la royauté poursuivie; mais Dieu, pour le punir des débauches de sa jeunesse et du mal politique qu'il fit dans son âge mûr, ne voulut point laisser à Mirabeau la gloire de sauver son pays.

L'auteur, dans la dernière époque de cette histoire, s'est aidé des Mémoires de Cléry, de Hue et de l'abbé Edgewort : qu'y avait-il de mieux que d'interroger ou de laisser parler les hommes qui ont reçu une immortelle renommée dans ce monde en échange de leur dévouement au royal martyr ?

Comme Louis XVI est grand ! comme il est complétement sublime à mesure qu'il touche à ce qu'il y a de plus extrême dans l'infortune ! Il domine ses ennemis de toute la hauteur du ciel. Le poëte romain nous a peint le sage frappé sans effroi sur les ruines de l'univers ; ici c'est un roi que l'immolation trouve calme et fort sur les débris du monde monarchique. Le centenier, témoin de la mort du Christ, s'écriait : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu ! » Les témoins des derniers moments et de la mort de Louis XVI durent redoubler d'admiration pieuse à la vue de tant de courage, de sérénité et de vertus. Quel inexpugnable rempart que le sanctuaire d'une conscience en repos ! Vous avez beau vous armer contre elle, multiplier le fracas et les attaques, hurler, vociférer, tonner : la conscience habite les

sommets les plus voisins des cieux, et habite si haut que ni les coups ni les bruits ne peuvent y arriver.

La belle biographie de Louis XVI, tracée par M. de Falloux, fait honneur à ce jeune écrivain. Son récit nous offre une tranquille et spirituelle appréciation des hommes et des choses; son style est clair, précis et naturel. On remarquera que l'auteur ne cherche pas à faire de l'éclat pour son compte, mais à mettre en lumière, à montrer dans sa glorieuse vérité le monarque si durement traité jusqu'ici par les partis ennemis. Il cite, il encadre, il découvre, et parle lui-même le plus rarement possible. L'historien et le martyr ont entre eux ce côté de ressemblance : l'un s'est fait oublier dans son livre comme l'autre a passé sa vie à cacher ce qu'il valait.

Pendant que Louis XVI était aux prises avec la révolution, que faisaient les rois de l'Europe pour l'aider à la combattre? Rien. Ils ont fini par s'armer, oui sans doute, mais quand la révolution est allée les chercher et les secouer violemment sur leur trône. Depuis trois quarts de siècle en Europe, je ne sais pas si les rois n'ont pas, autant que les peuples, manqué à la royauté. Les calamités sont venues et se sont prolongées par l'égoïsme des pouvoirs. Frédéric de Prusse, vers la fin du dernier siècle, parlant des anciens prophètes en présence d'un ecclésiastique, avait traité de *fous sublimes* les voyants d'Israël; le prêtre avait protesté avec vivacité : « Montrez-moi donc, lui dit le roi, un seul passage raisonnable dans Isaïe. — Écoutez ce verset, Sire : *L'Éternel a fait un faisceau de rois qu'il a jeté dans l'abîme.* »

Mais un roi juste a été offert en holocauste; il y a eu expiation solennelle : puissent les destins de notre patrie en devenir meilleurs!

CHAPITRE XXII

Dante Alighieri.

L'histoire d'un écrivain nous donne la clef de ses œuvres. Son importance s'accroît du génie de l'auteur, de la part qu'il a prise au mouvement contemporain. Il est des hommes si profondément mêlés à leur époque, si complétement empreints des couleurs d'un siècle, qu'ils en retracent une grande image ; ce sont comme d'impérissables monuments chargés d'inscriptions destinées à transmettre les souvenirs du passé. En eux se résument la politique, la philosophie, les mœurs, les sciences et les lettres d'un pays. Peu de grands hommes expriment aussi bien que Dante les générations et les choses avec lesquelles ils ont vécu ; *la Divine Comédie* est en quelque sorte l'histoire universelle de l'Italie au XIIIe siècle ; nous trouvons dans ce poëme ce qu'on a su, ce qu'on a pensé, ce qu'on a fait en ce temps-là. Malheureusement cette encyclopédie catholique de l'Homère florentin n'est pas toujours facile à comprendre ; elle suppose la connaissance de beaucoup d'aventures, de traits et de détails restés couverts de ténèbres aux yeux de la postérité. *La Divine Comédie* est, pour le littérateur, le philosophe et l'historien, un monde où des conquêtes sont promises à une habile exploration ; ce lointain royaume dantesque se présente comme une fantastique région où la lumière et l'ombre se livrent d'éternels combats : allez

à ce royaume, courageux penseurs, pèlerins curieux, et que la pénétration de vos regards nous découvre des objets, des horizons nouveaux.

M. Artaud, qui, depuis longtemps, a reçu de la littérature italienne droit de bourgeoisie, s'est fait l'historien de Dante après en avoir été le traducteur ; c'est une savante manière d'achever pour ainsi dire sa traduction : écrire la vie d'Alighieri, c'est expliquer son poëme. L'auteur avait été précédé par de nombreux écrivains de la péninsule, depuis Boccace, en 1372, jusqu'à M. le comte César Balbo, en 1839. Nous ne connaissons de l'ouvrage de ce dernier que les fragments cités dans le travail de M. Artaud. Ces fragments révèlent un esprit fort distingué, un homme d'un savoir étendu, d'une pensée vive, d'une haute raison : ils révèlent du style, chose dont nous faisons un très-grand cas. Le comte de Balbo, pour l'honneur de sa patrie, n'aurait pas voulu qu'on eût laissé faire aux étrangers une bonne vie de Dante; mais M. Artaud, tout Français qu'il est d'origine, d'esprit et de cœur, a tellement associé son nom aux intérêts et aux gloires de l'Italie, qu'un Florentin ou un Romain de nos jours ne peut guère le prendre pour un étranger. Son histoire de Dante Alighieri, comme son histoire de Pie VII et son travail sur Machiavel, se recommande par une solidité d'érudition, une sagacité de jugement, une loyauté d'appréciation, une douce chaleur d'âme qui inspirent au lecteur une confiance entière. On sent une étude approfondie de la matière, on reconnaît un homme toujours en possession de son sujet. Les travaux de M. Artaud seraient vraiment irréprochables, si l'on y trouvait plus d'enchaînement dans le récit, plus d'ordre dans les idées et de sévérité dans la forme, si de trop fréquentes citations et parfois des digressions peu nécessaires ne venaient vous enlever à l'intérêt du sujet, comme d'importunes visites qu'on subit avec le désir de s'en débarrasser. L'allure de la conversation, allure entrecoupée et familière ; le

laisser-aller mobile d'une intelligence bien nourrie de lectures, de faits et de souvenirs; le ton exquis d'un homme d'esprit qui observe, compare et juge, ne suffiraient pas pour faire un livre, un livre tel qu'on l'entend dans le pays de Fénelon, de Voltaire, de Buffon, de Châteaubriand et de Michaud. Ce rare et divin secret de faire un livre, les anciens le connaissaient; dans l'Europe moderne, les Allemands, les Anglais, les Espagnols et les Italiens l'ont ignoré; le génie français, héritier des inspirations de la Grèce et de Rome, a seul gardé ce secret dont si peu de gens se doutent aujourd'hui. M. Artaud sait cela mieux que nous, et voilà pourquoi nous regrettons qu'il n'ait pas ambitionné plus de perfection littéraire dans ses ouvrages si remplis d'intérêt, si dignes d'estime.

Repassons quelques souvenirs de cette grande vie qui commence avec un charme pur et doux sous le regard de Béatrix enfant. Quelle fraîche et naïve poésie dans le salut donné par la jeune fille au jeune Florentin, qui a cru voir le ciel s'entr'ouvrir! Et lorsque Béatrix, ravie à Dante par un mariage, est ravie à la terre par la mort, le poëte en larmes annonce qu'on l'entendra souvent appeler la femme envolée dans le séjour digne de sa vertu, et que désormais il méprisera cette vie où l'on est privé du salut de Béatrix. Ce gracieux salut de la fille de Portinari revient comme une vision de bonheur dans les réminiscences de *Vita nuova*. Béatrix, transformée au souffle du trépas, devenue une beauté spirituelle, répandait au ciel une lumière d'amour qui *saluait* les anges. Le jeune Dante dessinait des anges dans ses tablettes comme pour retracer à sa pieuse douleur les formes nouvelles qu'avait revêtues son amie emportée aux célestes demeures. Dès ce moment, l'idée première de son épopée traverse son génie; si sa vie se prolonge, il dira de cette femme bénie ce qu'on n'a jamais dit de personne.

Faussement accusé d'avoir détourné les fonds publics durant son priorat, Dante est frappé d'une cruelle sentence qui le jette dans les misères de l'exil. Il laisse à Florence sa femme Gemma

et une jeune famille qu'il espère prochainement retrouver. Ses sonnets et ses *canzone* lui avaient déjà fait une renommée, on les chantait dans les rues de Florence. M. Artaud emprunte aux récits de Sachetti des anecdotes qu'on ne sera pas fâché de connaître et qui se rapportent aux temps antérieurs à l'exil de Dante. Le poëte avait entendu un forgeron chanter un de ses sonnets : celui-ci changeait la mesure et les paroles des vers qui n'étaient plus reconnaissables. Dante entre alors dans la boutique du forgeron, et saisit les marteaux et les tenailles qu'il jette à la rue. L'artisan, étonné de voir un homme bien vêtu et qui paraissait appartenir à une condition élevée, se livrer à un pareil emportement, lui en demande la cause; il lui reproche de gâter ses outils en les jetant dans la rue, et n'explique cette colère que par un accès de démence. Dante avec sang-froid lui répond : « Si tu ne veux pas que je gâte ce qui est à toi, ne gâte pas ce qui est à moi. — Que vous ai-je donc gâté? reprend le forgeron. — Comment, réplique le poëte, tu chantes mes sonnets, et tu ne les dis pas comme je les ai faits. Je n'ai pas d'autre art, et tu me le gâtes; tu estropies mes vers, je brise tes outils. »

Une autre fois, Dante, alors guerrier, portant le gorgerin et le brassard, rencontre un ânier qui conduisait sa bête chargée de gravois. L'ânier s'en allait chantant un fragment des canzones du poëte florentin. Quand il avait fini un certain nombre de stances, il frappait son âne et disait *arri* (mot qui sert à hâter la marche des bêtes); puis il continuait. Dante donna sur les épaules de l'ânier un coup de brassard, en s'écriant : « Cet *arri* là, je ne l'ai pas mis dans mes vers. »

Voici un troisième trait. Dante se trouvait dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, debout auprès d'un autel, l'esprit livré au charme de la rêverie, et méditant peut-être son hardi pèlerinage aux régions de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Un ennuyeux arrive qui interrompt son grave recueillement et lui adresse une question;

Dante essaie de le fuir, mais ne peut se dérober à sa poursuite; l'indiscret recommence sa question. Dante lui dit avec calme : « Avant que je réponde à ce que vous désirez savoir, répondez à une de mes questions : quelle est la plus grosse bête sur la terre? » L'animal florentin répondit que, suivant Pline, c'était l'éléphant. « Alors, reprit Dante, ô éléphant cesse de m'ennuyer ! »

Il y aurait un beau tableau à faire avec Dante exilé, frappant à la porte du monastère de Santa-Croce-del-Corvo, à l'embouchure de la Magra, demandant la paix aux hôtes de cette solitude, et remettant au frère Hilaire un petit livre qu'il avait tiré de son sein, la première partie de son poëme, la *cantica* de l'Enfer, pour être envoyé au chef gibelin, Uguccione della Faggiola, l'ami du proscrit. La beauté du golfe de la Spezzia attirait le poëte; son âme, océan sans repos, tempête éternelle, venait chercher le calme dans une cellule de la petite montagne de Sainte-Croix. Dante, ayant composé son Enfer, avait besoin que d'autres yeux que les siens s'arrêtassent sur ce monument élevé dans le silence et le désert de l'exil : on peut créer une œuvre sans ami, sans confident, sans témoin; mais, l'ouvrage achevé, vous souffrez si vous ne rencontrez pas une intelligence à qui le montrer, si vous êtes contraint d'ensevelir autour de vous, de retenir dans les ténèbres d'un isolement absolu votre ardente pensée toute prête à s'élancer à travers le monde; cette création que vous êtes seul à contempler n'existe qu'à moitié. Nul n'a raconté les tourments de Dante, gardant sous son manteau *l'Inferno*, qui devait faire sa gloire; il dut sentir de la joie, le malheureux proscrit, lorsqu'il reçut l'assurance positive que sa *cantica* serait portée à *l'excellent et magnifique* Uguccione. Une chose est remarquable dans la lettre du frère Hilaire à ce messer florentin: c'est ce qu'il dit de sa surprise, en voyant cette grande production poétique écrite en langue vulgaire et non pas en latin, en voyant une *si haute science vêtue d'un habit si grossier*. Plus tard, beaucoup d'autres

lecteurs partageront sans doute la surprise du moine de Sainte-Croix. Dante donnait en même temps à l'Italie une épopée et une langue.

Le voyage de Dante à Paris est un fait incontestable, appuyé sur les plus graves autorités. C'est durant son exil, vers l'année 1309, qu'on place son séjour dans la métropole française, *la ville des philosophes*, comme l'appelait saint Thomas. Son maître Brunetto, proscrit après la défaite du parti guelfe à *Monte Aperto*, avait trouvé un refuge à Paris ; rentré à Florence, il apprit le français à son jeune élève, et sut lui inspirer le désir de venir étudier la philosophie et la théologie dans notre vieille université qu'on surnommait *la citadelle de la foi catholique*. Brunetto avait vécu à Paris à une belle époque ; un prince admirable, saint Louis, régnait alors; ce vertueux et grand homme n'était plus lorsque Dante arriva; et qui trouvait-il sur le trône? Philippe le Bel, le *faux monnoyeur*, administrateur habile, mais roi d'un déplorable caractère; sa cour n'inspira à Dante que des préventions fâcheuses contre la France; si le poëte, paraissant à Paris quarante ans plus tôt, eût fait connaissance avec nos mœurs et notre génie au milieu de la cour de saint Louis, nous aurions été certainement beaucoup mieux traités dans la *Divine Comédie*, et le *Gran Padre Alighieri* aurait trouvé chez nous quelque chose de plus à louer que l'art de l'enluminure. M. Artaud cite le chapitre premier du *Trésor* de Brunetto, chapitre composé à Paris, et qui est évidemment une dédicace à saint Louis; le nom de ce roi n'y est point prononcé: mais en 1261 saint Louis était le seul souverain de l'Europe à qui pussent s'adresser de semblables éloges; nous reproduisons la traduction de cette dédicace, parce que ce morceau très-peu connu plaît à notre patriotisme; toute louange de saint Louis, surtout quand elle part d'une plume étrangère contemporaine, doit être pieusement recueillie.

« A vous, vaillant seigneur, je n'en sais pas trouver de meilleur

ici-bas où vous n'avez pas d'égal ni en paix ni en guerre. Toute la terre que le soleil éclaire pendant le jour, et que la mer environne devrait être *sans faille* soumise à vos lois, quand on considère le bien que vous faites par habitude, et le haut lignage dont vous êtes né. On peut encore découvrir en vous sagesse et savoir en toute circonstance, tellement qu'en vous paraît être revenu un autre Salomon. On a bien vu dans ces durs malheurs où tout autre se dément, que vous, au contraire, vous vous améliorez et que vous vous purifiez. (Nous croyons que ceci est une allusion aux malheurs de la première croisade de saint Louis et à sa captivité en Egypte.) Votre cœur généreux s'élève si magnifiquement en toute grandeur, que vous êtes semblable à Alexandre. Vous ne tenez aucun compte de l'argent, de l'or, des provinces. (Ce dernier mot n'est-il pas une allusion à la restitution du Querci, du Limousin, de l'Agénois et d'une partie de la Saintonge, faite au roi d'Angleterre, pour *mettre amour* entre les enfants d'Henri III et les siens?) Vous êtes doué d'un entendement si profond, que vous portez la couronne de la franchise et le manteau de la plus insigne valeur. Quand il fut nécessaire, Achille le preux, qui acquit tant de gloire, le bon Hector de Troie, Lancelot, Tristan, ne valurent pas plus que vous; et puis, quand vous apparaissez, quand vous parlez dans le conseil ou dans une assemblée, on dirait que vous possédez le langage du bon Tullius de Rome, célèbre par sa souveraine éloquence. Vous savez si bien gouverner le commencement, le milieu, la fin d'une entreprise, et accorder vos paroles selon la matière, et chacune dans son ordre! Ensuite vos manières habituelles accompagnent un port si élégant, une conduite si vertueuse, que vous surpassez Sénèque et Caton. Je puis dire, en somme, qu'en vous, seigneur, se réunit, se complète toute bonté, et vous rassemblez en vous tant de vertus, qu'à vous rien ne manque, comme à l'or raffiné. »

Jean de Serravale nous dit que Dante fut bachelier dans l'université de Paris, et que le poëte n'eut pas assez d'argent pour se faire

recevoir docteur. M. Artaud craint que ce passage du commentateur ne se rapporte à un prétendu voyage de Dante en France avant son exil; mais il nous paraît au contraire que cette particularité du manque d'argent pour arriver au doctorat, annonce parfaitement la situation du proscrit réduit aux plus faibles ressources. Dante, cultivant à Paris les études philosophiques et théologiques, se préparait à ses deux *cantiches*, le Purgatoire et le Paradis, Il vit Philippe le Bel commencer ses persécutions horribles contre les Templiers, et promit une vengeance à l'ordre illustre. Peut-être rêva-t-il à Béatrix, à l'achèvement de son poëme catholique sous les voûtes de Notre-Dame qui, depuis quelques années, avait été lancée vers les cieux. Merveilleux prestige d'un grand nom! puissance du génie et de la gloire, Paris semble recevoir un éclat nouveau parce que Dante y a mangé pendant quelque temps son pain amer! Le passage du proscrit florentin laisse je ne sais quelle lumineuse empreinte dans la vieille histoire de ce Paris qui a connu les plus magnifiques renommées du monde moderne! Pourquoi notre université du commencement du quatorzième siècle ne s'enorgueillirait-elle pas d'avoir eu Dante pour élève, de lui avoir donné la profonde science religieuse qui se révèle dans le *Purgatoire* et le *Paradis?*

La réorganisation de l'unité sociale fut toujours le rêve des hommes de génie; car l'unité, image de Dieu, est le plus grand témoignage de perfection ici-bas. Cyrus, Alexandre, César, Napoléon rêvaient l'unité par la puissance du glaive; Leibnitz travaillait à la solution du problème, lorsqu'il cherchait une langue universelle. Dante, dans son traité de la *Monarchie*, cédant à l'entraînement du parti gibelin, rêvait l'empire universel pour Henri VII; il voulait établir qu'aux Romains seuls appartient le droit de gouverner le monde, et du reste on lui a rendu cette justice d'avoir le premier examiné en philosophe chrétien l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste, d'avoir montré la main divine élevant et dirigeant la domination du Capitole dans un but de civilisation universelle et pour préparer la voie à la

céleste révélation. Toutefois il avait pu rencontrer dans les écrits de plusieurs Pères de l'Église des remarques et des pensées sur la mission providentielle de l'empire romain. « Dieu, dit saint Augustin, montra dans ce très-brillant et très-opulent empire des Romains, combien valaient les vertus civiles, même sans la vraie religion, afin que l'on comprît que quand cette vraie religion y serait ajoutée, les hommes deviendraient citoyens dans une autre ville dont le roi est vérité, dont le monde est éternité[1]. » Saint Léon le Grand avait signalé aussi la main de Dieu dans la conduite de l'histoire romaine : « Pour que l'effet de l'ineffable grâce se répandit sur tout l'univers, Dieu prépara dans sa divine providence les accroissements de cet empire. Il fut porté à de telles limites, qu'il devint voisin de toutes les nations, et que l'universalité du monde se trouva contiguë ; la disposition secondait divinement l'œuvre pour qu'une multitude d'empires se réunissent dans un seul, et qu'on vît bientôt les peuples rangés devant cette prédication générale qui émanerait de la direction d'une seule ville. »

Dante a raison quand il dit que le genre humain ne tend qu'à une seule fin ; mais ses doctrines sur le droit de domination universelle attribué aux Romains, et sur la soumission des peuples à un chef unique, ne sauraient soutenir la discussion. Rome, après avoir rempli son destin avec l'épée, continue sa suprématie avec la croix ; mais son empire n'est plus de ce monde, et quant à la paisible souveraineté d'un seul sur les nations de la terre, c'est là une chimère, une utopie irréalisable, qu'on nous passe la nouveauté de l'expression.

A défaut de l'impossibilité d'un pouvoir unique, appliqué aux diverses sociétés de notre globe, à défaut d'une loi politique à qui l'empire de l'univers serait promis, il est une loi plus haute, plus énergique, la loi chrétienne, qui doit conquérir le monde. Le progrès social, c'est la marche perpétuelle vers l'unité ; l'unité morale étant

[1] *Cité de Dieu.* — Voir notre *Histoire de saint Augustin*, 2 vol. in-8°

seule, possible, c'est elle qui sera le dernier mot du genre humain. La civilisation évangélique, depuis dix-huit siècles, a fait son chemin à travers les révolutions et la chute des États ; elle a marché tantôt avec le bâton de l'apôtre, et tantôt avec l'épée du guerrier. Dieu se sert parfois des passions des hommes et des malheurs des peuples pour l'établissement de la vérité. Le travail du monde sur lui-même est un travail de destruction, et souvent la Providence permet que les ruines soient fécondes. Oui, l'unité morale est le destin suprême de l'univers. La France qui fit les croisades, ce mouvement magnifique vers l'unité chrétienne, la France qui se montra toujours à la tête des sociétés européennes comme l'ange porte-lumière, a sa place marquée dans ce beau renouvellement de l'humanité. Son génie est un génie conquérant ; donnez-lui une idée ou un glaive, il faut qu'elle aille en avant, qu'elle s'élance au loin par ses armées, par ses écrivains ou par ses missionnaires. Le partage de l'Orient ne se fera pas sans nous ; il serait aussi difficile d'étouffer le génie d'une grande nation que d'arrêter un soleil dans sa course ; déjà nous sommes campés en Afrique, et les portes de l'Asie, qui, jadis, s'ouvrirent devant nos pères, ne resteront pas fermées par nous. Les diverses nations se réuniront sous une même loi morale, et ce n'est pas en vain que la puissance de la vapeur, ce prodigieux moyen de rapprocher les distances, a été donnée à notre âge ; on ne verra plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur : la France aura pris une glorieuse part à cette œuvre d'immense rénovation. C'est alors que le genre humain, parvenu à l'unité chrétienne, qui sera sa perfection dernière, sera trouvé assez beau pour être appelé dans les royaumes de la gloire incréée ; c'est alors que Dieu enlèvera de la terre la grande famille, comme on cueille un fruit mûr.

CHAPITRE XXIII

Continuation du même sujet.

Une importante vérité qu'on n'a pas assez remarquée, c'est l'attitude toute nationale des pontifes de Rome dans les longues et terribles luttes des Guelfes et des Gibelins. La papauté, en Italie, a été, comme la royauté en France, l'expression permanente et la représentation la plus fidèle des grands intérêts du pays. Dès les premiers siècles, les souverains pontifes avaient défendu les franchises et l'intégrité du territoire; en combattant pour les libertés de l'Eglise contre les usurpations impériales, ils combattaient pour l'indépendance italienne; des villes considérables s'étaient constituées en *communes*, sous leur protection; leur forme républicaine avait pour appui la papauté. Que seraient devenues les cités d'Italie, au moyen âge, avec leurs jalousies et leurs rivalités ardentes, si le Saint-Siége n'avait pas été là comme un centre naturel, comme un refuge, comme une autorité? « Ce que le christianisme fit en grand pour la liberté du monde, le Saint-Siége, dit avec beaucoup de raison M. Artaud, le fit pour la liberté bien entendue de l'Italie. » Rome, par l'application la plus simple des principes chrétiens, opposait une perpétuelle résistance aux dominations dangereuses. Etranges contradictions que peuvent seules expliquer les mobilités passionnées des multitudes! Du milieu de ces villes italiennes

en possession d'une constitution républicaine et placées sous l'influence très-indirecte des empereurs d'Allemagne, il sort un parti qui ne veut plus de ses droits, de ses libertés, et se précipite au-devant des maîtres étrangers ! Heureusement cet entraînement ne fut pas général; il se forma un parti contraire, composé d'hommes attachés à leurs priviléges, à leur indépendarce, et ce parti tout national eut le Pape pour soutien. C'est ainsi que les noms de Guelfe et de Gibelin, désignent d'abord les deux partis des princes qui se disputaient le trône de Frédéric II enfant, servirent à marquer dans la péninsule les amis et les ennemis de l'Empereur. On nous dira, et nous conviendrons sans peine, que les papes étaient intéressés à favoriser la résistance au joug impérial, mais encore faut-il reconnaître que la cause du Pape fut celle du peuple, et cette rencontre n'offre-elle pas un bienfait providentiel et comme la manifestation d'une double justice ? Nous estimons beaucoup, quant à nous, les pouvoirs dont l'intérêt se lie essentiellement à celui des nations : nous sommes toujours disposés à croire qu'une puissance vient du ciel, lorsque sa destinée, sa nature, sa nécessité la poussent à soutenir les faibles, à protéger les hommes contre les envahissements des oppresseurs.

Dante, dont les aïeux étaient Guelfes, chargé quatorze fois d'ambassades pour le service de la république de Florence, ne satisfait plus le parti auquel il est censé appartenir; pendant qu'il est prieur, il entend hurler autour de lui les deux factions rivales; comme aucune conviction profonde ne le saisit, il ménage ou frappe tour à tour les deux partis. Puis un arrêt d'exil tombe sur sa tête, et les rancunes, plus peut-être qu'une opinion sérieuse, le rendent Gibelin. L'irritabilité faisait le fond du caractère du poëte, la passion habitait dans son âme. Qui peut sonder la profondeur de la plaie formée par une fausse accusation dans un noble cœur passionné ? à quelles bornes s'arrêtera l'homme violent que la calomnie est venue atteindre ? Ceci a pour but, non point d'excuser,

mais d'expliquer la lettre de Dante à l'empereur Henri, écrite en 1311. Il fallait que ce pauvre proscrit fût bien malheureux, bien troublé, pour appeler Florence, sa patrie, une *vipère*, une brebis contagieuse, souillant le troupeau de son seigneur, une *Myrrha* s'enflammant dans les embrassements paternels, une *Amata* finissant par se passer au cou le lacet fatal. D'ailleurs, cette lettre, où le *saint triomphateur* et *maître unique* est invité à abattre la tête de l'*hydre* empoisonnée, à couper l'arbre jusqu'aux racines, est empreinte d'un sentiment farouche que nous croyons être un rapide accès de triste folie. Enfermé très-probablement dans la tour de Porciano, l'infortuné proscrit avait laissé déborder sa rage au milieu des terreurs et des fantômes de la nuit.

Il est difficile que des hommes vraiment supérieurs se dévouent à toutes les rancunes, à toutes les ardentes fantaisies du parti auquel ils appartiennent. Ils voient de haut et au loin, et, dès que des passions d'un moment n'obscurcissent pas leur raison, ils démêlent tout d'abord le vrai du faux, le juste de l'injuste. Le ciel des grandes intelligences n'est pas destiné à rester longtemps couvert des ténèbres des préjugés ou de l'erreur; le souffle du génie ne tarde pas à faire l'office du vent qui balaie les nuages de l'horizon. Dante gibelin a trop de portée pour s'enfermer dans les répulsions et les haines de son parti; classé dans la faction impériale, il n'oublie point les intérêts du Saint-Siége. Nous avons un monument de cette fidélité catholique dans la lettre de Dante écrite, en 1314, aux six cardinaux italiens réunis au conclave de Carpentras pour nommer un successeur à Clément V, dont le séjour à Avignon avait été si fatal à l'Eglise. La pensée de l'intervention miséricordieuse des papes en faveur des bannis inspira cette lettre, nous dira-t-on; mais le poëte n'était pas homme à mendier, même indirectement, un bienfait auprès de ses ennemis, et de deux choses l'une, ou Dante fut lâche, ou son attachement à l'empire spirituel de saint Pierre fut sincère; or, nous avons des preuves

de son énergique fierté et de nombreux témoignages de sa foi catholique.

Dans sa lettre adressée aux cardinaux italiens, Dante pleure Rome déserte et veuve ; la solitude de la ville des pontifes lui paraît aussi lamentable que la plaie des hérésies. Il se plaint que les conducteurs de l'Eglise militante, négligeant de suivre la marche de l'épouse sur les traces du Crucifié, aient entraîné le troupeau dans le précipice, au lieu de le guider à travers les abîmes. Le proscrit leur reproche, dans un langage figuré, de ne pas regarder le temple, d'allumer leurs autels avec un feu étranger, de vendre des pigeons dans le sanctuaire, et les invite à ne pas mépriser la divine patience. Peut-être ces princes de l'Eglise diront-ils : « Quel est celui-là qui, ne craignant pas la punition soudaine d'Osée, soutient l'arche près de tomber ? » Dante répond qu'il est, en effet, une des plus minimes brebis de Jésus-Christ, qu'il n'exerce aucune autorité pastorale, que les richesses ne sont pas avec lui : « Je ne suis pas la grâce des richesses, dit-il, mais la grâce de Dieu ; c'est ce que je suis, et le zèle de sa maison me dévore. Déjà, poursuit le Florentin, la vérité, agréable à Dieu, a retenti dans la bouche des enfants. L'aveugle-né a confessé la vérité que les pharisiens non-seulement taisaient, mais encore s'efforçaient de détourner. Je suis persuadé de ce que j'entends. Outre cela, j'ai pour maître le philosophe qui, dogmatisant sur toutes les choses morales, enseigna à ses amis la vérité qu'il faut préférer. Et la présomption d'Osée, qui croirait qu'on ose témérairement l'objecter ? Cette présomption ne me serait pas reprochée avec la contagion de son crime. Osée courut à l'arche ; moi je cours aux bœufs qui refusent d'obéir et qui marchent dans une mauvaise voie. » Dante accuse aussi les pasteurs d'avoir épousé la cupidité, qui n'a jamais été la mère de la piété et de la justice, et de laisser abandonnées aux toiles de l'araignée ou dans des cachettes obscures les œuvres de Grégoire, d'Augustin, de Denys, de Damien et de Bède. Le Denys

dont il s'agit ici doit être saint Denys l'aréopagite, dont les principaux ouvrages sont des traités *de la hiérarchie céleste*, *de la hiérarchie ecclésiastique*, *des noms divins*, *de la théologie mystique*. Damien est sans doute Pierre Damien de Ravennes, appartenant à la première moitié du onzième siècle, auteur de beaucoup de sermons, de plusieurs vies des saints, et de plusieurs traités sur les devoirs des ecclésiastiques. Bède le Vénérable, Anglais d'origine, publia dans le huitième siècle la première *Histoire ecclésiastique* qui ait existé, et la postérité peut le regarder comme le fondateur de cette branche de la littérature catholique. Il paraît que Dante avait lu Denys, Damien et Bède, ces trois auteurs auxquels personne aujourd'hui ne songe plus, et que nous avons voulu faire connaître en quelques mots.

Nous parlions tout à l'heure de l'énergique fierté du poëte florentin. Cette fierté se révèle admirablement dans la lettre de 1317, adressée à un religieux de ses amis, et citée par M. Artaud. On offrait au proscrit le retour à Florence, mais d'humiliantes conditions étaient imposées. Après avoir passé d'abord par la prison et payé une somme d'argent, il fallait, à un jour de fête, se présenter une torche à la main dans une des principales églises, et, la tête inclinée, se recommander à la pitié. « Est-elle glorieuse, répond le poëte, cette révocation, en vertu de laquelle Dante Alighieri est rappelé dans sa patrie après un exil de près de trois lustres ? Est-ce là ce qu'a mérité son innocence manifeste pour tous ? Voilà donc ce qui était réservé à ses sueurs et à ses travaux si constants dans les études ! Arrière l'homme à qui la philosophie est familière, et qui serait porté par une aussi terrestre bassesse de cœur, à venir, ainsi qu'un Ciolo [1] et d'autres infâmes, à venir comme garrotté faire l'oblation de sa personne ! Arrière l'homme qui, après avoir prêché la justice et souffert l'injure, viendrait trouver ceux qui l'ont insulté, comme s'ils étaient bien méritants,

[1] C'était peut-être le nom de quelque lâche célèbre.

et leur donnerait son argent ! Ce n'est pas là un chemin par lequel on revient dans la patrie. Mais si vous ou vos amis vous en entrevoyez un autre qui ne déroge ni à la renommée de Dante ni à l'honneur, j'accourrai à grands pas pour l'accepter. Si on n'entre pas à Florence par une autre voie, je n'entrerai pas à Florence. Hé quoi ! ne pourrai-je pas contempler partout les miroirs du soleil et des astres ? Est-ce que je ne pourrai pas admirer les plus douces vérités sous le ciel, si auparavant je ne me montre pas sans gloire et couvert d'ignominie devant le peuple et au milieu de la ville de Florence ? Jamais le pain ne me manquera. »

Nous nous étonnerons avec M. Artaud que les chefs de la cité florentine, qui avaient lu les vers de Dante, aient pu espérer de lui faire subir une amende honorable flétrissante. Comment songer à réduire à cette dégradation, à cette soumission d'esclave, le poëte qui, dans ses chants, planait en roi sur le temps et sur le monde, qui portait avec lui les clefs de l'enfer et les clefs du ciel, qui, prenant la place du souverain juge, plaçait à son gré les âmes dans les trois royaumes de l'avenir, et qui parfois jetait dans l'éternel abîme un homme encore tout vivant ? A notre avis, les chefs florentins n'attendaient pas une acceptation de la part de l'illustre exilé ; c'était apparemment de pauvres esprits voulant se donner la joie d'outrager celui qui les dépassait. Il se rencontre dans ce triste monde une race d'hommes que la gloire importune parce que entre eux et la gloire il y a toute l'épaisseur de la médiocrité : race froide et mauvaise qui se console de sa lourde impuissance par de sourdes attaques contre le génie ; ces gens-là nous représentent l'Arabe stupide lançant des pierres sur le monument immobile qu'il ne peut renverser. Ce n'est point la torche à la main et dans l'attitude d'un coupable demandant miséricorde, que Dante se promet de reparaître au milieu des Florentins ; après l'achèvement de ce poëme sacré, dont le ciel et la terre lui ont fourni les couleurs, la colère de ses ennemis s'adoucira peut-être, et le poëte, avec une voix plus

harmonieuse et un âge plus vénérable, viendra prendre la couronne de laurier dans l'église de Saint-Jean, où il reçut le baptême. Mais le proscrit ne devait point revoir la patrie ; cette couronne de laurier qu'il rêvait pour son front sillonné par la douleur et la pensée, ne devait se poser à Florence que sur un sépulcre, et un sépulcre vide!

On ne saurait lire sans émotion les prophétiques paroles qu'adresse à Dante dans le *Paradis* son trisaïeul Cacciaguida. Le poëte veut connaître les coups que la fortune lui prépare, et Cacciaguida lui répond qu'il sortira de Florence comme Hippolyte sortit d'Athènes, persécuté par la perfidie d'une impitoyable belle-mère ; il lui annonce qu'on attribuera tous les torts au parti le plus faible, selon l'usage, mais que la vengeance du Ciel rendra un témoignage éclatant à la vérité. « Tu seras, dit-il à Dante, obligé d'abandonner ce qui te sera le plus cher : c'est la première flèche que lance l'arc de l'exil. Tu apprendras combien le pain est amer, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui. « Vers admirables et profonds, s'écrie ici Ginguené, que le génie même ne créerait pas s'il n'était initié à tous les secrets de l'infortune!

La France, si peu favorablement traitée dans la *Divine Comédie*, se retrouve avec orgueil à la fin du poëme ; c'est par notre gloire que se termine la merveilleuse épopée ; saint Bernard, ce beau génie français, remplace Béatrix, l'angélique vision. Au bout de cette longue phalange de personnages qui ont passé devant le poëte, se présente notre admirable moine du douzième siècle, bouche puissante à laquelle l'Europe était soumise, âme de feu qui soupirait après la solitude et que sa grande mission entraînait toujours au loin, cœur séraphique que l'oraison et l'amour retenaient au ciel. Dante, voyageur sublime à travers les régions éternelles, près de parvenir au terme de sa course, trouve saint Bernard pour guide et pour ami. C'est Béatrix qui, envolée vers son trône, au troisième cercle de la splendeur, envoie l'immortel apôtre au-devant du poëte. Dante

demande de pouvoir *embrasser la connaissance parfaite de la dernière béatitude*, et saint Bernard l'invite à prier Marie avec lui pour obtenir cette grâce. Citons le commencement de cette belle prière, qui dénoue le vaste poëme italien, et que prononce l'illustre cénobite du pays de Bourgogne :

« Vierge mère, fille de ton Fils, humble, mais élevée plus qu'aucune autre créature, terme fixe de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaine, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage. Dans ton cœur a été rallumé cet amour dont les rayons ont fait germer au sein de la paix céleste cette fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous embrases d'une ardente charité; tu es pour les mortels la source d'une vive espérance. O femme! tu es si grande, tu as tant de puissance, que quiconque veut une grâce et ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans ailes! Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui t'invoque, souvent elle prévient généreusement les demandes. En toi est la miséricorde, en toi est la tendresse, en toi est la magnificence, en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures. Celui que tu vois près de moi a parcouru le monde, du centre de la vallée infernale jusqu'à ce haut empire. Il a vu, une à une, les âmes de ceux qui habitent le ciel. Il t'en supplie, accorde-lui assez de force pour qu'il puisse embrasser la connaissance parfaite de la dernière béatitude, etc. »

En repassant l'histoire d'un poëte, martyr des révolutions italiennes, nous avons à prononcer le nom d'un auguste martyr de révolutions bien autrement terribles, qui rencontra non point l'arrêt du proscripteur, mais la hache du bourreau. Le royal prisonnier du Temple lisait le *Paradis* de Dante avant de monter au ciel en passant par l'échafaud, comme un voyageur, près de partir, lit les peintures et les récits des lieux qu'il doit visiter ou qui doivent être sa nouvelle demeure. M. Artaud raconte qu'en 1808, songeant à traduire la *Divine Comédie* et voulant commencer par le *Paradis*, il s'occupa

de savoir si personne ne l'avait devancé, et qu'il alla solliciter les conseils de M. Van-Praet, cet homme prodigieux dont la petite tête renfermait l'immense bibliothèque de la rue Richelieu. Il demanda à M. Van-Praet quelques renseignements sur le *Paradis* de Dante ; le bibliothécaire, tout ému, disparaît par une de ces portes conduisant à des réduits connus de lui seul, et, bientôt après, lui remet un paquet de livres ficelés en lui disant : « Tenez, voilà tout l'ouvrage de Dante. Ce mot de *Paradis* m'a mis sur la voie d'un souvenir terrible. Après le 10 août 1792, le prisonnier du Temple fit demander à la bibliothèque le ***Paradis*** de Dante. Voilà tous les volumes de Grangier, ficelés et attachés tels qu'ils étaient quand on les a rapportés ici par ordre de la *commune* de Paris. » Nous comprenons le respect et l'attendrissement de M. Artaud en recevant un semblable dépôt : cet exemplaire de la traduction en vers de Grangier mériterait d'être pieusement enfermé comme une précieuse relique. A la page 624 du *Paradis*, M. Artaud remarqua une adresse d'un journal de l'époque, portant le nom du *citoyen Tronchet* : étrange hasard qui place le nom d'un défenseur de Louis XVI dans le livre où le malheureux roi a cherché des consolations !

M. Artaud a attaché ses intérêts littéraires à l'histoire de trois hommes qui, à des titres bien différents, ont laissé une profonde trace dans les annales de l'Italie moderne : Dante, Machiavel, Pie VII ; le premier, créateur d'une langue et d'une épopée, résumant en lui toute la science et toutes les agitations de son époque ; le second, génie politique qui avait profondément étudié les sociétés et les gouvernements, qui se trompa plus d'une fois, mais dont les erreurs même peuvent être le sujet de méditations utiles ; le troisiéme, représentant sublime de la force morale contre la force du glaive, du droit religieux contre le fait violent, opposant d'inébranlables vertus à une implacable tyrannie. M. Artaud n'avait pas besoin de se justifier d'avoir abordé des matières si diverses ; depuis quand l'écrivain ou l'artiste serait-il condamné à ne traiter que des sujets

liés entre eux par une affinité parfaite? Ce n'est pas l'unité des sujets, c'est l'unité de la pensée et du sentiment qu'il importe de maintenir sous la plume : or, nous donnerons à notre savant auteur un éloge qui est devenu magnifique en nos jours de décadence immorale, nous le féliciterons de montrer dans ses livres un sincère amour de la vérité, les élans d'un noble cœur qui a soif de justice, et qui veut tour à tour nous faire admirer les grandes idées, la belle poésie et les saintes actions.

CHAPITRE XXIV

Histoire de la filiation et des migrations des peuples.

L'âge présent a vu naître une école qui, pour se qualifier, a eu besoin, soit dit en passant, de recourir à un barbarisme; je veux parler de l'école *humanitaire.* Quelques-uns des écrivains qui ont associé leur nom à la défense du système *humanitaire*, sont poussés par de nobles intentions; ils ont rêvé pour les enfants de la terre de belles destinées. Dans leur opinion, le genre humain, marchant de progrès en progrès, est appelé à une perfectibilité indéfinie; chaque pas qu'il fait dans les siècles le rapproche de plus en plus du bien, du vrai, du beau, et cette constante progression ne doit pas s'arrêter à tel point que, prenant l'éternité pour marge, le genre humain pourrait finir par devenir dieu. L'école *humanitaire,* ou l'école de la perfectibilité, touche par divers points au panthéisme. Les questions qu'elle soulève sont les plus graves que la philosophie puisse examiner. Il s'agit de s'entendre sur la condition de l'homme, sur sa véritable nature, sur le sens qu'il faut attacher à la vie et à la mort.

Commençons par dire que la doctrine de la perfectibilité indéfinie n'est pas nouvelle; cette doctrine a trouvé dans notre siècle de nombreux et d'ardents apôtres, mais elle nous a été tout simplement

léguée par le siècle dernier. Dans un ouvrage intitulé *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Condorcet a exposé le système de la perfectibilité. En cherchant à établir l'incessante progression de l'homme dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, Condorcet allait jusqu'à penser qu'un temps viendrait où la vie humaine sortirait de ses étroites limites : le philosophe espérait que la vie de l'homme pourrait durer plusieurs siècles. Avec un peu de méditation, on découvrira dans cette doctrine quelque chose de profondément irréligieux, quelque chose qui ressemble à une orgueilleuse rébellion de l'esprit de l'homme. Expliquons-nous. Ce système est profondément irréligieux, parce qu'il tend à réduire les destinées humaines aux dimensions d'ici-bas. Ce système anéantit la vie à venir, en plaçant le ciel, c'est-à-dire la perfection, sur la terre. On suppose que le genre humain, dans sa marche à travers les âges, s'avance de plus en plus vers la réalisation des rêves heureux, en morale, en politique, dans la vie matérielle ; mais lorsque le monde sera parvenu à ce terme, il ne sera plus nécessaire de prêcher l'éternité future, car l'éternité bienheureuse aura commencé pour les humains.

Notez bien que, prévoyant l'objection de la rapidité de la vie humaine, le père de la doctrine de la perfectibilité, Condorcet, a soin de vous prédire un temps où l'homme pourra vivre quatre ou cinq cents ans. Soyons de bonne foi, interrogeons l'histoire, interrogeons l'expérience, la raison humaine; prenons l'histoire depuis quatre mille ans (au delà de cette époque, il n'y a rien d'historique proprement dit), prenons donc l'histoire depuis quatre mille ans, et voyons en quoi le fond des choses humaines a subi l'heureuse influence de la loi du progrès. Répondez, je vous prie, à ceci : L'homme d'aujourd'hui est-il meilleur que l'homme du temps des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, des Grecs et des Romains ? son cœur est-il plus pur, plus tendre, plus vrai, plus généreux ? y a-t-il aujourd'hui plus de loyauté, de noblesse et d'élévation dans

son âme? est-il plus disposé à soulager les maux de ses frères, à s'immoler pour les intérêts de tous? Y a-t-il plus de pitié, plus d'abnégation, plus de dévouement et de patriotisme? Les passions de l'homme sont-elles aujourd'hui moins vives, moins violentes, moins barbares? y a-t-il à présent plus d'harmonie, plus d'affection dans la famille humaine? Voilà pour le moral de l'homme. Si nous passons à la vie physique, je demanderai si maintenant la vie est plus légère à porter, si la condition de l'homme est soumise à moins de misères, à moins d'infirmités; s'il y a moins de maladies qui assiégent nos jours, et si on souffre moins pour mourir. Abordant ensuite la question de la prolongation de la vie humaine comme un des résultats de la loi du progrès, je demanderai si les jours accordés à l'homme sont aujourd'hui plus nombreux, si l'homme commence à devenir impérissable, et si la faulx de la mort languit oisive sur les sépulcres vides? Un progrès de ce genre n'a pas encore été constaté à ma connaissance; au contraire, les traditions nous apprennent que les habitants du monde primitif vivaient plus longtemps que nous, hommes des derniers âges de l'univers. Ainsi donc, la loi du progrès n'a rien changé au fond des choses humaines : s'il y avait une différence, elle serait en faveur des anciens jours.

J'ai dit qu'il y avait quelque chose de profondément irréligieux dans le système de la perfectibilité indéfinie, et je l'ai prouvé en montrant en peu de mots que ce système tendait à réduire les destinées humaines à la vie de la terre; j'ai dit que cette doctrine touchait par divers points au panthéisme, et la raison en est simple. L'hypothèse d'une loi de perfectibilité indéfinie sur la terre aboutit à la déification du genre humain; approcher de la perfection, c'est approcher de Dieu; l'humanité se ferait Dieu à mesure qu'elle arriverait à la conquête de toutes les perfections possibles, et à la fin tout serait Dieu excepté Dieu lui-même.

J'ai ajouté qu'il y avait dans ce système quelque chose qui ressem-

blait à une orgueilleuse rébellion de l'esprit. C'est dans un jour de faux orgueil que l'homme a imaginé de se soustraire à l'arrêt prononcé contre le premier homme après sa chute. Dieu avait dit à l'homme tombé : « Tes jours seront pénibles, et tu ne connaîtras sur la terre qu'un faible rayon de la vérité éternelle. » Et l'homme se révoltant contre Dieu une seconde fois, lui a dit de nos jours : « Vous m'aviez condamné aux durs travaux et aux ténèbres, et moi je prétends trouver sur la terre la complète félicité et la complète vérité. » On me répondra ici par la rédemption de l'homme et par la révélation chrétienne. Je ferai observer que le christianisme, en éclairant l'homme, lui a enseigné les moyens d'arriver plus sûrement à sa fin dernière qui est la possession de Dieu, mais qu'il n'a jamais placé sur la terre le bonheur et la vérité complète ; le royaume du Christ n'était pas de ce monde; l'Evangile n'a pas fait commencer ici-bas l'éternité. La révélation chrétienne n'a pas rendu l'homme moins misérable, mais l'a aidé à supporter ses misères ; il n'y a rien à tirer du christianisme en faveur de la doctrine de la perfectibilité indéfinie sur la terre. L'Evangile nous a dit où était le ciel; il ne nous a pas dit que le ciel pût jamais être au milieu de nous sur ce globe fragile, pavillon d'un jour dressé pour l'errante humanité. Le système de la perfectibilité indéfinie sur la terre voudrait en quelque sorte faire entrer l'homme dans ce paradis de terrestre immortalité d'où il fut chassé après la première faute : inutiles efforts ! la flamboyante épée de l'archange est toujours là qui garde l'entrée de ce paradis.

Nous aimons et nous admirons l'homme, le plus bel ouvrage de Dieu; nous sentons et nous comprenons tout ce qu'il y a d'élevé, de beau dans sa destinée, mais nous voulons qu'on ne se méprenne point sur la véritable condition de sa nature. Oui sans doute, il existe une loi de progrès qui gouverne le monde, loi sainte, loi invariable à laquelle toute chose d'ici-bas est soumise. Depuis la plante jusqu'à l'homme, tout ce qui naît et meurt autour de

nous, passe par les diverses phases d'un progrès limité. Il y a pour tous les êtres de la création un cercle tracé de la main de Dieu. Les langues, les littératures, les sciences, les empires ont des limites de perfection qu'il ne leur est point donné de franchir. Un fait entre tous les autres atteste ce cercle mystérieux dans lequel roule la création : c'est, à travers les siècles, le retour des mêmes malheurs, des mêmes crimes, des mêmes erreurs. Dans l'ordre physique et dans l'ordre de la vie politique des nations, toute chose tombe et meurt de la même manière : hommes, gouvernements, empires. Dans les annales du mouvement humain, découvrir c'est bien souvent retrouver, et la plupart des choses que nous saluons comme nouvelles ne sont que des souvenirs. Tant qu'il y aura des peuples sous le soleil, il pourra y avoir progrès dans la vie matérielle, car la vie matérielle est susceptible de constantes améliorations; il pourra y avoir progrès dans l'étude de la création, car le livre de la création est vaste, et l'homme trouvera à y exercer sa pensée pendant bien longtemps encore, mais l'humanité restera toujours la même; elle restera toujours avec les mêmes espérances et les mêmes mécomptes, avec ses courtes joies et ses longues peines, avec ses épreuves pénibles et ses orageuses passions; la vérité ne lui apparaîtra jamais tout entière, et, comme Israël dans le désert, elle marchera précédée d'une colonne qui ne sera lumineuse que d'un seul côté. La parfaite félicité et la complète lumière habitent loin d'ici, par delà les bornes de cet univers. Ne parlez donc plus de la perfectibilité indéfinie sur la terre. Voyez comme tout est fini dans l'homme et autour de l'homme! Vous lui dites de s'élancer dans les champs d'azur qui rayonnent sur nos têtes, et vous oubliez qu'une grande loi empêche les corps de se soutenir dans l'espace.

Ces réflexions, qui signalent le côté fondamental par où pèche la doctrine de la perfectibilité, nous sont venues à l'esprit à l'occasion d'un livre de M. de Brotonne, conçu dans un faux

système. Ce livre, intitulé *Histoire de la filiation et des migrations des peuples*, a pour idée dominante la perfectibilité indéfinie sur la terre.

Dans son exposition préliminaire, qui forme près d'un tiers du premier volume, M. de Brotonne considère les hommes comme autant de *collaborateurs d'une œuvre commune*, de l'œuvre *humanitaire*. Cette œuvre commune, cette œuvre *humanitaire* est une conquête progressive d'avantages et de biens qui doivent être répartis sur la grande famille. D'après M. de Brotonne, les générations nouvelles ont la conscience de ce *fait humanitaire* plus que ne pouvaient l'avoir les générations des temps passés. « Aucun (peuple) jusqu'à présent, dit l'auteur, ne s'est organisé pour une fonction humanitaire; aucun ne s'est proposé cette fonction pour but, et on le conçoit sans peine. L'idée de ces recherches sur l'humanité a toujours existé, mais les exemples n'ont pas existé toujours. Pour concevoir un but humanitaire, il faut avoir une succession de sociétés politiques et avoir pu constater leur supériorité naissante en raison du plus grand nombre d'éléments dont elles pouvaient disposer et des rapports plus nombreux qui existaient entre les divers peuples. C'est ce secours qui a manqué aux anciens, et ne leur a pas permis d'arriver au but, quoiqu'ils eussent aperçu la tendance. Le dépôt successif des faits accomplis par l'humanité n'était pas assez considérable encore pour qu'ils pussent l'étudier et en déduire des lois constantes. » L'auteur paraît ne voir dans le christianisme qu'un fait purement humain; il le regarde avant tout comme principe d'activité sociale et *humanitaire*, comme le complément des doctrines de Socrate et de Platon, comme la grande proclamation de l'affranchissement; il lit sur le labarum chrétien : *Liberté, égalité fraternité.* L'auteur nous parle de l'Église romaine comme d'une déviation de la doctrine universelle, comme d'un système arrangé d'après des intérêts particuliers et qui n'avait rien de commun avec l'esprit de l'Evangile. Mais le protestantisme, première repré-

sentation du doute et de la critique, arriva pour détroner le mensonge à Rome ; puis vint l'école philosophique du dix-huitième siècle qui généralisa l'esprit d'examen et fit la guerre à l'autorité pontificale. La France fut spécialement choisie pour saper le despotisme des papes et des rois, rendre aux peuples des droits longtemps méconnus, assurer les progrès de la pensée et pousser à l'accomplissement de l'œuvre humanitaire. La France a fait faire un grand pas aux doctrines évangéliques par sa grande révolution de 1789 et par la révolution de 1830. Tel est le sens du discours préliminaire de M. de Brotonne, intitulé : *Considérations morales et historiques, prolégomènes, cosmogonies de l'homme, de la société et de l'humanité.* A côté d'énormes erreurs renfermés dans ce long discours préliminaire, on remarque des contradictions non moins graves ; c'est ainsi que l'auteur, après avoir déclamé contre les papes, reconnaît que l'Eglise romaine a été pour le monde moral au moyen âge une arche de salut et que la nationalité française s'est établie sous l'influence du génie catholique.

Les neuf livres qui composent le travail de M. de Brotonne *sur la filiation et l'émigration des peuples*, contiennent une grande quantité de notions et de faits empruntés aux histoires de tous les peuples et aux recherches des naturalistes, des géologues et des voyageurs. L'auteur établit l'unité de l'espèce humaine qu'il divise en trois grandes races, d'après la classification de Cuvier; ces trois races, auxquelles viennent aboutir de nombreuses variétés, sont : 1° la blanche ou la caucasienne; 2° la jaune ou la mongolienne; 3° la noire ou l'éthiopienne. De la race blanche sont sortis les Assyriens, les Chaldéens, les Arabes, les Phéniciens, les Juifs et les peuples de l'Occident; de la race jaune, les Chinois, les peuples d'Amérique et les peuples du cercle polaire en Europe; de la race noire, les peuples qui habitent les régions de l'Afrique et la Nouvelle-Guinée. Ces trois races ou plutôt ces trois grandes variétés ont eu pour berceau des montagnes; la mongolienne est née autour des monts

Altaï, la caucasienne autour du Caucase et du Thibet, l'éthiopienne autour des grands plateaux africains. Les traditions du déluge appuient naturellement l'opinion qui place sur les montagnes le berceau des peuples. C'est là ce qui peut expliquer la vénération des peuples de l'Asie pour les hauts lieux; on révère les montagnes comme étant les demeures primitives d'où l'humanité est descendue; les plus merveilleuses fables orientales se passent sur les sommets voisins des cieux, aux penchants des plateaux qui dominent le monde. M. de Brotonne, suivant la méthode adoptée pour l'étude de la filiation des peuples, classe les variétés de l'espèce humaine par l'analogie des langues, des croyances, des mœurs et de la conformation physique; dans un pareil travail, la part des conjectures est nécessairement très-grande, et nous ne devons pas exiger une exactitude mathématique; les recherches et les classifications de M. de Brotonne ont en général pour base les connaissances historiques et les données les plus probables que l'esprit philosophique ait pu recueillir jusqu'ici.

Des trois races blanche, jaune et noire, qui sont trois grandes variétés de la famille humaine, comme nous l'avons déjà dit, la première, la caucasienne, est la plus intelligente, la plus active, la plus propre à marcher dans les voies de la civilisation; c'est la race que notre auteur suppose douée d'une activité indéfinie et destinée à s'avancer de siècle en siècle dans une perfection progressive. Mais une petite difficulté s'offrirait ici dans le système de la perfectibilité appliquée à l'humanité. La race jaune ou mongolienne, représentée par le vaste empire chinois, a des poëtes, des philosophes, des législateurs; elle a son génie qui fait sa physionomie, elle a une intelligence qui lui a fait découvrir (et bien longtemps avant nous) tous les éléments d'une grande et heureuse civilisation; cet immense peuple, après avoir trouvé tout ce qu'il lui fallait, s'est arrêté, et, depuis bien des siècles, la Chine montre à l'univers le spectacle d'une civilisation riche et d'une

société immobile. La troisième race, la noire ou l'éthiopienne, est représentée par la portion du genre humain qui semble condamnée à la barbarie ou à la servitude. Ainsi, sur les trois races, l'une demeure immobile dans sa civilisation, et l'autre demeure immobile dans son état sauvage ou esclave; une seule de ces races, la blanche ou la caucasienne, serait poussée à des destinées d'une nature exceptionnelle, et on appelle cela les sublimes destins de l'humanité! Mais les deux races qui représentent plus des deux tiers du genre humain ne font donc point partie de l'humanité? On a calculé que les trois races réunies forment une population d'environ neuf cent millions d'individus, dont deux cent trente millions appartiennent à la race caucasienne, cinq cent soixante-dix millions à la race mongolienne et cent millions à la race noire. Voilà donc six cent soixante-dix millions d'hommes exclus du privilége de la perfectibilité! Ce système outrage la Providence, car il déshérite le plus grand nombre des créatures de Dieu.

Ce qu'il y a de vrai dans tout ceci, c'est que la race caucasienne, d'où sont sortis les peuples anciens les plus fameux et les peuples de l'Europe, est d'une nature plus active que les deux autres races, mais l'activité n'est pas la perfection. La population européenne est la plus active des populations de la terre, et la France est le pays le plus actif de tous les pays de l'Occident; mais tout cela ne saurait constituer le perfectionnement indéfini. La France, avec son caractère remuant, est le pays révolutionnaire par excellence; mais cela ne prouve point que la France soit la plus heureuse des contrées et la plus voisine des perfections idéales. Disons-le, une fois pour toutes : les révolutions ne sont pas toujours des progrès; changer ce n'est pas toujours trouver mieux; s'agiter ce n'est pas toujours se perfectionner. C'est une grossière erreur que de prendre la chose la plus nouvelle pour la chose la plus parfaite. Les déplacements et les secousses donnent à la société d'étranges physionomies, amènent des situations bizarres, imprévues:

on appelle cela la réalisation d'un progrès. Les apôtres de la perfectibilité nous crient, comme le Temps avec sa voix terrible : *Marche, marche;* et si nous leur demandons où nous allons, ils nous parlent de l'avenir ! Mais pourquoi voulez-vous que je rompe avec le passé, que je répudie les travaux des aïeux achetés au prix de tant d'efforts et de misères, pour me livrer, pieds et poings liés, à un avenir que je ne connais pas et que vous ne connaissez pas ! Il a fallu six mille ans de travaux et de luttes pour conquérir ce que le monde possède aujourd'hui, et vous avez la prétention de mieux faire dans un prochain avenir que n'ont fait toutes les générations humaines depuis qu'il y a une aurore et un soleil ! Il faut choisir ici entre folie et orgueil.

La partie de l'ouvrage de M. de Brotonne qui touche aux migrations des peuples atteste de savantes recherches, un esprit accoutumé à la réflexion et à l'examen critique. Malheureusement il règne dans cette seconde partie comme dans la première une grande confusion. L'auteur va et vient, passe d'une question à une autre, mêle ensemble des faits étrangers les uns aux autres, de manière à rendre son récit peu facile à suivre. L'ordre et la netteté sont les qualités indispensables d'un livre de ce genre, où doivent passer successivement tant de nations et de siècles, tant d'événements et de physionomies. Parfois on manque de courage pour suivre le docte explorateur dans les ténébreuses routes du passé et dans la périlleuse comparaison des langues asiatiques. Il est des moments où le lecteur se sent, en quelque sorte, noyé sous les grandes vagues des siècles, ou perdu dans les catacombes des générations. L'esprit philosophique aide quelquefois l'auteur à saisir des aperçus importants, à déduire des conséquences vraies ; mais trop souvent les appréciations de cet écrivain annoncent de fâcheuses préoccupations systématiques. Le sujet eût demandé du style ; il comportait des peintures, des tableaux où seraient entrées les couleurs, les images, les traditions et les croyances si poétiques et si diverses

de l'antique Asie. Mais le style n'est pas le côté saillant de l'œuvre de M. de Brotonne; l'entortillement, l'incorrection et le néologisme gâtent son langage; avec les faits précieux, les savantes recherches qui abondent dans cet ouvrage, on aurait pu faire un beau livre; il aurait fallu pour cela s'affranchir de tout esprit de système et dresser son plan avec la majestueuse simplicité d'un monument d'Orient. Quel livre que celui qui nous aurait montré en Asie la race type, la race primitive, s'épanchant en quelque sorte sur le monde, comme un fleuve d'où naissent d'autres fleuves! Quel livre que celui qui aurait fait passer sous nos yeux les tribus, les nations se répandant à travers la terre, envahissant peu à peu les plaines, les vallées, les montagnes, s'en allant au sud ou à l'aquilon, à l'aurore ou au couchant, d'après les hasards de la vie ou la fortune de la guerre, fondant des cités, des royaumes, se modifiant peu à peu sous l'empire des habitudes ou l'influence des climats, et formant la grande famille humaine telle que nous la voyons, avec ses variétés et ses révolutions et son âme toujours et partout la même!

CHAPITRE XXV

Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes, et des moyens de les rendre meilleures.

Nous venons de lire un livre où sont mises à nu toutes les misères morales de Paris, et mille réflexions de tout genre se pressent dans notre esprit. Il n'est pas de grande ville où ces misères ne se rencontrent; c'est principalement dans la capitale française que les éléments mauvais se montrent avec leur noirceur, leur activité, leur sauvage énergie. Que de splendeurs réunies dans ce beau Paris que nous habitons ! Voyez comme la science, les arts, l'industrie y étalent leurs magnifiques œuvres, comme la civilisation y déploie ses merveilles ! Que d'élégance, d'éclat, de majesté dans cette métropole d'où partent les idées qui doivent faire le tour du monde ! Admirez Paris, ce roi brillant de l'Europe; puis, après avoir admiré tout à votre aise, descendez par l'observation au fond de ces masses que Paris renferme, regardez tous ces visages, demandez à chacun son secret, suivez toutes ces lignes, voyez d'où elles viennent, où elles vont, et vous apprendrez quelle noire et terrible fange s'agite autour de vous dans l'éblouissante métropole !

On aimerait à ne contempler que le beau côté de l'humaine

famille; mais le monde moral a, comme le monde physique, ses menaçantes aspérités, ses gouffres, ses flots impurs, et la mission du moraliste est de rechercher tout ce qui tient aux penchants, aux entraînements, aux passions de l'homme, pour y réfléchir avec utilité, pour méditer sur les moyens de combattre le mal : le grand but de toute intelligence haute et saine, c'est de faire la guerre à ce qui est mauvais.

Lorsqu'on songe à cette effroyable diversité d'ennemis perpétuellement armés contre l'homme paisible, et sillonnant dans tous les sens la grande ville, on s'étonne d'être rentré chez soi sans malheur, et de s'éveiller le matin sans que la ruse ou la violence ait troublé le repos de votre toit. Les malfaiteurs, à Paris, forment une société à part, société habile et courageuse, qui a ses chefs, ses lois, son langage et ses mœurs. Son ennemi permanent, et contre lequel elle est toujours en lutte, c'est la police, la police si souvent trompée, et qui suffit si peu, surtout dans les époques de gouvernement contesté, où le salut d'augustes destinées réclame ses plus vives sollicitudes. Le point de mire, la proie convoitée, l'objet de tant de calculs iniques, de tant de projets plus ou moins coupables, plus ou moins atroces, c'est vous et moi, c'est chaque homme possédant quelque chose dont le malfaiteur puisse tirer profit. Ces milliers d'êtres pervers ont leurs plaisirs, leurs festins; ils vivent dans leurs ténébreux royaumes, et vivent de nos dépouilles. Heureux quand le meurtre ne se commet point dans l'espoir d'assurer l'impunité d'un vol, ou quand vous n'êtes pas égorgé par un bandit qui voulait avoir cent sous !

Ces bandes organisées ont leurs repaires comme les bêtes des forêts; qui jamais décrira ces nocturnes réunions où les rapines de la journée sont racontées dans un langage de plaisanterie infernale, où le vin des orgies ruisselle sur des doigts quelquefois tachés encore des traces d'un crime ! Comme le rire doit être horrible sur ces figures marquées de l'anathème !

Dans cet empire du mal, établi sous nos yeux, et dont l'action n'est visible qu'au moment où elle frappe, les hideuses formes du vice sont variées, et le crime a ses régions intermédiaires. Souvent le vagabondage, à travers Paris, est le premier degré de l'échelle qui mène à la cour d'assises. Tout se tient et s'enchaîne sur les ténébreux chemins de la honte. Il n'y a pas loin des maisons de jeu, des demeures de la débauche aux repaires des voleurs et des assassins.

L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours la question suivante : « Rechercher, d'après des observations positives, quels sont les éléments dont se compose à Paris, ou dans toute autre grande ville, cette partie de la population qui forme une classe dangereuse par ses vices, son ignorance et sa misère; indiquer les moyens que l'administration, les hommes riches ou aisés, les ouvriers intelligents et laborieux pourraient employer pour améliorer cette classe dangereuse et dépravée. » M. Frégier, chef de bureau à la préfecture de la Seine, traita cette question si importante, et son mémoire obtint le suffrage de l'Académie. Le sujet s'étant agrandi sous sa plume, l'auteur en a fait un livre avec des faits nouveaux et des considérations nouvelles. L'ouvrage de M. Frégier est une des plus graves et des plus curieuses études morales qui puissent occuper un penseur.

L'auteur nous apprend d'abord à connaître les classes ouvrières, parce que c'est de leur sein que sortent toujours le plus de malfaiteurs. La peinture des mœurs des ouvriers inspire trop souvent le dégoût ou la pitié : toutefois on trouve parmi eux des caractères et d'honorables habitudes qui reposent doucement l'esprit. « Dans les quartiers dont la population se livre principalement à l'exercice des arts industriels, dit M. Frégier, il est notoire que les ouvriers jouissant de quelque aisance secourent avec une charité active et empressée, non-seulement ceux de leurs camarades que la maladie met hors d'état de travailler, mais encore les personnes habitant

les mêmes maisons qu'eux, avec lesquelles ils entretiennent des rapports de bon voisinage. Ainsi, les jours de paie, ils s'imposent des retenues pour aider aux frais de traitement de leur camarade malade; on en voit même qui ajoutent la tâche de celui-ci à la leur propre, pour lui ménager la continuation de son salaire durant le cours de sa maladie. S'il est forcé d'aller à l'hôpital, le jour de l'entrée une députation de ses camarades vient entourer le chevet de son lit, lui offrir de l'argent et lui prodiguer des consolations. Lorsque ses forces lui permettent de retourner à l'atelier, ils s'imposent le devoir de lui chercher du travail, ils se concertent pour subvenir à son existence pendant la durée de la première quinzaine. Est-il tombé dans la détresse par l'effet de quelque événement imprévu, ils viendront à son aide par de petites souscriptions, par un prêt d'argent; ils lui offriront un repas, un gîte, et ces secours proposés avec franchise constituent pour celui qui les reçoit, une dette qu'il ne pourrait méconnaître sans déshonneur. Leur sollicitude le suit dans ses écarts et jusque dans ses actes les plus condamnables. Dans le premier cas ils s'efforcent de le ramener à une meilleure conduite par de bons conseils, par des paroles indulgentes et amicales; dans le second cas, et alors même qu'il a commis un délit grave ou même un crime, ils ne l'abandonnent pas; ils lui tendent une main secourable et vont le visiter dans la prison... Les voisins de l'ouvrier ayant son ménage reçoivent aussi de lui, quand ils sont dans le besoin et retenus chez eux par la maladie, non des secours en argent, mais du bouillon et des soins après le travail. Quand ils n'ont pas le moyen de se chauffer l'hiver pendant la veillée, il les fait asseoir à son feu; en un mot, il soulage autant qu'il est en lui les maux de ceux qui l'entourent, usant envers eux de la cordialité la plus délicate et la plus touchante. »

L'investigateur dont nous examinons en ce moment le travail, passe en revue les joueurs, les prostituées, les vagabonds, les

fraudeurs, les filous, les escrocs, les voleurs, les voleuses et les receleurs; il nous instruit de toutes les espèces et les variétés du vol et de la filouterie, de l'organisation, des usages et du genre de vie des malfaiteurs. Les plus piquants traits de mœurs abondent dans les recherches de M. Frégier; la quantité d'observations et de révélations qu'on y rencontre, nous donne la mesure des patients efforts et du zèle intrépide de l'auteur pour arriver à la vérité. Sa topographie morale de Paris offre un triste mais réel intérêt. D'après ces calculs positifs, le nombre des individus de tout âge et de tout sexe, les plus ouvertement infâmes, les plus dangereux, qui habitent Paris, qui sont là autour de nous, qui nous coudoient et nous menacent en silence, s'élèvent à SOIXANTE-TROIS MILLE environ ! Ce sont les légions de l'enfer en permanence au milieu de la grande cité; le cœur de l'honnête homme en est saisi d'affliction et d'épouvante.

L'Académie des sciences morales et politiques avait oublié d'indiquer, dans son programme, la classe dangereuse lettrée, un des fléaux des grandes villes; M. Frégier a réparé cette lacune dans son livre. Il a étudié l'allure, le caractère et les mœurs des écrivains ou copistes dans les bureaux d'entrepreneurs d'écritures. Parmi eux se voient de malheureux pères de famille, des jeunes gens instruits qui ont en vain frappé à la porte de tous les emplois; mais le plus souvent ce sont des clercs chassés des études pour cause de paresse ou d'abus de confiance, des instituteurs sans élèves, des sous-officiers éloignés de leurs régiments pour des désordres de conduite, des fils de famille qu'une mauvaise vie a fait répudier, des condamnés libérés, etc. Les vices principaux de la classe dépravée de ces écrivains sont l'ivrognerie, la gourmandise, le jeu et la paresse; les plus paresseux et les plus corrompus vivent tour à tour d'écritures et de rapines. C'est de leur rang qu'est sorti Lacenaire.

« Les habitudes de ce scélérat bel esprit, dit l'auteur, étaient celles d'un épicurien sans foi ni loi. Un des entrepreneurs qui l'avait

employé le plus me les a racontées. Ses penchants les plus vifs étaient le jeu et la bonne chère. Ce qu'il ne donnait pas au premier, il le consumait pour satisfaire sa gourmandise. Il lui fallait des mets recherchés, des primeurs. Il dépensait de huit à dix francs à son déjeûner ou à son dîner. Il était amateur passionné du café, dont il prenait cinq à six tasses par jour. Le faux et le vol pourvoyaient à ses appétits, à ses fantaisies et à sa passion pour le jeu. Quelquefois il recourait au travail; mais sur la fin de sa carrière criminelle, il s'était voué corps et âme à la déprédation et à l'assassinat. Avant qu'il eût tout à fait brisé avec l'ordre social, c'est-à-dire pendant qu'il travaillait encore dans les bureaux d'écrivain, il était recherché pour la netteté de son écriture et la promptitude de son expédition. Il lui arrivait quelquefois d'entreprendre la copie d'une pièce d'écriture considérable, excité par l'appât d'un gros salaire, et de ne pas désemparer pendant vingt-quatre heures et même quarante-huit heures, si ce n'est pour ses repas. Sa tâche finie, il dévorait au jeu ou dans un déjeûner le fruit de ses veilles laborieuses. Du reste, Lacenaire n'était pas un commis proprement dit; il lui répugnait de s'assujettir à une occupation régulière. Il ne prenait la plume que par occasion, et dans des moments de détresse qui doivent être nécessairement fréquents chez des hommes de cette espèce. »

La principale dépravation de ces copistes consiste à tout donner à leur ventre. M. Frégier parle d'un ancien marin, doué d'un talent remarquable pour l'autographie, qui, au cœur de l'hiver, n'avait pas de chemise sur le corps et cachait sa nudité en fermant son gilet avec une épingle. Cet homme dépensait de temps à autre cinq à six francs à son dîner. Un jour que la recette avait été abondante, il offrit à son patron de venir manger avec lui une perdrix aux choux. « C'est un mets trop recherché pour moi, répondit l'honnête entrepreneur, un père de famille pauvre doit vivre frugalement. »

On a observé que chez les malfaiteurs le jeu est la passion la plus

dominante et la plus tenace; la débauche et la gloutonnerie ne viennent qu'après. La vie de ces hommes se passe dans les extrêmes; aujourd'hui leur dénûment est complet, demain l'argent les embarrasse; l'argent gagné au prix d'un crime leur pèse et les brûle. La fureur des dépenses les emporte; poursuivis sans cesse par la crainte d'être découverts et arrêtés, ils se hâtent de jouir. Voilà pourquoi la police ne parvient que très-rarement à ressaisir dans son intégrité le fruit d'un méfait. La passion du jeu, qui donne à ces malheureux d'effroyables délices, les suit encore dans les prisons et les possède parfois jusqu'à la démence. « On cite des prisonniers, dit M. Frégier, qui, après avoir perdu en un instant le produit d'une semaine de travail, n'ont pas craint, pour assouvir leur passion, de jouer par avance le pain qui devait les nourrir pendant un mois, deux mois et même trois mois; et, ce qu'il y a de plus surprenant, il s'est rencontré des hommes assez féroces pour guetter, pendant la distribution des vivres, ceux dont ils avaient gagné ainsi la nourriture, et ne les quitter qu'après leur avoir arraché le morceau de pain dont ils ne pouvaient se passer sans souffrir. Les médecins de la maison centrale du Mont-Saint-Michel ont observé un condamné si fatalement joueur, que malade à l'infirmerie, il livrait aux chances du jeu la ration de bouillon ou de vin dont il aurait eu besoin pour rétablir ses forces épuisées. »

Nous n'avons pu indiquer cette formidable statistique du mal dressé par l'auteur des *Classes dangereuses de la population dans les grandes villes*. Il est d'ailleurs des détails pour lesquels notre répugnance est invincible, et nous laisserons à d'autres le soin d'étudier la prostitution dans Paris, son caractère, ses manœuvres, ses formes diverses et ses mystères. Nous n'aimons pas à tenir les yeux attachés sur cette boue immonde qu'on nous dit être une misère inévitable; si de tels spectacles sont le produit naturel des civilisations avancées, n'est-il pas permis d'en tirer des conclusions lugubres contre le perfectionnement des sociétés?

Dans un prochain chapitre, nous parlerons des moyens de combattre l'invasion du mal dans les cités populeuses, et nous verrons que les classes dangereuses le sont mille fois plus dans le temps de perturbation où les pouvoirs politiques s'affaiblissent, où les croyances religieuses sont mises au rang des chimères. De nos jours, la glorification de la révolte est devenue une tentation terrible pour les classes qui ne possèdent rien ; la vue de tant d'insolentes fortunes sorties de dessous terre donne une brûlante et triste fièvre à ces prolétaires que la morale ne touche point et que le travail effraie. La corruption paresseuse et les ambitions de carrefours ont de gros bataillons, la société en est menacée à toute heure, et vous n'avez aucun moyen d'empêcher une déroute sociale, si le monde politique ne donne pas l'exemple d'un solennel retour aux lois éternelles, et si l'influence religieuse n'entre pas d'une façon plus efficace et plus réelle dans le mouvement contemporain.

CHAPITRE XXVI

Continuation du même sujet.

Il est un grand fait dont M. Frégier ne parle pas dans son livre, et qui plus d'une fois nous a vivement frappé en considérant le mouvement actuel des choses en Europe. C'est, d'un côté, l'accroissement rapide et progressif de la population de nos cités, et, de l'autre, le constant effort du génie industriel pour découvrir des machines et des procédés qui rendent inutiles les bras de l'homme. Chaque jour voit s'augmenter le nombre de ceux qui ont besoin de travailler pour vivre, et de toutes parts nous arrivent des inventions dont le but est de remplacer l'activité vivante des travailleurs. Dans ce double mouvement si contraire, auquel personne ne songe, et que chacun pourtant peut apprécier, car il est visible à tous les yeux, nous trouvons, nous, un immense sujet d'effroi pour l'avenir. Aujourd'hui on agit, on marche, on se précipite sans qu'une idée de prévision occupe les esprits; rien de ce qui fait du bruit maintenant ne s'accomplit en vue des intérêts futurs du pays. C'est le jour présent, c'est l'heure fugitive qui devient la grande affaire de tout le monde; et nos œuvres sont marquées de je ne sais quel caractère d'infirmité qui ne comporte pas la durée. Nous parlons beaucoup de nos merveilles, pas du tout de notre éternité; chacun se dit intérieurement : *Après moi*

le déluge! Rien de pareil ne s'entendait à Rome, quand Rome promettait à son Capitole des destins éternels. Notre société se présente à moi comme du sable ou des feuilles mortes qui tourbillonnent sous le vent. Nous laisserons des débris, et rien de plus, sur cette place où nous avons campé, misérables voyageurs d'un jour!

Nous disons donc qu'une tendance dangereuse s'est manifestée dans ces derniers temps et que nul n'y prend garde. Les flots de population roulent et montent d'année en année, et vous diriez que l'industrie s'évertue à leur disputer leur pain. Nous ne sommes pas de l'avis de ces économistes qui trouvent la famille humaine trop féconde; nous laissons Malthus et ses disciples recommander au toit domestique la réserve, la prudence, froide et désolante philosophie qui outrage Dieu et invite l'homme à déserter ses plus saintes et ses plus grandes destinées. Que Dieu préserve la France d'une telle immoralité! Une population nombreuse sera toujours la première richesse, la première force d'un pays, comme le manque d'hommes sera toujours le signal le plus évident de la décadence et de la ruine. Lorsqu'un royaume ne peut suffire à nourrir tous ses enfants, c'est qu'il y a désordre. Si on calculait combien de travailleurs ont eu les bras liés par les inventions nouvelles, une longue et funèbre liste se dresserait devant nous. Le perfectionnement dans le monde matériel n'a pas profité aux masses, ce qu'on appelle le progrès, en langue industrielle, pourrait devenir un fléau pour les classes ouvrières. L'industriel, uniquement occupé d'amasser de l'or, ne rêve qu'aux moyens de multiplier les produits et de réduire ses dépenses; il s'agit pour lui d'arriver à la fortune, et que peut-il trouver de plus beau qu'une machine faisant le travail de cent hommes? Nous estimons beaucoup les créations et la féconde activité du génie; nous aurons toujours des paroles d'admiration pour les combinaisons habiles, les brillantes découvertes; toutefois le sort des multitudes pauvres mérite

bien notre sollicitude. Nous soupçonnons des inspirations d'individualisme dans cette fureur des esprits inventifs ; ils vous diront qu'ils ne pensent qu'au bonheur de l'humanité ; mais l'humanité, c'est leur coffre-fort.

Que deviendront les ouvriers condamnés à l'oisiveté par les inventions industrielles ? Vous leur demanderez de changer de métier ; mais on n'apprend pas plusieurs métiers dans sa vie, et d'ailleurs, votre effrayant génie qui vole de découverte en découverte saura toujours les atteindre. Qu'ils aillent cultiver la terre, direz-vous ; mais on ne passe pas facilement de l'atelier à la charrue. Voilà donc des hommes qui grossissent tout d'abord la classe dangereuse ; privée de toute ressource, ils se mettent à déclarer la guerre à la société par tous les moyens imaginables, et vous les trouveriez dans ces redoutables bataillons qui menacent nuit et jour les habitants des villes. De tels hommes sont les auxiliaires accoutumés de l'émeute révolutionnaire ; les démolitions sont leurs délices, et l'espoir d'un vaste bouleversement donne à ces âmes leurs plus douces émotions. Concluons que la découverte des machines se lie à la question sociale, et que, sans vouloir rien proscrire, il faut tout surveiller, même l'activité de l'esprit humain.

Nous venons de signaler une situation : tout le mal n'est pas là. On a tant prêché l'égalité que le prolétaire ne se soumet pas facilement à la loi du travail ; cette multitude dont la souveraineté politique a été si hautement proclamée, et qui n'a pour manteau royal que des guenilles, trouve étrange de se voir contrainte à de durs travaux pendant douze heures de la journée, pour avoir le droit de manger du pain. Les rapports entre les ouvriers et les chefs d'industrie doivent être naturellement plus difficiles aujourd'hui que jamais. Au lieu de doctrines qui ont toujours été si fécondes en déceptions, c'est la nécessité du travail qu'il faudrait prêcher aux classes pauvres. M. Frégier, avant d'aborder la condition des ouvriers, a sagement commencé par donner une juste idée de ce

qu'on appelle le bien-être : il montre le travail comme fondement de l'existence et comme moyen de consolation.

« La Divinité, dit-il, en distribuant d'une manière inégale, en apparence, le trésor de ses dons parmi le nombre infini de ses créatures, a compensé cette inégalité par d'autres avantages. Elle a placé la force dans l'humble fortune à côté de la frugalité et de la tempérance, tandis qu'elle a placé le souci et les maladies à côté de la richesse, quand celui qui en est possesseur ne l'a pas acquise légitimement, ou l'a fait servir follement à ses dissipations et à ses désordres. Le bien-être, dans son acception rigoureuse et normale, est donc, en définitive, la possesion des moyens d'existence que comporte chaque individu. Envisagé sous ce point de vue, les jouissances qu'il procure sont bornées et relatives, et elles peuvent se réduire au simple nécessaire, sans cesser pour cela d'être des jouissances. Quelque restreinte que soit la mesure du bien-être, l'homme considéré isolément dans sa nudité et son indigence ne peut s'empêcher de la conquérir par un labeur continuel. Dieu l'a voulu ainsi, et il a fait du travail, non-seulement une des lois fondamentales de notre existence, mais la base de la fortune, qui est un développement plus ou moins étendu du bien être. Le rôle du travail, dans la destinée de l'homme, n'est pas celui d'un agent matériel, le Créateur l'a élevé au rang de vertu; c'est en effet à titre de vertu que le travail préserve la volonté humaine de l'influence des mauvais penchants, et que, suivant une des pensées les plus profondes du christianisme, il renferme en lui toute la force et l'efficacité de la prière. Si l'on pouvait placer quelque chose au-dessus de la vertu, je dirais que le travail est plus encore ; car il est le consolateur de nos afflictions, le charme tout-puissant de nos peines. »

L'auteur jette un coup d'œil général sur l'industrie en France et ses divers modes d'organisation ; il examine les causes qui séparent les ouvriers des entrepreneurs, celles qui établissent entre eux la

sympathie et la solidarité. Passant à la grave question du salaire des ouvriers, il le trouve insuffisant, et dit un mot des coalitions d'ouvriers en Angleterre et de quelques excès de ce genre qui ont eu lieu à Paris et en d'autres cités du royaume. Il y aurait, selon M. Frégier, un moyen bien simple d'arriver à une fixation équitable du salaire, qui suit, comme on sait, la progression croissante et décroissante du travail. « Si, dans les conjonctures ordinaires et aux époques de ralentissement du travail, dit l'auteur, l'ouvrier se résigne à des oscillations et à des réductions successives de salaire nées de l'état même de l'industrie qu'il exerce, il est naturel que dans les courts moments de bonne veine qui s'offrent à lui, il se montre jaloux de profiter de tous ses avantages. Or, un des griefs les plus universels de l'ouvrier contre le maître, c'est que ce dernier ne hausse le taux de son salaire que le plus tard possible, alors même que cette hausse provoquée par la faveur des circonstances a déjà eu lieu dans quelques établissements; tandis que dès que les affaires commencent à décliner, il se hâte de diminuer ce salaire. Notre remarque s'applique également au cas où l'ouvrier, ayant fait un travail plus considérable que sa tâche ordinaire, continue à être rétribué sur l'ancien pied, quoiqu'il eût droit à un salaire plus élevé. Le grief que je viens d'indiquer est non-seulement articulé par les ouvriers dont il lèse les intérêts, mais il est avoué par les entrepreneurs de bonne foi qui sont d'ailleurs assez justes pour prévenir le vœu de leurs ouvriers, lorsque les circonstances le permettent. »

Vous voyez que les injustices du maître rendent parfois trop légitimes les plaintes de l'ouvrier. Sauf d'honorables exceptions, l'industrie est peu généreuse, peu paternelle; il ne saurait y avoir beaucoup de conscience du moment qu'il y a dévorante soif de l'or. Les injustices des chefs d'industrie ont l'inconvénient terrible d'inspirer aux classes pauvres une haine profonde contre la société. Plus de raison, de mansuétude et d'équité de la part des entrepreneurs préviendrait ces rancunes passionnées, ces projets de sourde ven-

geance qui finissent par éclater sur la place publique et compromettent la sécurité des villes. M. Frégier évalue à deux cent trente mille le nombre des ouvriers de tout âge et de tout sexe qui sont à Paris à l'époque du ralentissement du travail, et à deux cent soixante-cinq mille pendant la période de pleine activité. Une telle masse, placée sous la dépendance de chefs qui ne mesurent pas toujours le salaire sur le bon droit, vaut la peine d'éveiller les sollicitudes du pouvoir.

Amené à dire quelques mots au sujet des avantages sociaux propres aux ouvriers, l'auteur des *Classes dangereuses* aurait pu se dispenser de la *mauvaise grâce* de la Restauration pour ce qui touche aux libertés publiques; ce sont du reste les seules expressions contre l'ancienne monarchie, que nous ayons à relever dans cet ouvrage de morale et d'administration; peut-être cette innocente épigramme était-elle nécessaire dans un ouvrage destiné à conquérir les suffrages de l'Académie des sciences morales et politiques. Nous pensons tout à fait comme M. Frégier, sur la souveraineté populaire de 1793. « Il suffit, dit-il, de l'avoir vue fonctionner dans les clubs et dans les sections ou dans l'histoire, pour se convaincre de l'impossibilité de concilier l'ordre et le travail avec une semblable souveraineté. On conçoit qu'elle puisse être rêvée par l'imagination exaltée d'un démagogue, qu'elle puisse trouver place dans la tête d'un dramaturge; mais on ne conçoit pas qu'un grand peuple ait été bouleversé et terrifié par les excès des factions au point d'en être venu à subir une aussi amère dérision, un aussi sanglant outrage. »

M. Frégier regarde la religion comme le premier et le plus sûr moyen d'inspirer aux classes ouvrières l'amour de l'ordre et du travail; le sentiment religieux se montre avec sincérité dans les pages de l'écrivain. Mais sa façon d'entendre la foi n'est qu'une grave aberration; ce qu'il dit de la *tendance des esprits vers le christianisme général et des moyens d'arriver à renouveler les*

données chrétiennes, renferme des erreurs que nous avons plus d'une fois combattues. C'est la doctrine du *rationalisme* qui n'établit aucune différence entre les diverses religions de la terre et confond toutes les communions; cette doctrine exclut les miracles, la révélation, le caractère surnaturel et divin du christianisme, et n'y voit qu'une œuvre magnifique de la sagesse humaine, un moyen incomparable de purification morale : le rationalisme est une des dernières conséquences philosophiques du protestantisme. Dans l'opinion de l'auteur, partout les traits particuliers de chaque communion chrétienne tendent à s'effacer pour ne laisser subsister que la morale religieuse, et introniser en quelque sorte un christianisme général; la grande preuve de cette assertion, ce sont les symptômes de fusion et de fraternité religieuse qui se montreraint en Allemagne, en France et dans le reste de l'Europe.

Or, ce qui est considéré par l'école rationaliste comme un beau présage d'avenir religieux, est précisément la preuve solennelle que la vérité religieuse ne réside pas en dehors du catholicisme. Vous dites qu'il y a fusion et fraternité, parce que les sectes de la réforme ne tiennent plus à leurs propres doctrines; mais ceci n'est que l'éclatant témoignage d'une complète dissolution dans le funeste héritage de Luther et le remarquable accomplissement des prédictions de Bossuet. Le protestantisme est tombé à un point de décomposition tel, que personne, dans les communions réformées, ne sait plus où est la vérité, où est l'erreur : beaucoup de penseurs des bords du Rhin en sont arrivés au déisme. Ce vagabondage de l'esprit, lancé dans la route infinie du libre examen, n'est-il pas un magnifique hommage rendu à l'immuable grandeur de la foi catholique? Un auteur allemand, voulant exposer la situation de la foi dans son pays, disait, l'an dernier [1], que le christianisme est de nos jours, en Allemagne, comme était le paganisme sous Adrien : de même qu'alors les dieux de toutes les contrées de l'univers

[1] Ces pages ont été écrites en 1840.

étaient avidement accueillis à Rome, de même aujourd'hui les chrétiens de la Germanie, incertains et indifférents sur la confession qu'ils doivent adopter, paraissent les accueillir toutes à la fois. Nous ne pouvons voir ici que la fin du protestantisme, et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il finit par une désolante négation religieuse. L'édifice de Luther s'écroule et disparaît en des milliers de débris que l'œil ne peut plus suivre, et vous appelez cela *fusion et fraternité!* Ce serait le tombeau de la foi en Allemagne, si tôt ou tard le grand arbre du catholicisme ne devait pas refleurir et couvrir de son ombre bienfaisante les enfants de la Germanie, tout près d'expirer dans ces régions sans air et sans soleil qu'on nomme les régions du doute. Déjà de graves historiens de ce pays ont commencé un travail de rectification et de réparation : la profondeur et la loyauté des investigations ont profité à l'Eglise romaine. C'est par l'histoire qu'il faudra refaire l'éducation chrétienne des Allemands, et ce que nous voyons depuis quelques années est d'un bon augure pour le futur retour du catholicisme sur les bords du Rhin.

L'auteur des *Classes dangereuses* nous paraît prévenu contre la foi catholique; en examinant la situation de l'Église dans notre époque, il admire deux ou trois prélats qui lui ont semblé parfaitement comprendre l'Evangile, et puis ne découvre qu'un catholicisme « dévot, formaliste et ambitieux, religion dure, intraitable, sans charme, qui asservit au dogme la morale naturelle et répudie la miséricorde pour la superstition. » Nous ne connaissons pas un pareil catholicisme, et M. Frégier, faute d'études et de lumières sur les choses religieuses, a méconnu le caractère du clergé, et surtout du clergé de France? Où est la dureté? où est l'ambition dans l'Eglise de notre temps? La science et la charité habitent le sanctuaire, et nulle part le prêtre n'oublie aujourd'hui les saintes et grandes leçons de la miséricorde. Le prêtre prie et enseigne, bénit et pardonne : voilà sa vie au milieu de notre société : comme

son Dieu cloué sur la croix, il tient toujours les bras ouverts pour accueillir tout homme qui souffre, tout homme qui se repent; et, pour le bonheur de mon pays, j'aime mieux le catholicisme qui enfante de semblables inspirations, que votre *christianisme général*, désastreux système dont l'inévitable résultat serait un scepticisme universel.

CHAPITRE XXVII

Même sujet.

Maintenant il nous reste à parler de l'instruction considérée comme moyen de purifier les mœurs des classes pauvres et laborieuses, et des remèdes contre le vice, proposés par l'auteur du livre qui nous occupe.

Nous ne dirons rien de l'utilité des salles d'asile ouvertes aux enfants du pauvre; chacun reconnaît tout ce qu'il y a de salutaire dans cette institution. Les enfants s'y trouvent à l'abri des dangers de la voie publique; ils y reçoivent les premières notions morales et religieuses, et grandissent sans désordre jusqu'à l'âge où ils peuvent être admis dans les écoles élémentaires ou dans les fabriques. Ici se présentent de graves questions. Le sort des enfants attachés aux fabriques est digne, au plus haut degré, d'exciter les sollicitudes. Le système qui domine parmi les chefs d'industrie compromet tristement la morale et la santé; ils oublient que cette génération naissante doit être un jour une génération d'hommes; le pêle-mêle des garçons et des filles ne les offusque point; les mauvais exemples des adultes ne sont pas leur affaire; l'important pour eux, c'est que la besogne aille son train. Toutes ces fraîches et naïves âmes d'enfants se flétrissent en quelques journées dans l'atmosphère immonde des ateliers. Les forces de ces pauvres êtres ne

sont pas épargnées, l'industrie en tire un parti cruel; elle pompe leur vie jusqu'à la dernière goutte : des enfants sont condamnés à *quatorze heures* de travail par jour, interrompu seulement par deux repas d'une demi-heure chacun! Une réforme est urgente dans ce régime des fabriques; elle est commandée par la morale et la santé; des esprits sages la provoquent, et M. Frégier en fait sentir la sérieuse utilité.

Les pères de ces enfants passent leur vie en de rudes labeurs et ne peuvent étendre sur eux les bienfaits de la surveillance; beaucoup de ces pères, ouvriers corrompus et ignorants, tiennent peu à voir leurs enfants fréquenter les écoles; il en est même qui le leur défendent, aimant mieux les envoyer tout d'abord gagner leur pain dans le gouffre des ateliers. Le pouvoir de la loi doit remplacer ici le pouvoir paternel qui méconnaît sa mission sainte : il faut souhaiter que l'âge d'admission dans les fabriques, au lieu d'être de sept à huit ans, soit porté à douze ou treize ans, et que les enfants ne puissent être reçus dans les manufactures qu'après avoir assez longtemps fréquenté les écoles élémentaires. Déjà ce vœu a été exprimé par les chambres de commerce qui comprennent les idées morales; passera-t-il dans la législation? une loi de cette nature donnerait aux enfants le temps de se fortifier avant d'entrer dans la carrière des travaux, et aussi le temps de se former le cœur et l'esprit par une instruction convenable. L'auteur des *Classes dangereuses* va jusqu'à demander que l'on rende l'école obligatoire, non-seulement pour les enfants destinés aux manufactures, mais encore pour toutes les classes de la société. Il y va des plus chers intérêts d'un pays; ces troupes d'enfants, qui s'agitent en ce moment autour de nous, seront plus tard la société, et s'ils n'ont pas été trempés dans l'éducation morale, quel spectacle donneront-ils au monde? On a eu beau le redire souvent; trop peu de gens se pénètrent de cette vérité, que telle est la famille tel sera l'État, et qu'il y a des rapports nécessaires entre la constitution de la

société civile et la constitution de la famille. Qu'on place donc l'éducation morale au rang des grandes sociétés sociales, et qu'on fasse des hommes. Attachez vos regards sur la famille, entourez-la d'influences douces et fécondes, et vous vous rendrez maîtres de l'avenir. Mais nos gouvernants ont d'autres soins que d'assurer les futures destinées du pays en attaquant l'immoralité dans son premier germe; ce n'est pas à l'immoralité qu'on fait aujourd'hui la guerre avec le plus de constance et de soin; il y a tant de gens qui maintenant peuvent lui dire : « Vous êtes ma mère et ma sœur! »

M. Frégier pense qu'il serait bon de réduire le nombre des écoles primaires supérieures et d'y substituer des écoles spéciales industrielles dans chaque chef-lieu d'arrondissement. Cela nous paraîtrait sage. Nous désirons que tout homme sache lire et écrire, qu'il connaisse ses devoirs envers ses frères dans la vie, et que des leçons d'honneur et de vertu, basées sur la religion, lui servent de guides depuis son berceau jusqu'à sa tombe; nous voulons que tout homme ait assez de lumière pour remplir honorablement son destin dans le poste où la Providence l'a placé; mais, selon nous, il y aura toujours assez d'écoles primaires supérieures ouvertes aux classes pauvres. Du moment qu'un enseignement tant soit peu étendu devient le partage du fils de l'ouvrier et même du fils de l'artisan, l'ambition le gagne, l'atelier lui semble indigne de lui; il trouve les outils du métier paternel trop pesants ou trop grossier pour ses mains; une aussi humble condition révolte la fierté de son jeune savoir; il rêve un sort plus glorieux, se jette à l'aventure dans une voie qu'il juge plus belle, et ce *déclassement* dans l'ordre social aboutit presque toujours à des malheurs pour l'homme, à des périls pour la société.

Dans notre société telle que la révolution l'a faite, l'enseignement supérieur, quoique moins répandu qu'avant 1789, est devenu une cause de trouble et de péril. Que de jeunes hommes ont souffert pour avoir abandonné l'atelier ou le champ paternel!

Les amertumes, les mécomptes de leur nouvelle carrière les attristaient ou les irritaient. Après s'être lassés à courir après la fortune plusieurs se sont assis en pleurant, et comme le pain leur manquait, et que les portes de l'avenir se muraient devant eux, ils se sont précipités tout vivants dans la tombe ! D'autres, d'un naturel plus violent et nourrissant au cœur des espérances terribles, se posent comme ennemis de la société, artisans de révolutions ou artisans de crimes. En leur donnant l'enseignement supérieur, la société leur faisait des promesses; elle les appelait au grand banquet des honneurs et des places, aux biens et aux joies de la civilisation, et leur montrait du doigt un espace à conquérir au bord du grand fleuve du budget qui roule des flots d'or. Ces promesses ont été vaines; il y avait plus d'appelés qu'il ne pouvait y avoir d'élus. Tous ces convives, jetés hors de la salle du festin, deviennent des agresseurs formidables; leur désir, le but constant de leurs efforts, c'est de renverser un état de choses qui n'a rien à leur offrir, dussent-ils, comme l'Hercule des Philistins, s'ensevelir sous les débris du temple dans leur désespoir vengeur.

L'utilité des livres de morale, mis à la portée des classes pauvres et laborieuses, ne pouvait manquer d'arrêter l'attention de notre publiciste. Nous regretterons avec lui que les encouragements du respectable Montyon aient si peu touché jusqu'ici nos écrivains. L'Académie a laissé tomber de magnifiques largesses sur des utopies sociales, des rêveries philosophiques, ou sur les désespérantes doctrines d'une démocratie envahissante; mais elle a couronné à peine quelques livres importants, nés des plus hautes et des plus saines inspirations de la morale. M. Frégier propose un plan de bibliothèque populaire pour les ouvriers, dont la réalisation serait facile et salutaire; le pauvre qui travaille a des loisirs qu'il importe de bien remplir; mettez dans ses mains des livres qui lui apprennent à être heureux par la probité, l'ordre et la soumission

aux lois divines et humaines; cela vaudra mieux pour lui et pour nous que les écrits funestes où l'on chasse Dieu du ciel, où l'on matérialise l'homme, où l'on souffle le vice et la révolte.

L'auteur montre la nécessité de remplacer, par une habitation propre et commode, les étroites et sales demeures de l'ouvrier, loin du centre de Paris, lieu d'impureté et de ténèbres. On donnerait aux classes pauvres le goût du foyer domestique, et les excès seraient moins fréquents. M. Frégier examine les moyens d'arrêter les unions illégitimes; il parle des difficultés que rencontre le pauvre pour se marier et des bienfaits de la Société de Saint-François Régis. Depuis 1826, époque de sa fondation, cette Société a contribué à la célébration civile et religieuse du mariage de près de huit mille indigents [1], et à la légitimation de plusieurs milliers d'enfants naturels, dont un grand nombre a été retiré de l'hospice des enfants trouvés. La Société atteste que presque toujours la sollicitude des nouveaux époux après leur mariage a pour objet d'obtenir de l'administration des hospices la remise de leurs enfants : ils les élèvent de leur mieux, leurs inculquent des principes moraux, et font de leurs enfants de bons sujets.

L'association religieuse de Saint-Joseph, chargée de veiller à la conservation des mœurs des classes ouvrières à Paris, a été dissoute depuis la révolution de juillet; elle a disparu avec la dynastie qui la protégeait. Des frères de la Doctrine chrétienne recevaient les ouvriers à la fin de leur journée; c'était dans les bâtiments des anciens Bernardins; près de quatre mille ouvriers s'y réunissaient. On a cité des ouvriers, membres de cette association, qui ont quitté Paris avec deux mille francs d'économie. Tout cela n'est plus maintenant, et M. Frégier voudrait qu'on remplaçât l'institution détruite.

Une appréciation des divers systèmes pénitentiaires, appréciation

[1] Le nombre des mariages réhabilités par la Société de Saint-François Régis a bien augmenté depuis l'époque où ces pages ont été écrites.

détaillée et pleine de raison, occupe la dernière partie du livre de M. Frégier. Nous y trouvons une page écrite de haut, sur la situation d'un condamné qui expie sa peine par la détention : « L'empire des lois est une chose admirable, dit l'auteur; malheur à ceux qui en dénient les bienfaits, qui n'en comprennent pas la dignité ! C'est dans les maisons de force que cette dignité se montre avec le plus de calme et d'élévation. Le condamné y est détenu pendant toute la durée de l'expiation de son crime, non comme un homme déchu de tous ses droits et voué à une sorte de sacrifice, mais comme un être égaré qui a forfait aux lois divines et humaines, et qui, dans son infortune, est pour ces mêmes lois un être sacré. Le principe moral ne fait pas acception de la qualité des personnes; il respecte le droit partout où il existe; il le respecte dans l'individu même qui fait profession de l'outrager chez les autres. Je ne sache pas qu'il existe dans l'ordre religieux un texte plus capable que celui-là de couvrir de confusion les malfaiteurs les plus endurcis, de leur arracher l'aveu de leur propre turpitude et de leur inspirer le respect des devoirs de la société. »

M. Frégier, dans la conclusion de son livre, a exprimé quelques idées sur le clergé, que nous pourrions combattre, si tout n'était pas dit contre ces publicistes perpétuellement en garde contre ce qu'ils appellent l'ambition du prêtre; dire aujourd'hui qu'il faut s'attacher à restreindre l'influence du clergé, lorsqu'il est clair comme le jour que cette influence est, dans notre siècle, toute de douceur, de morale et de paix, c'est vouloir se planter dans la monotone injustice des lieux communs révolutionnaires les plus décrépits. Nous ne voulons pas non plus combattre l'auteur quand il dit que, dans l'état actuel des croyances et des mœurs nationales, la presse, considérée comme agent moral, exercerait plus d'empire sur l'esprit des masses que la religion. Ce sont là des aberrations qui ne s'expliquent que par d'incurables préjugés. Nous aimons mieux résumer notre jugement sur l'ouvrage de M. Frégier, en

disant qu'il renferme de très-curieuses recherches faites avec l'amour de la vérité, et beaucoup d'observations et d'idées dignes de méditation. Le livre est écrit dans un meilleur style que la plupart des livres de ce genre; c'est un langage net et correct. Nous avons souvent rencontré dans cet ouvrage un mot devenu maintenant à la mode et qui n'en est pas moins une faute de français : c'est le mot *moraliser* pour signifier *rendre plus moral. Moraliser* veut dire disserter en morale, faire des réflexions morales; mais cette expression n'a jamais eu le sens que lui donnent la plupart des économistes et des penseurs de l'école appelée *sociale.* Nous oserons à peine prononcer le mot si incroyable et si barbare, *moralisation;* c'est un véritable coup de hache porté à cette belle langue française, qui est, dans le moment présent, notre dernière gloire et notre dernière domination en Europe.

CHAPITRE XXVIII

De l'influence des climats sur l'homme.

Il n'est pas de question plus grande, plus féconde que celle de l'influence des climats sur l'homme; à cette question se rattachent les variétés de l'espèce humaine, les caractères, les mœurs, les développements de l'esprit; l'histoire, la philosophie et la physiologie se rencontrent ici et mettent en commun leur génie pour interroger des causes et constater des effets. Les races humaines ne se ressemblent point dans leurs formes et leurs habitudes, dans leur vie extérieure et leur vie intellectuelle; les animaux répandus sur le globe, les arbres mêmes et les plantes offrent des physionomies différentes selon les pays. Quand je parle de diversité, je n'entends point cette merveilleuse et universelle variété qui fait que rien ne se ressemble absolument dans la création, et que chaque être, chaque chose dans le règne organique et le régne inorganique a des traits particuliers. Je veux parler des grandes variétés physiques et morales que présente le genre humain, et des différences auxquelles sont soumis les animaux et toutes les productions de la nature dans chaque région de l'univers : l'influence des climats nous donne la clef de cet immense phénomène. Les témoignages les plus respectables parmi les savants, depuis Aristote jusqu'à Cuvier, établissent l'unité de l'espèce humaine; il est démontré que la couleur blanche

est la couleur primitive de l'homme. Que d'ardents rayons le soleil de l'équateur a dû verser sur la face humaine pour arriver à nous donner le spectacle d'une race comme la race éthiopienne ! La taille moyenne de l'homme n'a jamais pu être précisée avec une parfaite exactitude, mais on fixa toujours à cinq pieds et quelques pouces la taille primitive de l'homme : quelle longue et violente action du froid il a fallu pour réduire de quatre pieds à quatre pieds et demi l'homme de la Laponie, les Kamtchadales placés à la pointe boréale de l'Asie, et les Samoïèdes d'Asie répandus sur l'espace le plus septentrional de l'ancien continent ! Par quelle suite de rudes influences et de malheurs qui n'ont point d'histoire, les hommes de l'Océanie, dans la Nouvelle-Hollande, sont-ils tombés à ce point de pouvoir être confondus dans les forêts avec les singes et les orangs-outangs!

L'homme obéit à l'influence des climats pour son genre de vie. Les peuples des climats chauds mangent peu; les nations asiatiques sont les plus sobres de l'univers; les instincts voraces ne sont pas connus dans ces pays d'Orient où de grandes réparations ne sont pas nécessaires à la vie de l'homme, dans ces pays où le soleil fait en quelque sorte partie de la nourriture des habitants. La viande n'y est pas beaucoup en usage; le lait, le riz, les légumes et les fruits sont une nourriture suffisante. L'Arabe, comme son chameau, se contente volontiers d'un seul repas par jour. Un peu d'eau pure qu'il boira dans le creux de sa main, suffira au Bédouin pour le soutenir durant plusieurs heures. Il n'en est pas de même de l'habitant des contrées hyperboréennes; il lui faut de la viande crue ou cuite, salée ou fumée. Les nègres de l'Afrique offrent des peuplades d'une effrayante voracité. Dans l'Abyssinie on en trouve qui mangent la chair crue avec une sauce de sang frais; d'autres, tels que les Shangallas, ont pour nourriture l'éléphant, le rhinocéros, le lion, le sanglier, le serpent, les sauterelles et les lézards. Ils dévorent les oiseaux vivants à la manière des bêtes fauves. Les

Bedjouanas mangent de la chair d'hyène, de loup, de renard, de chat. Le chien, le rat et le serpent figurent dans les repas des Bambarras; chez cette peuplade, on pile les souris et on en fait une sauce réputée exquise. Les peuplades d'Amérique ont des fleuves et des forêts pour y chercher leur nourriture; la pêche et la chasse pourvoient solidement à leur vie. Dans les contrées du septentrion, l'homme, éternellement assiégé par la neige et la glace, cherche dans les liqueurs spiritueuses de la chaleur et de l'énergie; au sein des régions orientales, les liqueurs fortes se trouvent remplacées par les rayons du soleil, l'eau des fontaines et des torrents.

Rien n'est plus incontestable que l'influence du climat sur le moral de l'homme. Il est prouvé que ni le pôle ni l'équateur ne sont favorables au développement des facultés humaines, mais que l'âme et le génie se plaisent sous les zones tempérées. On peut montrer, l'histoire à la main, que cette loi n'a subi aucune exception : toutes les grandes choses, en Afrique et en Asie, sont parties des régions où des variations atmosphériques tempèrent le climat: citons ici l'Egypte et le centre de l'Asie, d'où sont sortis, du côté du Nord, les conquérants tartares et les Mogols; du côté du Midi, les Arabes et les Persans. Le climat de l'Europe est de tous les climats de la terre le plus éminemment propre au développement des plus nobles facultés de l'homme; c'est en Europe que le génie de la politique, de la philosophie, des lettres, des sciences et des arts est monté au plus haut degré de sa puissance et de sa gloire.

L'intime harmonie entre l'homme et le pays qu'il habite est un fait constant et universel. La physionomie morale de l'homme s'empreint de la physionomie de tout ce qui l'environne. Voyez la remarquable différence qui existe entre l'habitant des montagnes et l'habitant de la plaine. Comparez les mœurs, le caractère, le regard de celui qui passe ses jours au milieu d'une nature rude, austère et sombre, et de celui qui vit au penchant des verts coteaux, en face de prés riants. La moralité elle-même reçoit l'influence des

lieux. Il y a des lieux qui rafraîchissent l'âme, qui inspirent la paix et conseillent le bien; il en est d'autres qui, dans leur laideur et le désordre de leur aspect, semblent placés sous l'empire du génie du mal, et vous diriez que toute chose y souffle les inspirations perverses. Ceci peut se résumer par une remarque générale: c'est que l'âme humaine tend sans cesse à se mettre en communication intime avec ce qui l'entoure.

Nous pourrions ajouter que l'esprit et le cœur, surtout chez les hommes d'un tempérament délicat ou d'une constitution nerveuse, se trouvent sous l'influence immédiate des impressions du dehors; l'imagination a des trésors qu'elle n'accorde pas sous tous les vents du ciel, sous le nuage sombre comme sous le firmament bleu; l'intelligence s'associe parfois à l'état de l'atmosphère, et, pour monter aux plus hautes régions de la pensée, il ne lui est pas indifférent que ses ailes aient à franchir un horizon radieux ou chargé d'épais brouillards. Qui de nous aussi n'a éprouvé des joies ou des tristesses soudaines dont la cause n'était point en nous? Notre cœur s'égayait aux premières feuilles vertes du mois d'avril, au chant de l'oiseau voltigeant à nos fenêtres, à un coin d'azur qui nous apparaissait entre deux nues errantes; ou bien nous nous sentions saisis d'une involontaire tristesse à l'approche de novembre, quand la dernière fleur se détachait mourante de sa tige ébranlée par le vent, et quand la bise sifflait sur nos toits je ne sais quelle lugubre complainte durant les longues nuits d'hiver. Tout le monde sait l'influence qu'exercent sur la santé le climat, les saisons, les variations de l'atmosphère. Le corps de l'homme est diversement affecté dans les pays plats et les lieux élevés, dans les îles et sur les continents, sur un sol nu et sur un sol boisé, dans les terres que le travail de l'homme a fécondées et dans celles qni ont été frappées d'un abandon stérile, etc., etc. Aussi Hippocrate nous dit-il que la médecine est entièrement soumise à l'exacte connaissance des pays que l'on habite.

Les lignes qui précèdent indiquent l'ensemble des questions intéressantes traitées dans l'ouvrage du docteur Foissac. Tout ce qui se rattache à l'influence des climats s'y trouve exposé avec une science pleine de bon sens et de critique, avec beaucoup d'ordre et de netteté. Le volume du docteur Foissac est un résumé simple et lumineux de tout ce qui a été dit et pensé sur un des plus vastes sujets dont l'esprit de l'homme puisse s'occuper. L'auteur avait beaucoup à prendre dans le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate, ce prince de la médecine comme Homère est prince de la poésie; de cet homme qui avait tant médité sur les choses de la nature, qui avait tant creusé, tant observé, tant deviné; de ce beau génie qui mérita l'admiration de Platon et une place au Prytanée, qui fut dieu de son vivant, et dont les ouvrages, depuis deux mille ans, n'ont rien perdu de leur prodigieuse vérité.

Les variétés de l'espèce humaine se présentaient naturellement à l'auteur comme une des principales questions à traiter; le docteur Foissac s'est montré sur ce point à la hauteur des connaissances contemporaines, et c'est là, à notre avis, la partie la plus intéressante de son travail. Les vues de l'auteur ont de la sagesse, et ses aperçus de la sagacité. Un avantage dont il faut lui tenir compte, c'est un style toujours correct, toujours clair et quelquefois élégant; les savants qui sont en possession de ces importantes matières nous ont peu accoutumés à l'agrément du langage. Parmi les nombreuses variétés de la famille humaine, la classification de trois races, ou plutôt de trois grandes variétés, a été, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, généralement adoptée : la race caucasienne, la mongole ou mongolienne, la nègre, éthiopienne ou équatoriale. Voici comment le docteur Foissac nous trace le caractère physique de chacune de ces races :

Les caractères généraux de la race caucasienne sont : la tête presque ronde, le front haut et droit, le visage ovale dans le sens vertical, le nez et les traits généralement saillants, les pommettes

nullement proéminentes, la bouche petite, le menton rond, la taille élevée, droite et bien proportionnée. La couleur de la peau varie depuis le teint blanc des peuples de Suède et de Finlande, jusqu'au teint basané des Espagnols et des Maures dans le Midi. L'iris de l'œil est bleu, brun ou noir, selon les contrées qu'on habite. Les cheveux sont blonds, châtains ou noirs, ordinairement lisses et longs.

« Une tête quadrangulaire, la face large et déprimée, les yeux très-espacés, le nez camus, les pommettes proéminentes, le menton pointu, le tout représentant une losange, la peau jaune, basanée ou cuivrée, les cheveux noirs, raides et plats, l'iris brun, les yeux obliques, le coin externe relevé vers la tempe, la taille moins haute de deux ou trois pouces que celle des individus de la race précédente, les membres forts et trapus, les jambes courtes et arquées, la peau presque glabre : tels sont les caractères les plus ordinaires de la race mongole. Quelques traits particuliers distinguent les divers peuples qui la composent. La face des Américains est moins déprimée; la direction de l'œil, moins oblique. La taille des peuplades hyperboréennes est très-petite. Le front et le menton des Chinois et des nations voisines forment les deux angles de la losange plus caractérisés. Les traits du visage sont plus saillants chez les Malais; le nez est plus large et plus gros vers sa pointe. La couleur de la peau est jaune dans la plus grande partie de l'Asie, cuivrée en Amérique, plus ou moins basanée et olivâtre sous les pôles et sous les tropiques.

« Le type le plus extrême de la race nègre ou équatoriale consiste dans les détails suivants : la tête étroite et comprimée sur les côtés, le front fuyant; le nez épaté, écrasé, se confondant presque avec les joues; les lèvres grosses, surtout la supérieure, le menton retiré, l'iris noir, les yeux saillants; l'angle facial oblique; les cheveux noirs, frisés, courts et laineux; le corps est couvert de peu de poils. Le caractère distinctif de cette race est la coloration noire de la

peau; elle se rencontre dans la Négritie, la Nubie, la Sénégambie et la Guinée, avec les traits indiqués ci-dessus; elle se réunit avec les principaux caractères de la race caucasienne, dans les contrées les plus méridionales de l'Inde, dans l'Abyssinie et sur les côtes orientales de l'Afrique; enfin elle se confond avec les traits de la race mongole, dans la presqu'île de Malaca, dans plusieurs îles de l'Océanie et à la pointe australe de l'Afrique. »

Il existe entre le climat et la peau de constants rapports, et les animaux eux-mêmes n'échappent point à cette influence. « La couleur de leurs plumes ou de leur poil, dit le docteur Foissac, varie selon les différents pays. Plusieurs de ces animaux, blancs dans le nord, tels que le renard, le lièvre, le faucon, le merle, le choucas, le corbeau, le pinson, brunissent dans les régions tempérées. Selon Linnée, l'hermine, le lièvre, l'écureuil, le renne changent, pendant l'hiver, en blanc ou en gris, leur couleur foncée de l'été. L'ours blanc ne se trouve que dans les régions pôlaires. On prétend qu'en Guinée, les chiens et les oiseaux sont noirs, et que, semblable à celle des nègres, leur transpiration exhale une odeur fétide. »

En parlant de l'influence atmosphérique sur le moral de l'homme, le docteur Foissac nous cite un fait qui paraît prouver, entre un grand nombre d'autres, que dans nos climats le vent d'est dispose à la tristesse et au découragement : « J'ai pendant longtemps observé, dit l'auteur, un jeune hypocondriaque sur qui l'action atmosphérique se prononçait avec la dernière évidence; lorsque le vent d'est soufflait, il devenait sombre, triste, inquiet et préoccupé des plus graves pensées; il fréquentait à toute heure les églises et les cimetières; désabusé des frivolités d'un monde trompeur, il voulait chercher dans l'état ecclésiastique un asile, un port contre les déceptions de la vie et les piéges des passions. La direction du vent venait-elle à changer, toutes ces belles résolutions étaient oubliées ; il se plaisait dans la société des femmes; il aimait à se réunir à de joyeux amis, à boire, à chanter avec eux ; il dissipait follement ses

jours et ses nuits dans les banquets, les concerts et les spectacles. » Quelques observateurs ont prétendu que le vent d'est soufflait les crimes sur Cadix.

Il y a peu de temps, j'ai développé quelques idées sur la perfectibilité indéfinie de l'homme, qui, de nos jours, a trouvé un grand nombre d'ardents apôtres. J'ai montré la création roulant dans un cercle infranchissable tracé de la main de Dieu. Dans l'ouvrage de l'*Influence des climats*, je trouve le docteur Foissac rangé à cette opinion qui me paraît la plus conforme à la vérité des destinées hnmaines : « La perfectibilité de l'espèce humaine est-elle indéfinie? dit M. Foissac. Sur cette question, chacun peut donner un libre cours à son système et à ses utopies. Toutefois, l'expérience et la raison nous montrent que dans le monde physique comme dans le règne organique, tous les corps sont soumis à des lois fixes et invariables. Le cèdre du Liban, qui paraissait devoir porter sa tête jusqu'aux nues, s'arrête tout à coup dans sa croissance, quelles que soient la fertilité du sol et les conditions de température qui favorisent son développement. L'homme grandit jusqu'à une certaine hauteur qu'il ne franchit jamais; il prolonge ses jours pendant un nombre déterminé d'années; puis il vieillit et meurt. Quelque parfaite que soit son organisation, ses facultés sont limitées; il ne peut, quoi qu'il fasse, acquérir un sens de plus. On ne voit jamais naître des hommes supérieurs à un Socrate, à un Marc-Aurèle, à un Bacon, à un Cuvier. Ces puissants génies semblent être le dernier effort de la création. »

Nous aurons un reproche à faire à l'auteur. Dans les dernières pages de son livre, l'écrivain, jetant un regard sur les vastes ruines accumulées sur le chemin des siècles, se demande si c'est le hasard, la fatalité ou la Providence qui mène les nations et les conduit par une pente rapide jusqu'à l'abîme. Il cherche un Newton, pour deviner l'énigme du système social. Le docteur Foissac semble avoir oublié qu'un Dieu a fait le monde et qu'un Dieu le mène. Il n'est pas

besoin d'un Newton pour nous montrer l'univers soumis à une intelligence éternelle. L'enfant qui va au catéchisme, en sait là-dessus autant que l'homme de génie. Au lieu de finir son livre en tenant l'œil tristement attaché sur la tombe commune, où disparaissent toutes les existences, toutes les gloires de la terre, l'auteur aurait dû lever les yeux vers les demeures d'en haut, immortelle patrie de l'humanité.

Terminons par une observation philosophique. Nous avons dit dans ce chapitre que l'homme intellectuel, l'homme moral était soumis aux influences extérieures, au vent qui souffle, au nuage qui passe. On s'étonnera que les objets du dehors puissent agir d'une manière aussi directe sur une substance immatérielle comme l'âme; on s'étonnera que notre esprit, invisible rayon d'en haut, immortelle ouvrage du soufle divin, puisse dépendre en quelque sorte de choses purement terrestres. C'est là, en effet, un des mystères de l'organisation humaine. C'est par une suite de cette mystérieuse loi que l'âme incorporelle se trouve attachée au corps, et que deux substances si absolument contraires se prêtent un constant et mutuel appui. L'homme, a dit la philosophie, est une intelligence servie par des organes; mais comment se fait ce service? comment s'accomplissent les intimes relations entre l'esprit et le corps? expliquez-moi comment un mal de tête, une douleur physique, quelle qu'elle soit, suffit pour abattre le génie, pour ôter aux facultés humaines quelque chose de leur puissance? comment l'intelligence immortelle a son aurore, son midi et son couchant? Grand mystère que cette incessante communauté de destinées entre l'âme faite pour le ciel et le corps fait pour la tombe! Vraiment, il ne faut pas aller bien loin pour humilier la science de l'homme; nous n'avons qu'à nous regarder nous-mêmes. J'interroge tous les génies qui, depuis trois mille ans, ont étudié le monde, et nul grand homme n'est parvenu à m'apprendre quelle est la nature des rapports qui existent entre mon corps et moi.

CHAPITRE XXIX

La Divine Epopée.

Il appartient surtout à la poésie chrétienne de s'élancer dans le monde invisible des esprits, d'en parcourir librement toutes les mystérieuses régions et d'en faire en quelque sorte sa demeure naturelle : sous l'empire de ce spiritualisme, qui est le fond des croyances évangéliques, la muse ouvre ses grandes ailes, laissant bien loin derrière elle le bruit et la poussière des événements humains, nos intérêts d'un jour et nos images grossières; elle s'en va par delà la nue, par delà nos soleils, et pénètre en souveraine dans les royaumes de l'imagination, dans la patrie infinie de l'âme immortelle. Là, revêtue d'un pouvoir merveilleux, la muse parcourt son nouveau domaine sur un char tout resplendissant d'or, de saphir et d'émeraude; les fleurs naissent de son souffle; chacun de ses pas est marqué par des enchantements; des soleils, dont les nôtres ne sont que l'ombre, s'allument au feu de son regard, et tout ce qu'il y a d'harmonie dans les mondes lui obéit. La muse chrétienne est un archange, et, à ce titre, elle est admise dans l'assemblée des messagers et des chantres d'en haut; elle s'entretient avec ses frères du ciel, connaît leur nom, la couleur de leurs ailes, le son de leur voix. Elle a entendu Dieu parler, et saura nous dire

comment les mondes tressaillent lorsqu'un accent de Jéhovah répand à travers l'immensité une félicité ineffable ou une épouvante dont le front même des anges pâlit. Elle descend des sommets les plus radieux de la gloire divine aux plus profondes vallées de l'abîme; après avoir passé par les demeures de l'extase, du saint délire et de l'adoration, elle visite le ténébreux cachot où les douleurs et la haine rongent leurs fers : l'empire de la nuit, comme l'empire de la lumière, n'a point de limites que ne franchisse la muse chrétienne.

Cette puissance de renverser les barrières qui emprisonnent l'âme, et de sonder l'infini à vol d'aigle, est un grand bienfait. Malgré nos efforts incessants pour nous entourer de tout ce qui séduit, de tout ce qui enchaîne, et pour nous établir fortement dans la vie, nous ne prenons guère racine ici-bas que par la douleur; dans notre ardent besoin de vivre, d'aimer et de connaître, nous tendons involontairement nos bras vers quelque chose de sublime que appartient à un vague lointain et se laisse entrevoir de l'autre côté des horizons mortels. Il est heureux, il est beau de pouvoir ainsi, en pensée, accomplir un pèlerinage aux régions de l'avenir, et tirer le rideau qui nous cache les futures destinées des cœurs vertueux, des nobles âmes, des persécutés de la terre. Ce coin du voile de l'inconnu soulevé par la muse chrétienne, ces images et ces harmonies du ciel qui lui sont révélées, ces tableaux qui nous retracent des spectacles si éblouissants ou si suaves, qui nous font respirer les parfums d'un printemps toujours jeune et nous montrent les épis mûrs des moissons éternelles; toutes ces merveilles de l'inspiration prophétique sont de nature à ranimer les humains dans leur exil laborieux. Après une navigation sur l'Océan attristée par la longue solitude ou troublée par les tempêtes, des rameaux d'arbres, des fruits que les flots roulent, vous font pressentir le voisinage des rives du Nouveau-Monde: ainsi les mélodies, les rayons et les fleurs que le génie du poëte nous apporte de son

voyage à la montagne où Dieu réside, nous remplissent d'espoir au milieu du désert de l'océan des jours et nous font saluer comme prochaine la plage de nos rêves.

La poésie moderne, grâce aux magnifiques enseignements du christianisme, a pu se donner de plus imposants spectacles que la poésie ancienne. L'aveugle Milton a vu des choses bien plus sublimes que l'autre grand aveugle des bords du Mélès; Dante et Klopstock ont pénétré mille fois plus avant que toutes les lyres païennes dans les domaines de l'âme et de l'éternité, dans tout ce qui tient à la beauté, à la grandeur, à la majesté. *La Divine Comédie*, *le Paradis perdu*, et *la Messiade* qu'on aurait pu intituler le Paradis reconquis, résument jusqu'ici les admirables élans de la muse épique dans les âges chrétiens. C'étaient là aussi les sujets religieux les plus féconds en inspirations puissantes. Après Milton qui a chanté la chute de l'homme, après Klopstock qui a chanté sa rédemption, voici un poëte bien connu de la France, M. Soumet, qui, séparant la foi catholique des priviléges de la muse, pousse un vaste cri d'espérance, implore de la miséricorde et de l'amour divin un dernier miracle, et nous montre Jésus-Christ crucifié une seconde fois à la fin des temps pour le rachat des réprouvés.

Tel est le sujet de la *Divine Epopée*. Nous aurons occasion de revenir sur la question d'orthodoxie, et nous ferons soigneusement remarquer que, si le poëte ose dépasser les limites de la clémence suprême, le chrétien, comme il nous le dit lui-même, se prosterne avec respect devant le mystère le plus redoutable du catholicisme.

Le poëme s'ouvre par une peinture de l'aigle luttant avec la tempête, et à la fin vaincu sous les coups de la foudre; l'oiseau roi cherche son soleil qui a fait naufrage sur un écueil des cieux; l'aigle et l'astre disparaissent dans un même sépulcre. Le poëte ramasse une plume de l'oiseau à moitié consumée par les feux du tonnerre, et, semblable au sublime exilé de Pathmos, c'est avec

la plume de l'aigle qu'il écrira le récit de ses grandes visions : il lui dit :

Viens aux mains du poëte, et devant son autel,
Changer ton vol d'un jour contre un vol immortel!
Notre pâle soleil te dorait de sa flamme.
Nous allons traverser tous les soleils de l'âme,
Et tenter un orage en nos vivants chemins
Plus profond que celui qui te jette en mes mains;
Et peut-être, avec moi, qu'à son souffle ployée
Une seconde fois tu seras foudroyée.

Après ce début, nous sommes tout d'abord transportés au ciel; le monde a passé comme un fleuve dont l'urne a tari, il a disparu comme une tente qu'on enlève. Plus rien ne reste que le paradis et l'enfer. Dans ce premier chant du ciel s'offrent à nous les félicités et les splendeurs éternelles; c'est une succession de tableaux dont plusieurs sont admirables. Celui de la Bonne Action transfigurée aux cieux, vêtue d'un manteau de clarté, passant et repassant sans cesse devant le bienheureux qui l'a créée et s'adressant à lui, est un morceau achevé. Jeanne d'Arc, l'héroïque jeune fille, martyre de la gloire, cultivant le laurier de France parmi les lis d'Eden; Raphaël qui avait exilé sur la terre tant de vierges ravies aux cieux, magique peintre à qui il ne resta plus d'âme pour vivre parce qu'il en avait trop prodigué à sa palette, ont bien inspiré le nouveau chantre des élus. Le tableau des enfants morts au berceau est d'un sentiment vrai et d'une ravissante poésie; nous le reproduirons en entier :

Oh! parmi tous ces cieux que réjouit Marie,
Celui qu'elle préfère est la jeune patrie
De ce peuple d'enfants, souriant et vermeil,
Dont le front eut à peine un rayon de soleil;
Qui n'ont pas adopté la terre pour demeure;
Elus, pour qui l'exil ne dura pas une heure,
Qui sont victorieux sans avoir combattu,
Et pour qui l'innocence est plus que la vertu!

Dont le pied rose et nu n'a pas touché nos fanges;
Qui ne sont pas des saints, qui ne sont pas des anges;
Qui n'ont pas dit Ma mère! à leurs mères en deuil,
Et n'ont à leur amour demandé qu'un cercueil!
Sous les arbres de nard, d'aloès et de baume,
Chaque souffle de l'air, dans ce flottant royaume,
Est un enfant qui vole, un enfant qui sourit,
Un doux lait virginal dont le flot le nourrit;
Un enfant chaque fleur de la sainte corbeille,
Chaque étoile un enfant, un enfant chaque abeille;
Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants.
L'horizon s'y déroule en nuages d'enfants
Plus beaux que tout l'eclat des vapeurs fantastiques
Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
Là, sous les grands rosiers, ils tiennent lieux d'oiseaux,
Quand le zéphyr d'Eden balance leurs berceaux,
Et que leur tête blonde et charmante et sereine
Se tourne avec orgueil du côté de la reine.
Car la reine est leur mère; oui, celle que leurs yeux,
En se fermant au jour, ont rencontrée aux cieux;
Mais, lorsque vient à vous, enfants! cette autre mère
A qui votre naissance ici-bas fut amère,
Pour que son pauvre cœur cesse d'être jaloux,
Votre front caressé s'endort sur ses genoux.
Sous ses baisers heureux votre bouche se pose,
Votre béatitude entre ses bras repose,
Et, même au paradis, rien n'est plus gracieux
Que ce tableau d'amour chaste et silencieux.

Vient ensuite la comparaison de l'extase maternelle aux cieux, avec le bonheur de la jeune Italienne berçant, dans Albenga, son enfant au pied d'un grand melrose, aux rayons de la lune et au chant du rossignol, et soupirant des mots plus doux que toutes les mélodies des bois. Cette comparaison, d'une perfection suave et qui forme comme un tableau à part, est dans la mémoire de tous les amis des beaux vers.

Au second chant de la *Divine Epopée* apparaît Sémida, la blanche fille du prophète Cléophanor, vierge qui parfois s'attriste au paradis, Eve du dernier jour du monde, fleur de la terre transplantée dans les campagnes célestes et qui pleure de sa solitude.

Madeleine, sa sœur, dans la patrie d'en haut, demande à Sémida pourquoi sa viole gémit, par quels souvenirs elle est liée à cette vallée humaine qu'on oublie vite au ciel; elle lui demande si cette terre qu'elle a récemment quittée était plus belle avant de mourir; si elle avait gardé pour son heure suprême une plus douce verdure, si un plus riche manteau d'azur avait été mis au firmament, et si, à son dernier printemps, son front était orné de plus de lis, et ses bois remplis de plus d'oiseaux. Sémida répond que la terre était la même, mais que son âme est occupée d'un souvenir d'amour. Elle va se jeter aux pieds de Jésus, qui, dans son passage chez les hommes, avait tendu la main à la femme adultère, lui dit qu'elle pleure Idamel et qu'elle voudrait bien qu'il lui fût accordé d'oublier ce nom. Le Christ lui apprend que celui dont elle garde si fidèlement la mémoire n'a fait que rouler de crime en crime et qu'il est devenu le roi des enfers. Sémida éclate en sanglots, et, si elle n'était pas immortelle, le désespoir la briserait. Longtemps le ciel en gémit; le Sauveur lui-même se voile le front pour ne pas voir pleurer la sainte cité; un prophétique nuage, qui semble annoncer une expiation nouvelle, flotte autour de l'Homme-Dieu. Le Fils de l'Eternel, saisi d'une immense piété, a résolu de racheter les enfers, comme autrefois le monde.

Le troisième chant nous introduit dans l'enfer. Nous parcourons en treize visions les principaux crimes et les principaux supplices. La langue du poëte prend ici une puissante énergie; c'est un surprenant contraste avec les frais et suaves accords des deux premiers chants; on croit souvent lire Dante traduit en beaux vers; après les descriptions de l'enfer que nous ont laissées les plus grands maîtres de la lyre, l'imagination de M. Soumet a trouvé encore des couleurs nouvelles. A notre avis, son Avare peut soutenir la comparaison avec les plus célèbres damnés de l'Homère florentin. Le quatrième chant, où nous trouvons Idaméel avec sa royauté de l'abîme, complète richement et vigoureusement l'enfer de M. Soumet; quelques

pages ne suffiraient point à l'analyse détaillée de ces récits divers.

Mais quel est cet Idaméel? quelle est son histoire? elle est écrite sur trois tables d'airain gardées dans l'abîme, et le peuple infernal en prend lecture dans une fête solennelle. Voici un résumé du contenu de ces trois tables d'airain, qui forment les 5e, 6e et 7e chants.

Idaméel, né sur les rochers d'Eléphanta, avait donné la mort à sa mère, en échange de la vie qu'il recevait; ce jour-là son père disparut foudroyé. A dater du jour de sa naissance, tout hymen fut stérile; nulle mère ne voulaít donner la moitié de son lait à l'enfant orphelin. Une seule, pleurant son fils unique mort la veille dans ses bras, consentit à le nourrir moins de lait que de pleurs et de sang. La terre se couvrait lentement de deuil, et partout de sinistres présages épouvaient les hommes. Un Juif qui chauffait ses pâles mains près d'un feu d'ossements, se chargea d'Idaméel. Tous deux habitaient dans les profondeurs d'une pagode, où soixante dieux de pierre, à formes bizarres et colossales, se pressaïent à travers les ombres. Le jeune orphelin, ainsi enfermé avec son maître, étudiait les choses des temps passés en face de l'univers près de se briser et avec lui l'avenir des hommes. Les anciens âges de l'Inde et de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, les destinées des sociétés jusqu'au moment où l'industrie arrive pour mettre la matière à la place de l'intelligence, se déroulaient à ses yeux. Idaméel, dernier fils d'Adam, apprenait tous les secrets du monde avant que le monde rentrât dans le néant. La philosophie, la morale, la douleur donnée à l'homme comme son principal lot dans le partage providentiel, occupaient sa pensée; il arrêtait un regard profond et mélancolique sur les figures d'Œdipe et de Job, ces deux types de l'humanité saturée de maux.

Idaméel quitte sa pagode et son maître; et bientôt le voilà dans l'Arménie; le voilà, au milieu de l'univers agonisant, dans cette

contrée d'Arménie où l'humanité avait commencé. Au pied du mont Arar, dont le sommet vit s'arrêter, jadis, l'Arche de salut, il rencontre Cléophanor, vieux prophète qui sait la fin prochaine des temps; le vieillard est le père de cette jeune Sémida que nous avons déjà nommée; la jeune et belle vierge étend trois peaux de lion pour les trois hôtes du mont Arar.

Cléophanor l'a consacrée à Dieu; elle n'appartient point aux amours de la terre; l'ange Éloïm est le seul jeune ami qu'il lui soit permis d'avoir. Sémida parle à Idaméel des choses du ciel; l'orphelin d'Éléphanta, qui n'a jamais eu pour maître qu'un déicide, répond par de funèbres malédictions à des accents purs comme ceux d'un séraphin. Cléophanor lui avait appris que sur la cime du mont Arar, il était un précieux trésor caché au fond de l'Arche sainte, un globe d'or donnant toute science et tout pouvoir; Idaméel monte au sommet, ravit le trésor malgré les ordres du vieillard qui écrase le globe merveilleux sur un roc de l'Arar. La lune s'évanouit dans les cieux; elle précède le soleil dans cette tombe commune où doit s'engloutir la création.

Le jeune disciple du déicide, se rendant en Egypte, passe par la Palestine, et se réjouit de voir une pâle et stérile nature dans la contrée où vécut le Sauveur; il aime à trouver infécond le sang divin qui teignit les rochers du Calvaire. Arrivé dans le pays des Pharaons, Idaméel fonde une cité de son nom à la place où fut Saïs; il veut refaire les hommes, la terre et les mondes avec les secrets qu'il a lus sur le globe d'or de l'Arar; cet instrument de régénération universelle, dont le courroux du vieillard a dispersé les débris, est resté dans la mémoire de l'Antechrist; car Idaméel, si puissant en œuvres, n'est autre que le sombre précurseur annoncé par les Écritures. Il réunit dans sa ville les hommes échappés au trépas, et puis entreprend un voyage aérien autour du globe pour chercher quelques vivants débris de la nature humaine. Par la merveilleuse puissance de l'Antechrist, l'univers semble reprendre

sa marche ébranlée, et la terre reverdit encore; mais si la terre retrouve son printemps, le genre humain ne peut retrouver le sien; les femmes d'Idaméelpolis sont stériles; plus de joie pour les hymens de l'homme : là s'arrête le pouvoir du chef des dernières familles de la terre.

Sémida qu'il aime, et dont le cœur est à lui, devient sa suprême espérance. Idaméel retourne au mont Arar; il assiste à la dernière heure de Cléophanor, qui, en mourant, recommande à sa fille de ne pas perdre de vue le ciel. Un lion était sorti de son désert pour réchauffer la froide agonie du prophète, il pleure sa mort à côté de Sémida désolée. Idaméel pénètre dans la grotte où Cléophanor vient d'expirer, enlève la jeune vierge en larmes, et roule un rocher devant l'antre sépulcral. Il avait dans ses projets coupables un étrange ennemi.... C'était le lion, à la fois gardien du tombeau du père et des serments de la fille. Le noble animal, s'indignant de son impuissance sous le regard fascinateur d'Idaméel, enfonce sa griffe dans ses propres yeux pour retrouver toute sa force; il s'élance alors sur l'objet de sa fureur; mais le lion aveugle s'épuise en rugissements et en bonds inutiles; il finit par tomber. Idaméel l'enchaîne à l'entrée du sépulcre de Cléophanor. Vainqueur de ce généreux gardien, il se croit maître de Sémida; mais près de saisir sa jeune proie, il voit l'ange Éloïm emporter au ciel l'âme de la vierge. Ç'en est fait de la terre et des hommes; tout s'efface, et puis la résurrection s'accomplit au bruit de chaque tombe brisée. Idaméel passe de la nuit de l'univers à la nuit infernale dont il devient roi. Ainsi se terminent les récits des trois tables d'airain; et dans un second chapitre, nous reprendrons le drame épique pour le suivre jusqu'au bout.

Avant de finir, rendons hommage à la grandeur des conceptions, à la variété des scènes, à l'harmonieuse beauté du style. C'est un fleuve de poésie dont les flots brillants enchantent les yeux; c'est le vol d'une imagination qui, à chaque battement d'aile, laisse tom-

ber des perles et des rubis; un trésor de couleurs toujours vives que vous croiriez empruntées tour à tour aux feux du matin et aux splendeurs du soir; une richesse de souvenirs anciens semés dans les récits pour leur donner une perpétuelle animation. La peinture de Sémida, dernière vierge de la terre, rappelle plus d'une fois les divines peintures de la première femme dans l'épopée de Milton. Nous avons reconnu dans le poëme de M. Soumet une sérieuse étude de l'Orient, et cette étude a été féconde. La muse épique a toujours été une muse savante, car l'épopée répond à tout. M. Soumet a déployé une grande variété de connaissances dans son œuvre. Ce poëme charme le cœur, parle vivement à l'intelligence et agrandit les horizons de la pensée. En le lisant, il nous semblait recommencer nos pérégrinations en Asie; nous retrouvions tantôt une image des mœurs primitives, tantôt l'éblouissante magnificence du bleu manteau des cieux, les enchantements d'une nature parfumée, et tantôt les aspects austères et les graves enseignements des ruines couchées dans le sable. Il nous faudrait échapper à notre conscience de critique pour ne pas reprocher à M. Soumet bien des longueurs dans certains récits ou tableaux et de fréquentes traces de néologisme. A quoi bon les mots *hideur*, *éblouissance*, *infertilisable?* Sont-ce là de précieuses conquêtes pour notre langue? Dante pouvait et devait se permettre des locutions nouvelles, parce qu'il maniait une langue dont il fallait achever la création; mais l'auteur de la *Divine Épopée* n'en est pas là. Il écrit dans une langue faite qu'il s'agit avant tout de respecter. Pourquoi le mot *humanitaire?* quel profit en tirons-nous? où est sa richesse? tous ces barbarismes contemporains n'ont que faire dans l'œuvre d'un poëte de talent : pourquoi des sacrifices au goût des muses d'aujourd'hui?

L'époque où nous sommes aurait pu servir au chantre de la *Divine Épopée* pour peindre les derniers temps. La foi religieuse paraît s'enfuir de notre ciel moral, pareille à ces astres dont on

perd la trace dans les profondeurs de l'espace ; le spectre du doute s'assied aux confins des intelligences. La vapeur, dont nous admirons toutefois les puissantes merveilles, semble vouloir prendre la place de l'âme absente du monde, et l'industrie multiplie ses biens au profit de l'égoïsme. En politique, chacun veut dicter des lois, et personne ne veut obéir; les partis ont fait la nuit; la confusion des idées est parvenue à son dernier terme, et la force brutale s'offre aux nations avec ses ongles de fer. Les Idaméel ne nous manquent point. Combien y a-t-il de ces lutteurs contre Dieu qui séduisent les multitudes par la parole, s'efforcent de substituer leurs plans de régénération aux plans éternels de la Providence, et voient les tourments de leur génie n'aboutir qu'à une lugubre stérilité! Faut-il donc penser que les funérailles du genre humain se préparent? Non, regardez la terre et les cieux qui ne pâlissent pas et ne chancellent pas, mais qui invitent toujours l'homme au travail, à la prière, à l'espérance; regardez les peuples, leur vigueur ne s'épuise point; voyageurs infatigables, ils ne demandent point à se coucher sur la route. Que manque-t-il donc au monde pour que ses destinées soient encore belles? Il lui manque des conducteurs vertueux.

CHAPITRE XXX

Continuation du même sujet.

Reprenons l'analyse du drame épique de M. Soumet. Dans notre appréciation précédente, on a vu l'impuissance d'Idaméel à retarder d'un instant la fin du genre humain, la vierge Sémida sauvée du terrestre amour par l'ange Éloïm qui l'emporte aux demeures éternelles, le séjour de la béatitude habité par la vertu, l'innocence, le repentir et le génie; les treize cités de l'abîme, qui ont pour nouveau roi Idaméel, vainqueur de Satan; le prophétique nuage autour du front du Messie, annonçant qu'une rédemption nouvelle doit s'accomplir après la chute de l'univers, rédemption plus laborieuse et plus féconde en souffrances que la première.

Nous voici au huitième chant de la *Divine Épopée*. Des gardiens des cités infernales viennent annoncer à leur roi Idaméel l'approche d'un étranger mystérieux; il change en rosées les eaux noires sur lesquelles il passe; son regard endort les douleurs des réprouvés et illumine leurs fronts; d'un signe ou d'un mot il adoucit ou enchaîne les bêtes fauves chargées de déchirer les victimes des sombres royaumes. Idaméel ordonne qu'on lui amène ce puissant inconnu, qui bientôt s'avance avec sa beauté sainte et semblable à une blancheur sur les pas de la nuit. Le monarque des enfers lui offre un trône vide. Au moment de l'arrivée de l'étranger,

un grand débat agitait les princes des ténèbres; il s'agissait de recommencer l'ancien combat des mauvais anges, de détrôner le Maître des cieux et de ressaisir la vierge Sémida, ravie par Éloïm. Le Sphynx, qui siége parmi les puissances de la nuit, déploie tout l'appareil de sa science, conclut contre l'existence de Dieu, et ajoute qu'il serait insensé de livrer la guerre à un nom. Idaméel proclame l'existence du Créateur éternel, tyran solitaire qui a créé l'homme pour le faire souffrir. Interrogé à son tour, l'inconnu se lève, parle de Dieu, explique sa nature, déroule tout le plan de la création, raconte le premier jour de l'homme et puis sa chute. Quand l'homme fut tombé, que fit Jéhovah? dit-il :

..... de tristesse voilé,
Jeta-t-il au néant le monde maculé?
Non. L'on vous vit alors, paternelles entrailles,
Baigner de pleurs divins le deuil des funérailles,
Et vous rouvrant encor, par un enfantement,
De votre charité sublime écoulement,
Arracher votre fils unique de vous-même,
En criant au pécheur : — Regarde si je t'aime!!!
Présent dont nul ne peut mesurer la valeur!
L'homme s'était fait crime, et Dieu se fit douleur,
Lui tendant une main, excès d'amour étrange!
Qu'il n'avait pas tendue à la chute de l'ange.

Idaméel, surpris, confondu, s'inquiète de savoir quel peut être ce nouvel hôte de l'abîme qui tient un tel langage. Il convoque ses fils pour connaître la vérité. Caïn arrive et croit voir Abel venu pour l'absoudre de son fratricide. Ensuite vient la parricide Sémiramis, qui pense retrouver Ninus, sa victime, lui apportant son pardon. Robespierre est aussi appelé :

Robespierre, à son tour, gravissant le rivage
De la mare de sang qu'il traverse à la nage,
Vient arrêter devant l'étonnant envoyé,
Son profil convulsif de chat-tigre effrayé;
Robespierre!... tribun que la terreur évoque
Entre les fronts chargés des forfaits d'une époque,

Propageant une idée à l'aide du bourreau,
Changeant le char des rois en rouge tombereau !
Robespierre !... artisan des publiques tempêtes,
Nain devenu colosse en abattant des têtes,
Et qui, pontife étrange, au terrestre séjour
Osa décréter Dieu mis à l'ordre du jour :
« C'est Louis, a-t-il dit..; sous nos sombres coupoles
« Laissez-moi recoller sa tête à ses épaules,
» Sa tête qu'il n'a plus et que le fer coupa ;
» Je la porte en mes mains depuis qu'elle tomba.
» La nuit, sur mon chevet de pierre je la place,
» Et ma lèvre frissonne à son baiser de glace,
» A son baiser d'amour, à ce signe clément
» Dont le roi des enfers a fait mon châtiment.
» Car j'ai versé jadis, sous la hideuse lame,
» Plus de sang qu'il n'en faut pour submerger mon âme.
» Escorté par la mort, des cités aux hameaux,
» J'ai trop de l'arbre humain émondé les rameaux.
» C'est Louis, qui d'en haut vient, ayant Dieu pour guide,
» M'absoudre de mon nom et de mon régicide.
» C'est Louis!... » Et ce cri court d'échos en échos,
Voix, dans la nuit, pleurant de l'abîme au chaos.

Enfin Satan, détrôné par Idaméel, et depuis le jour de sa défaite couché sous un mont, le cœur en proie aux tortures du remords, est convoqué pour qu'on apprenne de lui d'où peut venir cette douce et rayonnante figure dont l'apparition trouble et étonne; il échappe au poids de sa montagne, se traîne aux pieds de l'envoyé, adorant la poussière où se sont imprimés ses pas, et tout à coup s'écrie : « Mes fils, c'est Jésus-Christ! » Idaméel annonce au céleste voyageur qu'aucun tourment ne lui sera épargné, et le menace de sa foudre. Jésus répond qu'il est prêt à souffrir; il est livré à dix puissances du mal revêtues d'une armure nouvelle. Idaméel, craignant que des milices d'en haut ne viennent lui disputer le Christ et l'arracher au gouffre, s'en va surveiller les portes de ses États.

Dans le neuvième chant, Sémida, Madeleine, Ève qui enfanta la mort, Marie qui enfanta la vie, se demandent entre elles où est

allé Jésus; son absence est un grand deuil pour le ciel. Sémida s'avance jusqu'aux frontières du chaos pour chercher le Messie et aussi pour chercher Idaméel, son ami perdu. Elle rencontre Éloïm, son ange gardien, qui lui reproche de s'éloigner du ciel. La vierge se laisse emporter par une comète en feu jusqu'au voisinage de l'éternel abîme. Elle fait entendre des accents. Idaméel prête l'oreille; il reconnaît sa bien-aimée du mont Arar. Sémida lui dit qu'elle a persévéré dans son amour, et qu'elle cultive pour lui la fleur de l'espérance, même aux enfers. Idaméel veut qu'elle achève de descendre jusqu'à lui; la vierge le supplie de monter jusqu'à elle par un élan de foi; elle lui demande un seul remords qu'elle puisse présenter à Dieu. Au moment où le roi de la nuit est près de l'attirer à elle, Sémida appelle à son secours Éloïm et Jésus; Idaméel, entr'ouvrant le chaos, lui montre le Messie; la vierge veut voler vers le Rédempteur, qui, du fond des enfers, lui crie de remonter vers Jéhovah et de lui dire qu'elle a vu le Messie agonisant dans les ténébreux royaumes. Satan, portant sur son front la majesté du repentir, accourt pour presser Idaméel de rendre aux cieux la vierge tombée jusqu'à lui, et le sombre roi refuse de la laisser partir; alors Satan, déployant, au nom de Jéhovah, de grandes ailes, se pose sur le dos du Chaos, plus haut que son rival, de manière à cacher la fille de Cléophanor aux funestes regards d'Idaméel; elle s'échappe vers les régions de la lumière :

Sémida monte et fuit.... Ainsi la tourterelle
Qui voit briller sous l'herbe un œil de diamant,
Invitée à mourir, quitte le firmament.
Le lézard séducteur, à la crête pourprée,
Fait reluire au soleil sa robe diaprée;
Il enchante sa proie, et l'œil fascinateur
Voit du vol tournoyant décroître la hauteur.
A travers les rameaux où dort son nid de mousse,
La victime descend, descend plaintive et douce,
Avec le collier bleu, semblable à ses amours,
Que, si près de son cœur, elle garde toujours.

Et ne pouvant briser la chaîne d'étincelles,
Sent palpiter la mort au frisson de ses ailes.
Mais si quelque autre oiseau passe et coupe en passant
Du charme empoisonné le rayon caressant,
La tourterelle enfin s'échappe, libre et forte,
Redemande la vie au souffle qui l'emporte,
Et dans l'éther aimé, loin des marais brumeux
Purifiant son vol des regards venimeux,
Recommence, en chantant, la fête éblouissante
Que donne le printemps à sa joie innocente.

Dans le dixième chant, l'enfer a son Gethsemani; le Christ prie et gémit dans son ardent suaire. Tous les tourments viennent inonder son âme semblable au vaste Océan dans lequel se précipitent tous les fleuves de la terre. Satan implore et obtient du Sauveur un regard qui, en un instant, le fait remonter aux splendeurs éternelles. Marie demande à Jéhovah la faveur de descendre aux enfers pour apporter à son Fils les derniers soins maternels, comme jadis sur le Golgotha; pour la première fois, Dieu rejette sa prière; il permet seulement qu'une larme pleine de l'amour de Marie, tombe aux enfers; cette larme passe de soleil en soleil, d'aurore en aurore, et les trônes, les séraphins, les petits enfants, frères des anges, la saluent par des cantiques; Sémida la baise tremblante et lui murmure de pieuses paroles pour le pécheur d'Idaméel; la mystérieuse larme, chargée du doux trésor d'amour, poursuit son vol jusqu'au cœur du Messie qui souffre. Les trois heures de douleur solennelle s'écoulent pour le Rédempteur de l'abime.

Le Calvaire aux enfers se dresse devant nous dans le onzième chant par les ordres d'Idaméel; un rocher des enfers est taillé en forme de croix; on fait un Golgotha, un Cédron, une ville de Jérusalem, pour que la divine Victime retrouve l'ancien théâtre de ses souffrances et de son trépas. C'est Judas qui a donné le plan des remparts de Jérusalem. Jésus reconnaît la cité déicide. Le Calvaire tremblait, et la croix tombait toujours. Les mille anges de la mort, descendus du ciel, ont dressé l'arbre immense. Quatre clous, arra-

chés du cœur de quatre parricides, percent les pieds et les mains du Messie. Les treize cités infernales courbent leur front de pierre devant cette grande immolation. Babylone, Rome païenne, Paris et plusieurs villes d'Orient viennent tour à tour laver leurs forfaits dans le sang qui coule du Calvaire :

Et Dieu laissait le ciel et l'enfer se chercher,
Et les deux infinis l'un vers l'autre marcher.

Idaméel, par une dernière explosion de rage infernale, enfonce une lance dans les flancs du Rédempteur : aussitôt le corps de Jésus tombe de sa croix de rocher; ses forces le trahissent, il ne peut accomplir jusqu'au bout le rachat de l'enfer; il fallait à l'abîme pour sauveur, non point le Fils de Dieu, mais Jéhovah lui-même.

Dans le douzième et dernier chant, le Christ s'accuse auprès de son Père d'avoir manqué de courage pour achever l'œuvre immense à laquelle il s'était dévoué. La fin de la rédemption demande un dernier miracle devant lequel l'amour divin ne reculera point. Un éclair du ciel fait disparaître l'enfer; le souffle puissant du Seigneur change en élu chaque réprouvé; la foi et le remords sont entrés dans le gouffre. A la place des créatures hideuses et noires, des fronts labourés par la foudre, nous trouvons de radieuses transformations :

Ce sont de blancs esprits, des formes en prière,
Croisant sur leur sein pur leurs deux mains de lumière;
Des cœurs resplendissants, des fronts dignes du ciel,
Portant dans leur sourire un bonheur immortel;
De suaves soupirs, une voix douce et tendre,
Que sans mourir d'amour l'on ne pourrait entendre.
O transport! ô pardon! triomphe de pitié!
De la création la plus vaste moitié,
Cette mauvaise part de l'archange rebelle,
Retrempée à sa source, en sort pure comme elle :
Elle brille et renait pour un bonheur sans fin.
L'ange tombé reprend les traits du séraphin;
La grâce a sur son front dévoré l'anathème!

O famille nouvelle et cependant la même!
Miracle du Dieu fort au Calvaire ajouté,
Miracle qui remplit toute la Trinité!
Un monde n'était plus, un monde recommence.
Blanchi, transfiguré dans ce creuset immense,
Dans cet éclair sauveur, inextinguible feu,
L'enfer en ciel brillant jaillit du cœur de Dieu.

Eloïm, le premier, ouvre la porte de la Jérusalem céleste aux nouveaux rachetés. Sémida et Idaméel sont réunis dans la lumière et dans la paix; Cléophanor dit à sa fille qu'elle a vu plus loin que les prophètes, car elle a vu l'espérance là où l'on n'espère plus. Le Messie, de ciel en ciel, remonte à la droite du Père; et c'est ainsi que la création tout entière rentre dans l'amour.

Tel est le poëme de M. Soumet; complétez par l'imagination l'imparfaite idée qu'une analyse rapide a pu en donner, joignez-y une riche poésie, et vous comprendrez que M. Soumet vient d'entrer, à un certain degré, dans la grande famille de Dante, de Milton et de Klopstock.

Le poëme de M. Soumet est en germe dans une création de la *Messiade*, Abbadona, ange déchu qui souffre du remords de s'être armé contre Dieu; Klopstock, en plaçant le repentir jusqu'aux enfers, a préparé les voies à la conception de l'abîme racheté. Cette espérance n'est pas conforme à la foi catholique, mais nous n'hésitons pas à reconnaître qu'elle est autorisée par les priviléges de la poésie. M. Soumet vous dira que la muse ne doit point compte de sa croyance, qu'elle est seulement responsable de ses chants, que, libre par essence, elle habite, comme Armide, le palais merveilleux où elle s'enchante elle-même. Le poëme avait pour titre *l'Enfer racheté;* l'auteur a sacrifié ce titre assez frappant sur la simple observation d'un curé de campagne. S'il avait pensé que toutes les impressions de son épopée ne fussent pas profondément religieuses, le poëte l'aurait sacrifiée à son tour sans hésiter. M. Soumet a cru voir, avec saint Jean Chrysostôme, le Fils de Dieu

briser les portes d'airain de l'enfer, *afin que ce lieu ne fût plus qu'une prison mal assurée;* avec saint François de Sales, la grande Victime souffrir en même temps *pour les hommes et pour les anges;* avec Origène, *le sang théandrique baigner à la fois les régions célestes, terrestres et inférieures.*

« J'ai fait, dit le poëte, de la force expiatrice une seconde âme universelle; j'ai supposé la rédemption plus puissante que toutes les iniquités; j'ai supposé que l'archange prévaricateur n'avait pu donner à l'édifice du mal l'éternité pour ciment. Je dis : j'ai supposé, parce que je ne veux point qu'on se méprenne sur la signification de mon œuvre. Je n'ignore pas que les paroles de saint Chrysostôme ont été différemment interprétées par l'Eglise; je n'ignore pas qu'une opinion d'Origène, puisée dans les théogonies indiennes, s'anéantit devant le jugement des conciles, et je hasarde comme une simple fiction ce qu'il enseignait comme une vérité.... Une vue de l'imagination n'est pas une croyance; une invention épique ne peut en aucune manière porter atteinte à l'inviolable autorité du dogme. »

Il n'y a rien à ajouter à une déclaration aussi nette, aussi sincère, aussi religieuse; la bonne foi de tout lecteur chrétien fera le reste. L'œuvre de M. Soumet est une épopée d'amour et d'espérance, et lorsqu'on accepte les rêves les plus capricieux des poëtes, pourquoi n'accepterait-on pas un rêve qui étend la clémence comme un immense pavillon sous lequel le genre humain tout entier peut s'abriter ? Quelle fantaisie de l'imagination sera plus pardonnable que la supposition d'un pardon sans limites ?

Il eût mieux valu, toutefois, non-seulement au point de vue religieux, mais même au point de vue purement poétique, que le sujet de l'œuvre de M. Soumet fût une réalité incontestable; il est toujours important d'intéresser dans une épopée le patriotisme ou la croyance d'un peuple; ce qu'il faudrait aborder alors, c'est un grand souvenir d'histoire ou une grande vérité de religion. Homère

a résumé dans l'*Iliade* les traditions de la Grèce héroïque. Virgile chante la fondation de l'empire romain, dont il prophétise la gloire. La trilogie de Dante est l'épopée du génie catholique. Milton raconte comment l'homme perdit le paradis; Klosptock, comment le Rédempteur lui en rouvrit les portes. Le Tasse célèbre la délivrance du divin tombeau par les armes chrétiennes. Comme on voit, la muse épique s'empare toujours des événements ou des grandes choses religieuses. Quoique placée en dehors de l'histoire, en dehors même de l'exactitude du dogme catholique, *la Divine Epopée* de M. Soumet nous captive pourtant; car elle répond à ce qu'il y a de plus doux, de plus profond dans le cœur de l'homme; elle entretient l'intelligence dans le culte de la vertu, de la beauté morale, de la grandeur, et c'est du haut de la vie future que le poëte nous fait contempler la terre et les annales humaines.

On est en plein merveilleux dans cet ouvrage, et jamais le merveilleux ne saurait nous attacher fortement. Les amours d'Idaméel et de Sémida, qui forment comme le nœud du drame épique, n'excitent pas un très-vif intérêt; et toutefois, nous le répétons, *la Divine Epopée* offre un attrait soutenu par la variété des scènes et des tableaux, par la peinture des sentiments vrais, le charme ou l'audace des conceptions et la poésie du style. M. Soumet a fait quelques emprunts à Klosptock; mais les grands poëtes sont comme les conquérants; ils élèvent leur empire avec leurs propres trésors et aussi avec les trésors qu'ils ravissent aux voisins.

Le vent qui souffle autour de nous attriste l'intelligence; il la décourage et la comprime. La poésie, qui est dans le monde moral ce que sont dans la création la couleur, le parfum et l'harmonie, la poésie que le chantre de la *Divine Epopée* invoque avec tant de charme au début de son XIIe chant, s'enfuit à tire d'aile, comme l'alouette lorsqu'elle entend les coups du chasseur. La publication d'un poëme comme celui dont nous venons de parler aura donc à lutter contre les dispositions contemporaines; elle rencontre sur

son chemin ce qu'il y a de plus opposé à l'imagination, au merveilleux, aux élans de l'âme, à l'empire de l'esprit; c'est le rayon du matin qui, dans les jours d'hiver, doit triompher des froides et épaisses vapeurs; mais comme on voit la naissante lumière resplendir sur le sommet des monts avant d'éclairer les profondeurs des vallées, *la Divine Epopée* frappera les hautes intelligences en attendant qu'elle descende dans la foule des lecteurs.

Oui, pourquoi ne pas le redire ? la pensée est mal à l'aise au milieu d'un état pareil à celui où nous sommes; le cœur se serre, le génie étouffe dans cette lourde atmosphère qui a pris la place de l'air pur de la gloire; les temps barbares nous menacent de leurs ténèbres. Notre monde de civilisation, de vertu, d'honneur et de liberté s'obscurcit et s'efface, comme serait l'univers si les cieux se voilaient, si les astres voyageurs nous quittaient sans retour. Vous n'y prenez point garde, gens du pouvoir; mais nous nous traînons en pleine décadence. Nos révolutions se sont faites pour aller plus vite en avant, pour voler à la conquête d'un bonheur sans mesure, d'un progrès inouï; et voilà qu'une dure loi, qui pèse sur nous comme la fatalité des anciens, nous emprisonne dans une stérilité sombre, nous condamne à une marche rétrograde.

CHAPITRE XXXI

Une triste histoire.

J'ai à raconter une bien triste et bien touchante histoire. Une femme, Mme P..., vivait heureuse avec son mari, deux fils et une fille; elle perdit son mari lorsqu'il entrait à peine dans sa trente-quatrième année; ce premier tombeau engloutit les joies de sa vie. Mais il lui restait des consolations : deux fils et une fille devaient l'aider à traverser les jours que Dieu lui gardait sur la terre. Les deux fils, Eric et Arthur, arrivés à l'âge où il faut prendre un état dans le monde, choisirent la carrière du consulat; la fille de la veuve, appelée Natalie, modèle de piété chrétienne, n'avait point quitté sa mère. Attaché, dès l'âge de vingt ans, au ministère des affaires étrangères, en qualité d'élève vice-consul, envoyé en 1817 au consulat de Cadix, Eric mourut, au mois d'octobre 1820, durant un court séjour qu'il fit en France dans la maison paternelle; il était âgé de vingt-trois ans : cruelle blessure pour le cœur d'une mère ! Deux ans s'écoulèrent, et une nouvelle source de larmes s'ouvrit pour cette mère soumise à de rudes épreuves par les mystérieux décrets du ciel; sa fille Natalie, pieuse vierge, lentement consumée par une maladie de poitrine, passa de ce monde à l'autre, en embrassant le crucifix, unique objet du chaste amour de sa jeunesse; elle avait vingt-sept ans. Un seul fils restait à la malheureuse mère :

Arthur était son dernier bien, son dernier espoir, le dernier rayon qui brillait dans la nuit de son deuil. Nommé vice-consul à Naples en 1824, Arthur, au lieu de trouver la santé sous le doux ciel où l'avait conduit sa destinée, y fut attaqué d'une maladie de poitrine; le mal devenant plus grave de jour en jour, Arthur écrivit à sa mère pour l'appeler auprès de lui; celle-ci, qu'un nouveau malheur attendait encore, part de Paris le 24 mai 1825, arrive le 2 juin à Rome, et se rend d'abord à l'ambassade de France pour faire viser son passe-port et repartir ensuite. Mais c'était le jour de la Fête-Dieu; les bureaux de l'ambassade étaient fermés; il fallait attendre jusqu'au lendemain, et ce jour d'attente fut horrible pour la pauvre mère; les lettres qu'elle avait reçues révélaient un prochain danger; la pauvre mère voulait embrasser une dernière fois son fils, et les heures qui s'écoulaient étaient des heures d'angoisses, des heures ravies à son espérance. Imaginez la douleur de cette femme, seule au milieu de Rome, la ville immense, la ville solennelle et mélancolique; le spectacle des processions, les chants sacrés qui remplissaient les airs, le mouvement de la population romaine, les airs de fête qu'avait pris ce jour-là la capitale du monde catholique, ne faisaient qu'ajouter à la profonde tristesse de ce cœur violemment saisi par une pensée unique. Enfin le lendemain arrive, le passe-port est visé, un billet arrive annonçant que le jeune Arthur vit encore; la pauvre mère quitte Rome, arrive à Naples et embrasse son fils.

Les médecins du jeune Arthur conseillent, comme dernier remède, le retour au pays natal; ils assurent que le malade, voyageant à petites journées et avec précaution, pourra bien arriver en France. Cette petite caravane, qui ressemblait déjà à un convoi funèbre, va de Naples à Rome, de Rome à Sienne, de Sienne à Pise; les beaux paysages d'Italie occupaient peu ces voyageurs : quel site, quel horizon aurait pu avoir du charme pour une mère qui voyait sur le visage de son fils les pâles approches de la mort? quel intérêt

peut offrir un paysage à l'œil d'un mourant? La lugubre caravane s'en va de Pise à Gênes. Un soir, sur la montagne du Bracco, près d'un poste isolée, avant la petite ville de Sestri-du-Levant, sur les bords de la mer de Gênes, Arthur se sent défaillir et dit : *Je me meurs....* Il passe une affreuse nuit dans la maison de la poste, et le lendemain on transporte le jeune moribond à Sestri, dans une grande auberge preque tout entourée par la mer ; Arthur demande le prêtre du lieu pour l'aider à mourir en chrétien; le prêtre lui apporte le saint viatique et prononce autour de lui les dernières prières. Le jeune Arthur exhale son âme au doux bruit de la voix du prêtre murmurant les suprêmes adieux : Arthur avait vingt-quatre ans. Et la mère demeura seule dans ce monde! Plaignez la pauvre mère!

Lorsqu'elle s'éloignait de Sestri, laissant les restes de son fils dans la vieille église de Saint-Nicolas, située sur une colline battue par les flots de la mer, la pauvre mère reçut une consolation : Mgr l'archevêque de Paris, revenant de Rome., se trouvait à Suse, dernière ville du Piémont; la pauvre mère se présenta tout en larmes au digne prélat, qui accueillit sa douleur, comme autrefois le divin Maître avait accueilli la douleur de la veuve de Naïm pleurant son fils unique.

Mademoiselle Natalie, dont nous avons raconté le trépas prématuré, n'était pas seulement une simple et pieuse fille qui, reconnaissant toute la fragilité des choses d'ici-bas, s'était attachée aux biens durables, les biens de la vertu, les biens de l'éternité; douée d'une sensibilité exquise, d'une intelligence vive, d'une raison élevée, elle s'était de bonne heure appliquée à réfléchir, à penser; elle avait nourri son esprit de lectures sérieuses et acquis une remarquable instruction. Dévorée du zèle de la maison du Seigneur, comme dit l'Ecriture, mademoiselle Natalie, qui déjà faisait aimer la vertu par sa conduite, voulut la faire aimer par ses écrits. Les instructions et les pensées religieuses sorties de sa

plume ont été réunies et publiées par sa mère sous le titre de *Mélanges religieux;* la pauvre mère, dont le cœur n'a pour refuge que le souvenir de ses enfants, s'attache à le faire revivre par tous les moyens que la tendresse peut inspirer; la publication de ce livre est comme un dernier monument que la main maternelle a élevé à la mémoire des enfants qui ne sont plus; c'est une pierre funéraire où viennent tomber encore des larmes; et si cette pierre sainte est exposée aux regards des passants, c'est pour solliciter quelques pleurs. Ajoutons que la publication des *Mélanges religieux* est une œuvre utile; la plupart des instructions renfermées dans ce volume sont destinées aux jeunes personnes de la classe ouvrière; mademoiselle Natalie avait pris à tâche d'éclairer l'intelligence du pauvre, de faire comprendre combien le joug du Seigneur est doux, combien la paix de l'âme est féconde en délices. Les conseils pieux adressés à son frère qui se préparait à faire sa première communion, conseils écrits lorsqu'elle avait à peine dix-huit ans; les différentes réflexions ou instructions sur les évangiles, présentent les vérités religieuses sous des formes à la fois simples, lucides, élégantes; il règne dans ces pages une onction touchante; il y a quelque chose de fénelonien dans cette manière d'enseigner la morale et la foi en s'adressant au cœur, et disons aussi qu'il y a quelque chose de fénelonien dans le langage de mademoiselle Natalie.

On ne peut lire sans émotion les pages intitulées *Elévations à Dieu pendant la maladie;* c'est une sorte de journal des impressions et des pensées de mademoiselle Natalie durant ses longs jours de souffrances. Quelle sérénité dans cette âme! quel oubli de la terre! quelle résignation! On suit tous les mouvements de ce cœur chrétien placé entre la vie et la mort, et comme suspendu par la main de Dieu entre le temps et l'éternité. A mesure que les rayons de la vie s'éteignent et que les ténèbres de la mort descendent autour de cette angélique créature, il semble que les lignes tracées par elle

prennent un caractère plus pur, plus sacré, plus surhumain, et quand l'agonie est là qui va ouvrir la tombe, la voix qu'on entend n'a plus rien d'une voix terrestre. Lisez pieusement quelques-unes de ces notes touchantes que nous transcrivons ici :

« Mon Dieu, vous avez paru vouloir me rendre à la vie et à la santé; un moment je me suis crue guérie, et alors j'ai regretté, j'ai pleuré mes maux; aujourd'hui mes maux sont revenus, je pleure et je regrette encore. Hélas! en si peu de temps, quel chemin avait fait ce faible cœur sur la terre! Il a fallu, Seigneur, que vous me replaciez entre la langueur et la mort pour me le faire sentir. Que de douleurs je me suis préparées durant un éclair d'espérance! Pourquoi ai-je cherché autre chose que vous, *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle?* Vous m'avez éprouvée par les espérances de la terre, après m'avoir éprouvée par ses tribulations; et la dernière épreuve m'a trouvée cent fois plus faible que la première. Seigneur, vous m'avez rendue aux douleurs et aux pensées de la tombe; ah! ne m'enlevez plus à elles, puisqu'elles seules me font tourner mon cœur vers vous! Vous le savez, c'est par les châtiments que vous m'avez attachée à vous; frappez donc, Seigneur, redressez ce roseau débile, et affermissez mes pas dans cette voie pénible qui me semble la plus sûre pour arriver à votre royaume.

« Où t'égares-tu mon pauvre cœur? que cherches-tu? que demandes-tu? Le sais-tu? Écoute : la volonté de Dieu, qui est toujours bonne, ne changera pas au gré de tes vœux insensés. Tâche donc de changer la tienne pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Ce que tu désires aujourd'hui, dans un an, dans six mois, demain peut-être tu ne le voudras plus, et peut-être alors auras-tu raison. Laisse donc cette Providence paternelle suppléer à ton ignorance de l'avenir, et abandonne-lui le soin de toute ta vie; reçois avec amour, avec résignation ces croix qu'elle te présente; vois avec la patience de la foi s'échapper et disparaître ces lueurs de

félicité, ces fantômes de bonheur dont ton imagination amuse et tourmente ta faiblesse, et dis avec ton Sauveur : « Mon Père, que » votre volonté s'accomplisse. »

« Mon âme est triste!... Seigneur, à quoi se passent mes jours? que fais-je sur cette terre pour votre service? L'inutilité de ma vie m'inquiète; il me semble que j'ai reculé dans la voie qui mène à vous.

« On trouve que je suis mieux; pour moi, il me semble que je m'en vais. Seigneur, vous savez tout. Si c'est à vous que je vais, tant mieux; mais si ce n'est pas à vous, arrêtez-moi, ayez pitié de moi; jetez encore sur moi ce regard de bonté qui porte avec soi le salut et rachète de la mort. Seigneur, que votre volonté soit faite! ayez pitié de ma mère! Si c'est la mort que vous m'envoyez, faites-lui voir ce qu'était ma vie, et dites à son âme qu'elle se réjouisse, puisque ceux qui espèrent en vous obtiendront miséricorde.

» Seigneur, vous avez semé pour moi d'égales amertumes le chemin qui mène à vous et celui qui en détourne; mais dans celui-ci je marchais seule, et dans l'autre vous marchez avec moi. O mon Dieu, portez-moi maintenant; car les forces me manquent pour vous suivre, mes yeux sont obscurcis, et je ne vous vois plus.

» Je ne conçois pas comment j'existe encore. Depuis si longtemps que mon corps et mon âme sont si mal ensemble, je m'étonne qu'ils y soient toujours. Ils ont cruellement souffert l'un par l'autre. Sans vous, Seigneur, sans votre volonté, sans votre puissance, auraient-ils pu y résister? Combien de temps encore combattront-ils ainsi? L'un des deux combattants est aujourd'hui bien affaibli. Une vie n'est qu'un souffle, ô mon Dieu! elle est entre vos mains. Je ne vous dis pas : *Eloignez de moi cette heure;* mais faites que mon âme soit prête, mon Dieu, prenez soin de ceux que je laisse.

» Seigneur Jésus, je suis au pied de votre croix; je m'endors et je m'éveille dans la douleur; comme vous à Gethsemani, je

m'écrie : *Abba Pater*!... et mon âme est triste jusqu'à la mort!... O mon Sauveur, puisse ma douleur unie à la vôtre m'obtenir miséricorde par vos mérites! vous qui avez *souffert* et n'avez point péché, sauvez cette âme! *O Fili David, miserere mei.* »

Nous ignorons quelle impression ces lignes ont pu produire sur l'esprit du lecteur; quant à nous, cela nous paraît admirable.

Dans un siècle où la religion chrétienne est devenue pour les uns un simple souvenir poétique, une affaire d'art; pour les autres, un moyen politique, une institution humaine plus ou moins utile; pour le plus grand nombre, un sujet d'indifférence complète : dans un siècle où vous ne retrouvez plus que par miracle la foi sincère et ardente, c'est un touchant et beau spectacle que celui d'une jeune fille quittant la vie comme le prisonnier quitte sa chaîne, et partant pour les régions d'au delà le sépulcre, comme le proscrit qui reprend joyeusement le chemin de la patrie. La vierge chrétienne s'attriste de la lenteur de son mal, elle croit voir le tombeau reculer devant sa pieuse impatience. Pleine de confiance dans les promesses de son Dieu, elle regrette les jours qu'elle traîne sur la terre; il lui tarde de voir se lever l'aube d'un jour plus radieux. Chose digne de remarque! quels que soient les égarements, la corruption, la décadence des sociétés, il se trouve toujours au milieu d'elles quelques âmes restées pures; ces âmes sont comme les anges gardiens de l'humanité, anges qui prient pour le monde, et sans lesquels Dieu aurait déjà brisé son propre ouvrage.

CHAPITRE XXXII

Sur la conservation des classiques latins pendant le moyen-âge [1].

La conservation des chefs-d'œuvre de l'antiquité est le grand miracle des temps barbares. En effet, tandis que tout périssait, tout jusqu'au souvenir d'une ancienne civilisation, tandis que des sociétés nouvelles s'agitaient dans une enfance grossière, comment les trésors littéraires de l'Ausonie ont-ils été sauvés? comment des générations incultes ont-elles légué au monde ce magnifique héritage qu'elles comprenaient si peu? Ici les idées se confondent, l'esprit s'étonne de cette résurrection lente et glorieuse de la littérature romaine, et nous aimons à reconnaître que les œuvres du génie ont aussi leur providence.

Les productions antiques eurent des gardiens depuis les temps les plus reculés du moyen-âge jusqu'à l'époque de la découverte de l'imprimerie; nos vieux monuments historiques nous offrent à ce sujet de précieux détails. Nous ne prétendons pas retracer d'une manière complète les destinées de ces œuvres désormais impérissables; dans le désert du moyen âge, les traces de l'antiquité sont bien difficiles à suivre; mais il nous semble que l'intérêt du sujet

[1] Ce travail a été publiée pour la première fois dans la *Revue de Paris* en 1828; l'auteur avait alors à peine vingt ans. (*Note de l'éditeur.*)

pourra suppléer en quelque sorte à ce qu'il y aura d'incomplet dans ce tableau. Qui n'aimerait à connaître les périlleuses vicissitudes des chefs-d'œuvre de Rome? On éprouve une joie véritable en voyant les noms et les ouvrages de Virgile, de Cicéron ou d'Ovide échapper à la destruction et se mêler aux annales de l'Eglise latine.

Cassiodore, une des gloires du sixième siècle, est le premier qui ait fait de la transcription des manuscrits une occupation pour les moines. Après cinquante ans d'une vie orageuse, l'ancien ministre de Théodoric avait fondé dans la Calabre, sa patrie, un monastère pour y passer ses derniers jours. Là, Cassiodore octogénaire copiait lui-même et faisait copier des livres sacrés et profanes, recueillis à grands frais. Personne alors ne pouvait apprécier mieux que ce grand homme les chefs-d'œuvre de l'Italie, et rien n'est plus touchant que de voir l'illustre vieillard dans le désert, et sous l'habit grossier de cénobite, achever une longue carrière en reproduisant sur le papyrus les merveilles du génie.

Les chroniqueurs des septième et huitième siècles ne citent aucun fait relatif à la conservation des classiques latins; ils nous disent que les sciences étaient cultivées dans les cloîtres; la littérature d'un autre âge ne leur est point étrangère. En lisant leurs ouvrages, on s'aperçoit qu'ils ont connu les chants du poëte de Mantoue, les pages éloquentes de Cicéron, les récits de Tite-Live et de Salluste : ils ont même une très-haute idée des anciens écrivains. « Maintenant le monde vieillit, dit Frédégaire dans la préface de son histoire; le tranchant de notre esprit s'émousse. Nul homme de ce temps n'égale les auteurs des temps passés, et personne n'ose y prétendre. »

Les lettres qui avaient jeté de l'éclat sous le règne de Charlemagne, furent encouragées par les successeurs de ce grand prince. Louis le Débonnaire et Charles le Chauve étendirent leur protection sur ceux qui cultivaient les sciences, et ce dernier monarque, qu'enthou-

siasmaient les noms seuls d'Athènes et de Lacédémone, eut la pensée d'introduire dans son royaume les mœurs et les usages de la Grèce antique. On a remarqué qu'après la mort de Charlemagne, les auteurs profanes trouvèrent un peu plus de lecteurs qu'ils n'en avaient auparavant : voilà pourquoi au neuvième siècle leurs chefs-d'œuvre furent conservés avec assez de soin. Loup, abbé de Ferrières, dont le nom est célèbre dans l'histoire littéraire de cette époque, fit transcrire des ouvrages de Suétone, de Salluste, de Cicéron et de Tite-Live, qu'il avait découverts dans les monastères de France et d'Italie. Il reçut du pontife Benoît III le traité de Cicéron *de Oratore*, les douze livres des *Institutions* de Quintilien, et les commentaires de Donat sur Térence. Les noms de Virgile, de Tullius, de Pline, de Probus et de Priscien figuraient dans le catalogue de l'abbaye de Saint-Riquier; l'église de Reims possédait les œuvres de Lucain, de Tite-Live, de Virgile et de Jules César. Pendant que les cénobites se livraient à l'étude de l'antiquité, souvent la guerre troûblait la paix de leurs solitudes; les cloîtres devenaient la proie des Normands, des Bulgares ou des Sarrasins, conquérants barbares qui longtemps épouvantèrent l'Europe. L'incendie dévorait les bibliothèques; les trésors entassés par l'étude, le fruit des longues et laborieuses veilles, périssaient quelquefois au milieu des invasions.

Ces invasions furent fréquentes dans le dixième siècle; les chroniques nous parlent d'un grand nombre d'églises et de monastères renversés de fond en comble. Que de manuscrits disparurent sous les décombres ou furent livrés aux flammes! Les amis des lettres doivent déplorer ces révolutions, qui peut-être ont privé le monde d'une foule de livres anciens dignes des regards de la postérité. Toutefois le dixième siècle a des titres à notre reconnaissance, puisque, malgré de profondes ténèbres et malgré les barbares, il sauva un grand nombre de manuscrits classiques. Lebœuf, dont les savantes recherches nous ont aidé plus d'une fois, a vu, dans un

fragment de manuscrit, que, sous le roi Robert, on possédait à Saint-Bénigne de Dijon, Priscien et Horace, et qu'on prêta le chantre de Tibur aux chanoines de Langres. Le couvent de Montirender, au diocèse de Châlons-sur-Marne, s'était enrichi de la *Rhétorique* de Cicéron, des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile et de deux exemplaires de Térence. La cathédrale de Metz conservait un Virgile et un Horace de huit à neuf cents ans. Perse et Juvénal avaient trouvé un asile protecteur dans l'église d'Autun. En Italie, on donnait à transcrire aux moines, pour leur travail manuel du carême, des livres sacrés ou profanes; les religieux de France avaient la même occupation pendant la sainte quadragésime. Au monastère de Fleuri, on étudiait beaucoup les auteurs profanes, et chaque élève de cette abbaye était obligé de donner deux exemplaires de quelque ouvrage ancien ou moderne. Dans les écrits d'Abbon, abbé de Fleuri, on trouve Salluste, Térence, Horace ou Virgile, cités presque à chaque page. Ce moine rechercha beaucoup les livres de l'antiquité; il n'oublia rien pour en multiplier les copies; la bibliothèque de son couvent était devenue une des plus riches de l'époque.

Comme, dans le dixième siècle, la transcription des manuscrits avait été négligée, ils devinrent rares et chers. Le fait suivant pourra donner une idée du prix des livres au commencement du onzième siècle : un recueil d'homélies coûta à Grécie, comte d'Anjou, deux cents brebis, un muid de froment, un muid de seigle, un muid de millet, et un certain nombre de peaux de martre. Cette cherté énorme ne fut que de courte durée. Le onzième siècle est remarquable par le soin des cénobites à recueillir les monuments de l'ancienne littérature, à multiplier par la transcription les manuscrits romains, précieuses conquêtes de la barbarie. Dans les premières années de ce siècle, le fameux Gerbert, dont les peuples n'expliquaient le vaste savoir que par la magie, nous apparaît recherchant avec ardeur en France, en Italie et en Allemagne, les

productions du génie antique; il n'épargna ni l'or ni la peine pour rassembler tant de débris épars. Sous sa direction furent transcrits les livres des monastères d'Orbais et de Saint-Bâle, les ouvrages de Jules César et de Pline, l'*Achilléide* de Stace, plusieurs fragments de Cicéron, de Suétone et de Quinte-Curce; il envoya à Rome quelques exemplaires de ces deux derniers auteurs. L'abbaye de Fleuri possédait le traité de Cicéron *sur la République*. Une portion considérable de ce livre, qui depuis avait disparu sans retour, a été découverte, au bout de huit siècles, par le P. Angelo Maï, bibliothécaire du Vatican; nous devons aussi à ce savant la découverte de quelques fragments de Cornelius Nepos, de Tacite et de Salluste.

Parmi les monastères du onzième sicle qui se distinguaient dans la transcription des manuscrits, nous citerons ceux de Saint-Bénigne de Dijon, de Jumiége, de Saint-Evroul en Normandie, et de Saint-Hubert dans les Ardennes. L'histoire a remarqué qu'un des copistes de Saint-Hubert, appelé Foulques, avait un talent particulier pour peindre les lettres capitales. Ces lettres étaient comme des vignettes dont le cénobite ornait ses manuscrits. Osberne, abbé de Saint-Evroul, fabriquait des écritoires pour les jeunes copistes. Nous avons dit qu'aux neuvième et dixième siècles, beaucoup de monastères furent détruits par les barbares. Le onzième siècle vit se relever la plupart des cloîtres que le fer ou la flamme avaient dévastés, et ces cloîtres furent autant d'asiles pour la science. Le couvent de Saint-Martin, près de Tournai, qui avait été saccagé par les Normands, fut rétabli et brilla d'une nouvelle splendeur. Sous le gouvernement de l'abbé Odon, les lettres y refleurirent encore; douze des plus jeunes cénobites étaient uniquement employés à transcrire les auteurs anciens et modernes. Ils se firent une si grande réputation d'exactitude et de fidélité, que leurs copies servaient à corriger celles qu'on avait faites en d'autres monastères. Les vieux annalistes se sont plu à vanter l'ordre admirable qui

régnait chez les copistes de Jumiége, et jusqu'à leurs tables d'écriture. Il y avait des moines chargés de revoir les copies, de rectifier la ponctuation, les divisions et subdivisions. La transcription des manuscrits occupait aussi les religieux de Moïen-Moûtier. Gérard, un des hommes les plus distingués du onzième siècle, avait fait une étude particulière des auteurs profanes; dans sa bibliothèque, qu'il legua à la ville d'Angoulême, on trouva les Commentaires de Jules César et plusieurs ouvrages de Cicéron. La religion avait fait de la transcription des manuscrits une œuvre sainte et précieuse aux yeux de Dieu. Il y avait, dans les monastères, des jours destinés à prier pour ceux qui copiaient des livres, et le chemin de la science était devenu le chemin du ciel.

En traçant cette nomenclature rapide, une remarque vient s'offrir à notre esprit. La croyance à la fin prochaine du monde était presque générale aux dixième et onzième siècles. Chose singulière! contraste frappant! tandis que les nations épouvantées s'attendaient à disparaître d'un jour à l'autre sous les ruines de l'univers, tandis que l'Occident se croyait près de retomber dans la nuit éternelle, et que les hommes n'avaient plus d'avenir, quelques cénobites, travaillant pour les générations futures, tranquilles en présence des signes prophétiques de la chute du monde, cherchaient çà et là dans la poudre du passé et transcrivaient les chefs-d'œuvre de l'antique littérature. Une autre observation, c'est que les sociétés des neuvième, dixième et onzième siècles possédaient les classiques latins dans toute leur intégrité. A mesure que nous nous éloignons de ces âges grossiers, nous voyons les auteurs romains devenir plus rares; si les amis des lettres ont à regretter plusieurs productions de la littérature latine, ces productions n'ont été perdues que dans le treizième et le quatorzième siècle. Ainsi les œuvres du génie n'eurent pas de plus fidèle gardien que l'ignorance, et les siècles où brillaient les premières lueurs de la civilisation ne surent point conserver l'héritage qu'un temps grossier leur avait transmis.

A la fin du onzième siècle, l'Europe se réveille, et sa première pensée, son premier vœu, c'est de délivrer le sépulcre de son Dieu. A la voix d'un pauvre cénobite, les peuples occidentaux, jeunes et puissants, se précipitent sur un monde inconnu, et l'Orient vaincu devient leur tributaire. Alors pour l'esprit humain s'ouvrit le chemin des conquêtes. Le douzième siècle parut, et les sciences reprirent un nouvel essor. Pendant tout le moyen âge, les lettres n'eurent pas d'époque plus belle que le douzième siècle. Des écoles s'étaient formées pour toutes les études, pour toutes les occupations de l'esprit humain; Paris avait été surnommé *la Cité des livres.* Il y avait alors deux chemins ouverts aux intelligences que pressait un vague instant d'émigration, le chemin de l'Orient et le chemin des solitudes; il fallait aux imaginations inquiètes Jérusalem ou le monastère. Durant la grande lutte des peuples et des rois contre les barbares de l'Asie, une foule de monastères s'élevait dans les forêts de l'Occident, et chaque cloître qui naissait de l'effervescence religieuse était un sanctuaire où le feu sacré de la science trouvait un autel. Les religieux de Cluny, qui depuis longtemps étaient les principaux dépositaires des connaissances humaines; les moines de Grammont, de Cîteaux, de Clairvaux, et surtout les Chartreux, travaillèrent avec un nouveau zèle à l'étude et à la transcription des chefs-d'œuvre de l'antiquité. On vit les Clunistes vaincre sans peine de vieux préjugés contre les auteurs profanes. Ils oublièrent les apparitions merveilleuses qui avaient proscrit dans leur monastère la lecture de Virgile ou d'Horace; leur amour pour l'ancienne poésie était porté si loin, que, dans leurs écrits même les plus religieux, ils manquaient rarement de citer des noms mythologiques. Au reste, la manie d'invoquer a tout propos les souvenirs de Rome fut le défaut capital des auteurs du douzième siècle. Ils s'étaient crus obligés de ne penser qu'avec les anciens et en invoquant leur témoignage; ce qui avait fait dire à un savant de l'époque, qu'avec toute leur science, ses contemporains n'étaient que des nains montés sur les

épaules des géants. Cet enthousiasme pour les anciens chefs-d'œuvre ne s'accorde guère avec certaines pratiques suivies dans le monastère de Cluny à l'égard des écrivains profanes. Les religieux de cet ordre, quand ils avaient à demander à leur bibliothécaire un Virgile ou un Salluste, « devaient se gratter l'oreille avec le doigt, comme le chien le fait avec sa patte lorsque l'oreille lui démange, parce que c'est avec raison qu'un païen est comparé à un chien. » Ce sont les propres expressions du moine Bernard, qui a rédigé les Coutumes de Cluny.

Guigue, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, disait dans ses statuts que l'œuvre des copistes était une œuvre immortelle et que la transcription des manuscrits était le travail qui convenait le plus à des religieux lettrés. « Nous apprenons à écrire, ajoutait-il, à tous ceux que nous recevons au milieu de nous. Nous voulons conserver les livres, comme étant l'éternelle nourriture de nos âmes. » Il y avait dans, les statuts de Guigue, des temps marqués pour la distribution du parchemin, des plumes, de la craie et du vermillon. Guibert, abbé de Nogent, rapporte que les Chartreux de la Grande-Maison préférèrent les peaux et les parchemins que le comte de Nevers leur envoya, à la vaisselle d'argent qu'il leur avait d'abord destinée.

Saint Bernard, écrivant à Rainaud, abbé de Foigny, cite un vers de la première héroïde d'Ovide, et les mots qui amènent cette citation, *juxtà tuum Ovidium* (d'après votre Ovide), prouvent que ce poëte occupait une place dans la bibliothèque des deux abbés. On voit que la lyre d'Ovide charmait quelquefois les ennuis du cloître; ce goût des cénobites contribuait à la conservation des chefs-d'œuvre de la muse romaine. Dans une lettre à Nicolas, secrétaire de saint Bernard, Pierre le Vénérable lui recommande de rapporter l'Histoire d'Alexandre le Grand et le Traité de saint Augustin contre Julien, si l'exemplaire de ce dernier ouvrage, qui appartient à Clairvaux, est entièrement corrigé sur celui de Cluny. Il engage le secrétaire de

saint Bernard à lui porter les autres bons livres qu'il pourrait avoir, *si qua alia bona habueris*, *tecum defer ;* preuve certaine que la littérature était loin d'être négligée par les disciples de Pierre le Vénérable. Le même abbé, dans une lettre à Guigue, prieur des Chartreux, demande le recueil des Lettres de saint Augustin, parce que l'exemplaire de Cluny a été dévoré par un ours qui avait pénétré dans une cellule. Pierre envoie en même temps au prieur de la Chartreuse un crucifix et des livres. Nous ferons remarquer que les Clunistes avaient une affection toute particulière pour saint Augustin, et qu'ils auraient échangé volontiers l'Enéide de Virgile ou les discours de l'orateur romain contre un livre de l'évêque d'Hippone.

Le monastère de Saint-Victor de Paris s'occupait beaucoup de la transcription des manuscrits. Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans les annales de ce cloître : « Il y a dans notre monastère, disait un cénobite de Saint-Victor, des moines à qui l'abbé a confié le soin de transcrire les livres. Le bibliothécaire est chargé de leur donner des ouvrages à copier et de leur fournir tout ce qui est nécessaire. Les copistes ne peuvent rien transcrire sans son consentement.... Une salle particulière leur est destinée, afin qu'ils soient plus tranquilles et qu'ils puissent se livrer à leur travail loin du trouble et du bruit [1]. Là, les copistes sont assis et doivent garder le plus grand silence. Il leur est défendu de quitter leur place pour se promener dans la chambre. Personne ne peut aller les visiter, excepté l'abbé, le sous-prieur et le bibliothécaire. » Nous pourrions citer beaucoup d'autres couvents qui, au douzième siècle, travaillaient à la conservation des chefs-d'œuvre de Rome. Arnaud, abbé de Sainte-Colombe de Sens, fit transcrire une foule d'ouvrages historiques. Cent quarante volumes furent copiés par les ordres et les soins de Robert, abbé du Mont-Saint-Michel. Un religieux manchot du couvent d'Anderne, vers le Boulenois, transcrivit presque tous

[1] Cette salle s'appelait *scriptorium* ; chaque monastère avait son *scriptorium*.

les anciens livres. Voilà comment le douzième siècle, studieux et savant, protégeait l'antique littérature contre l'oubli et la destruction.

Avant de quitter le douzième siècle, qu'on pourrait appeler le grand siècle littéraire du moyen âge, nous devons indiquer les règlements de cette époque pour entretenir ou renouveler les bibliothèques des monastères ; ces règlements, pleins de prévoyance, sont un nouveau témoignage du zèle qui présidait à la conservation des livres. Le premier que nous connaissions fut publié en 1145, par Udon, abbé de Saint-Père-en-Vallée, à Chartres. Cet acte, revêtu du consentement de tous les religieux, prescrivait aux obédienciers de l'abbaye, c'est-à-dire à tous ceux qui géraient dès prieurés ou des chapelles de sa dépendance, de payer chaque année une taxe au bibliothécaire ; Udon s'était taxé lui-même, ainsi que les principaux officiers de sa maison. L'année suivante, Macaire, abbé de Fleuri, fit aussi un règlement pour renouveler et augmenter les livres de sa bibliothèque. L'exemple d'Udon et de Macaire fut bientôt suivi par Robert de Vendôme, par Hugues, abbé de Corbie, et par beaucoup d'autres chefs de communautés.

Les lettres, déjà négligées à la fin du douzième siècle, éprouvèrent une chute rapide au commencement du treizième. Une immobilité, qui était de la lassitude, succéda à l'ardeur, aux grands mouvements du douzième siècle : semblable à l'enfant qui va trop vite, la société nouvelle eut bientôt besoin de repos. Cette immobilité devint funeste à la civilisation et à la littérature naissante, car les peuples rétrogradent dès qu'ils n'avancent plus. Les sciences sacrées et profanes perdirent de leur prix ; l'indifférence remplaça l'émulation généreuse qui animait les monastères d'Europe ; les chaires restèrent vides, les manuscrits dormirent solitaires dans la poudre des cloîtres. A cette époque apparurent des sectaires ignorants et barbares, connus sous le nom de *cornificiens*, Vandales ennemis, qui proscrivaient la rhétorique, la grammaire et la dialectique, et

qui traitaient les savants de *bœufs d'Abraham*, d'*ânes de Balaam*. De pareilles attaques dirigées contre la littérature n'étaient guère capables d'en inspirer le goût et l'amour. Le célèbre Alain, témoin de cette triste décadence, s'exprimait de la manière suivante en parlant des clercs : « Ils sont plutôt livrés à la gourmandise qu'à la glose; ils recueillent plutôt des livres (*libras*) que des livres (*libros*); ils regardent plus volontiers Marthe que Marc; ils aiment mieux lire dans le saumon que dans Salomon[1]. » Ces plaintes, si bizarrement exprimées, annoncent que la décadence des mœurs avait suivi la décadence des études. La naissance des ordres mendiants, dit l'abbé Lebœuf, fut l'époque de l'indifférence qui commença à s'apercevoir dans les anciens ordres à l'égard de la littérature. Cette indifférence fut si grande, poursuit Lebœuf, qu'un général des Dominicains (Humbert de Roman) gémissait de voir qu'ils eussent plus de soin des bâtiments que de leurs livres; que chez quelques-uns on préservât le fromage des dents des souris, les pommes et les poires de la pourriture, les habits de la teigne, et que les livres traînassent couverts de poussière. Pourtant, d'après Humbert lui-même, cela n'était pas général; car un jour quelques religieux présentèrent au roi Louis (il ne dit pas lequel) des livres très-bien conditionnés, et ce prince leur répondit qu'il eût mieux valu qu'ils fussent plus gâtés qu'ils ne l'étaient, voulant marquer par là qu'ils ne les avaient guère ouverts.

Cependant le treizième siècle eut encore des hommes qui mirent du prix à la conservation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Emon, premier abbé de Werum aux Pays-Bas, aidé de son frère, copia tous les auteurs qu'il possédait, tant sacrés que profanes. Plus tard, il porta si loin le désir d'enrichir la bibliothèque de son monastère, qu'il employa des religieuses à la transcription des manuscrits; mais l'abbé de Werum crut devoir ne leur donner à transcrire que

[1] *Potiùs dediti gulæ quàm glossæ, potiùs colligunt libras quàm libros; libentiùs intuentur Martham quàm Marcum; malunt legere in salmone quàm in Salomone.*

la Bible et les livres des saints Pères, comme étant plus à leur portée. Vers le milieu du treizième siècle, la bibliothèque la plus riche et la plus nombreuse d'Europe était celle du monastère de Glastonbury en Angleterre; cette abbaye possédait quatre cents volumes, parmi lesquels on remarquait les ouvrages de Tite-Live, de Salluste, de Virgile, de Claudien et d'autres auteurs. Quoiqu'il y eût en Occident plusieurs exemples de bibliothèques, Louis IX apporta d'Asie le dessein d'en former une. Ayant appris qu'un soudan d'Egypte faisait de toutes parts rassembler, copier et traduire les livres des anciens philosophes, le saint roi s'affligea de trouver dans les *enfants de l'erreur* plus de sagesse que dans les enfants de l'Evangile, et voulut honorer le nom chrétien en recueillant et en protégeant les trésors de l'esprit humain. A la fin de ce siècle, les livres classiques étaient déja devenus si rares, que la bibliothèque formée à Paris par Louis IX n'en possédait que quatre : c'était des ouvrages de Lucain, d'Ovide, de Cicéron et de Boëce.

Dans le quatorzième siècle, les livres de l'ancienne Rome passent de main en main, apparaissent et disparaissent tour à tour; on suit leur destinée d'un œil inquiet; quand ils échappent à notre vue, nous tremblons de ne plus les rencontrer, et notre esprit ne se repose un moment qu'en voyant Pétrarque, Boccace, Coluccio et autres se dévouer à la restauration de l'antique littérature. Pétrarque, qui joignait au génie poétique une vaste érudition, copiait lui-même les manuscrits, de peur que des scribes ignorants n'en altérassent le texte. Nous devons à son zèle et à ses recherches les *Institutions oratoires* de Quintilien, quelques discours de Cicéron, et ses épîtres dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque Laurentienne, à Florence, ainsi que la copie qu'il en avait faite lui-même. Pétrarque a raconté, dans une de ses lettres, comment il avait prêté à son vieux maître Convennole le *Traité de la gloire*. Quelques années s'étaient écoulées depuis qu'il

lui avait confié ce précieux trésor ; Pétrarque le redemanda au vieillard, et celui-ci ne répondit que par de vaines paroles. Plusieurs fois le poëte pressa Convennole de lui confesser la vérité, et à la fin le pauvre maître déclara qu'étant dans le besoin, il avait été contraint de mettre le livre en gage. Interrogé sur la personne qui avait reçu cet ouvrage, le vieillard, retenu par une fausse honte, garda le silence, et Pétrarque, touché de compassion, n'osa forcer son ancien maître à un aveu qui allait rendre au monde l'œuvre d'un grand homme. On a accusé Alcyonius, littérateur italien, d'avoir volé le manuscrit du *Traité de la gloire*, d'en avoir inséré les plus beaux morceaux dans son livre *sur l'Exil*, et de l'avoir ensuite brûlé. Tiraboschi a traité longuement cette question ; pour nous, sans entrer dans aucun détail, nous nous bornerons à dire que, d'après l'opinion commune, l'accusation portée contre Alcyonius est dénuée de vérité. Pétrarque ne put jamais retrouver les *Antiquités* de Varron, la seconde décade de Tite-Live, ni un recueil de lettres et d'épigrammes attribuées à Auguste. C'est par lui que l'Italie connut d'abord les tragédies de Sophocle, et telle était sa réputation, qu'on lui envoya de Constantinople les œuvres complètes d'Homère, sans qu'il les eût demandées.

A peu près à la même époque, l'Allemagne avait des hommes qui travaillaient à la transcription des auteurs classiques. Gérard le Grand, fondateur de la congrégation des *Frères de la Vie commune*, s'était mis à la recherche des auteurs latins ; les monastères et les colléges lui avaient ouvert leurs trésors littéraires, et la transcription des manuscrits devint l'occupation particulière de ses disciples.

Nous voici arrivés à une époque où les chefs-d'œuvre latins ne trouvent plus qu'en Italie des amis et des protecteurs; dans le reste de l'Europe, ils n'ont presque plus de gardiens et sont abandonnés à leurs propres destinées. Les savants italiens du quinzième siècle consacrèrent leur vie et leur fortune à la recherche

des manuscrits. On les voyait courir les provinces, s'attachant avec ardeur aux traces de l'antiquité ; ils fouillaient dans tous les monastères, interrogeaient tous les débris, et, conquérants pacifiques, ils cherchaient à ravir à l'oubli les monuments littéraires de la vieille Rome. Au commencement du quinzième siècle, Poggio Bracciolini trouva dans le monastère de Saint-Gall, au milieu de la fange et de l'ordure, un exemplaire entier de Quintilien et plusieurs fragments de Valérius Flaccus ; c'est lui qui découvrit aussi Silius Italicus, Lucrèce, et douze comédies de Térence, indépendamment de huit qui étaient déjà connues. Tiraboschi, à qui nous empruntons ces détails, dit que la découverte d'un manuscrit inconnu frappait alors l'attention des hommes comme la conquête d'un royaume. Ce n'est qu'aux quatorzième et quinzième siècles que l'on commença à attacher tant de prix aux classiques romains. Sans doute, dans les âges précédents, on faisait cas des anciens chefs-d'œuvre, puisqu'on prenait la peine de les conserver ; mais des hommes qui vivaient au milieu de l'ignorance et des superstitions grossières pouvaient-ils comprendre tout ce qu'il y avait d'important et de sublime dans la découverte d'un Virgile ou d'un Tacite ? Au contraire, du temps de Pétrarque et au siècle suivant, les lettres et les sciences brillaient d'un éclat vif et pur; l'Italie semblait avoir retrouvé son génie; elle s'épanouissait aux merveilles de la civilisation ancienne. Alors l'Italie, comme une reine qui aurait reconquis ses domaines, avait repris sa couronne et ses robes de fêtes; c'était pour elle un jour de bonheur, quand le sort lui rendait un de ses antiques enfants ; elle se réjouissait comme une mère qui revoit un fils longtemps perdu.

Malgré le soin et le zèle d'une génération savante qui se dévoue à leur conservation, les livres profanes périssent ; ils semblent ne s'être montrés un instant que pour rentrer ensuite dans le nuit; nous sommes à la veille de les perdre sans retour, si quelque moyen puissant ne vient sauver à jamais ces vénérables débris

échappés au naufrage de l'antiquité et à la barbarie des temps modernes. Mais voilà que dans la Germanie, Guttemberg, Fust et Schœffer ont inventé un mécanisme merveilleux, et d'obscurs artisans vont donner l'éternité aux monuments de l'antique littérature.

Nous ne pouvons nous empêcher de parler ici des moyens d'écrire au moyen-age, et du papier, sans lequel la découverte de l'imprimerie aurait été inutile au monde. On sait que les anciens écrivirent tour à tour sur des pierres, des briques, des plaques de plomb, des tablettes de bois ou de cire, sur les feuilles et l'écorce des arbres, sur des peaux de poissons, des écailles de tortues, des boyaux d'animaux, etc. Dans le quatrième et le cinquième siècle, quelques-uns de ces moyens étaient encore en usage. La bibliothèque de Constantinople, qui fut dévorée par les flammes vers la fin du sixième siècle, sous l'empereur Basilisque, possédait l'*Iliade* et l'*Odyssée* écrites en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent de cent vingt pieds de longueur. Dès le sixième siècle, le papyrus était connu en Europe. Cassiodore préférait le papier égyptien à l'écorce du hêtre ou du tilleul; les navigateurs apportaient, des bords du Nil, des racines d'herbes pour nourrir les ermites, et du papyrus pour les habitants des cloîtres. D'après le témoignage de Pierre de Cluny, on écrivit sur le papyrus jusqu'au douzième siècle; cependant les religieux de l'Occident se servaient déjà du parchemin bien avant le siècle de Pierre le Vénérable. L'invention du papier moderne a subi la destinée de la plupart des grandes inventions; elle est entourée d'incertitude et d'obscurité, et son époque n'a pas encore été déterminée d'une manière précise. Dans un traité contre les Juifs, le même abbé de Cluny parle d'un papier fait *ex rasuris veterum pannorum*; Mabillon a conclu de ce ce passage que le papier-*linge* était déjà connu au douzième siècle. Sous le règne de Louis XIV, on montrait une lettre de Joinville à Louis Hutin, écrite sur notre papier; cette lettre est le seul

monument de ce genre qui soit antérieur au quatorzième siècle.

Quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre aux religieux du moyen âge et aux savants du quatorzième et du quinzième siècle, qui nous ont conservé les monuments littéraires dont nous venons de suivre les destinées! Il est vrai que les cénobites plaçaient les livres ascétiques beaucoup au-dessus des œuvres de Virgile et de Tite-Live, et qu'ils regardèrent longtemps les anciens poëtes comme des magiciens et des sorciers dont il fallait se défier; il leur arriva parfois d'effacer sur leurs parchemins les vers d'Horace ou la prose de Cicéron, pour y substituer quelques écrits pieux ou des dissertations théologiques; mais, malgré les ténèbres de ces vieilles époques, de pauvres moines nous ont dotés des trésors qui faisaient l'orgueil du peuple-roi, et la postétrité ne saurait être ingrate au point de méconnaître la grandeur d'un pareil bienfait. Si les poëtes, les orateurs, les historiens et les philosophes, comme ces dieux errants dont parle la fable, n'eussent trouvé dans les cloîtres un asile hospitalier, ils auraient infailliblement disparu au milieu des révolutions du moyen age. Quelle perte pour le monde! quelle immense lacune dans les annales de l'esprit humain!... Oh! ne parlez plus contre les monastères, vous surtout qui ne rêvez que civilisation et qui adorez les traces du génie; et lorsque, dans la solitude du cabinet ou dans le sentier des bois, vous vous laissez ravir par l'éloquente philosophie de Cicéron ou les suaves mélodies de Virgile, donnez un souvenir à ces hôtes des vieux cloîtres, qui disputèrent au temps et à la nuit les œuvres des grands hommes du monde romain!

CHAPITRE XXXIII

Les anciens.

Il est des heures où l'on ne lit pas pour le seul plaisir de lire, mais pour essayer de donner à l'âme quelque chose qui lui manque et qu'elle attend, pour céder à je ne sais quel cri de l'intelligence qui demande à se dérober aux ténèbres de la vie et à être conduite bien haut. Dans ces heures-là, si vous ne prenez pas l'Evangile, il vous faudra avoir recours aux anciens, n'en déplaise à la multitude des nouveaux grands hommes dont nous sommes encombrés. Quand je dis les anciens, je veux surtout parler des auteurs grecs, parce qu'ils sont les pères intellectuels de l'antiquité profane. Les œuvres des anciens ont quelque chose qui charme, qui repose, qui fait penser; elles frappent par leur raison profonde, par leur vaste bon sens; on y sent la complète maturité du génie. Il y a dans le langage des anciens, de la précision, de la clarté, de la plénitude; car la netteté transparente dans l'expression est un des plus beaux priviléges du génie, et le style ténébreux accuse toujours l'homme incomplet. C'est à la génération de notre temps qu'il appartenait d'adorer les ténèbres de la parole et de prendre un homme obscur pour un homme supérieur. J'admire donc chez les anciens tant de grandes pensées et de traits ingénieux exprimés d'une manière si limpide et si pleine. Une des choses qu'on doit le plus re-

marquer chez ces maîtres de temps écoulés, c'est la manière dont ils ont compris, senti, apprécié la vie humaine; ils n'ont pas vu (c'est la révélation chrétienne qui devait l'apprendre au monde), ils n'ont pas vu tout le beau côté de l'homme, ils n'ont pas connu toute sa valeur morale; mais ils en ont découvert tout ce que la raison pouvait en découvrir. A deux ou trois mille ans d'intervalle, on écoute ce que l'homme, réduit aux seules ressources de son génie, disait de ce terrestre globe où de fugitives créatures passent à grand bruit entre un soleil et un autre soleil; on aime ce tête-à-tête avec les plus glorieux représentants de l'ancien monde; et maintenant que l'Evangile a reculé l'horizon des choses d'ici-bas, on comprend bien mieux la poétique philosophie des anciens, leurs enseignements, leurs ingénieux symboles. Je disais en commençant, que la lecture des anciens fait du bien à l'intelligence recueillie, et voici pourquoi : c'est que tout ce qui éclaire l'intelligence, tout ce qui l'affermit, tout ce qui la révèle à elle-même, lui donne du contentement, de la joie, et je ne sais quel mystérieux et puissant espoir.

Il y a dans l'antiquité profane des allégories dont le sens sublime n'a peut-être pas été tout à fait compris. Rien de plus universellement connu que la fable de *Pandore*, ce beau poëme qui seul suffirait pour recommander Hésiode à l'admiration des âges; mais il me semble que cette charmante allégorie n'a pas été appréciée dans toute l'étendue de sa signification. Hésiode nous raconte que Jupiter avait caché le feu, mais que le fils de Japet sut le dérober. Jupiter lui annonça qu'un aussi audacieux larcin lui serait funeste à lui et à toutes les générations futures. Le maître de l'Olympe ordonne à Vulcain de former, avec de l'argile pétrie dans l'eau, une vierge d'une beauté égale à celle des déesses immortelles; Minerve aux yeux d'azur, dit le poëte, lui essaie sa ceinture et la couvre de riches vêtements; les Grâces et la divine Persuasion lui attachent un collier d'or; les Heures à la belle chevelure la couronnent des fleurs du printemps.

La vierge prend le nom de Pandore, parce que tous les dieux lui avaient fait un présent. La voilà descendue sur la terre, tenant en main un vase fermé qui éveille la curiosité des mortels. Minerve soulève le couvercle, laisse échapper tous les maux qu'il renferme, et les répand à travers le monde. L'Espérance seule reste au fond du vase, par l'ordre de Jupiter. Avant ce temps, nous dit Hésiode, les hommes menaient une vie exempte de peines, de travaux et de tristes maladies qui amènent la vieillesse, car les hommes vieillissent vite dans l'affliction; mais depuis ce jour fatal un déluge de maux fond sur les mortels; la terre en est couverte, la mer en est remplie; les maladies nous visitent nuit et jour; elles nous apportent les infirmités et les douleurs; elles viennent en silence, car le prudent Jupiter les a rendues muettes. — Tous ces maux répandus sur la terre à la suite du céleste don apporté aux hommes par le fils de Japet, n'est-ce point là une image des misères de toute nature que la science devait apporter à l'orgueilleuse humanité? n'y a-t-il point là une confuse tradition de l'Arbre de la science dont le fruit donne la mort? Ce Prométhée que le poëte Eschyle nous montre condamné à rester attaché avec des chaînes de diamant, sur des rocs escarpés, voisins des orages, n'est-il point la grande image de l'homme de génie condamné à de tristes et à de rudes épreuves, en échange des lumières qu'il fait briller sur le monde? Prométhée, *ce hardi protecteur des humains*, comme l'appelle Eschyle, Prométhée, livré sur le sommet du Caucase à d'immortelles douleurs, ne nous représente-t-il point la destinée ordinaire de tout homme qui se présente à la terre avec une vérité? N'y a-t-il pas dans la fabuleuse histoire du fils de Japet, cloué sur le Caucase, quelque pressentiment du Calvaire?

Ecoutez les paroles que le poëte Eschyle met dans la bouche de Vulcain, chargé malgré lui d'exécuter les ordres de Jupiter : « Fils trop audacieux de la sage Thémis, dit Vulcain à Promothée, malgré moi, malgré toi, je vais t'attacher avec des chaînes de diamant que

rien ne pourra briser sur ce mont inhabité où tu n'entendras la voix et ne verras le visage d'aucun mortel, où tu seras brûlé lentement par les rayons d'un ardent soleil. Là, toujours trop tard à ton gré, la nuit, parsemée d'étoiles, viendra obscurcir le jour, et trop tôt le soleil viendra sécher la rosée du matin; car la douleur du mal présent t'accablera sans cesse, et ton libérateur n'est pas né. Voilà le fruit de ton amitié pour les humains. Dieu toi-même, sans crainte d'irriter les dieux, tu as fait aux mortels des présents qui surpassaient ton pouvoir. En punition de cette audace, tu vas habiter une roche affreuse; debout, sans sommeil et sans repos, tu pousseras des soupirs et des cris inutiles. Le cœur de Jupiter est inexorable. Un nouveau maître est toujours dur. »

On rencontre très-fréquemment, à la lecture des anciens, des sentences, des pensées dont une seule suffit pour faire longtemps rêver. « Heureux, s'écrie le poëte Ménandre, heureux celui qui, après avoir contemplé le beau spectacle de l'univers, le soleil, ce flambeau universel, l'eau, les nuages, le feu, s'en retourne de bonne heure et sans regret là d'où il est venu! qu'il vive un siècle ou un petit nombre d'années, ce spectacle sera toujours le même; il n'en verra jamais de plus magnifique. » Dans les trop rares fragments de Pindare, échappés au naufrage des temps, nous trouvons des réflexions profitables au cœur au milieu des ambitions ardentes qui le consument. « Dans le flux et le reflux des joies et des douleurs qui roulent sur la tête des mortels, dit le poëte de Thèbes, qui peut se flatter de jouir d'une félicité constante? J'ai jeté les yeux autour de moi; et voyant qu'on est plus heureux dans la médiocrité que dans les autres états, j'ai plaint la destinée des hommes puissants, et j'ai prié les dieux de ne pas m'accabler sous le poids d'une telle prospérité. » Et Platon, dont la morale a été appelée par M. de Maistre *la préface humaine de l'Evangile*, comme il est doux et bon à entendre! que de choses il enseigne à l'esprit! combien son génie rayonne dans la nuit de la vie! quel livre que *le Phédon!* On

sait que Platon nous a conservé quelques-uns de ses entretiens avec Socrate; parfois, sans doute, le génie du disciple s'est mêlé à celui du maître dans ces sublimes entretiens que le monde écoute depuis vingt-deux siècles.

« Voulez-vous savoir, dit Socrate à ses amis qui entourent sa dernière heure, voulez-vous savoir pourquoi le vrai philosophe voit l'approche de la mort de l'œil de l'espérance, et sur quoi il se fonde quand il la regarde comme le principe pour lui d'une immense félicité? Le grand nombre l'ignore, et je vais vous l'apprendre : c'est que la vraie philosophie n'est autre chose que l'étude de la mort; c'est que le sage apprend sans cesse dans cette vie, non-seulement à mourir, mais à être déjà mort. Qu'est-ce en effet que la mort? n'est-ce pas la séparation de l'âme d'avec le corps? et ne sommes-nous pas convenus que la perfection de l'âme consiste surtout à s'affranchir le plus qu'il est possible du commerce des sens et des soins du corps, pour contempler la vérité dans Dieu? ne sommes-nous pas d'accord que le plus grand obstacle à cet exercice de l'âme est dans les objets terrestres et dans la séduction des sens? n'est-il pas clairement démontré pour nous, que le seul moyen d'avoir quelque faible notion du vrai est de le considérer avec les yeux de l'esprit et en fermant les yeux du corps et les portes des sens? C'est donc seulement après la mort que nous pouvons parvenir à cette pure compréhension du vrai ; et vous avez reconnu avec moi, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir de félicité réelle pour l'homme que dans la connaissance de ce vrai ; que Dieu seul en est le principe et la source, et que la connaissance ne peut en être parfaite qu'en lui et par lui. Espérons donc (et nous en avons sans doute le droit), espérons que celui qui a fait de cette recherche son grand objet sur la terre pourra s'approcher après la mort de cette vérité éternelle et céleste; celui surtout dont le cœur aura été pur, car rien d'impur ne saurait approcher de ce qui est la pureté par excellence. Voilà pourquoi le sage vit pour

méditer la mort, et pourquoi son approche n'a rien d'effrayant pour lui. Voilà les motifs et les fondements de cette confiance qui m'accompagne aujourd'hui dans le passage qui m'est prescrit; et cette confiance si désirable, on l'aura comme moi, si l'on a soin de se préparer comme moi et de purifier son âme. »

Ce dernier discours du prince des sages excite une profonde et religieuse admiration. Le génie de Socrate s'était réveillé dans toute sa puissance à l'approche du trépas; il semble que ce soit la mort elle-même qui lui ait révélé les secrets de l'immortalité. Les paroles qu'on entend n'ont point le caractère énigmatique attaché aux recherches de la philosophie humaine durant le court passage de la vie au sépulcre; ce sont des paroles de l'autre côté de la tombe. En écoutant ce discours, le cœur brise de lui-même les liens grossiers de la terre; on se sent comme porté au-dessus des ombres épaisses qui entourent les vivants; l'âme laisse derrière elle la nuit et se plonge dans les clartés de l'infini.

Les génies de l'antiquité grecque ont touché à tout. Les beautés de la vertu, les joies qui en découlent, la nécessité de la morale et la crainte des dieux, tout ce qui entre dans la vie de l'homme, tout ce qui peut occuper ses pensées, a trouvé place dans les méditations de ces maîtres du genre humain. Leurs réflexions portent toujours un caractère de sagesse qui satisfait pleinement l'intelligence. Si Aristote veut prouver l'existence d'un Créateur universel, voici comment il s'exprime : « Supposons que des hommes eussent toujours habité sous terre dans de belles et brillantes demeures, ornées de statues et de tableaux, et fournies de tout ce qui abonde chez ces riches qu'on appelle heureux; que sans être jamais montés parmi nous, ils eussent pourtant appris qu'il y a des dieux tout-puissants, et que, soudain l'abîme venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour s'élever jusqu'au lieu où nous sommes; en contemplant la terre, les mers et le ciel, l'immensité des nues, la violence des vents, ce soleil si grand, si beau, qui, par l'effusion de

sa lumière, fait naître au loin le jour dans l'espace, et, lorsque la nuit aurait obscurci la terre, ces astres innombrables dont tout le ciel est embelli, cette lune et son inégal flambeau, son croissant, son décours, enfin le lever et le coucher de tous ces astres, et la régularité inviolable de leurs éternels mouvements : à ce spectacle, pourraient-ils douter qu'il n'y eût en effet des dieux et que ce ne fût là leur ouvrage? »

Ainsi la lecture des anciens nourrit l'esprit, élève le cœur; elle charme les heures solitaires, les heures du pensif recueillement. Dans cette trop rapide nomenclature des grands consolateurs de l'âme, je m'aperçois que je n'ai pas mentionné Homère; Homère qui, dans l'*Iliade*, nous frappe par ses peintures de l'héroïsme, et qui, dans l'*Odyssée*, nous intéresse par ses récits de la vie simple d'autrefois; Homère, qui connaissait si bien le cœur de l'homme, et qui, plus d'une fois, s'est attendri sur l'amer destin des enfants de la terre. Ces conseils de résignation et d'espérance, qui nous arrivent à travers les siècles, prennent une autorité sainte et solennelle; cette expérience des temps antiques, qui nous est offerte pour diriger nos pas, nous semble comme la révélation de l'éternelle vérité. Nous n'avons rien à répondre à ces voix qui, planant sur les ruines de deux mille ans, de trois mille ans écoulés, nous disent, nous répètent qu'il n'y a de réel que Dieu et la vertu. Lorsqu'on descend de ces hauteurs du sens commun et de la vérité, et qu'on se trouve au milieu des agitations du moment, de ces ardentes querelles pour les intérêts fugitifs, on croit flotter dans le vague d'un mauvais rêve, ou bien on est tenté d'abord de prendre tout ce qui se passe pour les jeux d'une triste folie.

Je ne veux point m'occuper ici de démontrer la valeur littéraire des œuvres de l'antiquité grecque, la supériorité des anciens sur les modernes et particulièrement sur les personnages de notre temps. Je reste dans les pures régions du bon sens et des idées. Si je voulais comparer et juger la forme et le fond des œuvres,

j'aime à croire que mes contemporains, malgré l'immensité de leur orgueil, me permettraient d'exprimer mes prédilections pour les modèles de la Grèce. Je ne sais pourquoi, je n'ai jamais aimé et admiré les anciens avec autant de ferveur qu'à présent. Je ne sais pourquoi leur taille grandit à mes yeux, même en les contemplant à travers notre âge. Quand, par hasard, je compare les œuvres des anciens à la plupart des œuvres de nos jours, je me rappelle involontairement ces mesquines habitations que l'on rencontre en Orient autour des grands monuments antiques, et qui disparaissent sous les premiers coups du temps ou sous un premier souffle d'orage, pendant que les vieux monuments immobiles regardent passer à leur pied tous ces vains débris.

CHAPITRE XXXIV

La floraison des amandiers en Provence.

C'est surtout aux mauvais jours des sociétés que les aspects de la nature ont un grand charme; au milieu de ces agitations politiques auxquelles nul ne saurait rester indifférent, car il s'agit du destin de tous, parfois l'amour d'une douce paix saisit l'esprit, et l'on se reporte par la pensée vers les lieux de la terre dont on a gardé le plus vif souvenir. Cette divine loi, qui, chaque année, à la même époque, rend aux forêts leurs verts manteaux et leurs joyeuses mélodies, aux plaines et aux collines leurs tapis riants, aux jardins leur brillante robe étoilée, ce retour des mêmes beautés, des mêmes parfums, des mêmes splendeurs, offre un touchant contraste avec les changements incessants et douloureux dont nous sommes travaillés. Qu'on nous laisse donc un instant arrêter nos regards sur cette région où le ciel bleu se montre à l'homme comme un sourire de la Providence : qu'on nous laisse nous distraire de nos travaux accoutumés pour contempler les amandiers en fleurs.

En Provence, quand le mois de mars arrive, l'amandier se change en une corbeille de blanches fleurs odorantes, et chaque terrain planté d'amandiers prend l'aspect d'un jardin. Il ne faut pour cela ni ruisseaux ni sol gras et fécond ; les vallons pierreux et les collines suffisent pour ces charmantes merveilles. Il est bien des

lieux sur les bords de la Durance ou du Var où cette floraison présente un gracieux coup d'œil; mais c'est aux environs d'Aix, dans la vallée de l'Arc, qu'elle forme le plus vaste, le plus frais et le plus ravissant tableau. Si vous vous placez sur les hauteurs qui dominent le village de la Fare, vous avez devant vous un spectacle dont la magnificence printanière éblouit; toutefois, choisissez un autre point pour embrasser la vallée de l'Arc dans toute son étendue; montez sur les collines au pied desquelles est bâti le hameau de Coudoux. De là vous voyez se déployer un panorama qui, pour être beau, n'a pas besoin de la blanche parure du mois de mars; à l'orient se dresse au loin Sainte-Victoire, qui se mêle au souvenir d'un triomphe de Marius, et dont le pic hardi et les lignes recourbées auraient souri au génie de Salvator-Rosa; puis les sommets bleuâtres de Cabrier vous apparaissent; plus près, Ventabren, semblable à un large nid d'aigle, et qui, mieux qu'Ilion mérite d'être surnommé *le lieu battu des vents;* au-dessous, Saint-Eutrope couronné de noirs sapins et dont la forme pyramidale rappelle le Thabor; plus bas, la villa du Moulin-du-Pont, entourée de pins et de peupliers, au bord de la petite rivière de l'Arc qui s'enfuit en murmurant : de ce côté, la chaîne méridionale qui borde la vallée est cultivée en gradins d'amphithéâtre comme les flancs du Liban et les montagnes de la Judée. A quelques lieues au sud-ouest, sur un mamelon isolé, dans le voisinage de l'étang de Berre, se montrent la tour de Bruni qu'on prendrait pour un phare, et les hauts rochers de Vitrolles, rochers nus et rougeâtres, pareils à une vaste muraille : au bout de cette plaine de cinq lieues de longueur, l'étang de Berre se déroule comme une frange ou un ruban magnifique. Au delà de l'étang quelques points blancs se détachent au milieu d'un horizon brun; c'est la petite cité de Martigues, la Venise provençale, qui n'a ni gondoliers ni barcarolles, mais des canaux couverts de barques de pêcheurs.

Cette nature, dont nous indiquons à peine quelques traits, et

devant laquelle l'imagination d'un grand peintre ne resterait point en repos, a d'étonnantes variétés, et participe à la fois de l'Italie et de la Grèce. Les bords de l'Arc à la Pomme-de-Pin, au Moulin-du-Pont, à Roquefavour, nous font songer aux bords de l'Arno; c'est une succession de sites tour à tour charmants et sévères. D'un côté, vous trouvez des prairies et des mûriers, des figuiers et des vignes; de l'autre, la sombre verdure des pins au penchant de collines rocailleuses : deux natures parfaitement distinctes, qui ne sont séparées que par la largeur du lit de la rivière. Ce contraste de paysages n'est pas rare dans les pays du Midi et d'Orient; le détroit de Messine présente cette différence d'aspect; la rive sicilienne a des coteaux riants, des champs fleuris; la côte calabroise, un sol austère, des hauteurs grisâtres qui n'ont jamais connu la fécondité. Les montagnes qui, à l'orient, au midi et au couchant, environnent l'étang de Berre, rappellent par leur surface aride, par leurs formes abruptes, les montagnes de Pylos et de Méthone, et ces promontoires contre lesquels se brisent les flots et les tempêtes. Lorsque, dans une belle matinée, on traverse l'étang paisible et transparent, et que les rayons du soleil levant s'échappent en gerbes enflammées sur les cimes des monts, on se croirait transporté au milieu d'un golfe de l'Archipel.

Tels sont les lieux qui avoisinent ou qui dominent cette grande vallée de l'Arc, transformée, au mois de mars, en un jardin embaumé. Sauf quelques carrés de vertes prairies, de blés naissants, de vergers d'oliviers, tout un espace de plusieurs lieux enchante l'œil par une éclatante blancheur; le soleil de Provence, brillant et chaud comme le soleil de l'Attique et de l'Anatolie, inonde de ses feux cette forêt d'amandiers fleuris, et répand sur les montagnes environnantes des couleurs de pourpre et d'azur. Ces riches teintes qui paraissent descendre du ciel et y remonter, mêlées aux jeux d'une éblouissante lumière, ajoutent à l'effet de l'immense tapis blanc dont la vallée est couverte. Comment retracer cette merveille aux

regards de ceux qui ne l'ont jamais vue? La neige suspendue aux forêts en festons et en étoiles, sous un beau soleil, en donnerait une très-imparfaite idée; il faudrait pouvoir imaginer une pluie de lis et de jasmins, et jeter sur une vaste étendue toutes les blanches fleurs qui croissent dans les jardins du monde. La nature paraît avoir pris ici une robe de lin ou de gaze pour vêtement printanier, et les tièdes brises du midi, passant à travers ce charmant Eden, nous apportent de doux parfums. Ce tableau a un caractère particulier de fraîcheur, de grâce et de suavité, qui ne se rencontre en aucune autre région de la terre. Pour compléter cette indication trop rapide d'une fête de la création, n'oublions pas l'alouette s'élançant dans l'azur du ciel avec son hymne joyeux, le laboureur faisant entendre sa chanson lente et grave au milieu de la nature renaissante, les troupeaux d'agneaux enfermés dans des bercails en plein air, et bêlant en se jouant auprès de leurs mères sur l'herbe nouvelle. Oh! que d'amour et de poésie! de quelle sainte ivresse le cœur est rempli! avec quelle vivacité on monte à Dieu, dont la paternelle bonté laisse tomber tant de vie et de trésors autour de l'homme! Il semble nous entr'ouvrir son Paradis; une pure et divine énergie nous anime, nous tressaillons comme sous les voûtes d'un temple où les chants chrétiens s'élèvent avec les flots d'encens, et le torrent des célestes voluptés déborde en nous.

La joie de l'habitant de la vallée, à la vue de cette magnifique floraison qui promet une riche récolte, se mêle à un sentiment de secrète frayeur : chaque soir il s'endort dans l'espérance et peut se réveiller dans la douleur. La récolte des amandes est sa principale richesse; un changement de température suffit pour l'enlever : rien de plus brillant et de plus facile à s'évanouir que les promesses de l'amandier. Au retour de chaque aurore, le villageois interroge avec inquiétude la terre et le ciel; il demande au vent du nord de retenir sa froide haleine; aux nuits, de garder dans leurs lointaines profondeurs la gelée blanche; aux étoiles, de lui

être propices ; et, quand la gelée, aux premières clartés du matin, a tué le fruit naissant, le deuil est dans la vallée ; le canton, riche la veille, devient pauvre le lendemain ; le froid de l'aube a passé, et la plaine a perdu un demi-million. Alors les doux projets s'envolent, les heureuses pensées d'avenir s'effacent, le sombre nuage a pris la place de l'horizon souriant. Combien de jeunes gens et de jeunes filles dont l'union est rejetée bien loin ! leur espoir de félicité prochaine s'était épanoui avec la fleur de l'amandier ; l'amande est morte et aussi leur espoir ; il faut attendre une autre année, et les larmes coulent, et les cœurs saignent. La gelée qui a frappé les fleurs de la vallée a frappé aussi les couronnes d'hyménée toutes prêtes.

Mais ce n'est pas à cela que se réduisent toutes les douleurs. Chaque cœur n'est pas fait pour la gloire des armes ; aux yeux de plusieurs, la vie des camps n'est qu'un périlleux exil ; on applaudit à ceux qui défendent le pays, mais on aime mieux lui donner son travail que son courage, et chez les habitants des chaumières le recrutement est fécond en terreurs. Plus d'une famille villageoise dont le fils a été mis par le sort au rang des soldats, comptait sur la récolte des amandes pour envoyer un remplacement au service de l'Etat ; la pauvre mère croyait pouvoir garder son enfant, mais la gelée a fait entrer la misère dans sa maison ; le fils bien-aimé partira, il dira adieu à ses vieux parents qu'il craint de ne plus revoir, à des amis qui l'oublieront peut-être (on oublie si vite en ce monde !), aux champs fertilisés par ses travaux, au clocher, cet autre ami dont l'image vous suit toujours à travers la vie. Et ces maux, ces angoisses, ces adieux pleins de larmes auront été produits par des gouttes glacées tombées des rayons du matin ! Si les nuits restent douces, si le fruit est préservé dans sa frêle enveloppe, que de joies se préparent ! que de vœux seront remplis ! l'abondance visitera le foyer domestique, les fiancés seront unis, le fils chéri restera sous le toit paternel.

Au moment où j'écris ces lignes, la floraison des amandiers resplendit dans sa calme suavité : qu'il plaise à Dieu d'éloigner d'elle les mortelles atteintes! Je donne ce souvenir à la vallée où mes yeux s'ouvrirent pour la première fois, où je commençai à aimer, à espérer, à comprendre, où pour la première fois j'entendis prononcer le nom de Dieu sur les genoux de ma mère, où je reçus les premières notions du bien et du mal, de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité. Quel charme de s'arrêter sur le vallon, le jardin, le verger et le ruisseau qui se confondent dans notre esprit avec la première page de nos jours, avec les plaisirs et les rêves de cette aurore humaine toujours si belle! Quelles impressions on éprouve en revoyant les lieux qu'on avait quittés ignorant et qu'on retrouve après avoir marché dans la science de ce monde! Les lieux n'ont pas changé, le ruisseau s'écoule toujours le même; ce vallon, ce jardin, ce verger ont gardé le même aspect, mais soi-même combien on est changé! L'homme s'élance pour faire le tour de l'univers et le tour de l'intelligence, plus long et plus difficile à faire; puis, lorsqu'il revient de ses longues pérégrinations, transformé par l'étude et les méditations profondes, il retrouve son point de départ comme il l'avait laissé; le coin de la terre d'où il a pris son essor est resté dans une sorte d'immutabilité pleine de mélancolie. Souvent quelque chose vous manque au retour, c'est un ami; car les jours du roi de la création durent moins longtemps que la source du rocher voisin de sa demeure, que le courant d'eau de la prairie, l'arbre planté de ses mains. ne plus trouver son ami après les lointains voyages ou les grands travaux, c'est se sentir dépouillé d'une portion de soi-même, c'est voir une belle étoile s'effacer de l'étroit horizon des jours, c'est perdre tout à coup de son amour pour la vie et pour la gloire! au lieu de deux bras tendus pour vous recevoir, vous ne rencontrez qu'un tombeau!

Pour le perfectionnement de l'âme, nous gagnons quelque chose à remonter ainsi parfois jusqu'au premier anneau de la chaîne

de nos ans. La vie se trouble dans son cours; mais ses premiers flots sont toujours limpides, et cette transparente pureté de la source nous sert de miroir pour nous étudier et nous connaître. Nous pouvons alors juger si nous nous sommes éloignés ou rapprochés du ciel, si la science humaine nous a rendus plus heureux ou meilleurs. On rapporte de cette contemplation du berceau une paix du cœur, un vif amour du bien, un désir énergique de travailler pour la vérité et de concourir à cette immense harmonie dont Dieu est le centre éternel.

CHAPITRE XXXV

Une visite à la maison de Saint-Denis.

Je n'aperçois jamais la flèche aérienne de la basilique de Saint-Denis[1] sans que les images des vieux siècles se déroulent tout à coup devant moi. Depuis le martyr qui donna son nom à ce temple catholique autour duquel s'élevèrent une abbaye et une cité, jusqu'à l'âge où nous sommes, les événements et les souvenirs se succèdent; et quand vous vous arrêtez devant la cathédrale ou le monastère, vous vous trouvez face à face avec la mémoire des temps évanouis. Cette église de Saint-Denis, qui commença par le tombeau de l'apôtre des Gaules, fut bâtie et rebâtie sous des règnes divers. Dagobert, qui, dans les traditions populaires, a perdu la gravité de sa renommée, et qui pourtant fit d'importantes choses politiques; Charlemagne, le glorieux géant de l'antique monarchie; l'abbé Suger, dont le génie fut le gardien fidèle du royaume; Louis IX, qui gouverna comme un grand roi et vécut et mourut comme un grand saint, construisirent et relevèrent tour à tour la basilique. L'histoire de l'abbaye de Saint-Denis est en quelque sorte l'histoire des vieilles époques de la France; le monastère se trouve, mêlé de près ou de loin, à la plupart des grandes choses et des grands hommes

[1] La flèche de la basilique de Saint-Denis s'est écroulée depuis que ces pages ont été écrites. *(Note de l'éditeur.)*

de ce passé monarchique et religieux. Devenue le funèbre rendez-vous de nos princes, la cathédrale voyait s'achever les destinées qui avaient exercé le plus d'influence sur la patrie; elle voyait disparaître tous ces soleils qui ne devaient plus se lever; elle assistait à la fin de tout, au dernier mot de la puissance et du fracas qu'elle fait à travers le monde; elle avait des cendres et des épitaphes qui la rendaient bien éloquente.

Quel spectacle quand Louis VII, Philippe-Auguste ou saint Louis, partant pour la croisade, venaient recevoir dans cette basilique l'oriflamme de saint Denis et le bourdon de pèlerin! que de vœux et de prières montaient vers Dieu! cette oriflamme passait les mers et flottait sous les vents d'Asie à la tête des bataillons français. Le cri de guerre, *Montjoie saint Denis!* retentissait sur les rives du Méandre, de l'Oronte, du Jourdain ou du Nil; il rappelait aux guerriers pèlerins la patrie et la religion, et ce souvenir de la contrée natale réchauffait leur bravoure. Au retour, on venait à Saint-Denis rendre grâces au Dieu des armées, et lorsque la fortune avait trahi le courage des chevaliers de la Croix, on s'humiliait aux pieds de Celui qui donne ou retire la victoire. Quelle émotion devait saisir la multitude à la vue du jeune roi Philippe III, portant sur ses épaules, de Paris à Saint-Denis, les restes du roi son père, qui, à sa dernière heure, lui avait fait entendre des instructions si belles! Plusieurs fois le jeune monarque, chargé du précieux fardeau, s'arrêta, et la foule recueillie admirait ce modèle de la piété filiale: des bornes plantées à chacune des stations ont redit pendant cinq siècles ce touchant souvenir.

Sur cette route où ont passé tant de funérailles de rois, jamais funérailles ne firent verser de larmes au peuple comme celles de saint Louis. Un an auparavant, le monarque était allé, pour la seconde fois, recevoir à Saint-Denis l'étendard, le bourdon et la pannetière; il s'était rendu au chapitre des moines auxquels il avait voulu donner l'étonnant spectacle de l'humilité la plus profonde; le roi guerrier et

législateur, le héros de Taillebourg, celui qui le premier s'était jeté à la mer pour entraîner son armée vers le rivage de Damiette malgré une nuée de pierres, de traits et de javelots, celui qui avait fait des prodiges de bravoure à Mansourah, était allé s'asseoir sur la sixième marche au-dessous du siége de l'abbé, place inférieure à celle des moines! maintenant les portes de la basilique s'ouvraient pour recueillir ses mortelles dépouilles emportées de la côte africaine.

Qui ne connaît les chroniques de Saint-Denis? qui n'a songé à ces générations de cénobites se succédant pieusement dans leur tâche d'annalistes? Notre histoire nationale était devenue leur œuvre, l'occupation de leurs jours; les victoires et les revers, les troubles, les différents événements de la vie politique, la naissance et la mort des princes, les phénomènes de la terre et du ciel, les fléaux, les rigueurs extrêmes des saisons, tout ce qui faisait quelque bruit de religion et de gloire, tout ce qui remuait les esprits, aboutissait aux écrivains du cloître et trouvait sa place dans leur simple et naïf récit. C'étaient les journaux de ces époques; seulement ces journaux ne sortaient point du silencieux monastère : ils ne devaient avoir que dans la lointaine postérité un public pour les lire. Le cénobite chroniqueur était séparé du monde, et tous les bruits du monde venaient demander à sa plume un retentissement dans les âges futurs; tranquille dans son cloître, il enregistrait les malheurs ou les agitations de ses contemporains; à ses pieds passait le fleuve des siècles avec toutes les variétés de son courant et des teintes de ses eaux, et le cénobite chroniqueur notait fidèlement ce qu'apportait chaque flot. L'abbaye de Saint-Denis nous a ainsi conservé notre histoire depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Charles VII, et dans ses chroniques nous pouvons contempler notre passé comme dans une transparente mer. La muse de l'histoire nationale se présente ici à notre imagination sous les traits de la Religion, qui, dans sa retraite, gardait d'une main les tombeaux de nos rois, et, de l'autre, transmettait la gloire ou les malheurs de la patrie à la mémoire des hommes.

Mais la Religion n'a pu garder jusqu'au bout les illustres morts ensevelis dans la paix de son sanctuaire; l'acte éternellement infâme de la Convention a été flétri par l'énergique indignation de tous les peuples civilisés. L'infernal tourbillon qui a passé sur les royales tombes se dressera dans les siècles comme une malédiction contre les auteurs de ce décret. Le plomb des cercueils des *ci-devant rois* ne suffisant point, on attaqua à coups de canon la plate-forme de la basilique; dans le vieux monument catholique sans toiture, on emmagasina du foin, on joua plusieurs fois la comédie.

Tels étaient les souvenirs, les images qui, ces jours-ci, me revenaient à la pensée dans une visite à la maison de Saint-Denis. Au bout de cette longue histoire de rois, de moines et de révolutions, je trouvais cinq cents jeunes filles qui, entrées dans un magnifique asile au nom des services paternels et sur un laissez-passer de la gloire, étudient ou prient au milieu des sévères aspects du moyen âge. A la suite des images les plus graves que nous aient laissés les vieux temps et les vieilles mœurs, je rencontrais ce que la vie a de plus gracieux. Ces jeunes lis de la vallée de Saron, ces fleurs que nous donne l'éternel printemps du ciel, ont hérité de l'abbaye aux méditations austères. L'ancien monastère n'a pas disparu tout à fait; il reste encore des corridors, des salles, le réfectoire, la cuisine et sa vaste cheminée, la cour où les moines se promenaient. L'enfance aimable a pris possession de tous ces lieux, et, dans les corridors et les longues allées de la cour, l'uniforme des pensionnaires de la Légion d'honneur a remplacé la robe des cénobites.

On sait l'historique de la maison. L'abbaye de Saint-Denis, convertie en hôpital militaire dans l'année 1795, devint en 1810, par ordre de Napoléon, une maison d'éducation destinée à recevoir deux cent cinquante filles de membres de la Légion d'honneur. Une institution semblable avait été fondée à Ecouen trois ans auparavant : le beau château d'Anne de Montmorency, dont on ne sait que

faire aujourd'hui [1], se mêle aux souvenirs d'enfance de beaucoup de nobles mères de famille; elles se rappellent avec bonheur madame Campan, ce remarquable esprit qui a tant fait pour l'éducation des femmes, et les riants paysages, les riches vues d'Ecouen qui entouraient, pour ainsi dire, leurs jours d'une perpétuelle fête. En 1814, les deux maisons d'éducation furent réunies à Saint-Denis. La révolution de juillet n'a rien changé à la maison royale et a maintenu l'œuvre telle que la lui avaient transmise l'empire et la restauration.

La salle où deux fois par an, se fait en famille la distribution des prix, est un vrai musée formé des ouvrages des élèves : ce sont des souvenirs que les pensionnaires laissent en partant. Au fond du réfectoire, sur le mur, se voit une belle copie du *Benedicite* de Lebrun. Le *Martyre de sainte Cécile* dans la chapelle est l'œuvre d'un pinceau de talent. En parcourant cette chapelle, je songeais aux belles et saintes harmonies que doit produire le chant de toutes ces jeunes filles rassemblées dans le sanctuaire; les psaumes du roi-prophète, les litanies de la Vierge ou l'hymne sacrée du salut, chantés par ce grand nombre de voix pures et sonores, peuvent donner l'idée des célestes concerts dont la muse du *Paradis perdu* et de la *Messiade* entendit les échos. On m'a raconté qu'au moment où la foudre renversa le clocher de Saint-Denis, les pensionnaires de la Légion d'honneur étaient réunis au salut, dans leur chapelle; tout à coup, au bruit de la chute du tonnerre, les mélodies religieuses cessèrent; au milieu de cet effroi soudain, deux voix seulement continuèrent, comme pour désarmer la puissance terrible qui tonnait dans les cieux.

La maison forme comme une cité à part dans la ville dont elle porte le nom. Le tumulte, les grossières images du dehors ne lui

[1] Ces pages ont été écrites en 1841. Le château d'Ecouen est devenu, depuis 1849, la première succursale de la légion d'honneur, sous la direction des religieuses de la congrégation de la Mère de Dieu.

arrivent point; le vaste édifice, affranchi de l'importun voisinage de constructions étrangères, garde son recueillement et l'indépendance do son horison. Il y a là un peuple naissant, soumis à de paisibles lois qui jamais ne changent, une jeune colonie se renouvellant sans cesse et qui se prépare doucement au laborieux voyage de la vie. A la vue de toutes ces jeunes filles, on songe involontairement, et non sans émotfon, aux divers destins qui les attendent, aux biens ou aux maux que leur réserve l'avenir. On songe aussi à la tâche qu'elles auront à remplir dans la société, à leur part d'influence sur la génération future.

Que manque-t-il en France pour l'éducation des femmes? demandait un jour l'empereur à madame Campan. — *Des mères*, lui répondit-elle. — *Et bien donc! faites des mères*, ajouta Napoléon. Madame Campan avait tourné vers ce but les constants efforts de son enseignement, et c'est encore la haute fin que se propose la maison de Saint-Denis. Quand on aura donné à la société des mères dignes de ce nom, les esprits seront naturellement dirigés vers le bien; les mœurs seront meilleures, et chaque foyer domestique deviendra comme un sanctuaire. Les mères, les premiers auxiliaires du prêtre et du législateur, sont la première et la plus décisive influence par laquelle germe ou périt l'amour de tout ce qui est bon et vrai, noble et beau; elles sont la pierre angulaire de l'édifice de la communauté humaine : il n'est qu'un seul moyen d'écarter les menaçants nuages de l'avenir, c'est de régénérer le monde dans sa fleur. Qu'est-il besoin de dire que l'inspiration chrétienne doit entrer comme élément capital dans une telle régénération? Le type complet de la bonne mère n'existait pas avant l'Evangile : c'est le christianisme qui nous a révélé toute la sublimité de la mission maternelle.

L'ancienne royauté, qui fonda l'œuvre de notre nationalité, ne laissait en dehors d'elle aucun intérêt, aucune utilité, aucun éclat. Le parti de la vieille monarchie, qui est en dernier lieu le parti de la France et qui garde les traditions fécondes du passé, accueille et en-

courage toute chose marquée d'un caractère de grandeur. La maison d'éducation destinée aux jeunes filles des membres de la Légion d'honneur est une belle institution de l'empire; mais elle a un glorieux modèle dans la maison de Saint-Cyr pour laquelle Racine écrivit *Esther*.

CHAPITRE XXXVI

De la clarté dans le style considérée comme le complément du talent.

Le titre de ce chapitre ne veut pas dire qu'il suffise d'écrire avec clarté pour avoir du talent; notre but est de montrer et de prouver que l'obscurité dans le style révèle l'insuffisance de l'esprit, et qu'un écrivain n'est pas complet s'il n'est pas toujours clair. Les observations qui vont suivre recevront une application facile dans la littérature contemporaine; elles sont à l'adresse de beaucoup d'auteurs, poëtes ou prosateurs, qui semblent se faire obscurs dans leurs livres pour se donner des airs de génie.

C'est par l'expression qu'un écrivain vaut quelque chose; eût-il les plus belles idées, elles sont perdues s'il ne parvient pas à les communiquer. Il y a certainement beaucoup de gens dont l'intelligence s'élève parfois à de hautes pensées, dont l'âme se surprend très-profondément frappée; leurs pensées et leurs sentiments s'effacent et meurent faute de recevoir par l'expression une vie durable. Aussi, quand ils lisent des pages remarquables, souvent il leur arrive de s'interrompre intérieurement en se disant à eux-mêmes : J'avais pensé cela, j'avais senti cela. Le grand homme en littérature est celui qui a le mieux exprimé ce que tout le monde a senti.

On sait quelle influence les littératures étrangères ont exercée dans ces derniers temps sur notre littérature; les ouvrages de Goëthe et de Schiller, de Shakespeare et de Byron ont reçu chez nous une magnifique hospitalité, et de cette solennelle adoption est née parmi nous une littérature imitative. Or, c'est par l'imitation des défauts que presque toujours on commence : c'est ce qui est arrivé à la foule des écrivains qui se sont passionnément attachés aux traces des grands poëtes d'Allemagne et d'Angleterre. Il aurait été difficile de ressembler à Schiller par la profondeur des idées, à Byron par la puissance de l'imagination; il était plus facile de leur ressembler par leur défaut capital, l'obscurité, et c'est par là que les imitateurs ont commencé. On trouve de naïfs adorateurs qui disent qu'avec plus de clarté, ces grands hommes auraient eu moins de génie; erreur prodigieuse! plus une pensée est profonde, une image grande, plus il en coûte pour l'exprimer parfaitement : voilà pourquoi les grands écrivains sont encore plus exposés que d'autres à tomber dans l'obscurité. Ils doivent travailler à rendre leur langage aussi limpide qu'il peut l'être, et quand, malgré leurs efforts, ils restent obscurs, c'est que leur génie n'est pas complet, car le complément du génie est dans la plénitude de l'expression. Nous reconnaissons qu'il y a une certaine élévation d'idées à laquelle un lecteur vulgaire ne peut atteindre, et si, après avoir cherché à déchiffrer une strophe de Byron ou une page de Herder, il dit qu'il ne la comprend pas, ce ne sera pas une raison pour que cette strophe ou cette page soit obscure; mais il faut qu'une intelligence accoutumée à l'étude puisse en pénétrer le sens. On n'admire pas dans un ouvrage les choses qu'on n'entend pas; personne n'apprend par cœur les morceaux de poésie ou de prose qui retentiraient à son oreille comme de vains bruits, qui ne lui parleraient pas d'une manière plus nette et plus distincte que le murmure des eaux et des vents; en pareil cas, on ne peut guère aimer sans comprendre. Dans des sujets de rêverie ou de suave contemplation, une demi-obscurité peut quelquefois

plaire, comme on se plaît à ce demi-jour qui précède la nuit, alors que les objets flottent doucement entre la lumière et l'ombre, et que les teintes vagues de ce qui nous entoure retiennent notre âme dans une sorte de nonchalance et de mélancolie; mais en général il faut dans le style une pleine clarté, il faut que le sens d'une pensée écrite frappe notre intelligence comme un rayon du soleil frappe nos yeux.

Ainsi donc ce n'est point en marchant dans les nuages que le génie se révèle, et c'est une preuve de faiblesse de la part de notre littérature imitative de n'avoir su arriver le plus souvent qu'à l'obscurité en prenant pour modèles les grands écrivains d'Allemagne et d'Angleterre.

Le défaut de clarté dans le style chez la plupart de nos nouveaux écrivains, même les plus vantés, tient surtout à trois causes : 1° le mot dont ils se servent est rarement le mot propre; 2° ils manquent de simplicité; 3° ils manquent de naturel.

Peu d'écrivains aujourd'hui se doutent des difficultés du style. Si l'on savait une fois pour toutes qu'il n'y a qu'un mot pour exprimer convenablement chaque idée, on serait effrayé, et bien souvent la plume tomberait des mains. Le mot propre n'est pas facile à trouver; pour le saisir il faut beaucoup de goût, beaucoup de travail et une grande connaissance de la langue. Voilà pourquoi les maîtres dans l'art d'écrire reviennent plusieurs fois sur une même page. Buffon avait une espèce de bibliothèque formée d'un grand nombre de petits tiroirs dans lesquels il renfermait au fur et à mesure les carrés de papier sur lesquels il écrivait; chacun de ces tiroirs portait la date du jour où tels et tels feuillets y avaient été déposés; après huit, quinze ou même vingt jours, Buffon reprenait ses carrés de papier, les corrigeait soigneusement, et dans ce travail de révision, où il apportait des forces toutes nouvelles, l'étude du mot propre était son principal soin. C'est ainsi que le célèbre naturaliste français parvint à cette pureté,

à cette correction sévère qui distingue ses écrits. Nous connaissons bon nombre de prosateurs qui se mettent moins en peine du mot propre; leur style va et vient, court, saute, se précipite à l'aventure; ils cherchent le mot propre à *colin-maillard*, et lorsqu'ils le trouvent, c'est par hasard assurément. Ces petits génies visent aux expressions retentissantes, habillent à leur façon des images ou des pensées qui ne leur appartiennent pas, et leur jargon indéfinissable, qui frappe l'oreille sans parler à l'esprit, ce jargon vide, irrégulier et faux n'aboutit qu'à la nuit.

Pour peu qu'on ait étudié la littérature contemporaine, on reconnait que c'est surtout la simplicité qui lui manque. Il semble que rien ne devrait être facile comme de rester simple, et c'est là pourtant de nos jours une des plus rares qualités. Une manie de recherche possède et domine la pensée de nos écrivains; ils veulent briller à tout prix, et s'épuisent en efforts pour faire du style; ils entassent les parures, se mettent du rouge, se gâtent à force d'art, et la véritable physionomie humaine disparaît sous un semblable déguisement. En s'éloignant du simple on s'éloigne du vrai, et la clarté du style souffre de cet assemblage de mots étranges, de ce concours d'expressions qui arrivent sans que ce soit leur place; de là naissent l'embarras, la superfluité : or, en matière de style, ce qui n'éclaircit point le sens l'obscurcit. Quel heureux don que celui de la simplicité! la phrase s'échappe de l'âme ou de l'esprit, toute vraie, toute limpide, tout harmonieuse; la simplicité donne aux œuvres de l'homme quelque chose qui les fait rassembler aux œuvres de Dieu. Voyez quelle simplicité admirable dans la structure des êtres, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, depuis l'humble plante jusqu'à l'étoile radieuse! c'est que simplicité signifie aussi perfection.

Le manque de naturel, que nous avons mis au nombre des causes qui nuisent à la clarté du style, se trouve compris dans ce qui précède; on n'est pas naturel sans le mot propre et la sim-

plicité. Le naturel consiste à dire les choses telles qu'elles sont et à se montrer soi-même tel que l'on est; le naturel est le privilége de ceux qui ont un talent véritable. Voilà pourquoi les écrivains d'un vrai talent ont un style à eux, une physionomie à eux; ils ne ressemblent pas à tout le monde parce qu'ils sont eux-mêmes. Un auteur est naturel dans son style lorsqu'il exprime ses pensées avec une sorte de franchise et qu'il reproduit dans ses peintures les couleurs vivantes et réelles, lorsqu'il cherche en lui-même et non point au dehors ce qui émeut, ce qui touche, enfin lorsqu'il écrit sous l'impression immédiate et au doux bruit de cette voix qui chante perpétuellement dans notre âme et nous donne l'exacte mesure de tous les sentiments humains. Le contraire du naturel est la prétention; la recherche et la prétention cheminent ensemble, et personne n'ignore que la recherche mène à l'obscurité.

Nous venons de passer rapidement en revue les diverses causes qui nuisent à la clarté du style, et nous avons d'abord signalé les littératures d'Allemagne et d'Angleterre comme ayant répandu des brouillards sur le ciel de notre monde littéraire. Les écrivains qui ne réunissent pas les qualités que nous venons de définir peuvent être des hommes d'esprit, mais non des hommes d'un talent complet; ils ne possèdent pas pleinement la faculté de l'expression. D'ailleurs cette grande et belle faculté n'a été accordée qu'à un très-petit nombre d'hommes. Aujourd'hui que les notions sur toute chose sont vulgarisées et que les formes littéraires, bonnes ou mauvaises, passent et repassent sans cesse sous nos yeux, les demi-talents fourmillent; ils font des romans, des histoires, des feuilletons; ils sont la providence des cabinets de lecture et des recueils périodiques, et ces messieurs se promettent entre eux l'immortalité. Malheureusement ces renommées improvisées frappent inutilement à la porte de l'avenir. Nous craignons bien qu'il ne reste peu de chose de toutes ces gloires, et que la

place où tant d'autels ont été dressés ne demeure solitaire et vide.

Nous connaissons quelques hommes pour qui un meilleur destin se prépare, et qui ont reçu d'en haut un talent complet; la puissance du style a été donnée à ces hommes dans sa plénitude.

Sans la lumière, les beautés de la nature n'existeraiunt point pour nous, et la lumière est elle-même la plus grande beauté de la création. Dieu, c'est la clarté éternelle, l'océan sans ombre et sans limites; la clarté dans l'expression de la pensée et des sentiments de l'homme est un rayon de la divine lumière; par elle les œuvres de l'esprit humain échappent à la triste condition des choses crées et deviennent comme une émanation de l'éternité de Dieu.

On nous reprochera peut-être de nous occuper d'études de style, de perfection de langage, quand d'immenses intérêts s'emparent des esprits et des imaginations, quand les sociétés ébranlées ont de la peine à reprendre leur équilibre, et qu'un drame laborieux, plein de doutes et de mystères, se joue sur la scène du monde! Mais nous ne pouvons pas oublier que derrière nous s'avance une jeunesse dont l'éducation est un de nos devoirs; nous savons aussi qu'il y a toujours des hommes qui se consolent du bruit des révolutions par de paisibles études, et qui recherchent tout ce qui est littéraire pour se distraire des misères du temps.

FIN

TABLE

— LILLE. — TYP. J. LEFORT. MDCCCLXVIII. —